

LUC ALLEMAND

MARTINOVKA

UN VOYAGE À LA RENCONTRE DE L'AUTRE



MARTINOVKA

UN VOYAGE À LA RENCONTRE DE L'AUTRE

Toutes les photos sont de l'auteur, les cartes de Aline Castella.

Les jours suivis d'un astérisque renvoient à une image à la fin du chapitre.

Photo de couverture : Tanja, Martinovka, 07.09.2018

Photo de la quatrième page de couverture, Luc Allemand, le Caucase, 04.11.2018

Les personnes citées par leur prénom véritable le sont avec leur consentement.

La loi fédérale sur le droit d'auteur n'autorise pas la reproduction destinée à une utilisation collective de la totalité ou de l'essentiel des exemplaires d'une œuvre disponible sur le marché. Toute reproduction totale ou partielle de ce livre est donc illicite et constitue une contrefaçon.

© 2021, Éditions SUR LE HAUT, La Chaux-de-Fonds, editionssurlehaut.com

ISBN 978-2-9701473-0-5

Imprimé à La Chaux-de-Fonds (Suisse)

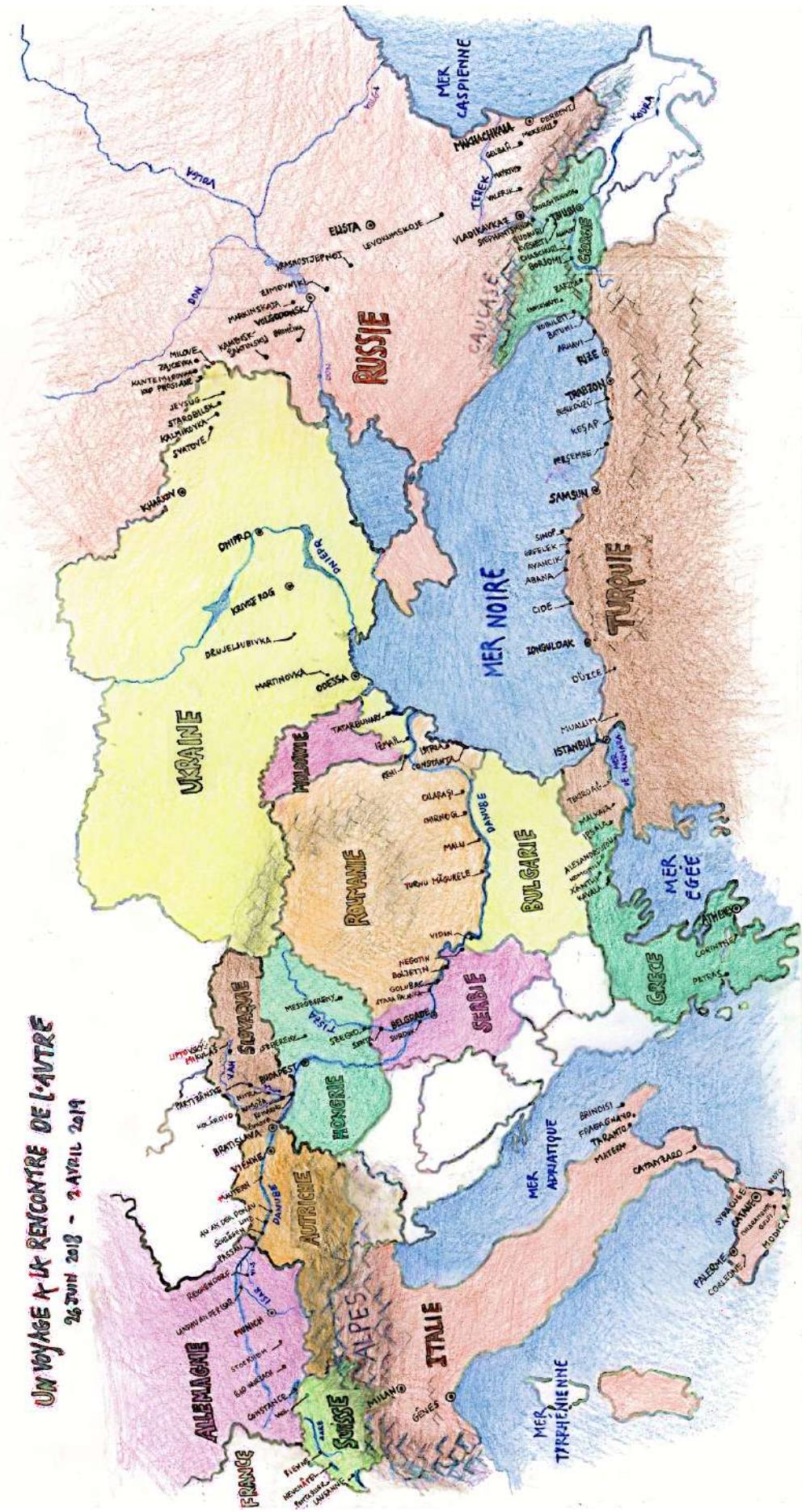
LUC ALLEMAND

MARTINOVKA

UN VOYAGE À LA RENCONTRE DE L'AUTRE

UN VOYAGE A LA RENCONTRE DE L'AUTRE

26 JUN 2018 - 34M21L 2019



AVANT-PROPOS

Martinovka est le nom d'un village en Ukraine. Comment l'écrire ? En russe comme en ukrainien l'alphabet est différent, il me faut donc choisir une adaptation. La transcription officielle semble être « *Martynivs'ke* », mais est-ce la meilleure ? Elle reflète en outre le nom ukrainien de ce village, alors que ses habitants parlent russe : en russe le *i* ukrainien devient un *o* dans les noms géographiques. Je décide donc d'écrire ce nom comme je l'ai entendu prononcer. De plus, une inscription peinte en grandes lettres blanches au sommet d'un vieux réservoir en béton en face de l'église - Мартиновка- confirme mon choix.

Durant mon voyage je suis passé par un nombre incalculable de villages et de villes, à travers seize pays différents. Cependant Martinovka, un parmi tant d'autres, est celui duquel, après un séjour un peu plus long, je suis reparti la larme à l'œil, empli d'une émotion particulière, ayant ressenti là quelque chose que je n'avais jamais vécu avant. C'est la raison pour laquelle j'en fais à présent le titre de ce livre.

Cela faisait une dizaine d'années que je pensais accomplir un tour du monde, un grand voyage de découvertes, d'aventures, à un rythme lent, sans moteur, jour après jour toujours plus loin. À présent vient l'heure du départ, cette année 2018, c'est le bon moment. Je ne suis pas un cycliste proprement dit. J'aurais pu partir à pied, d'ailleurs durant mes loisirs je préfère la marche au vélo. Cependant le vélo permet d'avancer un peu plus vite - ce qui s'avérera essentiel pour traverser de grandes distances dans des pays moins peuplés - et aussi de transporter plus de matériel que dans un sac à dos. Je choisis donc ce mode de transport, préparation minimum ; mon vélo est un vieux « semi-vtt » que j'avais reçu dans mon adolescence, je change quelques pièces, lui mets des pneus de route, prends les vieilles sacoches de ma mère, achète une remorque bon marché sur

Internet, et c'est parti.

D'autres voyageurs cyclistes partent à deux, ou en groupe. On me demande souvent pourquoi je pars seul. Aucun compagnon de route ne s'est proposé à moi sérieusement. Mais il faut dire que je n'ai pas beaucoup cherché, et au final c'est bien ainsi : mon voyage est un voyage à la rencontre de l'autre, à la rencontre des cultures, des langues, à la rencontre de moi-même aussi, et ce que j'ai à vivre, je ne pourrais sans doute pas le vivre si une personne m'accompagnait. Exemple simple, de nombreuses personnes m'ont hébergé, mais elles n'auraient pas pu héberger deux voyageurs.

Chaque jour durant mon voyage, j'écrivais un journal de bord, petit rituel qui me tenait à cœur : la date, les rencontres, les événements. Parfois aussi des gens ont écrit ou dessiné des choses pour moi dans mon livre de voyage. L'ouvrage que vous tenez entre les mains en est inspiré, c'est pourquoi les dates y figurent régulièrement et le récit est rédigé au présent.

Ce livre est structuré en huit parties, correspondant aux étapes essentielles de mon voyage. Les deux premières concernent la traversée de l'Europe centrale et orientale par de nombreux pays de relativement petite taille, ou en tout cas dans lesquels je ne passe pas plus d'une semaine ou une dizaine de jours. Les parties suivantes correspondent aux traversées de plus grands pays, dans lesquels je vis réellement quelque chose de nouveau par rapport aux pays précédents.

Les personnes sont citées par leur prénom, par un pseudonyme ou par une initiale.

Afin de bien comprendre certains épisodes de mon récit, ainsi que les possibilités qui me sont offertes, il est utile de savoir que je parle l'espéranto. L'espéranto est une langue internationale utilisée par de nombreuses personnes à travers le monde. De nombreuses

rencontres sont organisées chaque année afin de permettre aux espérantophones de divers pays de se retrouver.

En outre il existe une liste d'adresses consacrée à l'hébergement gratuit, le *Pasporta-Servo*. Les personnes s'y trouvant parlent l'espéranto et accueillent d'autres espérantistes pour une nuit ou deux, et généralement pour partager un bon repas. En tant que voyageur, il suffit de contacter les hôtes par email ou par téléphone quelques jours avant.

AVERTISSEMENT PHONOLOGIQUE

Lorsque je donnerai une transcription (indiquée parfois par []) d'un nom de personne ou de lieu, ou parfois d'un dialogue, dont la langue utilise un autre alphabet que le nôtre (comme le russe, le géorgien et le grec), je le ferai selon la phonologie de l'espéranto, car celle-ci s'y prête souvent mieux que celle du français. J'adopterai en outre cette orthographe pour certains noms propres, même sans []. Par exemple, j'écrirai Saša (et non Sacha), Jenja (et non Jenia), Jurij, (et non Youri).

Ces quelques différences de prononciation par rapport au français sont donc à noter dans l'espéranto :

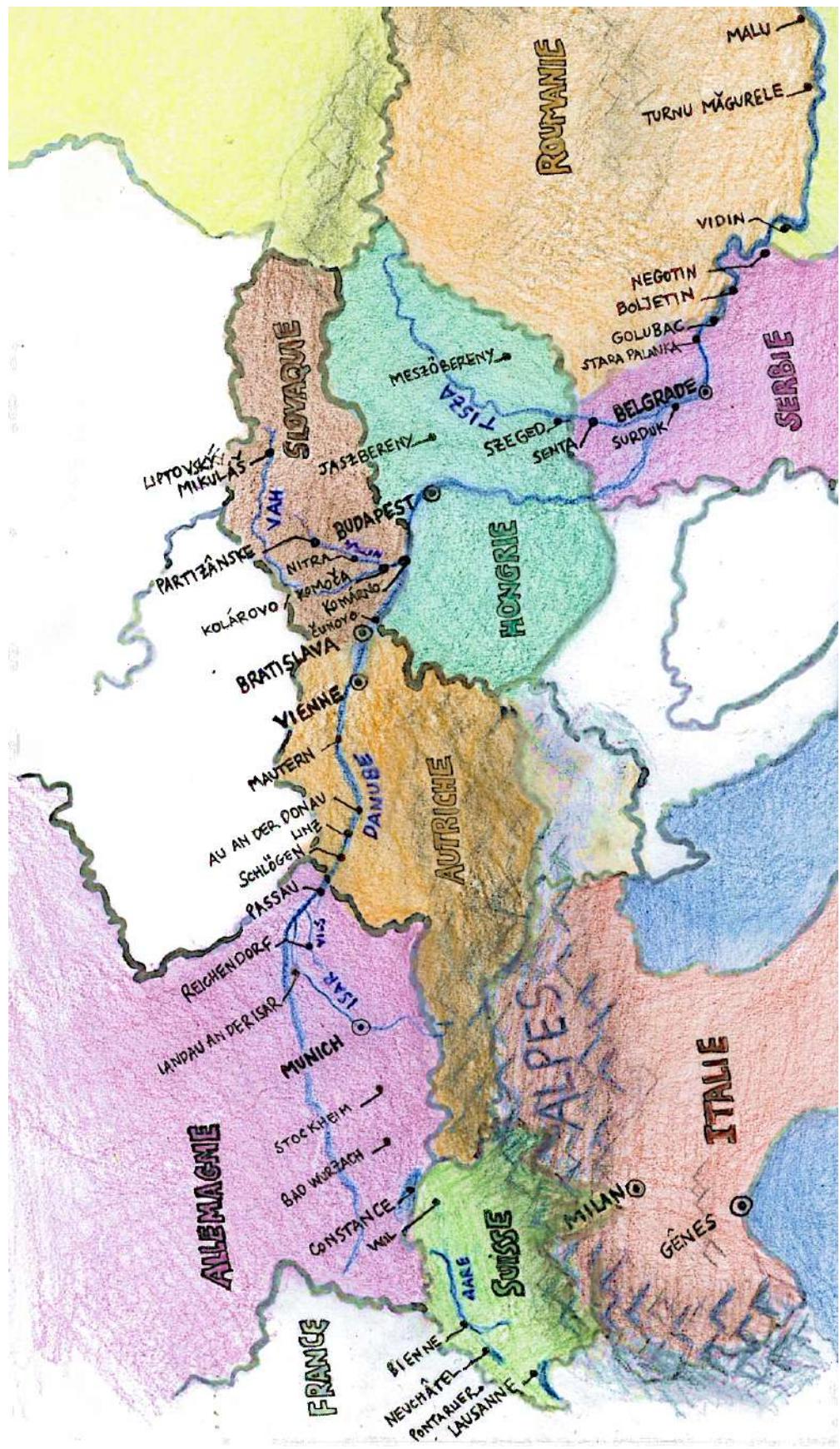
c : ts (tsar) ; ç : tch (tchèque) ; g : gu (guépard).

ĥ : [x] comme dans le mot allemand buch, se produit comme le [k], mais sans bloquer complètement le passage de l'air. On produit un souffle d'air et le freine au niveau de l'arrière du palais.

j : y (kayak) ; ï : i (jongleur) ; s : toujours [s] (assez) ; š : ch (chat) ; u : ou (taboulé).

De plus, notez que, à ma connaissance, seule la langue française accorde le son [ü] (tulipe) à la lettre u. C'est pourquoi ce son sera à l'occasion transcrit par [ü]. Dans toutes les autres langues que je serai amené à rencontrer, la lettre u se prononce comme le ou français.

Le son [j] est attribué à la lettre j en français et en turc. De nombreuses langues, notamment l'allemand, le slovaque, le serbe, le hongrois... prononcent la lettre j comme en espéranto.



1

Le départ



La date du départ est déterminée en grande partie par une rencontre d'espéranto ayant lieu en Slovaquie à la mi-juillet 2018, la SES (Somera Esperanto Studado). Comme l'année passée, je me suis engagé non seulement à y participer, mais aussi à y apporter mon aide. Aller à cette rencontre, et plus précisément à Partizanske, là où habitent les organisateurs, constitue donc la première partie du voyage. Ce sont environ les mille premiers kilomètres, trajet que je connais pour l'avoir déjà effectué l'année précédente. Mais en 2017, j'étais ensuite rentré en train. Cette fois il s'agira de continuer à l'Est, beaucoup plus loin.

26.06.2018

Départ comme prévu à 9 h 30. Je prends un certain temps pour terminer l'installation de mes bagages sur mon vélo et sa remorque, grand-maman m'observe depuis le petit balcon au bout du jardin... et puis derniers signes d'adieu.

Fabienne et Marielle me retrouvent à la gare de Neuchâtel, elles ont eu envie de faire cette première journée avec moi. Les soucis techniques commencent immédiatement, je suis donc bien content qu'elles soient là pour me soutenir dans mes ajustements de départ, elles qui, avec leurs expériences d'aînées et de bricoleuses, trouvent toujours des solutions. Lors de la grande descente depuis le haut de la ville j'ai senti ma remorque bouger anormalement, et maintenant après vingt mètres sur la rue de la Gare, Fabienne m'alerte : la roue de la remorque vacille sans cesse sur les côtés.

Que faire ? Le voyage semble peu envisageable avec cette remorque dans cet état. Il faut la réparer, ou la changer... Nous nous arrêtons au *Black Office* (garage cycliste autogéré) pour aviser. Mais rien de ce qui se trouve ici ne semble être réellement utile, il faut chercher ailleurs. En attendant, Marielle prend mon sac de voyage sur son porte-bagage, afin d'alléger ma remorque, elle pourra tenir un bout comme ça. Arrêt au magasin *Décathlon* à quelques kilomètres

de là, mais inutile également : j'envisageais de remplacer la remorque par des sacoches avant, mais ils n'en ont pas.

Je chercherai une solution à Bienne. En attendant, il est possible d'avancer malgré tout et nous jouissons d'une jolie route le long du canal de la Thielle, puis de la rive sud du lac de Bienne. Cerises, baignade, pique-nique... Fabienne a fait un délicieux pain à l'engrain, ainsi qu'un non moins délicieux fromage, dont elle m'offre la part que nous ne mangeons pas aujourd'hui. Elle m'offre également un savon d'Alep, afin que je puisse me laver dans les rivières sans les polluer.

Agate mousse

Nous arrivons à Bienne dans l'après-midi. J'accompagne mes amies à la gare, puis pars à la recherche d'un magasin de vélo ou d'un atelier où résoudre mon problème de remorque. Je m'oriente grâce à l'application *ViewRanger* que mon oncle m'a transmise sur mon smartphone. Les lieux utiles pour les cyclistes y sont indiqués sur le plan.

Grüene Huus, un atelier sympathique au fonctionnement similaire à celui du *Black Office*. J'y rencontre Dani qui m'encourage à revenir le lendemain matin : « une solution sera trouvable », dit-il.

Je me rends alors chez Eveline Porter, auteur du livre *L'Oiseau*, qui m'invite avec ses parents à manger une pizza, et à passer la nuit chez elle. Ses parents, quatre-vingts ans environ, forts sympathiques, me proposent de déjeuner avec eux le lendemain matin, ils habitent l'appartement d'en face.

27.06.2018

Après le déjeuner je retourne au *Grüene Huus*. Il faut stabiliser l'axe vertical qui permet à la remorque de tourner tout en restant droite, verticalement parallèle au vélo. Nous ne trouvons pas de tige métallique du diamètre idéal, il me vient alors l'idée d'entourer la tige

existante dans l'axe avec du scotch, afin de l'épaissir à l'endroit voulu. J'ajoute aussi deux rondelles, et j'espère que ça ira. Quant à la fixation de la remorque sur le vélo, aux extensions de l'axe de la roue arrière, je la perfectionne avec du fil électrique.

À présent, la stabilité est suffisante, à condition d'alléger au maximum la remorque. Mon chargement définitif est donc le suivant :

- dans la remorque : tente, sac de couchage, matelas de sol, chaussures de marche, réchaud à gaz et casserole.
- dans un sac Ikea sur la remorque : pantalon de pluie et pèlerine, quelques provisions.
- dans les sacoches du vélo : réserves de nourriture, outils, couverture.
- sur le porte-bagage au-dessus des sacoches : mon sac de voyage violet hérité de ma grand-mère maternelle. Il devait se trouver dans la remorque, mais la surcharge me contraint à une adaptation. Il se retrouve sur mon dos.

Je fais en outre l'acquisition à Bienne d'une petite sacoche se fixant sur le guidon, j'y mets quelques petits livres, une réserve de fruits secs et autres objets d'utilité immédiate.

Je retourne prendre mes affaires chez Eveline avant de quitter Bienne. Pendant mon absence elle a confectionné pour moi un petit porte-bonheur, une fleur de vie en agate mousse. Je la porterai une bonne partie de mon voyage, jusqu'à ce que son fil se brise et que je doive la conserver dans une poche de mon sac.

Je connais bien la piste cyclable le long de l'Aar, rivière sortant du lac de Bienne. Une réserve naturelle, les cigognes d'Altreu, Soleure, Wangen... Le soir j'arrive par la campagne dans le petit village de Binningen où je décide de m'arrêter pour la nuit. Une maison, quelqu'un sur la place de parc, je demande de l'eau et un endroit pour planter ma tente. L'homme m'indique la place de jeu au bord du ruisseau, entre le village et la forêt, celle que j'ai aperçue en arrivant.

Mais c'est là, alors que je fais demi-tour devant cette maison, qu'arrive la chose désagréable : mon pneu arrière se dégonfle soudain, une punaise métallique était retournée sur l'asphalte. J'ai de quoi réparer, mais il faut tout décharger afin de retourner le vélo pour enlever la roue, et cela m'ennuie de le faire ici alors que je devrai à nouveau décharger sur mon lieu de nuitée, cette place de jeu à un kilomètre de là. L'habitant me propose alors de nous y amener, moi, mon vélo et ma remorque, avec son véhicule de transport. Merci à lui !

19 h 30. Je suis fatigué de la journée, mais je tiens à réparer cette crevaison avant de me préparer à manger. Une fontaine avec un bassin bien rempli devrait faciliter l'opération. Après une rustine je remonte le pneu sur la jante, mais aussitôt gonflé, il se dégonfle à nouveau. Y aurait-il un deuxième trou ? Je redémonte, analyse le pneu et la chambre à air, colle une deuxième rustine, puis une troisième... Cette réparation semble un enfer. Je me trouve à présent incapable de regonfler mon pneu. Cette situation me désespère et je tombe de fatigue. Il est temps de manger et de dormir, la nuit portera conseil.

28.06.2018

Je me réveille à 7 h 15, range mes affaires, plie ma tente et me réattelle au problème de la veille. Après une ultime tentative de réparation je me résous à partir à la recherche d'un magasin de vélo où j'achèterai une nouvelle chambre à air. Cependant je me trouve dans un petit village et ce genre de commerce en est bien entendu absent. Je me renseigne. À Aarburg il y aura ce qu'il faut, c'est une petite ville en direction de l'Est. Un bus pourrait m'y emmener, j'arrive à la route principale, repère l'arrêt : quarante-cinq minutes à attendre. À pied j'en ai pour une vingtaine de minutes, selon un passant. Je commence donc à marcher sur le trottoir, sous le soleil, mon pneu et la chambre à air à la main. Vingt minutes seulement ? Cela me semble bien plus long en regardant la carte. Et le stop ? Après cinq

minutes quelqu'un s'arrête. Un véhicule relativement lent, une sorte de vieille jeep militaire sans portes ni toit, un engin de safari, il me fera tout de même gagner un temps précieux. Il me dépose devant le magasin de vélos de Aarburg, j'achète ce qu'il faut, y compris un pneu neuf, puis retourne à Binningen où toutes mes affaires m'attendent.

La route continue le long de l'Aar par les pistes cyclables. Mon navigateur indique septante kilomètres jusqu'à Uster où j'ai prévu de me rendre, chez des amis espérantistes. À cause du temps perdu ce matin, je n'y arriverai pas. Changement de programme, je planterai ma tente quelque part en direction de Wil, dans une forêt aux alentours de Kloten.

29.06.2018

Wil : repas comme prévu chez Barbara, qui m'accueille comme un fils, ou mieux, comme un petit-fils.

Constance : c'est à une amie de l'université que je rends visite ce soir, dans sa résidence d'étudiants où elle fait son *Erasmus*. Nous allons au théâtre, nous nous promenons en ville, puis à la maison nous buvons le thé et bavardons jusqu'à minuit.

30.06.2018

Traversée du lac avec le bac, et la grande montée commence. Je le savais ; étant déjà passé par ici lors de voyages précédents, je suis préparé à ralentir mon rythme.

Bad Wurzach, Allemagne : sur une colline, j'écris à la lumière du soleil couchant pendant que mon repas cuit. De l'épeautre et des lentilles sur mon petit réchaud à gaz, il fonctionne bien malgré la brise légère du soir. La tente est montée derrière un bosquet, lieu que m'a indiqué la fermière. 20 h 30, je suis couché dans l'herbe, seule position convenable pour écrire en l'absence de table.

01.07.2018

Ce matin, une longue route traverse des forêts, des collines, et pas un village sur des kilomètres, seulement quelques fermes. Une descente, une montée, une autre descente, une autre montée, toujours tout droit. Je m'écarte une fois de la route par un chemin de forêt, pour y prendre mon premier repas de la journée.

J'utilise l'eau qui me reste pour me faire du thé, je devrai donc m'arrêter à la prochaine ferme pour remplir ma gourde. Une habitante fort sympathique m'offre non seulement de l'eau, mais elle me confectionne aussi des sandwichs, avec tomates et concombre, tout un pique-nique.

Étape à Bad Worishofen, Stockheim, chez Daniella, Konrad et leur fille Milena. Je suis heureux de les retrouver après une année, dans leur maison luxueuse. Il ne manque que Lioba, la sœur de Milena, qui est en vacances.

03.07.2018

Chez Betty, Dalila, Milena et Suna à Gröbenzel, j'attends que mon smartphone télécharge des cartes de ma route à venir, avant de repartir pour le centre de Munich à quelques kilomètres de là.

Merci à cette famille espérantiste, chez qui je me sens à la maison. Accueil simple et chaleureux, nous cuisinons ensemble et allons nous promener le soir, les filles et moi. Nous parcourons les rues du village de nuit entre jeunes, oublions que nous nous sommes rencontrés seulement deux fois dans nos vies, c'est comme si j'étais leur cousin.

Munich : Maria avait fait son *Erasmus* à Neuchâtel, et ce soir c'est chez elle qu'elle m'invite. À midi nous mangeons à la cantine de l'université dans laquelle elle travaille, elle y enseigne le latin comme assistante. Ensuite, une promenade en ville.

Nous entrons dans une église, une basilique je crois, qui nous impressionne par ses nombreuses sculptures toutes taillées dans la

même pierre blanche, sans enluminures superflues, sans dorures, comme il y en a généralement trop à mon goût dans les églises baroques. Celle-ci est riche mais sans trop, elle est juste belle et ses innombrables représentations artistiques, peintures et sculptures, ont souvent quelque chose de mystérieux : un regard particulier, un signe de la main, ou un animal à la symbolique certaine mais dont nous ne connaissons pas la signification. Nous nous arrêtons sur le quatuor des évangélistes accompagnés chacun d'une créature : Marc et le lion, Jean et l'aigle, Luc et le taureau, Matthieu et l'ange. Le taureau, contrairement aux trois autres créatures, semble soumis. Que cela signifie-t-il ? Je lirai plus tard que cet animal était offert en sacrifice dans les coutumes de l'époque, ce qui explique sans doute son expression.

En fin d'après-midi nous assistons à une conférence à l'université sur les œuvres de Virgile. Très technique, en allemand, je suis fatigué : résultat, j'ai de la peine à suivre et m'endors en attendant que l'heure passe.

Maria habite à une demi-heure de vélo du centre. Plus besoin de navigateur, je la suis.

04.07.2018

Une journée le long de l'Isar, et me voici au bord d'un petit lac de barrage. 19 h 00, les oiseaux chantent, mon repas cuit : un mélange de lentilles, pois chiches et haricots que j'ai fait tremper dans un *tupperware* depuis la veille dans une sacoche de vélo. Quelques promeneurs passent par là, ils remarquent que je suis un voyageur, je leur raconte en deux mots ce que je fais. Je n'avoue pas à tous mon intention de faire le tour du monde, je commence par dire que je vais en Slovaquie à une rencontre d'espéranto.

Une lumière extraordinaire brille sur l'eau, quelques nuages s'y reflètent, ainsi qu'un vol de canards. Des oiseaux chantent aussi derrière la haie, et des grillons me garantissent une bonne nuit. Mes

trois visites et nuitées vers Munich sont faites, je suis seul à présent pendant une semaine, plus de rendez-vous, et en principe aucun autre lit que ma couche dans ma tente. C'est du moins ce que je crois...

05.07.2018

En milieu de journée j'atteins cette plage magnifique au bord de l'Isar, où je m'étais arrêté l'année passée. Des cailloux, quelques plantes basses et arbustes, la rivière coule en deux branches, avec un îlot entre les deux. En certains endroits le courant est fort, mais l'eau n'est pas trop profonde près de la rive, et je peux facilement nager dans un flux au croisement de la grande et de la petite partie de la rivière. L'eau est merveilleusement bonne, et j'en profite pour me laver, quel bonheur. Malheureusement je ne peux - ou ne veux- pas me permettre de me prélasser ici tout l'après-midi.

Deux kilomètres plus loin, Landau an der Isar. C'est là que je dois quitter l'Isar pour prendre un raccourci en direction de Passau et du Danube. Pour commencer, une montée bien raide à travers cette charmante petite ville jusqu'à la boulangerie perchée en hauteur. Je me récompense avec un sandwich, un café et un gâteau au pavot. Ma route redescend ensuite progressivement à l'Est et en moins d'une heure je rejoins la petite rivière Vils et sa vallée, le Vilstal.

Mensch von Beruf

Par la piste cyclable je traverse le Vils et tous ses « co-ruisseaux », et remonte légèrement en face, retrouve la route parallèle à la rivière. Là, en arrivant au village de Aufhausen, je demande de l'eau à des gens s'affairant devant une maison. J'apprendrai qu'il s'agit d'un ancien cabinet de médecin qu'ils sont en train de vider. Après avoir rempli ma gourde, la femme du médecin fraîchement retraité m'interroge amicalement sur mon voyage.

En fin de conversation, aussi inattendu que cela soit, elle me propose, avec l'approbation de son mari, de rester manger avec eux et de passer la nuit chez eux.

J'hésite un peu car il n'est que 17 h 15 et je pensais faire encore une vingtaine de kilomètres ce jour-là, mais d'un autre côté c'est l'occasion de manger autre chose que du pique-nique et surtout de passer du temps en bonne compagnie, j'accepte donc. Le couple m'envoie trouver sa maison à Reichendorf, le village voisin, et me rejoint aussitôt en voiture.

H. et T. ont aussi invité leurs enfants, M. et S., environ mon âge. T. a préparé salades diverses, pains, fromages, courgettes, haricots, et pour le dessert des fraises, je me régale. Les gens de cette famille ont un grand cœur et il est agréable de discuter avec eux. En plus d'être gentils, ils me paraissent être intelligents et intéressants : quand nous venons à évoquer nos professions, Monsieur dit être *Mensch von Beruf*, humain de métier. Il a bien sûr une activité rémunérée, mais ce n'est pas elle qui le définit. J'aime cette vision des choses, et je peux en dire autant me concernant.

T. me raconte que, si elle m'a invitée ce soir, c'est parce qu'elle a fait un pèlerinage à pied il y a quelques années et sur sa route des gens l'ont accueillie et lui ont tout donné, de sorte qu'elle aime en faire autant avec moi. Elle est visiblement ravie de ma présence et prend soin de moi comme de son fils. Avant mon départ, elle m'offrira un savon, un pot de confiture, un spray au poivre - ça peut servir on ne sait jamais - ainsi qu'un petit porte-bonheur. Ce dernier est une pièce ronde de métal sur laquelle est représenté en bas-relief Christoferus, le saint du voyage. Merci pour cette rencontre. Il y en aura certes beaucoup d'autres, mais je ne m'attendais pas à trouver une telle famille qui m'accueille ainsi à l'improviste en Allemagne déjà, en Europe de l'Ouest.

06.07.2018

Cent cinq kilomètres, la descente du Vils et du Danube favorise une bonne avance.

14 h 30. Passau. Il s'agit ici de trouver le pont sur l'Inn, affluent du Danube. La recherche me mène par la vieille ville, par devant la cathédrale, et par une charmante ruelle valant le détour. Une fois l'Inn traversé, me voici dans un quartier secondaire moins touristique et je m'arrête pour faire quelques courses et boire un café dans un *Edeka*. C'est là qu'il se met à pleuvoir. D'abord une petite pluie, rien d'effrayant mais je protège tout de même mes affaires. Et puis l'orage éclate, le déluge. Malgré mon équipement imperméable j'attends un moment devant le magasin avec d'autres gens car ce qu'il tombe est démentiel. Mais quand cela semble diminuer un peu en intensité je me lance, réajustant régulièrement ma pèlerine, je roule deux heures sous la pluie qui ne cessera pas jusque dans la soirée.

Pas question de monter ma tente dans ces conditions. Quelqu'un m'hébergera-t-il à nouveau ? 18 h 00, les cent kilomètres atteints, je sonne à une maison en contrebas de la route entre Wesenufer et Schlögen. Un homme dans la quarantaine ouvre, je lui explique la situation. Il me propose une pièce vide à l'étage inférieur, une sorte de cave. Cela fera l'affaire, j'y dormirai sur mon matelas de sol. Il me laisse également le garage à disposition pour cuisiner et suspendre mes vêtements mouillés. Il y a aussi une salle de bain entre le garage et la cave, tout ce qu'il faut.

07.07.2018 *

Quatre-vingt-cinq kilomètres, soleil et vent sèchent mes habits encore mouillés d'hier. Cela m'a pris un certain temps ce matin pour récupérer toutes mes affaires que j'avais éparpillées dans la cave et dans le garage sur des morceaux de bois. Je bois le café que Tom m'a gentiment apporté, et lève l'ancre à 9 h 30, une fois que tout est fixé et suspendu au vélo ou à la remorque. J'accroche par exemple

mes sandales encore humides sur la remorque à l'aide d'une sangle élastique et chausse exceptionnellement mes chaussures de marche.

En vingt minutes j'atteins Schlägen et le parc de son hôtel de luxe à l'entrée de la *Donauschlinge*, la boucle du Danube. Parcourir les méandres le long du fleuve est long, et je n'ai pas le choix à moins de franchir des montagnes, mais le paysage est splendide et j'avance ainsi sans difficulté sur une piste cyclable lisse et plate. Je ne suis d'ailleurs pas seul : tout en pédalant, je converse d'abord avec un groupe de scouts belges venus faire un bout du Danube à vélo, puis avec deux cyclistes britanniques. Ces derniers ont mis douze jours depuis Londres pour arriver ici. L'un d'eux s'arrêtera à Budapest, l'autre compte aller jusqu'en Turquie. Ils font étape aujourd'hui à Linz, tandis que je continue.

17 h 00. Que vais-je manger ce soir ? Mes provisions diminuent, je n'ai plus de légumes à cuisiner et les magasins sont déjà fermés. « Je ferai avec ce que j'ai, ça ira », me dis-je avec confiance. Et c'est alors qu'en traversant un village, je vois sur un trottoir à côté de mes roues quelque chose qui me semble être une courgette. Je ne l'ai aperçue qu'une fraction de seconde, je m'arrête et recule de quelques mètres pour vérifier. C'est bien une courgette, abandonnée là, elle constituera une bonne partie de mon repas !

Au an der Donau. Après le village, la piste cyclable continue le long du fleuve, isolée de la civilisation par une forêt. L'endroit est paisible. Je pose mon vélo contre une sorte de poteau-antenne monté sur un bloc de béton au bord de l'eau, et monte ma tente juste à côté sur la bande d'herbe séparant la piste du bord de l'eau.

22 h 00. La nuit est tombée, je termine mon repas assis sur le promontoire de béton, et voilà que j'aperçois une lueur orange plus loin sur la rive. Un feu ? Si des gens festoient autour d'un feu, je

veux me joindre à eux ! Je veux savoir. La lueur est trop éloignée pour m'y rendre rapidement à pied, je reprends donc mon vélo. Un feu effectivement, mais personne ne bavarde. Des enfants sont venus là pour pêcher, leurs parents les ont amenés en voiture avec tout le matériel et sont repartis. Ils attendent en silence qu'un poisson morde. Je les laisse donc attendre et retourne à mon propre camping.

23 h 00. Un bateau de croisière passe, remontant le fleuve. Je regarde depuis ma tente, il y a des lumières partout, des gens s'activent encore, se déplacent dans le restaurant, font la fête à bord peut-être... un autre monde. Et puis il s'éloigne, je l'entends de moins en moins, j'entends les vagues provoquées par son passage.

08.07.2018

Les ponts sur le Danube ne sont pas si fréquents, il s'agit donc de bien choisir quand l'un d'eux se présente : traverser ou ne pas traverser ? De ce choix dépend parfois la qualité de ma route sur les dix ou vingt kilomètres suivants. Ce matin par exemple je décide de ne pas traverser, pensant gagner du temps, mais il s'avère que la jolie piste cyclable continue seulement sur l'autre rive. De ce côté je suis contraint de suivre la route nationale jusqu'à Ybbs.

Johanna et Nick

17 h 00, je m'arrête pour manger quelques raisins secs et c'est là qu'ils arrivent derrière moi, me saluant en anglais. Surpris, je leur réponds en allemand. Ils me comprennent mal, nous reprenons en anglais jusqu'à ce que nous nous rendions compte que nous parlons tous trois français. Ils sont belges et voyagent à vélo vers l'Est, prenant leur temps. Ils visent le Cambodge ou un autre pays proche de la Chine. Nous reprenons la route ensemble, mus par une énergie nouvelle générée par notre rencontre.

Lorsque mon compteur journalier marque cent kilomètres, nous partageons une pizza familiale dans une pizzeria de la bourgade de Mautern, puis continuons jusqu'à trouver un endroit calme où camper au bord du fleuve.

Lisa et Tanja sont deux jeunes cyclistes viennoises, elles passent aussi la nuit ici, près de nos tentes, dans leurs hamacs suspendus aux arbres. Une table de pique-nique, je prépare du thé, allume des bougies, nous passons une joyeuse soirée à cinq, sans toutefois festoyer très tard car nous avons tous eu une longue journée sportive, et une autre nous attend demain.

09.07.2018

Johanna, Nick et moi reprenons la route ensemble à 9 h 30. Lisa et Tanja ont quitté le campement bien plus tôt, alors que nous émergeons de nos tentes. Pour le déjeuner nous mettons en commun ce qu'il nous reste : deux petits pains, des *Blévita*, de la confiture, des fruits secs.

Midi. Arrêt au supermarché. 13 h 00. Nous trouvons le coin idéal pour la pause de mi-journée, entre le Danube et un petit lac dans lequel nous nous baignons avant de manger. 17 h 30. Vienne. Les premiers gratte-ciels de la capitale sont en vue !

Parvenus au centre-ville nous nous rendons au bord d'un canal, sur un quai animé d'une vie alternative passionnante. Une organisation y propose gratuitement un service de révision de vélos, nous nous annonçons et attendons deux heures notre tour même s'il ne s'agira que de quelques petits réglages.

Lisa nous invite chez elle ce soir. Elle et ses amis ont déjà mangé lorsque nous arrivons à son appartement dans la soirée, mais il reste de délicieux plats qu'elle nous sert, elle nous gâte. En dessert elle nous sort un pot de glace, nous nous en empiffrons et le terminons à l'aide de trois cuillères, Nick, Johanna et moi. Nous vivons ainsi

déjà notre soirée d'adieux, car demain mes amis resteront pour visiter la capitale autrichienne, tandis que je continuerai : il me reste trois jours pour atteindre Partizánske, j'ai besoin de ces trois jours.

10.07.2018 *

Le bruit de la ville me réveille à 6 h 30. Je ne suis plus habitué au chahut urbain - camions-poubelles sur le trottoir, klaxons, chiens, cris - mais une nuit dans un bon lit confortable m'a tout de même fait du bien. Un café avec Lisa, un bon déjeuner avec Nick et Johanna, et puis c'est parti.

La sortie de Vienne est comme dans mon souvenir digne d'un film de science-fiction : des passerelles cyclables à côté du pont routier, puis au-dessous, descente en spirale, d'autres petits ponts se succèdent, traversant les canaux, menant par la *Donauinsel*, île du Danube. Le pont autoroutier continue au-dessus de l'île directement jusqu'à la vraie rive nord du fleuve. Au-dessous, j'entends le grondement de la circulation.

La piste cyclable me mène par une zone paisible au bord de l'eau où de nombreuses personnes se promènent, se baignent, se reposent. Ce qui paraît légèrement étrange ici, c'est que tous ces gens sont nus. Ils ne se préoccupent pas de ma présence ici, cela ne semble les gêner en rien qu'un cycliste étranger les voie ainsi. Faisant abstraction de leur apparence je demande mon chemin à un couple, et tout en semblant aussi indifférents à la situation singulière ils m'indiquent avec courtoisie la suite du parcours cyclable en direction du parc national.

La raffinerie, puis l'entrée de la grande réserve s'étendant entre Vienne et Bratislava, je reconnais. Mais voilà que la piste est barrée, on y fait des travaux. Une nouvelle digue le long du Danube, paraît-il. Je dois donc contourner la réserve par quelques villages, puis la retrouver environ en son milieu. Ici la piste cyclable est construite

sur la digue, seule bande asphaltée en pleine nature. Pas un bruit humain.

17 h 00. Bratislava est en vue, j'entre en Slovaquie !

Je dépasse Bratislava, campe une vingtaine de kilomètres plus loin, le but de ma journée est atteint. Suis-je encore dans une réserve naturelle ? Le fait est que la nature est abondante. Čunovo, un petit village, j'y fais le plein d'eau pour la nuit. Plus j'avance, plus le paysage aquatique devient particulier. Le Danube n'est plus ici une seule rivière délimitée : au nord s'étend une sorte de lac formé par le cours principal, le fleuve lui-même qui ressemble plutôt à un bord de mer avec ses vagues et ses rochers, et à côté, là où je me trouve, coule comme une rivière parallèle. Il s'agit en fait d'une branche du fleuve séparée par une île longue de plusieurs kilomètres. Et puis apparaissent d'autres îles et d'autres *co-fluents*¹ le tout formant une sorte de « lagune fluviale »² d'environ trois kilomètres de large à laquelle un pont, puis un autre me conduisent. Sur le moment je ne comprends pas exactement la situation géographique, mais en étudiant une carte on peut se rendre compte que je me trouve entre un lac artificiel et le Danube naturel. La piste cyclable est belle, large et lisse sur la digue longeant le fleuve, ici un lac majestueux. Il s'est mis ce soir à pleuvoir par intermittence mais je trouve finalement en contrebas un coin d'herbe encore sec en bordure de forêt pour planter ma tente.

¹ Co-fluent : cours d'eau secondaire coulant parallèlement à une rivière et étant lié à celle-ci en amont et/ou en aval, ou régulièrement. Si le mot n'existe dans aucun dictionnaire, il me semble nécessaire de l'inventer pour distinguer ce que je vois ici, des *affluents* ou *confluents*, termes plus spécifiques désignant des cours d'eau se rejoignant.

² « Lagune » est selon les dictionnaires un terme maritime, je ne vois cependant ici pas de terme mieux approprié pour désigner cette zone de terre et d'eau.

11.07.2018

Il pleut. 10 h 30. Je serais déjà reparti, mais l'idée de plier bagage sous la pluie ne m'enchante guère, donc en attendant un climat plus favorable je reste là, cloîtré dans ma petite tente heureusement bien étanche. J'écris, je mange, je lis... le temps passe et la pluie finit par se calmer en fin de matinée, je lève le camp vers midi. Trois heures de perdues sur un horaire serré : si je veux être à Partizánske demain soir, il me faudra prendre le train quelque part.

Il se remet à pleuvoir de temps à autre dans l'après-midi, mais cela n'a plus d'importance une fois en route. Toujours tout droit, des heures sans voir une localité, excepté quelques hameaux isolés. Un large barrage marque la fin du lac et de la zone lagunaire. En traversant le pont sur ce barrage je reste en territoire slovaque plutôt que de me rendre en Hongrie dont la frontière suit le vrai Danube.

L'anglais de l'école

Je connais la ville de Komarno sur le Danube, une vingtaine de kilomètres plus en aval, là où se jette le Vah venant du Nord. Je prévoyais d'y passer pour ensuite remonter le Vah par Kolarovo, puis la Nitra. C'est alors qu'un panneau indique sur ma gauche « Kolarovo ». Cette route de campagne ne peut donc être qu'un raccourci, je m'y engage et trouverai le Vah demain plus en amont de son embouchure.

Un village de campagne à l'aspect pauvre et rustique, je le traverse à l'affût d'un habitant susceptible de m'approvisionner en eau pour la nuit. Les dernières maisons passées, une rue de terre et de cailloux sur ma gauche, j'aperçois un groupe de personnes, je tourne et m'en approche. « *Vodu, procim* ». Je ne sais pas faire de meilleure phrase en slovaque, mais cela suffit pour demander de l'eau poliment. Une famille, une grande famille visiblement, des parents et des enfants, ils discutent avec leurs voisins et jouent entre eux.

Étonnés et impressionnés de me voir arriver là à vélo avec tous mes bagages, ils me posent des questions que j'ai de la peine à comprendre. J'essaie de leur expliquer d'où je viens et où je vais, mais la langue s'avère être un obstacle. Quelques mots ressemblent à des mots russes que je connais, je m'y accroche. Aucun d'entre eux ne parle ni allemand, ni français, ni anglais, ni espéranto. Seulement slovaque, et hongrois en ce qui concerne la voisine. Mais peu importe la langue, ils rient beaucoup et je prends plaisir à les voir, ils m'inspirent une vraie sympathie avec leurs sourires, leurs dents manquantes et leur gentillesse.

La mère m'apporte, en plus de l'eau, une portion de frites délicieuses, puis la voisine une part du gâteau qu'elle a cuisiné aujourd'hui.

Comme ils aimeraient tout de même savoir ce que j'ai à leur raconter, ils appellent une de leurs filles, puis la deuxième : elles apprennent, semble-t-il, l'anglais à l'école, mais il s'avère finalement que ni l'une ni l'autre ne le parle. Jennifer, une jolie fille de quinze ans aux longues tresses et portant des shorts et de longues chaussettes à la Fifi Brindacier tente de communiquer à l'aide de *Google traduction*, mais cette application ne nous aide pas beaucoup, la traduction robotique étant pitoyable et nous nous en moquons. La voisine hongroise finalement revient et me parle dans un anglais acceptable, elle servira d'interprète.

La sœur de Jennifer s'enthousiasme sur le petit chien en peluche qui pend à mon sac à dos, je le lui offre en souvenir du voyageur passé par ce coin de pays.

12.07.2018

Je rejoins le Vah à Kolarovo et trouve la piste cyclable que j'avais empruntée l'année passée dans l'autre sens, remonte la rivière et arrive bientôt à Komocă. Ce village se situe à l'embouchure de la Nitra dans le Vah et constitue un lieu de pèlerinage pour moi. C'est ici que

nous nous étions retrouvés l'année passée, Ardeo et moi, de manière prévue mais néanmoins miraculeuse. J'étais à vélo, lui en train et à pied, nous n'avions aucun moyen de télécommunication, nous avions repéré un pont sur la carte et décidé de nous y retrouver trois heures plus tard, après nous être séparés dans une ville à trente kilomètres de là. Je m'étais perdu, j'avais dû faire un détour et étais arrivé désespéré avec deux heures de retard, ne sachant s'il m'aurait attendu. Mais lui aussi, il avait mis deux heures de plus que prévu pour venir ici à pied depuis la gare la plus proche, et nous étions arrivés en même temps. Je ne peux m'empêcher de retourner voir l'endroit précis où nous avions campé ensemble, cachés dans un coin de forêt au bord de la rivière.

De là je remonte la Nitra en direction de mon but.

Nové Zámky, je connais bien la gare pour y avoir changé de train quelques fois dans le passé, lors de mes premiers voyages en Slovaquie, sans vélo. Le train pour Partizánske part dans une heure, il me permettra de passer la soirée avec mes amis.

Une semaine d'espéranto

Partizánske. C'est avec excitation que je descends sur le quai, portant vélo, remorque et bagages. Il y a une année je me trouvais ici. De mémoire je me mets à pédaler à travers la ville en direction du bureau de *E@I*, organisation espérantiste responsable des rencontres d'été dans ce pays. Et voilà Matthieu qui vient à ma rencontre, et bientôt la grande retrouvaille avec toute la famille internationale : Petro, Dorota, David, Kristof, Ilia, Eduardo, Salomé, Miri et Sonia. Je me réjouissais particulièrement de revoir Sonia, nous avions échangé des lettres durant l'année et c'est grâce à elle que j'ai appris une chanson en russe, j'ai hâte de la lui chanter.

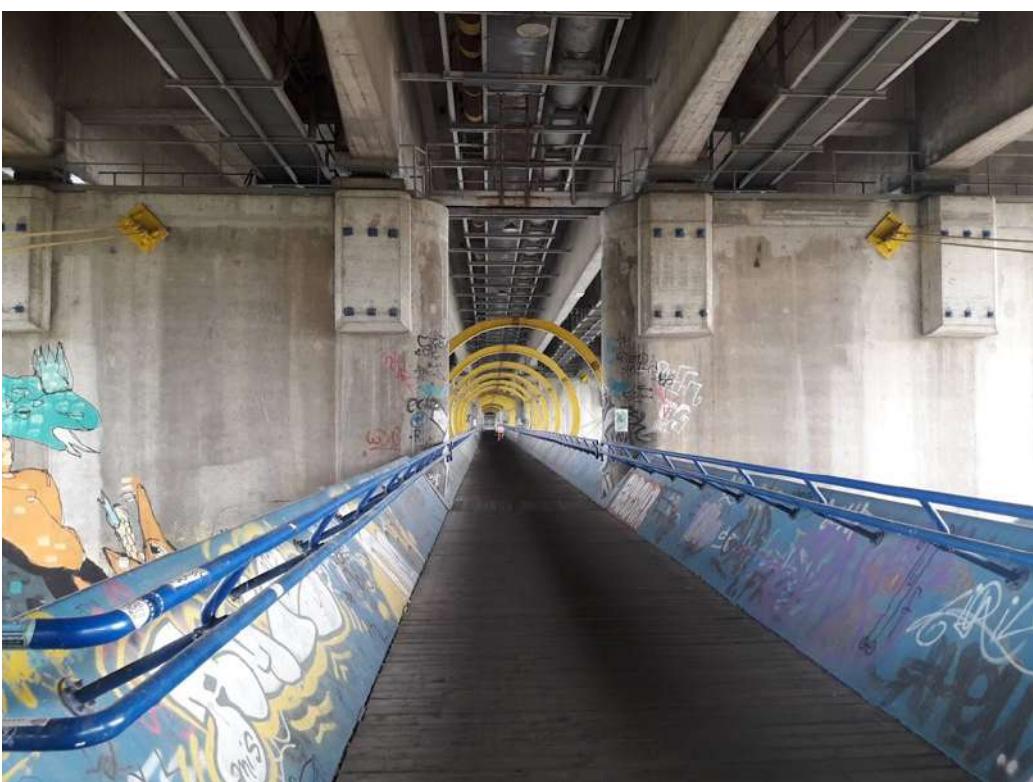
Le lendemain nous irons tous en voiture à Liptovský Mikuláš, lieu de la rencontre. Je laisserai mon vélo au bureau de Partizánske

durant la semaine.

Une école, un campus, nous aménageons les salles, et les gens arrivent le samedi. Trois cents personnes environ, venues de toute l'Europe et même d'Outre-Atlantique et d'Extrême-Orient. *SES* (*Somera Esperanto Studado*) est une rencontre dédiée à l'apprentissage de l'espéranto, elle est organisée chaque été - pour la douzième fois cette année - par l'équipe de *E@I*, et j'y participe pour la sixième fois. Cette année cependant j'assume quelques responsabilités supplémentaires : je ne prends plus place en classe parmi les élèves, j'aide plutôt à l'installation des salles, je m'assure que les trois cents élèves et enseignants pourront recevoir leur café lors de la pause, je remplace une enseignante qui doit s'absenter une journée, et je prends même le rôle de l'animateur durant une soirée. Tout ceci est naturellement valorisant pour moi, je suis heureux de devenir ainsi acteur des festivités. Par ailleurs la semaine se déroule dans la joie des retrouvailles, comme d'habitude.

Après, retour à Partizánske avec l'équipe. Le voyage devra bientôt reprendre vers l'Est, mais pas d'urgence, je me repose un jour ou deux, profite du temps avec mes amis collaborateurs et volontaires de l'organisation. En fait j'ai quelque appréhension à les quitter, l'ambiance étant si agréable. Un soir nous sortons entre jeunes, parlons de sujets profonds, rions ensemble, et tout cela devra prendre fin.

Le grand chef Peter Balaš semble fier de me présenter à diverses personnes comme l'espérantiste venu de Suisse à vélo pour participer à sa rencontre, et qui continue pour un tour du monde. Il me photographie sur la place centrale, devant l'hôtel de ville et devant la fameuse Chaussure de Partizánske, il écrira un article pour le journal local. Quel honneur !



Écluse sur le Danube, 07.07.2018
Vienne, 10.07.2018

2

Le Danube, direction Constanța



Constanța est la ville portuaire et balnéaire la plus importante de Roumanie, située sur la mer Noire, dans le delta du Danube. De nombreux cyclotouristes en font leur but, puisque c'est là que se termine officiellement l'EuroVélo n°6, parcours cyclable longeant le Danube d'ouest en est sur environ trois mille kilomètres. J'emprunterai ce parcours en grande partie, me faisant quelques compagnons de voyage. Cependant ces derniers prévoient tous de rentrer chez eux par des moyens plus rapides une fois la mer Noire atteinte, et leurs vacances terminées. Moi, j'irai plus loin : « Je ferai le tour du Monde. » Sentiment d'exaltation, m'imaginant avancer si loin, si loin, sans limite, traverser de grand pays jour après jour, aller toujours vers l'Est.

26.07.2018

Nové Zámky. En buvant un café et un *Vinea* - limonade de raisin, spécialité slovaque - j'attends que la réparation de mon vélo soit terminée. Le mécanicien m'a dit de revenir dans une heure. C'est le dérailleur qui déraille : la chaîne ne reste plus toujours là où elle doit, et les deux roulettes dentées sont à changer. Je laisse faire le professionnel, espérant que cela ne me coûte pas plus que les vingt euros dont il m'a parlé, et j'en profite pour écrire un peu, et télécharger de nouvelles cartes sur mon smartphone avec le wifi du café.

Nitra. Un centre commercial offre une connexion Internet, je reçois alors un message d'un espérantiste voyageant également à vélo en direction de l'Est et se trouvant aussi en Slovaquie, à moins de cent kilomètres de moi. Il m'a contacté, m'ayant vu à proximité sur *Amikumu*, une application pour appareils hautement technologiques (appelés communément smartphones) utilisant la localisation et permettant aux espérantistes de se retrouver. Il s'appelle Jan, il vient d'Allemagne et compte arriver à Budapest dans trois jours. J'y serai dans deux, je l'y attendrai.

Chaud journée. Un thermomètre en bord de chaussée indique trente-six degrés. Le long de la rivière Nitra, il est temps de

m'arrêter, de boire, de me reposer, et voilà un coin d'ombre en contrebas du chemin, quelques maisons, des arbres et un banc. Je demande à remplir mes trois bouteilles, celle d'un litre et demi servant à me doucher d'eau froide pour éviter l'insolation. Les habitants sont très gentils, ils m'offrent aussi à manger, et même des vrais couverts qu'ils me recommandent de garder en réserve, au cas où les miens se perdraient ou seraient volés. Pourquoi me volerait-on ma fourchette ? C'est pourtant bien ce que la femme tente de me symboliser par gestes, me semble-t-il, pour me convaincre d'accepter son présent. Quant à l'homme, il me montre fièrement sur une carte géographique les villes de Suisse dans lesquelles il s'est rendu : il est chauffeur de poids lourds.

Je redescends la Nitra, le Vah, et parviens en fin de journée au Danube près de Komarno/Komarom, ville frontière slovaco-hongroise. Je n'entre pas en ville, car la piste cyclable semble plus intéressante pour le moment sur la rive nord, du côté slovaque. Il sera toujours temps de traverser plus loin.

Je suis heureux d'avoir retrouvé le fleuve, après une douzaine de jours passés dans le nord du pays. Seule un peu de forêt me sépare encore de l'eau, je l'aperçois de temps à autre à travers les arbres.

19 h 30. Je quitte la piste cyclable pour rejoindre la rive, et là, je découvre le paradis : une clairière idéale pour camper avec des arbres adéquats pour y appuyer mon vélo, et juste derrière, une magnifique plage de sable rien que pour moi. L'eau est chaude pour une rivière. Je m'y baigne longuement, me lave, me délecte. Ensuite je mange assis là sur le sable, regardant l'eau, écoutant les oiseaux, et la nuit tombe.

27.07.2018

Juste après Jan, c'est Meva qui me contacte également par l'application *Amikumu*. Meva est une amie de longue date. Nous

avions fait connaissance dans un *SES*, en 2012, puis sommes devenus de bons amis, d'autant plus qu'elle vient de pas loin de chez moi : de Franche-Comté, presque une voisine en somme. Elle n'est pas venue cette année à *SES*, je ne m'attendais donc pas à la voir dans la région, et voilà qu'elle me dit être à Budapest. Ce soir elle sera à Göd, un village le long du Danube à trente kilomètres au nord de Budapest. Elle me donne l'adresse d'un hôtel, je l'y retrouverai.

Šturnovo. Dernière ville de Slovaquie, et me voilà en Hongrie. Une île sur le Danube, un pont m'y mène, je dois la traverser et prendre un bac à l'autre bout pour rejoindre l'autre rive. Une difficulté cependant : les rues de cette île sont ensablées. Et avancer dans le sable avec mon vélo et le poids de mon chargement, c'est monstrueux. Je parviens tout de même enfin au bac. Un petit bac pour piétons, pas prévu pour les vélos avec remorques... mais les gens y sont de bonne volonté et m'aident à embarquer malgré tout. Et de l'autre côté, Göd, et bientôt l'hôtel.

Un hôtel ? Cela me semble inimaginable de passer la nuit dans un hôtel. Et pourtant...

C'est Gunnar - un autre ami espérantiste - qui a réservé des chambres dans cet hôtel pour certaines personnes invitées à son mariage. Meva est invitée. Moi je ne savais même pas qu'il se mariait, mais voilà que je reçois une chambre, moi aussi, car un des invités n'est pas venu. Merci Gunnar ! Veronika est là, elle aussi. Jeune Hongroise, elle est engagée pour les traductions. Elle, je l'ai vue la semaine passée en Slovaquie, et dans quelques jours je serai hébergé chez sa mère. L'espéranto est donc bel et bien tout un monde, une grande famille, et les retrouvailles sont tellement joyeuses.

Notons ici quelques particularités sur la prononciation de la langue hongroise, informations qui vous seront utiles dans la lecture des noms propres pour les quelques pages suivantes.

c : [ts] (tsar)	h : toujours aspiré	o : (un pot)
cs : [tʃ̪] (tchèque)	s : [ʃ̪] (champignon)	ó : (le haut)
g : toujours [g] (guêpe)	sz : [s] (salade)	ö : (bleu)
gy : [dy] (medium)	zs : [ʃ̪] (gentil, joli)	u : (poule)
j : [ʃ̪] (cahier, Cayenne)		ü : (tulipe)

28.07.2018

Alors que je me rapproche de la capitale, roulant de village en village par le parcours cyclable, on m'interpelle soudain depuis derrière. Je me retourne, l'homme me rattrape. « *Cu vi parolas en esperanto ?* » (Est-ce que tu parles espéranto ?) me dit-il. « *Jes kompreneble !* » (Oui, bien sûr !), réponds-je sous le coup de la surprise. Bien que je vienne de passer beaucoup de temps avec des amis espérantistes, je ne m'attendais absolument pas à ce qu'un inconnu me parle à nouveau dans cette langue, le long de la route.

Il se nomme Tibor Somogyi, la septantaine, il rentre de la pêche à vélo et il a vu le drapeau fixé à ma remorque. Nous entamons la conversation, animés de joie et d'excitation car il n'est certes pas fréquent de rencontrer des espérantophones par hasard.

Parvenus dans le village où il habite, nous nous arrêtons un moment sur la plage, buvons un jus sur une terrasse, et nous séparons déjà.

Le club de Tante Eva

Budapest. J'y arrive le samedi 28 juillet en fin de journée depuis le nord, et doit me rendre chez Anna qui habite au sud. Comme toute traversée de grande capitale, cela prend du temps, plus de temps que je n'imaginais. Heureusement en ce qui concerne Budapest, pas question de se perdre, il suffit de suivre le Danube et d'avancer, avancer, jusqu'au bon quartier.

J'étais déjà venu chez Anna l'an passé, je reconnaiss donc l'entrée et la petite cave où nous rangeons mon vélo. Anna est une personne singulière et son petit appartement en haut de l'immeuble ne l'est pas moins. Elle doit avoir dans la soixantaine, pourtant elle participe régulièrement aux rencontres espérantistes de jeunes, tout le monde la connaît.

Elle a acheté son logement quand elle a quitté la maison familiale à l'âge de vingt ou trente ans peut-être, et y vit toujours. Une cuisine, un salon et une petite chambre, reliés par un minuscule corridor. Elle vit là avec son chat Mirci et souvent avec sa petite-fille Vivi, une adolescente qui passe ses journées à regarder des vidéos sur son smartphone, couchée sur le canapé. Même si le logement n'est pas grand, Anna n'hésite jamais à y héberger des espérantistes. Elle-même dort sur un matelas au salon, Vivi sur le canapé, et la petite chambre aménagée d'un lit en hauteur reste libre pour moi. C'est la chambre de Stella, la plus jeune fille d'Anna, mais elle n'habite plus ici depuis longtemps. Je connais Stella aussi, elle travaille aux Pays-Bas si je ne me trompe pas. Anna fume beaucoup, mais heureusement seulement dans sa cuisine. Quant à la chatte Mirci, elle passe une grande partie de son temps dans une position étrange, perchée sur le dossier d'un fauteuil de bureau.

Le lendemain de mon arrivée, Jan m'annonce par message qu'il est à l'auberge de jeunesse. Je m'y rends et le rencontre enfin réellement, découvrant sa taille de géant mince, je lui arrive à l'épaule. Vingt ans, il a attendu moins longtemps que moi pour partir à l'aventure. Dix ans de moins. Il voyage seul également. Ferons-nous un bout de route ensemble ? Une semaine, un mois ? Cela paraît simple et réjouissant de se trouver un compagnon de route, et pourtant nous abandonnons bientôt l'idée, voyant que nos projets diffèrent : il veut aller droit au Sud, en Grèce puis en Turquie, et moi j'ai déjà prévu de rendre visite à d'autres espérantistes plus à l'est de

la Hongrie, et ensuite je compte rester le long du Danube jusqu'à son embouchure avant de contourner la mer Noire par le nord.

Peu importe si nos chemins ne sont pas les mêmes : nous avons le même idéal et nous nous retrouvons ici, maintenant, c'est déjà extraordinaire. Nous nous promenons ensemble dans cette capitale, tous deux déjà loin de chez nous, et le soir retrouvons Anna ainsi qu'Anjo - une autre Anna espérantiste de Budapest, qui habite généralement en Suisse et qui passe justement deux semaines dans sa ville natale en ce moment.

Le club d'espéranto de Tante Eva se réunit mardi, Anna et Anjo nous ont convaincus de rester jusque-là pour prendre part à la soirée. Avant de s'y rendre, on nous fait visiter les locaux d'une bibliothèque dans lesquels ont lieu des cours d'espéranto. Cette langue est régulièrement enseignée ici, du moins à un niveau basique, car de nombreux étudiants ont besoin d'une certification dans une langue quelconque et choisissent l'espéranto. Anjo nous fait entrer dans la salle de cours, nous présente aux élèves, puis nous continuons notre tour.

Tante Eva est une vieille femme de nonante-quatre ans, elle a fondé son club il y a bien longtemps et malgré son âge elle y participe toujours activement, organise même les rencontres avec l'aide de sa petite-fille et de ses amis. Cela se passe dans la maison de paroisse d'une église. Les membres du club sont visiblement chrétiens, il s'agit en fait d'un groupe espérantiste œcuménique, ce qui donne à mon sens une dimension supplémentaire à la rencontre de ce soir.

Aghi, une femme dans la cinquantaine, petite-fille de Tante Eva, est chargée de l'exposé du jour. Elle présente ses recherches à propos du testament de Martin Luther. Après quoi Jan et moi sommes invités à parler de notre voyage et à montrer nos photos.

Les gens nous posent de nombreuses questions, nous sommes en quelque sorte les héros du jour.

Jan doit quitter l'auberge de jeunesse mardi matin. La solution simple pour qu'il puisse participer à la réunion de mardi soir, c'est qu'il dorme chez Anna ce soir-là. J'ai déjà dit que le logement était petit, mais quand on est de bonne volonté, tout est possible. Plusieurs solutions sont même envisagées : se partager le canapé lit sur lequel dort habituellement Vivi, et envoyer cette dernière dans ma chambre ? Finalement nous dénichons un matelas de sol et Jan s'y installe dans la petite chambre au-dessous de mon lit. Ses pieds dépasseront dans le corridor, la porte reste ouverte.

Nous nous séparons le lendemain matin, mercredi 1^{er} août, après avoir pris un petit déjeuner simple dans la cuisine d'Anna, refait nos bagages et sorti nos vélos de la remise.

02.08.2018

Jaszbereny. Petite ville bien calme en comparaison de Budapest, à quatre-vingts kilomètres de celle-ci. J'y suis arrivé hier, Szuzsana - la mère de Veronika - m'y attendait avec de la pastèque et un bon petit plat. Chez elle tout est bien rangé et propre, c'est tellement différent de chez Anna, et reposant pour moi.

Ce matin Szuzsana a dû partir tôt, mais elle m'a laissé dormir. Elle a demandé à son père de venir fermer la maison à mon départ. Il vient pendant que je déjeune, il attend patiemment, n'essaie pas de communiquer. Certes, ce serait difficile car il ne parle que le hongrois et mes connaissances dans cette langue sont encore très limitées. Souriant, il m'aide à refaire mes bagages. Il est âgé, et comme me l'a dit sa fille, il s'ennuie et se réjouit de chaque activité qu'on lui propose, de chaque service qu'il peut rendre.

Tisza

Depuis mon départ de Budapest j'ai quitté le Danube, et aujourd'hui je retrouve une autre rivière, la Tisza. Je pourrais la suivre dès à présent jusqu'en Serbie, droit au Sud, mais j'ai promis à Anikó - une autre espérantiste dont j'ai fait la connaissance durant SES - de lui rendre visite à Meszöbereny, encore plus à l'est du pays. Je dois donc traverser la rivière.

Le bac indiqué sur ma carte est bien là, en pleine campagne, j'avoue être rassuré en le voyant. Quelle embarcation ! On n'en trouve certainement pas d'aussi rustique en Suisse : une sorte de radeau à moteur, un câble pour le guider d'une rive à l'autre, il est suffisamment grand pour y mettre deux voitures. Deux jeunes hommes se baignent et s'amusent dans la rivière, ce sont eux qui font fonctionner le bac quand quelqu'un désire traverser. Par cette chaleur estivale, l'eau me fait envie, et après avoir parqué mon vélo sur l'embarcation je les rejoins et nage un peu, moi aussi.

Une fois la rivière traversée, l'orage éclate. Je n'aurais donc pas eu besoin de me baigner pour être mouillé.

La pluie ne cessant pas de tomber jusqu'au soir, je cherche un abri pour la nuit, un toit quelconque sous lequel dormir au sec, et trouve finalement entre champ et forêt une sorte d'étable abandonnée. La construction a quelque chose d'étrange et par son agencement je fais l'hypothèse qu'il s'agit d'un ancien cabinet de vétérinaire pour le bétail : un passage avec une balance à vaches, un bureau qui sent le renfermé, et derrière une cour entourée de murs dont une partie est abritée par un toit. Des arbres poussent dans la cour, le lieu est visiblement abandonné depuis longtemps.

22 h 00. Je me suis couché dans les feuilles mortes dans un coin de cette étable et tente de dormir, mais les moustiques m'en empêchent. Seule solution, monter ma tente ici, dans la nuit, elle me servira de moustiquaire.

03.08.2018

Les routes deviennent longues, sans villes ni villages, souvent sans la moindre habitation en vue. Selon ma carte, un chemin traversant une zone de champs et de forêts me permettrait de rejoindre deux routes à basse fréquentation. Cela semble le mieux à faire pour éviter un grand détour... Mais quel chemin ! À pied il conviendrait bien, mais à vélo avec mon lourd chargement et la remorque qui se prend dans les ornières et les fossés, c'est l'aventure. Enfin mieux vaut cela que les routes ensablées.

Dans un pré asséché les traces du chemin disparaissent. Il ne me reste alors plus que mon navigateur électronique pour m'orienter. Moi qui n'aimais pas particulièrement la haute technologie, sans elle je ne saurais à présent plus suivre la piste invisible, qui me mènera bientôt à une piste un peu plus réelle, et finalement à une route asphaltée. Que j'aime soudain l'asphalte !

Les gens sont gentils et curieux en Hongrie. Pas seulement en Hongrie, puisque je rencontrerai des gens gentils tout au long de mon voyage, mais je le remarque maintenant et de plus en plus. Dans un village, je demande de l'eau et on me donne aussi du pain, des pommes, des poivrons et des biscuits. Et outre ces présents on me fait un café. Je suis à chaque fois touché quand une telle chose se produit.

18 h 00. J'arrive à Mezőbereny, une autre ville de taille modeste, comparable à Jászbereny. La maison d'Anikó et de Ferenc se situe dans un quartier calme près des champs, elle est entourée d'un jardin et d'un mur d'enceinte, comme il est d'usage dans le pays. Entre fermes et villas, maisons familiales mais sans prétention, plus simples que les riches villas d'Europe de l'Ouest, on y élève généralement quelques poules, comme c'est le cas chez mes amis.

J'ai fait la connaissance d'Anikó deux semaines auparavant à la semaine d'espéranto. Elle ne parle pas encore très bien notre langue commune, mais nous nous sommes bien entendus, je dirais

même avoir rapidement senti une forme de complicité avec cette femme pourtant plus âgée que moi d'une quinzaine d'années probablement, discrète et un peu timide. Peut-être ai-je été charmé par son sourire mystérieux et son air jeune : ce n'est que par le fait qu'elle est mère d'une fille adolescente que j'estime son âge à quarante-cinq ans au moins, peut-être cinquante. Durant la rencontre, je l'ai parfois aidée, avec patience, dans son apprentissage de l'espéranto, et en échange elle m'a enseigné quelques mots de hongrois. Aujourd'hui elle se réjouit visiblement de ma venue. S'affairant au jardin, elle m'aperçoit à mon arrivée et m'ouvre le grand portail.

Ferenc, son mari, ne parle pas du tout l'espéranto, mais cela n'a aucune importance, j'ai plaisir à les entendre parler hongrois, Anikó s'efforce de traduire pour moi, parfois elle cherche même ses mots dans un dictionnaire. Il s'avère très gentil lui aussi, et quand il regarde avec moi sur Internet la route qui me conviendrait le mieux pour la suite, la langue importe peu.

Anikó prend véritablement soin de moi, un peu comme d'un fils. En plus d'avoir préparé un bon repas avec amour, elle propose de faire ma lessive, et puis elle me coupe les cheveux avec sa tondeuse électrique, comme le fait ma mère. Elle me fait une coupe d'été, très courte, comme elle le fait à son mari. Comment ce dernier prend-il les choses, j'en viens à me demander, quand il nous voit, elle me caressant presque avec affection, enduisant d'huile mes épaules rougies par le soleil ?

04.08.2018

Anikó et Ferenc m'ont convaincu de rester la matinée me reposer chez eux, je ne partirai exceptionnellement qu'après le repas de midi. De toute façon - excuse à toute épreuve - je dois attendre que mon linge finisse de sécher au jardin. Prévoyant mes autres repas, Anikó remplit pour moi une boîte en plastique de bons restes

de riz et de légumes, et une autre du délicieux gâteau aux cerises que nous avons fait hier ensemble. Décidément elle est adorable ! Elle me donne par ailleurs un pantalon de training synthétique. Je refuse d'abord, pensant qu'il m'est inutile, puis me ravise : ce vêtement me servira de réfrigérateur pour mes provisions, le matériau est idéal. Il me suffira de le tremper régulièrement dans une rivière froide et de l'enrouler autour des aliments les plus périssables, dans le grand sac Ikea sur ma remorque.

Soixante kilomètres cet après-midi. Comme je le remarquais déjà hier les routes sont longues dans la région, et les localités se font rares. Je n'ai pas l'habitude de ces longues routes désertes, cela n'existe pas en Suisse ni dans les pays voisins. Vingt kilomètres sans voir un village, seulement éventuellement une ferme à mi-chemin, cela m'impressionne, m'intimide, mais je prends courage. Je suis obligé surtout à m'organiser plus sérieusement pour mes réserves d'eau : de l'eau fraîche dans mon thermos, de l'eau accessible dans ma gourde, et une réserve d'un litre et demi dans une bouteille en PET que j'attache sous le cadre à l'avant du vélo afin de répartir son poids.

Je m'attends aux longues distances désertiques en Russie, puis en Iran, je m'y prépare mentalement et à vrai dire je m'inquiète, songeant que ce sera sans doute plus long encore que dans cette campagne hongroise.

Pour ce soir, un petit lac. Endroit charmant, mais je suis un peu déçu en constatant que la baignade n'y est pas vraiment possible. Je m'y trempe tout de même tant bien que mal, mais me heurte à un haut fond de boue.

20 h 00. La nuit approche déjà, plus tôt ici à l'est du fuseau horaire, et avec elle les moustiques arrivent. Il est donc temps de gagner ma tente, après un moment passé au bord de l'eau.

05.08.2018

Comme prévu j'arrive à Szeged chez János, où m'attend mon passeport avec un joli visa pour la Russie. Les démarches pour obtenir ce visa étant longues, j'en avais confié la phase finale à mes parents, qui me l'ont envoyé sur ma route en courrier recommandé.

János est jeune retraité, il ne pratique plus que rarement l'espéranto, quand l'occasion se présente, comme aujourd'hui grâce au *Pasporta-Servo*. Il me fait visiter la ville, m'invite pour une pizza et une glace. Une fois rentrés nous nous asseyons au salon et il m'offre de la *palinka* (eau de vie hongroise) de sa fabrication, et sa femme qui ne parle pas notre langue nous sert du thé avec des *pogacsas* (spécialité s'apparentant aux beignets) et des biscuits.

06.08.2018

Afin de compléter mon attirail hydratation, János me conduit à son magasin de vélos favori, dans lequel j'achète une gourde et un porte-gourde supplémentaire. Et c'est reparti direction le Sud, le long de la Tisza.

Vingt kilomètres seulement et voilà la frontière. En entrant en Serbie, je quitte l'Union européenne et je pénètre dans le premier pays qui m'était encore totalement inconnu. C'est au travers des films d'Emir Kusturica que je me suis fait une idée sur ce pays : je me remémore les collines, les voies de chemin de fer, la musique, la mentalité joviale... Vais-je retrouver tout cela ici, en vrai ? D'un côté je suis heureux de découvrir ce nouveau pays, mais d'un autre j'éprouve une certaine frustration de quitter déjà la Hongrie et d'interrompre ainsi l'apprentissage de la langue hongroise que je commençais à aimer. Cependant le changement de culture et de langue ne sera pas si abrupt que la frontière pourrait le laisser croire...

À l'heure de manger je trouve un chouette coin au bord de la rivière, visiblement un centre de sport nautique, il n'y a personne. Je

me baigne, plonge depuis le ponton, puis m'installe à une table pour manger. Des adeptes du lieu arrivent alors. Ils sont bienveillants envers moi, ils me conseillent sur mon itinéraire. C'est là que je me rends compte que la plupart de ces gens parlent hongrois, et non pas serbe ! Nous nous trouvons à Кањиџа/Kanjiža³.

Les noms de lieux sont systématiquement écrits dans deux alphabets : le cyrillique, puisque le serbe s'écrit traditionnellement en cyrillique, et l'alphabet latin. Est-ce pour les locuteurs d'autres langues, comme la population semble très mélangée ici, ou simplement une habitude moderne ? Le fait est que les Serbes utilisent visiblement de plus en plus notre alphabet, je m'en rendrai compte durant les jours suivants : un processus de changement d'alphabet semble être en cours dans ce pays. Dans l'exemple de Kanjiža, l'orthographe me rappelle la manière d'écrire du slovaque, avec le ž pour le son [j]. Ce choix trouve sa logique dans le fait que le serbe est, comme le slovaque, une langue slave. À l'origine, toutes les langues slaves utilisaient l'alphabet cyrillique, puis quelques-unes ont adopté l'alphabet latin, comme le tchèque, le slovaque et le polonais. Si le serbe fait de même, pourquoi ne suivrait-il pas un modèle similaire de l'utilisation des lettres ?

Senta, une autre ville calme. Une ruelle de périphérie longe une pente d'herbe, et en contrebas se situe la rive bordée de quelques arbres, le lieu est accessible par un chemin sauvage en parallèle, idéal pour camper.

07.08.2018

Avant de quitter Senta je m'enquiers d'un magasin, histoire de me réapprovisionner. Une dame dans la septantaine me l'indique rapidement. Elle parle l'allemand, elle l'a appris il y a longtemps mais

³ [Kanjiža]

la pratique manque ici et elle est contente de pouvoir le parler avec moi. Tout en discutant elle m'accompagne donc jusqu'au magasin.

Toujours vers le Sud, il me faut quelques jours pour retrouver le Danube. Je passe par les villes de Ada, puis Temerin. Ici la recherche d'un lieu adéquat pour la nuit prend plus de temps que d'habitude. Il n'y a plus de plage, et la forêt indiquée sur ma carte n'est pas accessible. Je me renseigne et on m'indique finalement une zone verte au pied d'une petite colline aménagée en calvaire. Cela semble convenir, je plante ma tente, puis emporte mon sac de nourriture sur la colline et m'installe sur le monument de pierre pour cuisiner.

Alors arrive une équipe bien sympathique, cinq jeunes entre dix et quinze ans, quatre garçons et une fille. Je reconnaiss deux d'entre eux, ils sont passés par là peu avant avec une vieille moto. Ils habitent juste à côté et viennent jouer ici, passer la soirée sur le calvaire, fumer. Nous nous présentons et il s'avère qu'ils sont d'origine hongroise, eux aussi. Quelle joie pour moi d'entendre encore leur langue, et de pouvoir encore la pratiquer, pour le peu que j'en sais. « *Magyar szép nyelv van !* » (Le hongrois est une belle langue).

Kristian est le garçon qui me tient le plus compagnie ce soir-là, j'ai oublié le prénom des autres. Bientôt les parents nous rejoignent, fort chaleureux eux aussi. Le père nous prend en photo, les enfants et moi, je leur montre mon itinéraire sur ma carte, nous buvons ensemble mon café de céréales et mangeons mes biscuits.

À la tombée de la nuit le père m'avertit que la nuit l'endroit n'est pas sûr, « *nem bisztos !* » Des gens viendraient s'y droguer et il y aurait parfois la police. Il insiste pour que je vienne plutôt m'installer sur son terrain, dans l'enceinte de sa maison. J'hésite d'abord à déplacer ma tente déjà montée, mais les enfants m'aident à tout transporter et à replanter les sardines, cela prend ainsi peu de temps.

La soirée se poursuit autour d'une table devant leur simple maison à la lueur d'une lampe électrique.

Presque le paradis. Presque...

08.08.2018

Je rejoins le Danube à Novi Sad, et emprunte une route calme parallèle au fleuve, indiquée comme l'itinéraire cyclable *Donau Radweg*. Selon ma carte - ou du moins mon interprétation de celle-ci, cela devrait rester une route goudronnée, ou une bonne piste cyclable, mais je suis petit à petit désillusionné, la route est de plus en plus sauvage, et ne devient finalement plus qu'un chemin de forêt boueux, l'avancée est difficile sur quelques kilomètres. De plus ce chemin ne se contente pas de suivre le fleuve à plat, mais subit bientôt de fortes déclivités. Il s'agit en fait des premières montées après longtemps, j'avais presque oublié ce que c'était. L'effort sous un soleil cuisant, c'est dur mais c'est ainsi que je sens pleinement la vie en moi.

Сурдуک/Surduk. Après les collines, la route se rapproche du Danube, mais ne le longe pas directement. Des courbes de niveau sur ma carte indiquent même que je me trouve encore bien au-dessus du fleuve, tout en étant tout près. Une falaise, voilà ce qui me sépare de l'eau que je veux rejoindre pour m'y baigner et camper à proximité ! Je ne m'en rendais pas compte, un champ et une rangée de maisons m'en séparant. Au centre du village de Surduk je parviens à un carrefour, et une petite route raide descend entre les falaises de terre rouge-ocre, me menant à une vaste plage pour le moins pittoresque. L'endroit est plus ou moins désert. Seuls passent de temps en temps quelques pêcheurs, accostant ici avec leurs longues barques à moteur, et rentrant au village. Deux ou trois tracteurs sont parqués là sur le sable, mouillés par les vagues, parfois deux roues immergées, ils servent à tirer les barques sur la rive ou à

les pousser dans l'eau. À deux cents mètres du bord, au pied de la falaise j'aperçois une cabane de bois et entendis quelque chose bouger, crier parfois : une porcherie.

Pas de quoi hésiter, j'installe mon campement ici. Ni les porcs, ni d'autres mammifères, ni les humains passant occasionnellement en voiture sur l'une des vagues pistes herbeuses ne pourraient me déranger, il y a de la place, beaucoup de place. J'ai intentionnellement monté ma tente derrière une vieille barque en fonte rouillée d'environ huit mètres de long, posée là loin de la rive. Elle ne sert peut-être plus à la pêche, mais elle me sert de siège et de table lors de mon souper.

Quelques inconvénients cependant en ce lieu insolite. D'abord les innombrables déchets, jonchant le sol un peu partout. La population n'a visiblement pas le même souci de préserver la nature propre telle que nous l'avons en Suisse. Je m'efforce de ne pas trop regarder afin de ne pas en souffrir. Ensuite, les zones herbeuses ne sont pas particulièrement agréables car une plante épineuse qui m'est inconnue y pousse régulièrement. Mais là encore, je peux m'en accommoder, j'enlève au couteau les quelques spécimens qui me dérangent autour de ma tente, et tout va bien.

Au crépuscule cependant se révèle la plaie véritable : les moustiques, par nuées. Impossible de continuer à jouir de la plage ; ce coin de paradis se transforme en enfer. Pas d'autre choix que d'abréger mon repas et de me réfugier dans ma tente équipée heureusement d'une bonne moustiquaire. J'y passe la fin de la soirée à écrire, m'éclairant à la lampe frontale et guettant sévèrement tout moustique susceptible de s'introduire dans ma petite forteresse.

09.08.2018

Réveil à 7 h 00. Pas de moustiques en journée, quel bonheur de pouvoir alors profiter ainsi encore un peu de ce lieu silencieux, coupé du monde par les falaises, avant de remonter à la civilisation.

Personne ne se baigne, mais de temps en temps quelqu'un vient en voiture pour accéder à sa barque ou s'occuper des porcs. Alors que je pratique mon yoga du matin, un troupeau de vaches fait son apparition, guidé par un fermier ici en bas pour paître et s'abreuver. J'observe même quelques vaches se baigner, puis elles vont plus loin, ne restent pas près de moi.

On me voit camper ici, mais cela ne pose visiblement de problème à personne.

« *Dobre Utra !* » (Bon matin !) me crient amicalement deux hommes venus mettre leur barque à l'eau. Je reconnaiss ces mots car ils sont semblables en russe. Les hommes peinent à pousser leur grande et lourde barque dans le fleuve, vraisemblablement plus bas qu'à l'ordinaire. Je vais les aider, mais sans succès. Même à trois, et avec l'aide d'une planche en guise de bras de levier, rien à faire, la barque reste bloquée dans le sable.

Plus tard, je vois venir une pelle mécanique, elle pousse facilement la barque dans l'eau et les compères peuvent enfin aller pêcher.

9 h 15. Sans avoir déjeuné, je pousse mon vélo sur la petite route jusqu'au carrefour en haut de la falaise, et pédale jusqu'au village suivant.

« *Gut Morgen !* » me lance une femme dans la soixantaine, depuis son trottoir. Surpris d'entendre « Bonjour » en allemand, je m'arrête et lui demande comment elle a deviné que je parlais allemand. J'ai bien un drapeau de l'espéranto sur mon vélo, mais rien qui indique les autres langues que je connais.

« Oh, la plupart des cyclistes comme toi viennent d'Allemagne ou d'Autriche », me dit-elle. Ce n'est pas précisément mon cas, mais peu importe, nous nous comprenons dans la langue des cyclistes. Elle m'invite à prendre un café, et puis même à déjeuner quand je lui confie que je n'ai encore rien mangé ; elle me cuisine des œufs au plat et m'apporte sur la terrasse pain, beurre, confiture, tomates, et

m'offre même un pot de sa bonne confiture de pruneaux pour la route. Quelle générosité !

Elle et son mari viennent de Croatie, mais ont dû fuir leur pays et se sont installés en Serbie. Entre-temps ils ont aussi vécu une quinzaine d'années en Allemagne, d'où leur connaissance de la langue. Leur fils me parle en anglais, il n'a pas appris l'allemand : il est né à Hambourg, mais la famille est retournée en Serbie avant qu'il apprenne à parler.

Ces gens font preuve d'une grande bienveillance envers moi, mais ils expriment aussi un intérêt à recevoir une fois quelque chose en retour, une marque de reconnaissance, au minimum de mes nouvelles. Je leur promets de leur écrire, une fois mon voyage accompli⁴.

En ce jour j'atteins Belgrade, puis continue hors de la capitale par un chemin de campagne. De l'herbe, des marais en contrebas, des oiseaux, un troupeau de chèvres aussi, et leur berger assis au bord du chemin sur son petit tabouret. Pančevo est la prochaine localité, mais elle est encore loin et je n'ai besoin de rien, je m'arrête donc ici, un petit plat à côté du chemin conviendra bien pour la nuit.

Tiffen et Lambert

10.08.2018

Après quelques kilomètres, deux jeunes cyclistes me rattrapent. Ils parlent français et j'éprouve soudain une sensation étrange en entendant ma langue maternelle, ce qui ne s'était pas produit depuis longtemps. Ils se nomment Tiffen et Lambert, ils habitent Paris et ils ont pris hier l'avion pour Belgrade, d'où ils sont partis ce matin. Leur idée est de faire trois jours de vélo sur une

⁴ En avril 2019, de retour en Suisse et relisant ce passage dans mon journal de voyage, je leur écris une lettre. Ils me répondront quelque temps plus tard.

section de l'*EuroVelo* pour aller rendre visite pendant leurs vacances à la copine de Tiffen qui vit dans un village quelque part en Serbie. Je me joins à eux pour la journée.

Nous sommes bientôt ralentis par quelques problèmes techniques. Seul, j'irais sans doute plus vite, mais il n'est pas question d'abandonner mes nouveaux compagnons pour autant : j'ai le temps, et en équipe les problèmes ont moins d'importance. Une crevaison d'abord, puis une deuxième, puis, le pire, une des pédales de Tiffen se casse.

Que faire ? Le pas de vis de la manivelle est fichu, la pédale ne tient plus et nous sommes en pleine campagne, personne pour nous aider. Nous essayons de l'attacher jusqu'à la prochaine ville, mais en vain.

Nous nous arrêtons devant une ferme pour tenter une ultime réparation de fortune au scotch, mais arrive alors le propriétaire des lieux. Il parle anglais, ce qui n'est pas le cas de tout le monde ici, et nous lui expliquons notre souci. Nous exprimons l'idée de souder la pédale, à défaut de pouvoir la visser. « *I can do it !* », nous annonce-t-il fièrement. J'en étais sûr, tout bon fermier possède un poste à souder...

Pendant la réparation il nous offre des pommes de son arbre, puis des bières. Nous devons malheureusement décliner la proposition de boire une bière avec lui car dans deux heures trente traverse le dernier bac à Stara Palanka et il nous reste trente kilomètres jusque-là. Nous devons traverser le Danube à cet endroit afin de rester en Serbie, car sur la rive nord commence la Roumanie et les routes y font défaut dans cette région.

Dès que le vélo de Tiffen est prêt, nous repartons et commençons une course contre la montre, pas toujours facile car les chemins manquent d'asphalte et le vent est contre nous. À 19 h 15 nous parvenons au débarcadère de Stara Palanka, il nous reste un quart d'heure pour boire un jus sur la terrasse du coin et

embarquer. Détail amusant, le bac d'ici n'a pas de moteur propre : une sorte de grand radeau, il est remorqué par un bateau.

Tiffen et Lambert ont réservé une chambre d'hôtel à Velico Gradiče. Ils me proposent de les y accompagner, la chambre étant prévue pour trois personnes.

11.08.2018

Nous nous séparons après un déjeuner local d'œufs et de tomates dans un restaurant touristique. Suite aux difficultés d'hier, mes compagnons ont renoncé à poursuivre à vélo - d'autant plus que la pédale soudée a fini par casser à nouveau, ils poursuivront en bus. Moi je continue.

Le Danube devient grandiose, avec ses centaines de mètres de large, un kilomètre peut-être par endroits, on y navigue même en voilier. Contrairement aux lacs artificiels que j'ai vus jusqu'ici, ce lac-ci ne se termine pas par un barrage, et semble bien naturel. À Golubac il se resserre, entouré de montagnes et bordé de rochers majestueux entre lesquels la suite du fleuve trouve son passage. Et là, en surplomb à l'endroit du resserrement, un château fort, rendant le paysage digne des grands films d'aventure. En face, la Roumanie et ses montagnes ondulantes, et du côté serbe la route se poursuit dans le détroit, traversant de nombreux tunnels.

La route est certes magnifique, mais bien fréquentée, il n'est donc pas question de camper sur le bas-côté. Après un dernier tunnel, puis un pont au-dessus des gorges me rappelant les Alpes suisses, une petite route s'écarte de la route principale, menant à un village en contrebas dans une charmante vallée isolée du fleuve et de la civilisation par la configuration géographique. Бољетин - Boljetin. Je décide d'y descendre et de m'adresser aux habitants.

Le lieu est calme, les voitures rares. Une maison au bord d'un ruisseau, puis une deuxième un peu plus haut. Un couple dans la septantaine mange le repas du soir sur la terrasse.

« *Dober Dan* », leur dis-je en souriant. Bonjour, c'est tout ce que je connais en serbe. Voyant que je suis étranger ils me répondent en allemand, quelle chance, eux aussi ont vécu en Allemagne avant leur retraite ! Ils m'invitent joyeusement à leur table, et quand je leur dis que je ne mange pas de viande, la femme me sort un morceau de fromage, du pain et des tomates. Les tomates font décidément partie des aliments principaux du pays, elles sont omniprésentes, servies à chaque repas. « *Paradajz* », c'est ainsi qu'elles se nomment en serbe, quel mot facile ! La tomate représente-t-elle donc ici le paradis ?

Un voisin nous rejoint alors, Jovan, il vient réparer une faucheuse à moteur, et partager le repas par la même occasion. Il est entendu que je planterai ma tente sur son terrain.

Bien qu'habitant sur la rive sud du Danube et citoyens serbes, les gens de ce village parlent roumain entre eux. Combien de langues parle-t-on en Serbie ? Je ne connais pas toute l'histoire de cette diversité, mais cela devient intrigant : après les Serbes hongrois, voici les Serbes roumains... Jovan ne parle pas allemand, mais il parle bien entendu aussi le serbe. Nous communiquons tant bien que mal dans un doux mélange de serbe-russe et roumain-italien, les langues que je suis en train d'apprendre sérieusement (le russe et l'italien) m'aidant à comprendre leurs langues-sœurs et à me faire comprendre par les locuteurs de celles-ci.

12.08.2018

C'est à regret que je quitte le vallon idyllique de Boljetin et remonte la pente jusque sur la route principale que j'ai quittée hier. Au moment où je parviens au carrefour au bout du pont arrivent deux cyclistes que je connais ! Ce sont Michael et Marco, des Autrichiens, nous nous sommes déjà rencontrés deux jours auparavant, et voilà qu'ils me retrouvent ici, cent septante kilomètres plus loin. La retrouvaille nous réjouit et nous boirons un verre ensemble dans la prochaine ville. Le Danube fait un grand détour

dans cette région, entre Donji Milanovac et Negotin, et donc la route principale ainsi que l'*EuroVelo* aussi. Après étude de la carte je décide alors de prendre un raccourci m'épargnant une soixantaine de kilomètres, en passant par une charmante route secondaire... dans les basses montagnes.

Trois cents mètres de dénivelé, cela se sent dans les jambes, surtout en tirant cinquante kilos. Un col à quatre cents mètres, puis des descentes, des montées, quelques villages, je n'avance pas très vite en moyenne, mais j'avance, le raccourci en vaut la peine. Je m'arrête dans le village de Jasenica.

Une ferme au bout de la rue, je demande à planter ma tente, aucun souci. Avant que je n'en finisse le montage, Rade, le jeune fermier, m'interrompt : « Tu peux aussi dormir à l'intérieur, si tu veux ! » La chambre est poussiéreuse, mais elle fera l'affaire, le lit est plus confortable que mon matelas de sol, cela me changera. Je me douche dans une salle de bain sale et simple, sans rideau ni pommeau de douche, mais c'est bien ainsi. Ensuite je mange dehors le pain et les tomates que l'on m'offre, j'y ajoute graines et huile d'olive. Le vieux de la ferme, grand-père de Rade, me tient compagnie. Je ne comprends rien à ce qu'il me raconte, il ne s'en rend pas compte, mais peu importe, il est là, présent et bienveillant, ainsi que quelques chatons joueurs.

13.08.2018

Un café à la petite table devant la ferme, et Rade insiste pour me montrer sa cabane de campagne, une petite *datcha*, à cinq minutes en voiture. L'endroit est charmant, comme il me l'a dit, isolé de la route par une petite forêt. Une cuisine, une chambre, et à l'extérieur poussent de la vigne et plusieurs arbres fruitiers. Rade est enchanté de partager avec moi son lieu favori, il m'invite même à y revenir quand j'aurai terminé mon voyage.

Negotin. Une longue pause, le temps de manger, d'écrire des cartes postales et d'aller dans une poste les envoyer... Assis sur un banc du parc municipal, j'écris aussi une carte d'anniversaire pour quelqu'un en Suisse, une fille que je considère comme ma petite sœur, je la connais, elle et sa famille, sa mère, son frère - qui est aussi un peu mon petit frère - depuis qu'elle a deux ans. Et dans quelques jours elle en aura dix-huit. Je suis à présent loin de chez moi, songe que cela risque de durer et je me sens alors heureux en pensant qu'en Suisse il y a des gens que je retrouverai une fois, qui seront toujours là. Toujours, malgré le temps passé au loin.

Un couple de cyclistes français passe par là. Ils font une section du Danube et rentreront bientôt chez eux en avion. Quand je leur parle de mon projet de tour du monde, ils s'enthousiasment et décident de suivre mes aventures par l'intermédiaire de mon blog. Ils m'y laisseront un commentaire de temps à autre durant les mois qui suivront, puis nous nous perdrons de vue.

À peine la ville quittée, j'aperçois deux cyclistes devant moi, je les rattrape : Michael et Marco, mes amis autrichiens ! Cela leur a donc pris le même temps qu'à moi pour arriver ici, eux suivant les méandres du fleuve, et moi par la montagne et pause inclue ! Est-ce le hasard, ou une force supérieure a-t-elle œuvré pour que nous nous retrouvions de manière si répétée ? Nous roulons ensemble et passons la frontière bulgare.

Nous voici enfin dans un autre fuseau horaire, il est officiellement une heure plus tard. Je dis « enfin » car avançant vers l'Est, le coucher du soleil a naturellement lieu de plus en plus tôt, si bien qu'il faut s'y adapter si l'on ne veut pas rouler de nuit, il faut se lever plus tôt, s'arrêter plus tôt. Cette adaptation sera plus facile avec un changement d'heure officiel.

Depuis mon arrivée en Europe de l'Est, un peu en Slovaquie déjà, puis en Hongrie, et plus encore en Serbie et en Bulgarie, une

chose attire sinistrement mon attention : les cadavres d'animaux. En Europe de l'Ouest, on tombe occasionnellement sur un chat mort accidenté de la route, que l'on déplore en pensant à ses compagnons humains probablement très tristes. Mais rien de plus. À l'Est en revanche, c'est plusieurs fois par jour que je vois sur les bas-côtés un chien, un oiseau, un hérisson, un blaireau ou un renard morts. Au début cela me choquait, maintenant je m'y habitue, mais ne cesse de me poser des questions. Qu'est-ce qui rend ces animaux plus vulnérables ici ? Les gens prennent-ils moins de précautions pour les protéger ? Ou simplement les routes sont-elles moins nettoyées ? Cette dernière hypothèse est une réalité, mais est-ce une cause suffisante expliquant un tel désastre ? Certains viennent visiblement d'être tués, d'autres sont en phase de décomposition avancée...

Vidin. Première ville de Bulgarie que nous visitons, mes compagnons et moi. Nous buvons quelque chose sur une terrasse au bord du fleuve, puis nous nous mettons en quête d'un lieu de nuitée, eux à l'hôtel, moi pour camper. J'espère m'installer sur la plage au dehors de la ville mais la banlieue de ruines des anciennes industries soviétiques ne s'avère guère accueillante, les plages ne sont pas accessibles, ou alors envahies de buissons et infestées de moustiques. La nuit approche, et je ne m'imagine pas me préparer à manger devant ma tente au milieu de la nuit et des moustiques, alors, à l'entrée de la bourgade suivante - Дунавци [Dunavtsi] - je me résigne à prendre une chambre, moi aussi, dans un petit hôtel de transit.

14.08.2018

Pas besoin de rendez-vous, ni même d'avoir échangé un quelconque moyen de se contacter, mes compagnons et moi nous retrouvons dans la matinée, nous en prenons l'habitude, depuis bientôt une semaine que le phénomène se reproduit naturellement.

Ce soir néanmoins pour la première fois, nous passerons la nuit volontairement à proximité.

Dans une petite ville, une femme nous interpelle en anglais, elle nous fait de la publicité pour l'hôtel dont elle est propriétaire avec ses parents. Mes amis en cherchent effectivement un. Quant à moi, que dire ? Je veux encore utiliser ma tente, vivre modestement. Alors la jeune femme me propose bien aimablement de camper à côté de son hôtel, afin d'être proche de mes amis ! L'endroit est calme et sûr, on me laisse prendre de l'eau à l'intérieur et préparer mon souper sur le perron de l'édifice, il n'y a donc plus à hésiter !

15.08.2018

Le séjour en Bulgarie n'aura pas été long, puisque nous nous rendons aujourd'hui de l'autre côté du Danube, en Roumanie : selon la carte, les routes y seront à présent plus plates, il y aura moins de collines à gravir.

Me sentant de plus en plus proche de Michael et Marco, et sachant que nous nous séparerons bientôt, je décide ce soir-là, malgré mes principes, de prendre une chambre dans le même hôtel qu'eux. Nous passons ainsi la soirée ensemble, je nous prépare du thé avec mon réchaud à gaz, et nous échangeons enfin nos numéros de téléphone.

Joel

16.08.2018

La roue arrière de mon vélo est voilée depuis une semaine. J'ai roulé ainsi à travers la Hongrie, la Serbie, la Bulgarie, mais cela m'inquiète et l'état de cette roue semble encore avoir empiré depuis hier sous le poids des bagages, après un passage par des routes accidentées. La jante touche à présent les patins de frein à chaque

tour, et s'approche dangereusement du cadre. Il faut trouver un réparateur.

Michael, Marco et moi arrivons à Turnu Măgurele ce matin vers 10 h 30. Nous mangeons un déjeuner à la table d'un parc en bordure de ville, puis interrogeons un groupe d'enfants passant par là sur un éventuel magasin de vélo, car aucun n'est indiqué sur ma carte.

L'un des enfants parle français ! Il me raconte qu'il vit en Belgique, et passe maintenant ses vacances chez ses grands-parents. Il doit avoir une douzaine d'années, et son petit camarade n'en a peut-être que huit, mais c'est lui qui connaît le mieux le chemin : ils nous conduisent tous deux jusque dans un autre quartier, chez Sega, le meilleur mécanicien sur vélo de la ville.

Sega, jeune et sympathique, voit tout de suite ce qu'il y a à faire. Je décharge mes bagages et décroche la remorque : c'est parti. Quant à Michael et Marco, le temps est venu qu'ils me laissent, ils doivent continuer leur route jusqu'à Constanța⁵. Nous resterons en contact, nous nous informerons de notre avancée... et peut-être les visiterai-je un jour en Autriche. Peut-être.

C'est alors qu'apparaît dans l'entrée du magasin un homme d'un certain âge, courte barbe blanche, souriant. Plus cultivé et intellectuel que la moyenne des Roumains, il m'adresse la parole dans un anglais parfait et propose de m'assister dans mes démarches, de traduire ce qu'il faut auprès de son ami Sega. Il s'appelle Joel et je ne l'oublierai jamais. Comme je le supposais, régler les rayons de ma roue ne suffit pas, ils sont tous à changer, de même que la jante. Sega récupère le moyeu et y monte une jante plus solide, une spéciale prévue pour supporter du poids.

Pendant qu'il travaille, Joel m'emmène au marché. Pour lui, parler avec les voyageurs étrangers est plus intéressant que de rester

⁵[konstantsa] Le t roumain se prononce [ts].

entre Roumains, il décide donc de prendre soin de moi. Nous allons manger une assiette sur une terrasse, Sega nous rejoint, Joel nous invite.

Les heures passent à Turnu. Quand ma roue est prête, remontée et payée, d'autres petits problèmes surviennent, le dérailleur à régler, une crevaison - Sega me la répare gratuitement - et il est finalement 16 h 30 quand je pourrais repartir. « Et si je restais ici ? me dis-je alors, à quoi bon repartir maintenant pour ne faire que vingt kilomètres ? » Joel m'est si sympathique, nous nous connaissons depuis peu mais il me traite déjà comme un ami ou comme un fils, de telle sorte que j'ose lui demander l'hospitalité. « *Of course, you can sleep by me, it will be better for you !* » (Bien sûr que tu peux dormir chez moi, ce sera mieux pour toi !), me répond-il jovialement.

Joel n'est pas aussi pauvre que la plupart des Roumains. Il était professeur de mathématiques et d'anglais à Bucarest, et il passe à présent une paisible retraite dans la petite et calme ville de Turnu. Il me raconte aussi avoir vécu quelques années aux États-Unis, d'où sa bonne connaissance de l'anglais. Pourtant sa maison est simple et ressemble à celle des paysans : pas d'eau courante, pas de salle de bain : il se douche dans un coin aménagé dans le jardin à l'aide de bouteilles d'eau. Les toilettes sèches sont à l'extérieur, comme j'en verrai systématiquement dans les villages des pays de l'Est. Comme dépaysement cela me convient, mais lui il se plaint qu'on ne construise pas de canalisations dans son quartier. Il a un grand potager, des arbres fruitiers et de la vigne, mais la récolte est mauvaise cette année, me dit-il. Il n'était pas là en juin pour arroser, et en juillet de fortes pluies ont tout détruit. Alors il se rabat sur le marché.

Quasiment tous les Roumains ont une voiture, mais Joel critique cet engouement maladif pour l'automobile. Lui-même n'en possède pas, il fait exception en préférant le vélo. Peut-être sa

connaissance du monde joue-t-elle un rôle dans sa sagesse, me dis-je. En fait il collectionne les vélos, il en a un pour chaque type d'utilité, et lorsqu'en attendant le soir nous allons à la plage, il m'en prête un léger. Le mien avec sacoches et remorque encombrante restera chez lui. Ce vélo était à Sega, me dit-il, il le lui a donné en échange d'un scooter que Joel ne voulait plus.

Le long de la route entre la ville et le Danube, nous apercevons de grandes usines abandonnées, des bâtiments immenses aux vitres brisées comme j'en ai déjà vu aux abords d'autres villes en Bulgarie et en Roumanie. Visions apocalyptiques. Ici, au-delà du champ, les cheminées d'une ancienne raffinerie se détachent couleur rouille sur un ciel bleu.

Joel m'explique que ce sont les usines communistes. Elles produisaient bien à l'époque et donnaient du travail à des centaines de personnes, mais elles ont été vandalisées et abandonnées avec l'imposition du capitalisme. Quel gâchis, me dis-je, tant de superficie et de constructions qui ne servent plus à rien ni à personne, devenues juste des espaces morts. Ce « paysage » me rappelle certaines bandes dessinées de science-fiction, dans lesquelles on atterrit sur une planète anciennement habitée, où la vie aurait disparu.

Durant la nuit un violent orage éclate, si bien que je bénis Joel de m'avoir offert un lit à l'intérieur de sa maison. Il pleut comme il n'a pas plu depuis longtemps, l'eau s'infiltra sous la porte inondant le corridor d'entrée. Les chambres sont heureusement bien isolées mais je m'inquiète pour mon vélo. Ne pouvant dormir la conscience tranquille, je sors pour le ranger à l'abri, je sors en slip de bain, afin de ne pas mouiller mes habits sous le déluge.

17.08.2018

Nonante-cinq kilomètres de plus vers l'Est.

Vedea. M'arrêterai-je ici ? Je ralenti en traversant le village, salue les habitants, les vieux tous assis sur leur banc devant leur maison. À qui demanderai-je l'hospitalité ? Contrairement à l'Europe de l'Ouest où je campais discrètement en dehors des localités, le meilleur moyen ici semble être de demander aux gens dans les villages si je peux planter ma tente sur leur terrain.

J'ai traversé Vedea sans m'être décidé à faire halte, et il n'est pas vraiment trop tard pour continuer. Village suivant : Malu. Ici, plus le choix. Trois refus, puis une maison à l'écart de la route principale, des enfants, des adultes s'affairant à des travaux de rénovation, à de la maçonnerie. L'un d'eux répond à mon italien basique : « *Si, è possibile* ».

Miguel parle espagnol. Je ne parle pas moi-même cette langue, mais la comprends mieux que le roumain, notre communication en sera donc facilitée. Sa femme se nomme Rodica, sa sœur et son beau-frère Maria et Juli, leurs enfants Christi et Denisa. Charmante famille ! Le petit Christi, six ans peut-être, me parle et me pose beaucoup de questions, je ne le comprends pas, mais peu importe, il m'aide comme il peut à monter ma tente.

Après deux pays slaves, la Serbie et la Bulgarie, où le cyrillique est d'usage, nous voici en terre latine ! Je connais quelques mots de roumain, et en apprendrai bien vite beaucoup d'autres avec facilité, cette langue étant relativement proche de l'italien. Quelle différence ! Dans les langues slaves, chaque nouveau mot doit être répété de nombreuses fois jusqu'à ce qu'il s'ancre enfin dans ma tête, alors qu'en roumain, j'entends un mot une fois et je le mémorise. Comme en italien. Quel plaisir que procure cette facilité d'apprentissage, quelle confiance cela donne ! Cependant communiquer en roumain restera difficile pour moi. Pas impossible,

mais difficile, et quand l'occasion se présentera d'utiliser une langue que je connais mieux, je n'y manquerai pas non plus.

Alors que je m'installe au jardin pour cuisiner mes haricots sur mon petit réchaud, Rodica m'invite à utiliser sa cuisine. Finalement nous mangeons et festoyons tous ensemble, Miguel s'efforce de me faire comprendre ce qui se dit, de converser avec moi. Nous nous débrouillons dans un mélange d'italien, d'espagnol et de roumain, il faut bien se comprendre entre latins !

De quoi parlons-nous ? Je ne le sais plus, mais peu importe, nous sommes en lien, nous sommes heureux, moi de manger en bonne compagnie, dans une famille accueillante, et eux de ma présence ici, de me faire découvrir leur culture. Nous buvons un vin artisanal qu'ils fabriquent eux-mêmes, à base non pas de raisin, mais de raisinets sauvages, ou quelque chose comme ça. J'apprécie, et Miguel remplit une bouteille pour moi, que je devrai emporter. J'ai beau refuser, leur dire que je ne bois pas d'alcool quand je suis seul, il insiste, il doit me faire ce présent.

18.08.2018

Il n'est pas rare qu'avec mon chargement de cycliste voyageur occidental je traverse les villages en héros : tous me saluent, m'encouragent, me klaxonnent amicalement, m'ovationnent, et les enfants trouvent une grande joie à venir sur la route pour me taper dans la main lors de mon passage. Les voir et leur faire ainsi plaisir par ce simple geste me ravit, moi aussi.

Le soir approche quand j'atteins la petite ville de Chirnogi. J'aurais le temps d'aller jusqu'à Oltenița, mais quelque chose me dit de rester ici, de ne pas me hâter et d'aller plutôt voir l'église, de visiter un peu.

C'est alors que vers le porche de l'enceinte de la petite église orthodoxe un jeune - vingt ans peut-être - m'interpelle en anglais. C'est Francis. Il m'aide d'abord à communiquer avec le prêtre, il est

question que je campe ici à côté de l'église. Mais comme cela présente quelques inconvénients - son des cloches, venue des fidèles demain matin à 6 h 30 - Francis me propose plutôt de venir chez lui, mettre ma tente dans le jardin de ses parents.

Les grands-parents de Francis habitent là aussi, une maisonnette juxtaposée. La grand-mère nous prépare à manger et propose de laver mes habits, déjà ils me considèrent comme l'un des leurs. Après le repas Francis m'emmène en ville avec sa copine, sa sœur, son cousin, nous y retrouvons d'autres jeunes, mangeons des gâteaux sur la petite place illuminée d'un réverbère.

19.08.2018

Dans l'après-midi d'une chaude journée j'approche de Calarași et le ciel est sombre devant moi du côté du Sud, au-dessus de la ville. Le tonnerre gronde et je vois par moments des éclairs, l'air est humide et le vent souffle, mais la pluie ne m'atteint pas. Il semble que je vais droit sur l'orage... Ai-je tout de même une chance d'y échapper ?

Selon la direction du vent, j'ai espérer que l'orage se déplace parallèlement à ma route et qu'il m'épargne, que je le croise sans le rencontrer. Faisant ce petit calcul géométrico-météorologique je traîne un peu au nord de la ville, puis y entre finalement quand l'orage est bel et bien parti plus à l'ouest. La route est mouillée, les gens égouttent leurs parapluies, mais moi je reste sec. Merci !

Je devrai reprendre un bac sur le Danube de l'autre côté de la ville à quelques kilomètres plus au Sud. Avant cela une forêt, une petite rivière, un chemin avec quelques habitations rudimentaires et des bateaux de pêche, j'installe ma tente au bord de l'eau avec l'aide de promeneurs indigènes.

Une femme et ses enfants viennent chercher de l'eau à la rivière, je les vois puiser trois seaux bien lourds. Cette eau servira-t-

elle à se laver ou à laver de la vaisselle ? Elle n'est probablement pas potable... Toujours est-il que je vais aussitôt les aider et porte leurs seaux jusque chez eux. Leur habitation est extrêmement simple, elle ressemble plus à une cabane digne d'un bidonville qu'à une véritable maison.

Pour manger mon pique-nique du soir je m'installe sur un large escalier menant à la rivière. Un homme vit là, il s'assied à côté de moi et nous parlons un peu, comme nous pouvons. Un chaton nous rejoint, il se laisse caresser et s'installe sur mes genoux, y restera toute la soirée ne se lassant pas de mon attention. L'homme dit que je peux prendre ce chat avec moi. Hmm, si seulement... mais c'est bien sûr impossible, et d'ailleurs celui-ci ne sera pas le dernier volontaire. Dans chaque maison, chaque ferme où je m'arrêterai il y aura des chats, des petits aussi, tellement mignons, tellement câlins, et voyant que je m'entends avec eux, les humains vivant auprès d'eux m'auraient souvent laissé partir avec l'un d'eux. Tout en câlinant donc ce petit être qui restera ici, je bois un verre de *zuica* - un alcool de prune je suppose - que l'homme m'a offert, et lui, il boit sa bière.

20.08.2018

Un petit village perdu dans les collines, je quitte la route et m'engage le long des maisonnettes sur un chemin poussiéreux, jusqu'à la dernière habitation. L'habitant s'avance vers moi, je lui demande conseil et il m'invite à dormir dans sa modeste maison.

La nuit tombe lorsque j'écris sur la terrasse, à la table sur laquelle nous avons mangé. Luca met une ampoule là où elle manquait pour me donner de la lumière. Sur le divan à côté de moi, deux chatons jouent.

Les poules dorment à présent dans leur poulailler. Dans la cour j'aperçois encore des oies à la lueur d'un réverbère, et entends par moments les cochons ou le chien. La maison est en travaux, Luca a engagé un jeune pour l'aider, il fume beaucoup. Il n'y a que

deux chambres à l'intérieur. Un robinet qui sert de « coin cuisine et salle de bain » se trouve à l'extérieur, avec un rétroviseur vissé à un arbre en guise de miroir. Au-dessus de ma tête, les pigeons roucoulent sur le toit.

Siegfried

21.08.2018

À peine ai-je quitté le village et ses basse-cours que j'aperçois à cent mètres devant moi un autre cycliste voyageur. « *Guten Morgen* », lui crié-je. La gentille dame en Serbie m'avait bien dit que tous les cyclistes parlaient allemand, et là encore elle a raison. Il s'appelle Siegfried, il vient d'Allemagne, il a soixante-cinq ans et il a entrepris un périple à vélo au début de sa retraite, à la mort de sa femme. « Je ne pouvais pas juste rester tout seul à la maison, me dit-il, je fais ce voyage pour passer le cap. ». Il descend le Danube, son but est la mer Noire. Nous y serons dans une cinquantaine de kilomètres.

La mer ! Nous y arrivons, cela nous procure à Siegfried et à moi un sentiment d'euphorie. Nous traversons Constanța, et descendons de nos vélos lorsque nous trouvons la promenade des quais, nous préférons marcher, nous arrêter, sentir les embruns marins. Nous fêtons ainsi notre arrivée à la mer Noire, qui marque pour lui la fin du voyage et pour moi l'accomplissement d'une étape.

Nous longeons la côte, et prenons déjà la route du Nord, cherchons un hôtel pas trop cher pour la nuit. Sur cette côte hyper-touristique, le camping sauvage sera difficile. Sur la presqu'île de Mamaia nous trouvons ce qu'il nous faut : une résidence abordable - d'autant plus que nous partageons la chambre - avec terrasse sur la mer et accès rapide à la plage.

22.08.2018 *

Après une demi-journée de repos sur la plage - quel bonheur ! nous repartons ensemble en direction du Nord : Siegfried a prévu d'aller jusqu'à Tulcea pour y prendre un car pour Bucarest, où sa fille le retrouvera. Tulcea est aussi sur ma route.

L'église d'Istria

18 h 00. Une petite ville du nom d'Istria, je suggère que nous allions y chercher l'hospitalité chez des paysans. Siegfried est plutôt habitué aux pensions officielles, mais il n'a rien contre de tenter l'expérience, d'autant plus qu'ici les auberges et autres pensions touristiques n'abondent pas.

Un panneau indique sur la droite « *Biserica Îngropata* », je sais que « *biserica* » signifie « église ». Je prends la bifurcation, Siegfried me suit, même s'il ne comprend pas bien pourquoi je vais voir l'église alors que nous devons chercher un lieu où dormir. Une intuition... ou plutôt une habitude que j'ai prise par intuition : aller voir l'église, et la solution se présente. Ne dit-on pas que l'église est la maison de Dieu ? Et puisque nous avons besoin de Dieu et des « gens de Dieu » pour nous aider ce soir, allons voir par là.

Une fois encore je tombe juste. Un homme âgé arrose le jardin de l'édifice religieux, je m'approche, le salue et demande si nous pouvons dormir là. Il nous emmène, Siegfried n'en revient pas. Il nous fait entrer dans une propriété, le long d'une basse-cour, nous arrivons dans une sorte de « cuisine en plein air », une femme bien là y prépare une soupe sur un feu, elle s'interrompt pour nous recevoir. On nous fait finalement entrer dans une maisonnette, une moustiquaire en guise de porte, et une chambre avec un lit assez large pour deux personnes.

Un puits. La pompe électrique ne fonctionne plus, on monte donc l'eau à la manivelle, comme auparavant, et différents seaux

sont remplis selon les usages. On m'en donne un pour me laver, ainsi qu'une sorte de louche en plastique. On me propose de chauffer l'eau sur le gaz, mais ce n'est pas nécessaire, les journées sont encore chaudes et de l'eau froide est bienvenue.

Mais où dois-je me laver ? Il n'y a pas de salle de bain, alors quel endroit choisir autour de la maison pour faire ma toilette en toute intimité ? « *Unde vreit !* » me dit alors Paula. Et je la comprends : elle me dit « où tu veux » ; je peux me laver où je veux. Cet instant est magique pour moi, car je saisiss enfin le sens du mot « *vreit* » que j'ai si souvent entendu durant les jours précédents, dans des questions que l'on me posait et que je ne comprenais pas. On me disait « ...*vreit ? vreit ?* » et je restais désespéré de ne savoir ce qu'on me voulait, de ne pas savoir quoi répondre, alors qu'on me proposait simplement quelque chose et on me demandait si j'en voulais. *Vreit ? = tu veux ?* À présent j'ai cette « révélation linguistique » grâce au contexte, et parce que je connaissais déjà le mot *unde* (où). C'est donc avec un grand sourire que je choisis un coin derrière la maison, à côté du jardin potager, pour faire mes ablutions.

Après que Siegfried s'est douché également selon mes conseils, nous nous préparons un repas sur le perron de notre chambre, à l'aide de mon réchaud et de ma casserole de voyage. En complément à nos pâtes, Paula nous offre des pommes, des tomates, des oignons, du fromage délicieux, et des glaces pour le dessert ! Quand nous avons terminé c'est elle qui fait notre vaisselle, malgré nos protestations. C'est gênant, mais rien n'y fait, cela fait visiblement partie de sa culture, nous devons nous laisser soigner. Elle propose ensuite de faire ma lessive. Je m'apprête alors à prendre le relais, à utiliser la bassine qu'elle est allée chercher pour y frotter moi-même mes vêtements, mais impossible, elle tient à le faire pour moi.

21 h 00. Siegfried dort. Moi, je reste un peu dehors avec nos hôtes. Ghiorghe me montre l'église, mais seulement l'extérieur, il me dit que c'est interdit d'y entrer la nuit, nous pourrons la voir demain. C'est lui qui a la clé. Et puis je leur montre mon livre dans lequel j'écris, leur raconte mon voyage, assis sur la banquette recouverte de coussins devant la maison. J'ai déjà écrit quarante-cinq pages à la plume, Ghiorghe et Paula ne comprennent certes pas le français, mais il y a les dates et les noms des pays et des villes : arrivée en Roumanie le 15 août, passage par Turnu, Malu, Chirnogi, Calarași, Constanța...

La sœur de Paula est là aussi, elle doit avoir septante ans environ, mais les gens d'ici semblent plus âgés. Elle m'embrasse en allant dormir dans la maison voisine.

Pourquoi est-ce que je fais ce voyage ? Maintenant je le sais : parce que j'ai des expériences à vivre, des gens à rencontrer, des cultures à connaître, des choses à apprendre, et que tout cela serait impossible en restant à la maison.

J'ai des gens à écouter aussi. Des gens qui souffrent de la perte d'un proche.

Ghiorghe et Paula me racontent que leurs deux enfants, de vingt-quatre et trente ans, sont morts l'hiver passé d'un accident dans le canal entre le Danube et la mer, canal que j'ai traversé hier avec Siegfried. Ils étaient sur une barque, elle s'est retournée, le drame. C'est arrivé en décembre, on les a retrouvés au fond de l'eau trois mois plus tard. Jonut et Costell, c'est ainsi qu'ils s'appelaient.

Je me sens profondément touché par cette histoire, car je sais que c'est terrible pour des parents de perdre un fils ou une fille. Cependant à les voir j'ai l'impression qu'ils vivent bien ce deuil, qu'ils savent continuer la vie comme il se doit. Cela aussi est un enseignement, je les entends à présent rire et parler joyeusement. Sans doute leur grand cœur et leur piété les aident-ils à vivre.

23.08.2018

Siegfried et moi nous séparons ce matin, un jour plus tôt que prévu, car je ne l'accompagnerai pas à Tulcea. Certes, nous avons la larme à l'œil en nous quittant, lorsqu'il reprend la route, mais c'est mieux ainsi : il doit partir, il veut atteindre Tulcea aujourd'hui, et surtout la vie chez nos hôtes d'un autre monde ne lui convient pas vraiment. Trop de différences, trop de pauvreté pour lui. En revanche moi je sens que j'ai quelque chose à faire ici, chez Ghiorghe et Paula qui me considèrent déjà comme leur fils.

Cette rencontre est pour moi véritablement le début de la Grande Aventure spirituelle et sociale qui se poursuivra durant les mois à venir. Elle me fait réfléchir sur le monde. Je perçois ici quelque chose de profond relatif à la vie, à la façon de vivre, j'ai l'impression de retrouver des racines, au-delà du monde moderne, technologique mais superficiel dans lequel je vis habituellement.

Cette maison est un lieu de méditation et de prière pour moi, et ses habitants sont peut-être pauvres en argent, mais ils sont riches en simplicité, et ils sont dépouillés d'un ego trop grand et de tout ce qui empêche d'ordinaire les gens riches de vivre vraiment.

Ils ont tout pour vivre et pour survivre sans électricité : un potager, un fourneau à bois, un puits avec de l'eau potable à volonté, et ils semblent avoir le temps. J'ai donc quelque chose à apprendre ici, et je veux prendre le temps, moi aussi. Par ailleurs mes nouveaux « parents » me gardent visiblement avec plaisir plus longtemps.

Paula souffre d'arthrite au pied gauche. Je lui fais un massage, c'est au moins une manière par laquelle je peux contribuer à la vie ici, à l'échange. Le temps passe, je n'ai aucune idée de l'heure. Afin de m'imprégner du lieu, je resterai jusqu'à demain matin, mais le temps passe différemment pour moi lorsque je n'avance pas sur mon vélo ni ne travaille ; l'ennui me guette. Journée de méditation et d'écriture. J'étale mes pensées dans mon livre, je ne sais pas ce que j'en ferai, mais je considère cela comme une première étape.

Un téléphone. Ghiorghe va sonner les cloches de l'église. Un enterrement. Une procession d'une trentaine de personnes arrive, suivant un camion roulant au pas sur lequel est posé le cercueil. On met le cercueil dans l'église, on fait une cérémonie dont je ne comprends pas tout mais je respecte profondément ce qui se passe et je me recueille avec l'assemblée.

On remet ensuite le cercueil sur le camion, et la procession repart. En souvenir de cela je garderai le mouchoir de tissu que j'ai reçu, comme toutes les personnes présentes à cet enterrement ; il sera attaché sur mon guidon durant tout le voyage.

Ghiorghe cuisine des poissons pour le repas du jour, une fois l'événement religieux terminé. J'en mangeraï, même si je suis d'ordinaire végétarien. Il me raconte les avoir pêchés dans un lac voisin - ou à la mer, je ne sais pas - et je le vois à présent se donner la peine de les préparer dans une poêle, de les frire, il m'en offre et j'ai envie de partager le repas avec cette famille. L'une des choses que je commence à apprendre, c'est à relativiser mes principes, et aujourd'hui par exemple je sens que cela fait sens pour moi de manger ce poisson, notamment parce que sera favorisée la relation sociale entre êtres humains. Et puis dans ces circonstances, ces poissons morts ne me dégoûtent pas, au contraire, ils me font envie. Et parfois il est bon de juste suivre ses envies.

25.08.2018

Je n'ai rien écrit hier, ni plus tard à propos de la journée d'hier. Sans doute la rencontre à Istria, l'intensité de l'expérience, m'a-t-elle dissuadé de reprendre trop rapidement la plume. Je me souviens pourtant avoir passé une dernière nuit en Roumanie, avoir planté ma tente dans l'herbe de la cour d'une école, suivant le conseil des villageois. Il y avait un âne attaché dans cette cour, un peu craintif. Je me souviens aussi avoir parlé avec un voisin qui m'a donné de

l'eau par-dessus sa clôture, une grande bouteille d'eau potable, et un bidon d'eau chaude non potable pour me laver. Il parlait l'italien.

J'arrive ce soir en Ukraine. Comme lorsque j'ai quitté la Hongrie, j'éprouve à nouveau une frustration de quitter un pays et d'interrompre ainsi l'apprentissage de sa langue, alors que je commençais à pouvoir m'exprimer un peu en roumain... et je vais tout oublier. Mais il est temps de passer à la suite de l'aventure, et de mettre en pratique le russe que j'ai appris à la maison durant une année.

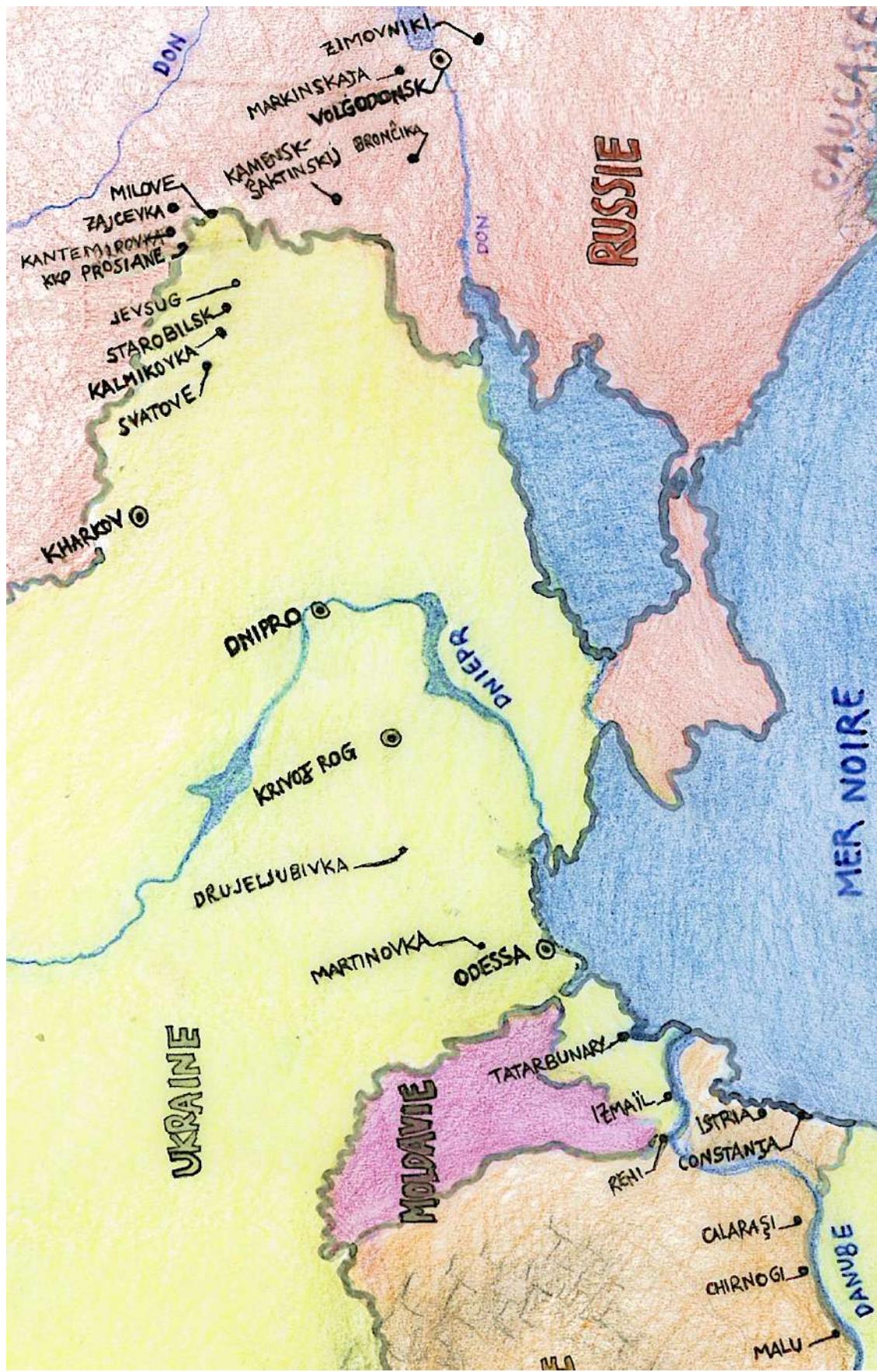
Douane roumaine, douane moldave, une route moldave de cinq kilomètres, et des douanes à nouveau. Le passage des frontières est un peu plus sérieux que jusqu'ici : il s'agit de montrer le passeport - la carte d'identité suffisait jusque-là - et d'expliquer d'où je viens et où je vais. Mon passeport se fait tamponner pour la première fois par les douaniers moldaves et ukrainiens, mais ceux-ci ne me font pas d'ennuis. En raison du conflit russo-ukrainien je craignais qu'ils ne s'inquiètent du visa russe se trouvant dans mon passeport, mais ils n'y prêtent pas attention.

Il existe bien une frontière limitrophe entre la Roumanie et l'Ukraine proche de la mer, mais aucune route ne la traverse. Le Danube la longe, en grande partie à travers la réserve naturelle de son delta, le long d'une grande forêt, et aucun pont ni aucun bac ne le traverse sur cette dernière section. C'est la raison pour laquelle ce petit détour moldave s'impose.

19 h 00. Trop tard pour camper et cuisiner dehors avant la nuit, mais peu importe, mon but de la journée, l'Ukraine, est atteint, je me paie pour fêter ça un petit hôtel de banlieue à dix euros - oui, la tenancière prend mes euros - vers une petite ville sans importance du nom de Pehi / Reni.



Église d'Istria, 22.08.2018
Ghiorge, Istria, 22.08.2018
Ghiorge et Paula (à droite), leur sœur et beau-frère, 22.08.2018



3

L'Ukraine



L'Ukraine deviendra finalement mon pays de cœur, par l'accueil exceptionnel que j'y ai reçu. Même la vaste steppe sans relief a fini par me plaire, lorsque mon ami Vova m'en a raconté l'histoire. Et aussi le drapeau ukrainien, moi qui n'ai pourtant jamais aimé les drapeaux : la bande jaune en bas représente les champs de blé et la bande bleue en haut le ciel. De l'Ukraine je ramènerai un ours en peluche reçu d'une petite fille dans une école de village et l'émotion d'avoir été traité en héros.

Измаїл / Izmaïl

29.08.2018

Me voilà depuis quatre jours déjà dans cette petite ville, chez Thomas et Deniza, Mirian, Ines et Mindia. Et il sera bientôt temps de repartir, j'ai hâte de me remettre en route, même si Mirian et Mindian, les deux jeunes, me considèrent comme leur frère et me répètent que je suis bienvenu à rester autant longtemps que je le désire. Je me sens honoré, cependant j'ai peu de choses à faire ici, on refuse mon aide à quelque travail domestique que ce soit, on me sert sans cesse, je n'en ai pas l'habitude. Outre que cela me gêne un peu, je commence à m'ennuyer.

C'est ma marraine qui m'a donné l'adresse de ses amis ici. J'y suis arrivé dimanche dernier après soixante-six kilomètres depuis Reni, j'ai trouvé la rue, et un homme m'a salué du haut de son figuier, c'était Thomas, le père. Plus ou moins toute la famille habite dans cette maison. Les deux fils de mon âge Mirian et Mindia parlent l'allemand et l'anglais, ce sont eux qui s'occupent le plus de moi.

Après notre premier repas ensemble, ils m'emmènent faire un tour en ville, nous marchons jusqu'au port puis nous arrêtons dans un café. Ils m'offrent tout, pas le choix, il en va visiblement de leur honneur. Moi, je ne peux que leur être reconnaissant. Ils sont marins de profession, me racontent-ils, et occupent des fonctions importantes sur les bateaux de commerce, de capitaine et d'officier.

Cela paie bien et leur donne plus de moyens financiers que la plupart des gens du pays. À chacun de leurs amis que nous croisons, ils me présentent avec fierté, en disant que je suis venu à vélo. « *Молодец!* » [maladjets], disent-ils tous. Mirian m'explique que cette expression signifie « courageux, incroyable, génial ».

Leur famille est géorgienne, le choc culturel en est peut-être d'autant plus grand : la culture patriarcale et conservatrice est plus forte chez eux que chez les Ukrainiens, m'explique Mirian. Ce sont les femmes, par exemple, qui font tout à la maison, même si elles ont beaucoup de travail. Et pas question de les aider. Ils sont très gentils avec moi, mais très différents, je le remarque de plus en plus.

Nous parlons cependant, Mirian et moi, de nos différences de manière pacifique et même enrichissante. Il m'explique l'intolérance, dans sa culture - dont il prend ouvertement part - vis-à-vis des homosexuels par exemple. Je lui dis que mon opinion est plus ouverte, mais nous ne cherchons pas à nous convaincre, ne voulons pas faire de débat ni l'un ni l'autre.

Hier nous avons fêté l'anniversaire de Mirian. Un festin, de 17 à 21 heures, repas délicieux, plats et tourtes cuisinés par sa mère Deniza. C'était aussi un peu ma fête, comme mon anniversaire sera dans une semaine et je ne sais pas si j'aurai l'occasion de le fêter, ni avec qui.

Cet après-midi Mirian et sa femme Ines m'emmènent voir une église, un monastère. C'est son église, me raconte-t-il, et les moines sont ses amis. Nous parlons avec trois d'entre eux, ils me sont sympathiques, je ressens de leur part une bienveillance, semblable à celle que je perçois souvent chez les gens qui dédient leur vie à Dieu.

Quand partir ? Je pensais partir demain, mais Mirian me retient : il a réservé une chambre d'hôtel pour moi sur ma route à cent kilomètres d'ici, par l'intermédiaire d'une de ses amies, ce n'était pas possible pour demain, alors je dois y aller vendredi. C'est

important pour lui que j'aille dans cet hôtel, il tient à me faire ce cadeau. Et par ailleurs, demain Thomas va à la pêche et il me propose de l'accompagner.

30.08.2018

Aller à la pêche ? L'idée d'attraper et de faire souffrir des poissons ne m'enchante pas particulièrement, mais je vais avec Thomas et Mindia par curiosité de découvrir le lieu - dans la nature j'imagine - dans lequel ils pratiquent cette activité, et parce que de toute façon je n'ai rien d'autre à faire.

Vingt minutes de voiture, et nous voilà au lac que j'ai vu en venant à Izmail il y a quelques jours. Le vaste paysage vaut certes le coup d'œil, mais à ma grande surprise - et déception - nous nous arrêtons au bord de la route principale et n'irons pas plus loin. Mes amis déballent leur matériel sur le pont, sur le trottoir au côté d'autres pêcheurs, et resteront là toute la journée. Ni les voitures passant sans cesse juste derrière eux, ni le soleil chauffant le bitume - il n'y a pas un coin d'ombre - ne semblent les déranger.

En contrebas du pont, une petite plage, un seul rocher pour s'asseoir, le sol est jonché de briques de verre et d'autres déchets. Je m'y installe et me baigne prudemment. De nombreux petits serpents nagent dans cette eau, cela ne me plaît pas beaucoup, mais Mindia m'assure qu'ils sont inoffensifs. Ce dernier reste par moments avec moi là, sur ce rocher, il m'apprend le russe et nous mangeons des graines de tournesol, puis il me laisse et va aider son père sur le pont, et les heures passent.

Deux jeunes garçons, Vanja et Alechka, apparaissent alors sur ma plage, ils viennent du village voisin. Ils s'adressent amicalement à moi, me parlent avec la patience nécessaire en fonction de mes faibles connaissances du russe. Je suis d'ailleurs fier de réussir à communiquer avec eux comme je le fais.

Ce n'est pas la première fois, ici à l'Est, que des enfants vien-

nent parler avec moi, une familiarité qui semble plus facile qu'en Europe occidentale, j'ai l'impression qu'il y a moins de gêne, moins de peur. Vanja et Alechka attrapent des serpents, jouent avec, me les montrent, puis les relâchent dans l'eau. Voilà un jeu que je n'avais jamais vu... je suis à la fois intéressé et mitigé car cela me paraît cruel vis-à-vis de ces animaux.

Les garçons repartis, me revoilà seul sur ma petite plage, Thomas pêche toujours, inlassable, sur son pont. Au moment où l'ennui me guette, il me vient une idée : comme beaucoup d'autres endroits de ce genre dans le pays, la plage est affreusement sale, recouverte de plastique, de bouteilles, de verre et d'autres déchets, soit abandonnés par les gens, soit amenés par le lac, des objets que l'on aurait jeté depuis le pont. Cela n'existe pas en Suisse, la nature y est propre, en comparaison. Les gens d'ici - une partie de la population en tout cas - ne semblent pas se préoccuper de la propreté des lieux publics, ils vivent avec les déchets et les abandonnent n'importe où sans aucune arrière-pensée. Cela me choque. Mon idée donc, puisque je n'ai rien d'autre à faire, est de nettoyer cette plage. J'y trouve des sacs plastique vides, je les remplis de tout le reste.

Depuis le pont, les pêcheurs m'observent et se demandent qui est cet étrange personnage qui se baisse sans cesse pour ramasser quelque chose. Mais au bout d'un certain temps, ils se rendent bien compte que la petite plage devient plus belle, et n'en reviennent pas.

Si les gens jettent leurs déchets n'importe où parce que tout est déjà sale et qu'ils n'imaginent pas que cela puisse être autrement, je suis fier aujourd'hui de leur montrer qu'autre chose est possible.

31.08.2018

Jour de départ d'Izmaïl. Mirian m'offre tant de présents - de la nourriture en réserve, du miel, de la confiture, et son père une paire de chaussettes - que je ne sais comment les remercier. Pourquoi

me font-ils des cadeaux à mon départ, alors qu'ils m'ont déjà offert l'hospitalité presque une semaine ? Je leur ai visiblement fait un grand honneur en venant chez eux, et d'autant plus en venant à vélo. Peut-être aussi me considèrent-ils comme un frère parce que je suis le filleul de Francine qu'ils aiment beaucoup ?

Nous avons quelques différences dans nos valeurs - cela m'attriste par exemple quand j'entends Mirian crier sur sa fille d'un an et demi - mais j'admire sa générosité et son sens de l'amitié. J'observe d'ailleurs que ce n'est pas qu'avec moi qu'il se montre généreux, je le vois par exemple régulièrement donner l'aumône aux mendians.

J'arrive à Tatarbnary à 19 h 00, après nonante-cinq kilomètres sur de longues routes droites assez ennuyeuses, et trouve l'hôtel que m'a décrit Mirian. Je me présente comme convenu, et on me donne la clé de ma chambre. Visiblement Mirian a bien payé pour cette chambre, à moins que ce soit son amie Victoria, qui travaille ici, qui ait arrangé l'affaire selon sa requête. Le fait est que l'on prend soin de moi.

Dépression

01.09.2018

Avant d'arriver à Odessa je devrai camper quelque part.

Depuis hier mon moral est soudainement descendu. La vie chez Mirian, les vacances, tout était bien facile, et à présent un sentiment d'angoisse m'envahit sur mon vélo en pensant à la distance qui me sépare de chez moi. Mon pays me manque soudain, ma forêt, mes parents... et je me sens alors terriblement seul. Je me dis que j'ai quitté un paradis - la Suisse - pour venir traverser des pays sales, plats et gigantesques, dont les routes sont longues et de mauvaise qualité, pleines de trous.

Le doute m'envahit sur le sens de continuer.

Le soir approche, le prochain village est encore loin, mais j'ai tout ce qu'il faut pour manger et passer une nuit loin de toute civilisation, entre les champs. Je monte ma tente, puis commence à cuisiner : des haricots et des pois chiches. Mais là, premier malheur, le gaz de mon réchaud s'épuise. Que faire ? Je n'ai pas assez de nourriture qui se mange crue, et j'ai faim, il faut que mes haricots cuisent !

Ce malheur trouve vite une solution : la bonne vieille méthode du feu de camp. Ici, pas besoin de papier pour l'allumer, l'herbe et les brindilles sèches feront l'affaire, puis le petit bois sec qui abonde autour de la rangée d'arbres s'enflamme rapidement... il faut même que je fasse attention à ne pas provoquer d'incendie.

Mon repas se passe donc bien et la présence d'un feu est agréable, mais j'éteins ce dernier en allant me coucher, et le sommeil ne vient pas.

Le vent se lève, et l'entendant hurler dans l'immensité de la nuit, et moi tout petit dans ce pays étranger, une angoisse terrible s'empare de moi. Quelque chose d'irrationnel, même si je sais que je suis en bonne santé, qu'aucun danger ne me guette. J'ai bien un petit souci technique, la chambre à air de ma roue de remorque à réparer, mais rien d'insurmontable, et pourtant je suis comme paralysé. J'ai soif, et j'ai peur de manquer d'eau, je bois et il ne me reste bientôt plus qu'un demi-litre.

Dans ces conditions de mal-être il m'est bien entendu difficile de m'endormir, pourtant il le faut, et le sommeil sera mon ultime refuge. Alors une seule chose à faire, cela devient soudainement une évidence pour moi : prier. Je m'adresse directement à Dieu, plus sincèrement que je ne l'ai jamais fait, demandant juste de pouvoir dormir en paix, que cette tourmente s'apaise. Je répète des mots à mi-voix, puis dans ma tête, prie et prie encore, je me relie au divin en tant que source de réconfort. Et progressivement les pensées et

les tensions qui m'habitaient s'amenuisent, disparaissent, laissant place au néant.

02.09.2018

Les routes reprennent en direction du Nord et de l'Est. Je vis, j'ai été comme sauvé de la mort hier soir, cependant mon état a été fragilisé par cette épreuve. Le voyage que j'ai entrepris était un rêve théoriquement réalisable - je me voyais heureux, libre et à l'assaut des découvertes lorsque j'en faisais le projet - mais c'était sans compter avec cette dépression soudaine. Que faire ? Renoncer serait trop bête, après tant d'attente et d'espérances...

Bien heureusement j'arriverai ce soir à Odessa chez Tatjana, une espérantiste. L'idée de faire étape chez une personne de confiance, qui parle une langue dans laquelle je me sens à l'aise me rassure. Je me reposerai deux jours chez elle.

03.09.2018

Odessa est une ville d'importance majeure par sa situation côtière, son port étant commercialement l'un des principaux du pays. Pourtant son histoire ne remonte qu'à deux cents ans, ce qui me semble jeune pour une telle cité.

Tatjana en connaît long sur l'histoire de son pays, du monde et de l'espéranto. Elle me fait visiter la ville et me parle beaucoup - peut-être trop - elle tente de m'instruire un peu, je retiendrai ce que je retiendrai. Elle habite un petit appartement en cohabitation avec sa fille, son beau-fils et sa petite-fille Julia. La cohabitation n'est pas évidente car la fille de Tatjana n'aime pas quand sa mère reçoit des gens, et le logement ne comporte que deux pièces et une petite cuisine. De ce fait Tatjana et moi ne pouvons pas utiliser la cuisine quand sa fille est là, et nous restons confinés au salon jusqu'à son départ.

Le fils de Tatjana - de meilleur caractère que sa sœur - et Igor

un espérantiste cycliste d'Odessa m'accompagnent dans un magasin de vélo, j'y fais changer ma chaîne, nettoyer le cylindre du pédalier et achète un nouveau porte-bagage, le mien ayant cassé hier. Je me sens mieux après ces réparations.

Je partirai l'après-midi du lendemain, ce qui nous laisse le temps, le matin, d'aller nous détendre à la plage. Vingt minutes de tram et nous y sommes, qu'il fait bon nager dans la mer en cette fin d'été, l'eau est encore chaude mais les touristes sont partis. Seules les méduses nous effraient un peu : elles sont presque invisibles, impossible donc de les éviter, nous les touchons par inadvertance, elles nous brûlent parfois... rien de grave, une démangeaison comparable à des orties.

04.09.2018

Igor vient comme convenu à 13 h 00 m'aider à planifier mon itinéraire jusqu'à Kharkov. Ce sera environ sept cents kilomètres en direction du Nord-Est, j'avais envisagé de prendre un train pour gagner du temps, mais cela semble compliqué avec le vélo et j'y ai renoncé - fort heureusement car le cas échéant je ne me serais pas arrêté à Martinovka, lieu essentiel dans ma découverte du monde.

Igor connaît bien les routes, il sait me conseiller celles qui sont encore à peu près en état et m'avertir pour celles dont l'asphalte manque sérieusement. Je suis surpris qu'il m'indique quelques autoroutes. « Peut-on aller à vélo par l'autoroute ? » En Europe de l'Ouest d'où je viens cela est impensable, mais ici les règles sont différentes. « Il n'y a pas d'autre route, à moins de prendre des chemins en état pitoyable, mais ne t'inquiète pas, il y a toujours de la place pour rouler à vélo sur le côté », me dit-il.

Le cycliste du lac mystérieux

Quel ami, Igor ! Il m'accompagne jusqu'à la sortie de l'agglomération. Le long d'une rue principale nous rejoint alors un cycliste local. La cinquantaine, sportif et visiblement plus aisné que la moyenne de la population, il se nomme Anatole. Comme il roule dans la même direction que nous il m'interroge sur mon voyage, parfois je comprends son russe, parfois nous faisons appel à Igor qui nous aide à communiquer.

Après quelques échanges et quelques kilomètres il me propose de m'offrir à manger. 16 h 30 : trop tôt pour souper et j'ai hâte de quitter Odessa. Alors encore cinq kilomètres et nous arrivons tous trois à un supermarché de banlieue, là où la ville semble belle et bien se terminer. Igor garde nos vélos sur le parking et Anatole m'emmène faire des courses. Il me conseille, nous remplissons un caddie de fruits secs, de biscuits, de jus de fruit, de yoghourt... et il me paie tout.

18 h 00. Si je veux camper ou chercher asile chez l'habitant, il serait temps que je m'arrête, mais la compagnie d'Anatole me donne de l'énergie, il continue encore quarante kilomètres, il va au nord vers un petit lac, me dit-il, et j'accepte - j'ai envie - de le suivre.

Nous pédalons d'un bon rythme, faisons halte dix minutes pour boire et manger quelques biscuits, puis pédalons encore, je suis heureux de pédaler derrière lui, je n'ai pas envie de m'arrêter même si le soir tombe.

20 h 00. Nous atteignons la bourgade de Dobroslav, il fait maintenant nuit. Où dormir ? Je me demandais si j'allais accompagner Anatole jusque vers le lac dont il m'a parlé et y passer la nuit, mais il me le déconseille : ce lieu se situe en contrebas à l'écart de ma route, et je perdrais beaucoup de temps demain à revenir à la route. Anatole se renseigne alors auprès d'un gardien de je-ne-sais-quoi installé dans une sorte de cahute, puis me conduit à un hôtel.

La femme de l'accueil nous reçoit étrangement. Je ne comprends pas tout, mais elle refuse de me donner une chambre. Anatole insiste, elle fait alors un téléphone et nous prie d'attendre dehors.

Longue attente, une heure passe peut-être, nous attendons assis sur le muret devant l'entrée. Finalement arrive une voiture de police. C'est donc la police que la femme a appelée ! Anatole me présente au policier qui s'avère sympathique, celui-ci me demande mon passeport par pure formalité et rassure la femme que je ne suis pas un brigand, qu'elle peut me donner une chambre.

Un petit souci subsiste cependant : toutes les chambres « normales » sont occupées, il ne reste qu'une chambre de luxe, à un prix bien sûr plus élevé. Mais Anatole tient à rester bienveillant jusqu'au bout. Mon ange gardien du jour paie donc la chambre, puis s'en va sur son vélo dans la nuit, vers son lac mystérieux.

05.09.2018 *

Quatre-vingts kilomètres, une bonne journée malgré les mauvaises routes en travaux. Pas une ville, seulement quelques petits villages, un tous les vingt kilomètres. Je pique-nique en milieu de journée à la table du magasin-café d'un hameau, l'endroit est calme et peu peuplé, pourtant je reçois bientôt une visite hors du commun : une petite femme s'approche de ma table en chaise roulante électrique, deux enfants à ses côtés et deux chatons sur ses genoux.

Malgré son handicap elle est animée d'un grand sourire. Nous échangeons un peu, elle me félicite pour mon voyage, je la félicite pour ses chats, les enfants jouent avec mon casque, regardent attentivement mon vélo et nous faisons quelques photos ensemble. Et puis je repars, empruntant un tronçon de plus de cette longue route en mauvais état.

La fin d'après-midi approche, il me reste dix kilomètres pour

atteindre le prochain village, ce sera une heure et un kilométrage convenable pour s'arrêter, me dis-je. Mais le ciel s'assombrit et l'orage éclate bientôt. Cela faisait longtemps qu'il n'avait pas plu, la nature en avait besoin. Moi pas vraiment. La température baisse soudainement et je suis vite trempé. Il n'est donc pas question de camper ce soir. D'hôtel je n'en veux pas, et de toute façon il n'y en a pas dans la région, je dois donc impérativement trouver des gens qui m'hébergeront.

Le village. Je m'engage dans la première ruelle, puis dans la deuxième, il y a évidemment peu de gens dehors par ce temps. Les quelques personnes que j'interpelle devant leur maison ne sont pas si hospitalières que je l'espérais. Quatre refus, cinq, on a peur, on n'a pas de place... et moi je suis fatigué et j'ai froid. Mais le tour du village n'est pas terminé, je ne perds pas espoir et me mets à prier. Cinq minutes plus tard, un vieil homme m'ouvre son portail, me fait longer son poulailler et m'emmène dans une grande pièce ressemblant à un atelier, ou une sorte de salle à manger en travaux. D'un côté un établi contre lequel je parque mon vélo, à côté une cuisine rudimentaire et une grande table, et en face un lit que l'homme me désigne.

Il s'appelle Pavel (ou Paşa) et sa femme Tatjana, comme mon espérantiste d'Odessa. Ce sont les grands-parents de la famille. Tatjana m'offre aussitôt à manger, du pain et des œufs au plat, puis ils m'invitent dans leur chambre à regarder la télévision avec eux. Pavel me parle de leur fils Alexandre (Saşa) qui doit bientôt rentrer du travail. Celui-ci ne tarde effectivement pas à arriver et il m'invite à partager un autre repas, il est ravi de m'accueillir, il ouvre du vin pour l'occasion.

La femme de Saşa se nomme Ira, et ils ont eux-mêmes trois jeunes enfants, Anja (neuf ans), Nicola (Kolja) et Tanja (six ans, ils sont jumeaux). Nous passons la soirée dans la joie de la rencontre, la bonne ambiance règne, non seulement avec toute la famille

humaine, mais aussi avec quatre chats et un chien. C'est Ira que je comprends le mieux, car elle parle clairement et lentement, avec beaucoup de patience envers moi.

Martinovka, un anniversaire exceptionnel

06.09.2018 *

« Comment s'appelle ce village ? » demandé-je ce matin à Saša. J'ai vu son nom sur la carte, mais j'ai oublié, la pluie me donnant d'autres préoccupations que de retenir un nom géographique. « Martinovka ».

Il pleut encore. Mes hôtes me proposent de rester ici jusqu'à demain, j'accepte finalement, après quelques hésitations, malgré mon « retard » selon mon calendrier initial. Pourquoi me hâter ? Le but de mon voyage est-il uniquement d'avancer ? De faire un maximum de kilomètres ? N'est-il pas aussi de passer du temps avec les gens ?

Saša et Ira me font visiter le village. Ils me montrent l'église où le sacristain m'offre une petite icône, et m'emmènent ensuite à l'atelier de Saša. Il est menuisier-ébéniste, il me montre les meubles qu'il fabrique et ses machines. L'atelier et son odeur me rappellent celui de mon père, qui faisait le même métier, et l'endroit où j'ai grandi. J'éprouve alors quelque chose d'étrange, à la fois de la joie et de la nostalgie. Il se peut qu'une larme coule sur ma joue, et je me sens extrêmement reconnaissant envers Saša de me montrer ce lieu.

Nous allons boire le thé chez des amis, il me présente fièrement à tous.

De retour à la maison, Saša me demande d'écrire quelque chose et de signer au feutre indélébile sur la porte de leur chambre, celle donnant sur la salle commune. Suis-je donc si important pour lui, pour qu'il veuille que je laisse une trace aussi visible chez eux ? J'en suis honoré et me donne de la peine, je dessine un arbre et écris

en grosses lettres d'imprimerie « Люк Аллеманд из Швейцария - Спасибо за знакомство ! » (Luc Allemand de Suisse - Merci pour la rencontre) Et je signe dans les deux alphabets.

Ce soir-là j'écris mes aventures à une table mouvante, car les enfants jouent et dessinent à mes côtés. Ils me parlent beaucoup sans que je les comprenne, mais cela n'a aucune importance. Ils sont là, et c'est bien ainsi. Merci.

07.09.2018 *

Combien d'heures ai-je dormi ? Le coq à quelques mètres de moi - juste de l'autre côté d'une simple porte d'étable en bois - s'est mis à chanter au milieu de la nuit, et ceux des maisons voisines lui répondent de plus belle. « Qu'est-ce qui lui prend ? qu'on l'égorgé ! » me dis-je dans mon demi-sommeil.

Au lever du jour toute la famille apparaît dans le salon, parents, enfants, grands-parents, et chacun vient m'embrasser dans mon lit, me souhaitant le meilleur pour mon anniversaire.

Et puis le petit déjeuner se prépare et se mange, se mange un peu vite à mon goût. Malgré l'immense bienveillance de mes hôtes, j'ai de la peine à m'adapter à certaines coutumes concernant les repas, le déjeuner notamment. J'apprécie certes les œufs au plat, mais je préfère les tartines de confiture et je suis gêné qu'on me prenne immédiatement mon assiette pour la laver avant que je ne puisse éventuellement manger autre chose. Tout va si vite, alors qu'on s'attarde d'autres fois longtemps à table, je ne comprends pas tout.

La petite Tanja tape à la fenêtre et m'appelle, elle aimerait encore jouer, que je la porte, faire l'avion, courir ensemble. Mais après un moment de jeu avec elle et son frère Kolja je me réfugie dans la cuisine de leur grand-mère pour écrire. Le temps ne me donne pas envie de lever l'ancre, et de toute façon il semble que l'on

prépare quelque chose pour mon anniversaire, je ne sais pas exactement quoi, ils ont parlé d'une tourte...

Ici ce sont les chats qui reçoivent les noms que l'on donne chez moi aux humains. Le chat Michel a une année, il semble très intelligent, comme un adulte, il s'installe en hauteur dans l'embrasure de la fenêtre hors de portée du chien et observe ainsi toute la pièce. Ou alors il vient chercher des câlins sur les genoux de sa maîtresse, très tendrement. Le chaton Lisa se vautre sur moi, inlassable.

Le russe, que c'est dur... J'aimerais déjà tout comprendre et mieux parler, mais l'apprentissage se fait lentement, jour après jour. Saša me parle vite et beaucoup, ce qui ne me rend pas la tâche facile, son père de même, et sa mère ne prononce pas toujours très bien à cause de ses dents manquantes. À Paša aussi il manque des dents, et aussi à Ira, mais eux les ont fait remplacer par des implants dorés.

Il y a aussi Oleg, dont je dois parler. Je croyais au début que c'était le frère de Saša, ou son oncle, comme il est là, faisant vraisemblablement partie de la famille. C'est un ami, me dit-on. Pourquoi vit-il avec eux, comment se sont-ils rencontrés ? Je n'en sais rien, mais il est là, il parle peu mais il a quelque chose d'attachant. Travaille-t-il ? Je ne crois pas, comme je le vois toujours là, à fumer, boire un café... Il semble avoir quelques problèmes de santé, une blessure à une main qui ne guérit pas bien. Une fois, je le vois peiner à fermer sa fermeture éclair d'une seule main, je l'aide.

Au fond de la grande salle, après l'établi se trouve une porte donnant sur le cabanon à toilettes sèches, et une autre sur l'extérieur, sur une sorte d'enclos-verger où sortent les poules. De cet enclos on a accès à une petite grange remplie de foin. C'est là, sur la paille et le foin que dort Oleg, et à l'occasion d'autres amis.

On n'a pas trouvé de tourte, mais la grand-mère Tatjana a cuisiné de délicieux beignets, des salés aux patates, et des sucrés aux pommes. Nous fêtons mon anniversaire à midi, puis encore le soir

bien dignement, avec de la pastèque, de la vodka et plein de bonnes choses. Des voisins et amis sont invités aussi, notamment Vladimir (Vova) un jeune gars très jovial qui devient bientôt mon ami à moi aussi.

Durant la journée, les enfants et moi nous nous promenons jusque chez Vova, au bout de la rue, vers l'église. Sa maison est minuscule, mais son jardin est plus grand que celui de mes hôtes, il y cultive de tout, il me fait tout goûter avec fierté : tomates, pastèques, raisin... Devant la maison, un grand noyer, un cabanon-toilettes, un autre cabanon-douche, des planches servant à marcher sans trop se salir lorsque la terre est mouillée. Il y a aussi deux lits dehors, l'un servant à s'asseoir, contre la maison dans l'espace terrasse couverte, coin cuisine, et l'autre un peu plus loin, sans matelas, juste un sommier à ressort, sert de trampoline aux enfants.

09.09.2018

L'automne s'est décidément installé depuis mon arrivée à Martinovka, après un été si chaud. Mais il ne pleut pas tous les jours, et j'aurais pu repartir hier ou aujourd'hui, et pourtant je ne pars pas. Pas encore. Samedi, tous étaient affairés dans la grande salle. Saša et Oleg y ont installé des chevalets et y décapaient une porte, et Anja dessinait avec moi, avec mes crayons. La radio est allumée, petit poste plutôt ancien suspendu au mur par un clou, elle diffuse des chansons en russe agréables à mon oreille.

Aujourd'hui Saša et Ira sont allés passer la journée en ville à Odessa, ils ont pris le petit train électrique. Les enfants restent là avec leurs grands-parents, avec Vova et avec moi. Je pourrais partir, même en milieu de journée, mais pas question de m'en aller sans faire mes adieux à Saša et Ira. Je voulais aller à l'église avec Tatjana, mais la messe n'a pas lieu... dommage.

Une journée de plus, peu importe : je vais chez Vova, il m'offre un café, j'utilise son ordinateur pour écrire aux espérantistes de

Dnipro et de Kharkov et les informer de mon retard. Vova possède l'une des rares connexions Internet du village, il me montre son installation, l'antenne dans le jardin que nous redressons ensemble et fixons à une colonne de la maison.

Ce midi j'ai enfin l'occasion de participer aux tâches domestiques : Tatjana me donne des pommes de terre à éplucher. Elle les cuisine d'une manière que je ne connaissais pas, dans l'eau avec une pâte de farine autour. Ensuite je veux bien faire la vaisselle, mais je ne sais pas comment on s'y prend ici, il m'est difficile d'aider sans connaître les usages. Elle me montre : dans un grand plat avec de l'eau chaude et un peu de sel.

Un autre détail différent de l'Ouest : le papier de toilette. Il n'en existe qu'une seule sorte, pas besoin de réfléchir une heure devant l'étalage lequel a le meilleur rapport qualité/prix tout en étant écologique. Ici les rouleaux n'ont pas de cylindre en carton au milieu, on ne les fixe donc généralement pas sur des supports, comme on le fait chez nous. Le papier est gris, de texture unie, simple sans relief, et il n'est pas divisé en feuilles pré découpées, on déchire soi-même la longueur dont on a besoin. Les toilettes publiques ne sont pas toujours pourvues de papier, il convient donc de toujours avoir son rouleau avec soi, que l'on peut acheter à la pièce dans n'importe quelle épicerie.

Les enfants semblent bien m'apprécier, ils me réclament à toute heure pour jouer, faire une promenade... C'est parfois fatigant quand Tanja s'accroche à mon cou, et me tape lorsque je la décroche. Mais peu importe, je les aime. Je les aime, ils deviennent une famille pour moi et même si je devrai repartir, c'est grâce à eux, grâce aux gens de Martinovka que mon voyage devient... comment dire ? Indispensable.

Le jaune et le bleu

Vova m'emmène à vélo dans un hameau voisin, chez sa mère et son frère qui fête son anniversaire. Je m'attends à une grande fête, mais non, ils sont seuls, la mère nous accueille avec de la tourte et du vin de sa confection, nous en mangeons une part Vova et moi alors que son frère reste dans sa chambre avec sa femme à regarder la télévision. C'est son anniversaire, mais il ne mange ni ne boit un verre avec nous, il y a décidément des choses que je ne comprends pas ici.

Au retour nous nous écartons de la route et passons par des chemins de terre noire, traversons un petit bout de la grande steppe ukrainienne. Quel paysage ! Je comprends à présent ce que l'on entend par « steppe » : des terres non cultivées à perte de vue, de l'herbe et des fleurs jaunes, quelques arbres ou de petites forêts ça et là sur les collines, collines sans altitude, vaste plaine. Il n'y a pas si longtemps, me raconte Vova, la steppe inhabitée s'étendait sur une grande partie du pays et aucune route ne la traversait. Puis des gens sont venus petit à petit s'y installer, exemptés d'impôts afin qu'ils soient encouragés à cultiver la terre sauvage.

Vova aime ce paysage dans lequel il est né, ce vaste pays, cette terre fertile. Il s'arrête régulièrement pour me le faire admirer. C'est de cette image que vient le drapeau ukrainien : une bande jaune en bas représente la steppe - ou les champs de blé là où la société se développe - et une bande bleue en haut le ciel.

Tous fument ici - sauf les grands-parents - y compris dans la grande pièce dans laquelle je dors. Cela me répugnait à prime abord, mais j'ai décidé d'en faire abstraction. Et puis je remarque que cela ne sent pas aussi mauvais que les cigarettes dont je connais l'odeur, je supporte même relativement bien quand quelqu'un fume à côté de moi. Qu'est-ce qui fait la différence ? Ils ne fument pas de

cigarettes industrielles, ils fument le tabac nature que Vova cultive dans son jardin !

10.09.2018

Aujourd’hui je pars, plus de discussion, il est temps et le climat est favorable. Cependant après six jours passés ici, le départ n'est pas évident. Voilà une chose étrange que le voyage oblige : rencontrer, aimer, quitter.

9 h 00, tout est prêt. Ira me propose d'aller ensemble boire encore un café chez Vova.

10 h 00. De retour à la maison de Saša, je charge mon vélo, l'amène au portail et me mets à pleurer. Je dois - je veux - continuer mon voyage, mais je suis triste de quitter cette famille devenue la mienne et que je ne reverrai sans doute jamais.

« Пака Люк. »⁶ (Adieu Luc) me disent les enfants, et je sens qu'eux aussi sont tristes que je m'en aille. Je les prends tous dans mes bras, l'un après l'autre, Tanja, Anja, Kolja, leur mère Ira, leur grand-père Paša. Tatjana est au magasin, je dois donc charger les autres de la saluer pour moi. Quant à Saša il travaille, je me rendrai à son atelier en partant pour le saluer, lui aussi.

11 h 30. Je quitte le village une boule dans la gorge. Mais je ne suis pas encore vraiment seul : Vova m'accompagne un bout sur son vélo. Il est extraordinaire : il a le temps et il m'aime visiblement aussi. « Я рад что ты со мной! »⁷ (Je suis heureux que tu sois avec moi !) je lui crie sur la route. « Я тоже рад! »⁸ (Moi aussi je suis heureux !) Nous faisons ensemble trente kilomètres, jusqu'à un hameau dont nous cherchons le magasin et sa terrasse.

⁶ [paka ljuk]

⁷ [ja rad što te so mnoj]

⁸ [ja tože rad]

Après un petit repas, quelques kilomètres encore et il est temps pour mon ami de faire demi-tour. Et je continue seul vers mon destin.

18 h 00. Дружелюбівка. [Drujeljubivka]. Ce village doit être habité par des gens sympathiques, me dis-je, si je m'en réfère à son nom qui signifie à ma connaissance « village sympathique » ou quelque chose comme ça. Les habitants le sont effectivement, plusieurs me proposent à manger, mais ils n'ont pas tous un lit pour moi. Finalement au bout d'une rue près des champs, un vieil homme en chaise roulante - il lui manque une jambe - et sa femme réfléchissent un moment et se décident à me faire entrer.

Ces gens sont gentils, comme tous les autres, ils m'offrent un lit, à manger, de la compagnie, mais moi je ne peux ce soir être complètement présent à eux : une partie de moi est comme restée à Martinovka.

11.09.2018

La route est tellement criblée de trous et de bosses que j'avance plus vite à vélo, slalomant relativement aisément d'une plaque d'asphalte à l'autre, que certains camions poids lourds avançant très prudemment. Je fais du 12 km/h, eux du 10.

Кривий Ріг. Malgré les i écrits dans le nom de cette ville, j'entends [Krivoj Rog]. Ce phénomène de prononciation « étrange » n'est d'ailleurs pas propre à cette ville, Martinovka aussi s'écrit "Мартинівське" [martinivske], et l'on m'a toujours dit [martinovka], et idem pour d'autres communes. On m'en expliquera aujourd'hui la raison : les toponymes sont écrits en ukrainien, seule langue officielle du pays, mais la population des régions que je traverse (l'est du pays) parle russe. Et en russe les noms sont légèrement différents, notamment ceux comportant un i en ukrainien prennent un o en russe.

Cent huit kilomètres, je peux en être fier. Je veux me rapprocher le plus possible de la ville afin d'y prendre un train demain pour Dnipro : Dnipro se situe encore cent cinquante kilomètres plus loin et j'aimerais y être demain, une espérantiste m'y attend.

19 h 30, j'allume mes phares, 20 h 00, j'atteins la banlieue. À cette heure - et en ville - j'espère plutôt y trouver un hôtel que des hôtes privés. Et pourtant... Un portique ouvert, je lis « кооператив » (coopérative). Cette enseigne m'inspire, j'entre et me renseigne auprès d'un groupe de personnes buvant thés et bières à une table éclairée par un réverbère et la lumière d'une roulotte ouverte.

On me fait signe de m'asseoir et visiblement on fait quelque chose pour me fournir une chambre chez quelqu'un, mais je dois attendre. Attendre malgré la fatigue. En attendant, ces jeunes gens m'offrent un thé et des biscuits et nous causons. Ils sont impressionnés par mon voyage et l'un d'entre eux me filme en m'interrogeant, je réponds volontiers en russe du mieux que je peux. Il me vouvoie, cela me gêne un peu, d'autant plus que j'étais habitué au tutoiement en russe et dans le contexte du voyage. Heureusement lorsque leur mère Svetlana (Svieta) me fait entrer chez elle, elle commence à me tutoyer, cela me met à l'aise.

Svieta est la directrice de ce « centre coopératif », où une sorte de communauté habite et jardine ensemble. Sa maison est au fond d'une allée. Les chambres se trouvent à l'étage d'une petite construction et la cuisine est à l'extérieur dans une sorte de grande tente décorée de nombreux objets, un mélange de style oriental et pictural chrétien. Elle me fait immédiatement manger abondamment, avant de me montrer ma chambre. Très généreuse, elle me donnera à mon départ deux grands pots de conserves aux cerises.

12.09.2018

Il me faut plus d'une heure pour atteindre le centre-ville et la gare. J'apprendrai que Krivoj Rog est la ville la plus longue d'Ukraine. Le peu de trains que comporte l'horaire affiché me surprend. Je me renseigne au guichet.

- Quand est le prochain train pour Dnipro ?
- À 18 h 00.

Ai-je mal compris ? Elle répète : « шесть часов вечера »⁹. Six heures du soir... et il est maintenant midi. Pas question d'attendre, prendre ce train me ferait arriver trop tard chez Olena de toute façon. Une seule chose à faire : continuer à vélo et avertir Olena que je n'arriverai que demain. Visiblement le service ferroviaire en Ukraine, c'est plutôt modeste.

Sur la route déjà loin de la ville, un petit camion est arrêté sur le côté, la panne, on répare. Je m'arrête à tout hasard, peut-être m'emmènera-t-on une fois la réparation terminée ? Mais non, ils sont déjà deux dans la cabine. Toutefois l'arrêt est agréable car c'est à nouveau l'occasion d'échanger un peu avec quelqu'un de jovial. Étrange, en vérité, que ce chauffeur soit d'aussi bonne humeur alors que son camion est en panne, est-ce moi qui l'anime d'un grand sourire ? Il n'en revient pas quand je lui dis que je viens de Suisse à vélo, son expression de stupéfaction est amusante. Une heure plus tard il me dépasse en me klaxonnant et en me faisant un signe amical, je suis content qu'il ait réussi sa réparation.

Olena

13.09.2018

Dnipropetrovsk. Le nouveau nom de cette ville importante a cependant été simplifié Dnipro. J'arrive tôt, à 17 h 00 déjà je trouve l'adresse d'Olena que j'ai contactée par le *Pasporta-Servo*. Elle n'est

⁹ [šest časov vječera]

pas là. J'emprunte un téléphone pour l'appeler, elle est au travail, elle ne rentrera que vers 21 h 00. Aucune envie d'aller visiter la ville, ce n'est pas pratique à vélo. J'attends donc là, devant l'immeuble, le quartier est calme, il y a un banc.

Max, un jeune qui traîne par là attend avec moi, nous causons une heure et il repart. Alors je sors mon livre et écris.

Aujourd'hui la route que j'ai empruntée avait moins de trous, parce que c'était l'autoroute. Il n'y avait de toute façon pas d'autre route dans cette direction. À vélo sur l'autoroute ? Ici c'est possible, et même moins dangereux que sur certaines routes principales, car les voitures ont toute la place pour me dépasser, sans risquer de percuter un véhicule venant en sens inverse.

À l'heure de manger, je m'approche d'un café isolé loin des localités. Je comprends vite qu'il s'agit d'un restaurant et que je ne pourrai vraisemblablement pas pique-niquer sur la terrasse. Pourtant lorsque je m'apprête à repartir le patron m'appelle et m'invite à m'installer à une table, disant que je peux tout à fait y manger mon pique-nique. Et puis sans que je ne lui demande rien il me sert un café et une assiette de pâtes avec des boulettes de viande. Je lui dis en le remerciant que je suis végétarien, il remplace alors aussitôt les boulettes par des tomates.

La nuit tombe, j'attends devant l'immeuble d'Olena, les heures passent. Max est parti, mais deux autres hommes sont arrivés et discutent sur le banc. Nous faisons connaissance et l'un d'eux me propose d'amener mon vélo dans un parking à cinq minutes de là. Je ne comprends d'abord pas en quoi un parking sera un avantage pour mon vélo, mais je me demandais justement où je pourrais le mettre en sécurité cette nuit : l'immeuble ne comporte visiblement pas de garage, ni de cave, ni de jardin, et sur la rue on me le déconseille. L'homme m'assure que mon vélo sera en sécurité dans

le parking dont il parle, alors je le suis, après avoir déposé mes bagages dans l'immeuble, chez lui.

En arrivant au parking je comprends tout : une barrière, une cahute surélevée, des gardiens se relaient jour et nuit. Le gardien directeur du lieu est un ami de l'homme qui m'a conduit ici, ce sera donc parfait. Merci pour cette rencontre et ce nouvel ange.

Olena arrive peu après notre retour à l'immeuble, vers 22 h 00. Comme indiqué dans le *Pasporta-Servo*, elle est aveugle, donc facile à identifier avec sa canne blanche et par le fait que quelqu'un l'accompagne jusque devant chez elle. Malgré son handicap elle est de nature joyeuse et me prépare gaiement un repas en ce début de nuit. Il est bien agréable de converser facilement avec elle en espéranto, après n'avoir entendu que du russe durant deux semaines.

Une délicieuse salade de tomates, oignons et concombre, et du sarrasin cuit, comme me l'avait fait Tatjana au déjeuner. Du thé et des biscuits, et nous parlons jusqu'à tomber de sommeil.

Il faut avouer que cela a quelque chose d'étrange d'être hébergé par une aveugle. Du moins, c'est inhabituel pour moi. Je n'ai d'abord pas osé allumer la lumière de la cuisine, me disant que si elle peut se débrouiller sans voir, je le peux aussi. Mais pour moi qui suis habitué à voir, cet exercice est fatigant et elle m'invite en riant à allumer.

14.09.2018

Pas de réveil ce matin, il fait bon dormir un peu. J'admire Olena s'affairer aux tâches ménagères sans difficulté, juste différemment : elle nous tartine du beurre sur des tranches de pain pour le déjeuner, et nous prenons le temps, nous échangeons nos expériences de rencontres d'espéranto, parlons de nos connaissances communes.

Départ à 11 h 00.

L'autoroute, les kilomètres et les heures s'enchaînent sur la bande de droite. Quitter la ville m'a pris du temps, mais je veux au moins atteindre les soixante kilomètres aujourd'hui afin qu'il ne m'en reste pas plus de quatre-vingts par jour à parcourir les deux jours suivant jusqu'à Ljubotin, près de Kharkov, où m'attendent d'autres espérantistes.

En fin d'après-midi mon itinéraire quitte enfin l'autoroute, et je demande à nouveau l'hospitalité dans un village, Голубівка [Holubivka]. Première petite ferme au bord de la route, on m'invite immédiatement. Pour la première fois j'expérimente un type de douche de l'Est : un cabanon avec un réservoir d'eau sur le toit.

20 h 40. Je vais bientôt dormir, la mère regarde la télévision et ses fils travaillent encore dehors à la lumière d'une lampe halogène, reconstruisant un mur de la maison. Je les entends peller le ciment, et la bétonnière tourner.

Le motel des camionneurs

15.09.2018

Les kilomètres que je parcours sont comme le produit d'un travail : un artisan se fixe pour objectif de produire tant d'objets jusqu'au soir, et moi de « produire » tant de kilomètres. Les nonante fixés pour aujourd'hui sont atteints à 18 h 00, c'est parfait.

Un village, trois personnes me refusent l'hospitalité et m'envoient dans un hôtel cinq kilomètres plus loin. Je me résous à y aller, j'ai fait le tour du village et j'en ai marre de chercher.

Le motel est bien là au bord de la route, fréquenté plus ou moins exclusivement par des chauffeurs de poids lourds. La chambre coûte quatre cents *hrivnas*, ce n'est pas énorme mais c'est tout ce qu'il me reste et le motel ne prend pas les cartes. J'hésite à

dépenser cet argent maintenant car il est toujours utile de conserver un peu de liquide sur soi.

Pendant que je réfléchis les camionneurs s'intéressent à moi et l'un d'eux m'invite à manger, et après réflexion il m'invite aussi à partager une chambre : ils sont déjà deux et il y a un troisième lit. La seule condition est de quitter la chambre avec eux le lendemain à 6 h 30. C'est tôt... Pourquoi ne pourrais-je pas rendre la clé moi-même après leur départ ? Je finis par comprendre dans ses explications qu'il doit remettre la clé à quelqu'un d'autre - pas au personnel de l'hôtel, à quelqu'un qui l'utilisera pour de la prostitution ou quelque chose comme ça. Peu importe, je me couche tôt, je serai prêt à l'heure dite, je prendrai mes affaires et le reste ne me concerne pas. J'accepte de passer la nuit avec ces deux hommes car cela fait partie de l'aventure, et même s'ils ont des pratiques ou des projets douteux, ils sont gentils avec moi et je sens que je peux leur accorder la confiance nécessaire.

De fait, l'un des principes que j'apprends à relativiser durant mon voyage concerne l'approche des gens et le choix de ma compagnie : tout être humain est intéressant à fréquenter, et il m'est profitable de lier connaissance avec tout type de personnes, même celles a priori très différentes de moi. Peu importe si ces gens ont des pratiques que je n'approuve pas, s'ils sont gentils avec moi ici et maintenant, cela est suffisant.

Le lendemain nous quittons la chambre à l'aube comme convenu, mes deux compères prennent la route, et alors que j'attache mon sac sur mon porte-bagages, d'autres camionneurs moins stressés me proposent un café dans la chambre voisine. La journée commence donc en douceur et je reprends la route à 9 h 30 sous une pluie intermittente, automnale.

La Théorie du Bonheur

16.09.2018 *

Où s'arrêter pour manger quand il pleut ? Un village est traversé par une ligne de chemin de fer, ce qui n'est pas si fréquent dans ce pays. Le hall de la petite gare est vide - ou presque : un homme vraisemblablement sans domicile s'y est installé pour manger. Contrairement aux clochards que j'ai vus en Europe de l'Ouest, celui-ci ne semble pas abuser d'alcool.

Je me mets à l'aise, appuie mon vélo contre les chaises libres et déballe mes tomates, mon pain et mes biscuits. Mon thermos est plein du thé que j'ai fait ce matin, j'en propose au clochard mais il a tout ce qu'il faut : il me montre une petite bouilloire électrique branchée au pied du mur de cette salle d'attente. En revanche quand je sors mes biscuits il arbore un grand sourire et se sert de la moitié du paquet.

Alors que je m'apprête à repartir, l'homme me demande autre chose. Comme je ne comprends pas immédiatement, il me montre ses pieds nus dans ses sandales de caoutchouc. Bien sûr, l'été étant fini, il a froid. Moi je porte actuellement deux paires de chaussettes, l'une en coton et l'autre en laine contre la pluie car je suis aussi en sandales. J'en possède d'autres dans mon sac alors pas de manque à craindre, je me déchausse et offre mes chaussettes de laine au clochard : puissent-elles lui être utiles !

Dans le *Pasporta-Servio* il est indiqué « éleveur, berger, serrurier, bricoleur » et dans son email Leonid m'a écrit qu'ils étaient une communauté à la campagne. Cela m'intrigue et je me réjouis de découvrir l'endroit dans le lieu-dit Караван [Karavan], près de la petite ville de Люботин [Ljubotin], à vingt-cinq kilomètres de

Харків/Харков [harkof] (officiellement transcrit Kharkov), la capitale de l'*oblast*¹⁰ et deuxième plus grande ville d'Ukraine.

La route est déserte, elle sillonne par les collines, descend vers un petit lac, traverse la rivière. J'ai l'impression d'être en Suisse, d'aller chez mes amis habitant une maison isolée dans la forêt, sauf qu'ici je ne sais pas exactement ce qui m'attend.

Le numéro 1 de l'unique rue de Karavan¹¹, m'y voici. Deux chiens aboient à mon arrivée, et finissent par se lasser. Il n'y a personne, mais le décor me laisse penser que c'est bien ici : des inscriptions partout, des proverbes et des consignes à usage communautaire, une maison vraisemblablement habitée par des humains, une autre servant d'étable et de poulailler, et une troisième pourrait être un atelier. Une terrasse couverte bricolée en bois, genre pergola. Je m'assieds à la table et attends.

Une heure passe, et puis une femme apparaît venant de la route. Elle me salue en espéranto, c'est Tamara. Une clé était cachée vers l'entrée, Tamara s'en sert pour ouvrir la porte de la maisonnette appelée С.П.А.Р.Т.А [sparta]¹², le quartier général de la communauté, ou du club. Une petite cuisine, une salle de séjour meublée et remplie d'objets, de livres et d'affiches dignes d'un musée - un buste de Lénine, un drapeau rempli de symboles, de vieux dictionnaires de langues, et au fond une porte donnant sur une minuscule chambre. C'est à la fois la chambre de Jenja - son lit est agencé d'un côté comme une couchette de cabine de bateau - et un bureau commun comportant même un vieil ordinateur, sans doute celui avec lequel Leonid m'a écrit. Jenia est un homme un peu

¹⁰ Oblast : subdivision territoriale en Ukraine et en Russie, comparable aux cantons suisses ou aux départements français.

¹¹ Je découvrirai l'année suivante que le village de Karavan s'étend en réalité au-delà de cette rue.

¹² СПАРТА : Сельскохозяйственная Поэтизированная Ассоциация Развития Трудовой Активности (Association agricole poétisée pour l'évolution et l'activisme professionnel.)

bourru mais de bon cœur, il a vécu des choses qui l'ont affaibli, me raconte Tamara. Il parle à peine l'espéranto, bien qu'il l'étudie plus ou moins passivement depuis longtemps, mais il est un élément capital dans la communauté.

Tamara habite à quatre cents mètres de là dans la maison de ses parents et elle prend soin de sa mère, une vieille femme de... Je lui donnerais nonante-cinq ans, mais ici à l'Est les gens vieillissent plus vite que chez moi, et j'apprendrai qu'elle en a septante-sept. Son dos est courbé, elle parle peu et passe la majeure partie de son temps dans son lit ou assise sur le banc devant la maison. Le père de Tamara est décédé l'hiver passé. Il s'était enivré et laissé mourir de froid sur le banc d'un arrêt de bus.

Olga habite ici aussi, elle partage une chambre avec Tamara. Les deux femmes sont très amies et partagent en vérité une grande partie de leurs activités. Je logerai dans cette maison, moi aussi, qui porte le nom de « Avant-garde »¹³. Combien de temps resterai-je ici ? Rien n'est encore décidé, mais comme je le soupçonne l'endroit vaut la peine de s'y attarder et Tamara m'assure que je peux rester aussi longtemps que je le désire, même toute la vie si je le désire.

17.09.2018 *

Si je demeure ici quelques jours, ce ne sera pas pour ne rien faire. Le jardin de Tamara est encombré de hautes herbes et de plantes mortes dont elle se plaint de ne pouvoir s'occuper, je trouve alors une faux et un rateau dans la remise et me mets à l'œuvre. Ensuite nous ramassons les pommes tombées du pommier derrière la maison et cuisinons une tarte selon mes instructions. Je confectionne la pâte moi-même, ce qui me vaut l'admiration de

¹³ « Avant-garde » n'est pas une traduction : cette expression française a été empruntée en russe, seule l'orthographe en a été modifiée "авангард".

Tamara et d'Olga. Le gâteau sera pour le repas du soir qui se prend à SPARTA avec le reste de la communauté.

18.09.2018

Des journalistes viennent ce soir de Kharkov jusque dans notre petit village pour m'interviewer. C'est Leonid qui a eu l'idée de les inviter car il semblerait qu'un Suisse venu à vélo jusqu'en Ukraine soit chose plutôt rare.

Tamara aime organiser de grandes choses et elle passe la journée à écrire à des journalistes susceptibles de s'intéresser à mes exploits. Bien sûr, ce n'est pas pour moi qu'elle le fait, mais pour l'espéranto. Avec mon voyage je suis un prétexte pour parler de l'espéranto à la télévision et dans les journaux, ce qui nous sert à tous. Après le premier reportage de ce soir pour une télévision régionale nous aurons demain matin un entretien radiophonique, puis irons à Kharkov au studio de la télévision nationale.

Afin de faciliter les entretiens, Tamara m'accompagne systématiquement en tant qu'interprète russe-espéranto. Olga est également omniprésente, tout cela la passionne et elle documente l'aventure avec ses propres petites vidéos.

Cette soudaine médiatisation nous excite. Je n'avais rien imaginé de tout cela en partant en voyage, et on me considère à présent comme quelqu'un d'exceptionnel, et je me sens petit à petit comme tel. Je fais quelque chose d'exceptionnel, je m'en rends compte maintenant.

Un matin j'ai demandé à Olga ce qu'elle étudiait. « *Felicologio* » m'a-t-elle répondu en espéranto. Ou *Teorio de Felicô* - Теория Счастья¹⁴ en russe, ce qui se traduit en français par « Théorie du Bonheur ».

¹⁴ [teorija ŝactja]

L'auteur de cette théorie - ou cette science, cette philosophie - se nomme Juri Davidov. Il est décédé voilà cinq ans, mais les membres de la communauté de Karavan le considèrent comme un maître spirituel et sont bien décidés à perpétuer sa pensée. Les notes et les schémas griffonnés au feutre sur le tableau blanc de la salle commune sont l'œuvre de Tamara, lorsqu'elle enseignait la Théorie, car après la mort du maître c'est elle qui semble la mieux formée.

Que dire sur Juri Davidov et sur sa théorie ? Est-ce une secte qu'il a créée ? On peut sans doute la considérer comme telle, selon les définitions de la secte, mais ce terme me semble trop péjoratif pour désigner l'organisation bien pacifiste et inoffensive de mes amis. Par ailleurs le but étant d'atteindre le bonheur, comment peut-on lui en vouloir ? Le fait est que ses idées révolutionnaires l'ont fait mettre en prison, et ses disciples se qualifient en outre d'activistes.

Quelques principes dans la communauté : pas de fumée, pas d'alcool et pas de blasphèmes. L'apprentissage de l'espéranto est recommandé, car cette langue est vue comme un outil de paix et de collaboration transculturelle. Les membres écrivent chaque jour leur programme, leurs tâches et d'autres notes dans un agenda bien particulier qu'ils fabriquent avec des cahiers, en découplant les pages selon des colonnes. Ces agendas me font penser à des ordinateurs sans électricité. Ils écrivent aussi des vers, beaucoup de vers, en russe et parfois en espéranto.

Ils n'ont pas de relations amoureuses à proprement parler. La chasteté n'est pas une règle absolue, mais selon Tamara, c'est mieux ainsi, car une vie de couple et des enfants la gêneraient dans sa quête de quelque chose de plus grand. En somme, elle est une sorte de nonne, me dis-je.

Comme je m'en suis douté, il y a bien une dimension spirituelle dans la Théorie du Bonheur. Je suis curieux, et questionne Tamara sur leur conception de Dieu. Pour elle, et selon l'enseignement de Juri, Dieu est synonyme de l'Univers, dont tous

les aspects ne sont pas visibles. Cela, moi aussi je le conçois. Les humains donnent des impulsions à l'univers par leurs actes, et reçoivent des réponses en retour de l'univers, ou de Dieu. Plus ils envoient d'impulsions positives, plus ils reçoivent de positif à leur tour. Et tout dans l'univers est lié.

Ceci est en résumé le point de départ de la théorie. Tamara m'explique avec enthousiasme quand je montre de l'intérêt, elle m'enseigne même en marchant dans les rues de Kharkov, mais je ne peux pas tout savoir maintenant... ce n'est pas nécessaire. L'aspect social, avec la dimension de l'individualisme et du communautarisme est aussi étudié dans la Théorie. La question est toujours de savoir comment être heureux, et il semblerait que le bonheur se trouve plus facilement à plusieurs, que seul.

Aliona

Un reportage de plus à Kharkov, dans le studio d'une télévision alternative. On nous reçoit d'abord aimablement, Tamara, Olga et moi dans un petit salon, on nous offre à boire. Il y a le directeur du studio, les techniciens, et puis apparaît une jeune femme splendide et souriante habillée très élégamment. Aliona a environ vingt-cinq ans, elle est journaliste en fin de formation, c'est elle qui mènera l'interview.

Nous nous installons sur le plateau, sur deux chaises placées l'une en face de l'autre, une petite table entre les deux avec des objets représentatifs de mon voyage - ma gourde et le livre du *Pasporta-Servo*. Tamara est placée derrière Aliona comme interprète, hors du champ de la caméra. On nous fixe de petits micros dans le col de nos habits, et c'est parti.

L'interview dure longtemps, une heure peut-être, durant laquelle nous entrons dans un état d'euphorie inhabituel. Je perçois dans le regard et dans le ton d'Aliona - elle me le confirmera plus

tard - qu'elle est captivée par mon voyage et l'aventure que je lui raconte, et moi j'écoute chacune de ses questions avec excitation, j'espère toujours qu'il y en aura d'autres, je ne veux pas que cela s'arrête. Je prends même grand plaisir à entendre deux fois ses questions : d'abord de sa bouche, en russe, mon cerveau n'en comprend que la moitié du sens, mais mon âme comprend tout. Toutefois cela ne suffit pas pour que je donne une réponse complète et cohérente, alors une deuxième fois j'entends la question en espéranto, traduite par Tamara, et ce qui n'était pas encore clair dans ma tête le devient, et je réponds en espéranto également. Aliona ne comprend pas l'espéranto, mais elle aussi semble lire en moi quand je lui parle, avant que mes paroles ne lui soient traduites.

Après ce temps hors du temps, nous concluons et les caméras s'arrêtent. Un jeune collaborateur aura la tâche de doubler ma voix pour une diffusion prochaine. L'interview sera coupée, mais peu importe ce qui en sera conservé, car en vérité l'échange ayant eu lieu est en lui-même un véritable cadeau pour nous. Pendant que les techniciens s'affairent, je questionne à mon tour Aliona sur ses motivations de m'avoir interrogé. Pour elle il est très enrichissant de rencontrer quelqu'un venu de loin et ayant accompli un tel périple, et notre échange lui a visiblement procuré de grandes émotions.

21.09.2018

Jour de départ. Je voulais partir le matin, mais tout prend du temps ici et il sera déjà midi et demi lorsque je quitterai Karavan. Avant il faut manger, se préparer, et surtout Tamara et Olga insistent pour que je filme leurs vaches quand Jenja les conduit à l'étable par la route du village. Elles m'offrent une tasse métallique, l'une des fameuses tasses soviétiques marquées CCCP (URRS) sur le dessous. Olga la décore, y inscrivant « С.П.А.Р.Т.А. - Teorio de Felicô » en souvenir de mon passage ici. Cette tasse restera accrochée au guidon

de mon vélo durant tout le reste de mon voyage, à portée de main pour chaque thé et chaque café.

Quand tout est prêt, Tamara et Olga m'accompagnent avec leur petite voiture sur quelques kilomètres, filment encore mon départ en me suivant, puis font demi-tour. Et ma route continue.

J'évite Kharkov par le Sud, par une route allant droit à l'Est, traversant de petites villes de banlieue. À 14 h 00 je m'arrête pour manger dans un parc, et lorsqu'une heure plus tard je reviens sur la rue et me remets en route un événement miraculeux survient. Un petit camion passe par là, il s'arrête en me voyant : c'est Leonid, à qui je n'avais pas pu faire mes adieux ce matin !

22.09.2018

Je me réveille dans ma chambre d'hôtel à 7 h 15 et découvre un nouveau message de Tamara sur mon téléphone : elle a parlé de moi à un ami journaliste vivant à proximité d'où je me trouve, et ce dernier aimeraient me voir. Je lui indique ma localisation et il arrive à 8 h 30 pour une nouvelle interview. Décidément je deviens populaire en Ukraine !

23.09.2018

À la sortie d'une ville, une voiture venant d'en face s'arrête soudainement. Ses occupants sortent sur la route, viennent me serrer la main avec un grand sourire et se prennent en photo avec moi. Ils me souhaitent une bonne route et continuent la leur.

Svatove. Une terrasse, la tenancière, Tanja, mange avec ses amies à une table, il n'y a pas d'autres clients. Elle m'autorise - comme il est d'usage dans ce pays - à déballer mon pique-nique. Je montre aux femmes mes interviews télévisées et quand il se met à pleuvoir, Tanja m'invite à l'intérieur de sa petite cahute pour finir mon repas : je suis donc un client de première classe ! Et en fait je deviens plutôt un ami qu'un client, puisqu'elle m'offre mon café.

L'école de Kalmikovka

Malgré la pluie je me remets en route pour quarante kilomètres. De plus en plus mouillé et transi, je m'arrête après trois heures au village de Калмыковка [Kalmikovka], un peu avant la ville de Starobilsk. La pluie a enfin cessé, mais il me faut d'urgence me changer et me sécher si je ne veux pas m'enrhumer. Un homme essaie de m'aider à trouver un hébergement, il téléphone à tous ses contacts pendant une demi-heure, sans résultat.

Pendant ce temps une grand-mère à trente mètres de là nous observe, je ne l'ai pas tout de suite remarquée. Elle se demande si c'est moi qu'elle a vu hier au journal télévisé. « Est-ce possible que ce voyageur dont ils ont parlé à la télévision soit à présent ici dans notre village ? » Je finis par m'approcher d'elle. Elle appelle sa famille et c'est avec de grands sourires et une certaine fierté que sa fille Lilia, son beau-fils Alexander et leurs filles Jenja et Ljera m'accueillent à l'intérieur. Encore une fête. La grand-mère cuisine des blinis, et le père veut écrire un article sur moi.

24.09.2018 *

Alexander et Lilia sont enseignants à l'école du village. Dans leur enthousiasme débordant, l'idée leur vient de m'y faire venir afin de parler de moi et de mon voyage aux élèves. « Cela les intéressera », me dit Saša. L'école rassemble les enfants de trois villages avoisinants, transportés par bus scolaires.

La directrice me reçoit dans son bureau, Saša lui explique qui je suis, puis elle rassemble dans le hall les élèves des différentes classes, avec leurs professeurs. Ils se tiennent silencieux en cercle, chacun tenant un petit drapeau ukrainien à la main : un véritable accueil national, cela représente beaucoup.

Un petit discours de la directrice, puis je réponds aux questions des enfants et des enseignants. Ensuite grande surprise,

quelques enfants s'avancent vers moi, un à un, pour m'offrir un présent. Un bracelet et un scoubidou de leur confection, mais aussi un ours en peluche. Je suis extrêmement touché de recevoir ce nounours de la part d'une fille de dix ans qui me le tend solennellement. La cérémonie se termine évidemment par une longue séance de photos : tous désirent se faire photographier avec moi, par deux, par trois ou par quatre.

Qui suis-je donc pour eux ? Ferait-on pareil accueil en Suisse à un étranger venu à vélo ? J'en doute fort : en Suisse, il faudrait arriver en soucoupe volante pour être accueilli ainsi. Qu'est-ce qui fait la différence, ici, où l'on fait de moi un héros ? Les Ukrainiens ont moins de moyens, moins d'accès au reste du monde, et n'ont pas l'habitude non plus de rencontrer des étrangers, car peu de voyageurs viennent ici. Ils ont en outre la conscience de la vastitude du monde, et le fait que j'aie parcouru tant de kilomètres à vélo et que j'aie l'intention d'en parcourir encore tant d'autres est un acte respectable selon eux. Je ne suis certes pas le seul Occidental à accomplir ce type de voyage, mais les autres ne passent pas par ici. Disons encore que l'Europe occidentale constitue un rêve pour beaucoup d'Ukrainiens, alors moi, je suis comme un être sorti tout droit de ce rêve.

De nombreuses personnes rencontrées sur la route, mes hôtes principalement, souhaitent garder un contact avec moi par les systèmes de télécommunication modernes tels que WhatsApp, Telegram ou Facebook. Tous sont des gens formidables et c'est un plaisir de voir leur enthousiasme à faire ma connaissance, et moi aussi j'aimerais rester en contact avec eux, mais est-ce possible ? Pourrai-je les contenter tous par des nouvelles régulières ? Je comprends à présent l'embarras des célébrités qui ne peuvent correspondre avec tous leurs admirateurs.

Construisons l'Ukraine ensemble

Ebcyr [Yevsug]. Je ralentis dans l'idée de trouver une table, on m'appelle alors depuis l'autre côté de la route. Des jeunes, ils me parlent en anglais ce qui n'est pas courant dans les villages. Et pour cause, ils ne sont pas d'ici : ce sont des citadins cultivés venus des quatre coins de l'Ukraine comme volontaires dans le cadre d'une organisation afin de reconstruire les habitations et édifices culturels là où la guerre a fait des ravages. Ils s'engagent bénévolement durant leurs vacances d'étudiants et à présent ce groupe termine une semaine de travail au village de Yevsug, ils ont établi leur campement dans un ancien café, un bâtiment désaffecté dont il ne reste que l'enseigne.

Ils m'invitent aussitôt à partager leur repas et à visiter les lieux. L'agencement provisoire de la maison me rappelle les squats tels que j'en connais en Suisse, sauf qu'ici il n'y a pas de lits : on dort par terre sur des matelas de sol dans une salle assignée en dortoir. Le minimum est aménagé pour la semaine : un coin cuisine, un coin vaisselle et ablutions. Combien sont-ils ? Une dizaine peut-être, ils se relaient à la cuisine, sur les quelques chaises à mes côtés, d'autres commencent les rangements ou sortent un instrument de musique. Anja, une jeune femme toute petite, parle allemand, elle l'enseigne mais n'a que trop peu d'occasions de le pratiquer, me dit-elle. Elle vient de Krivoj Rog, là où je suis passé il y a quelque temps. Elle me fait joyeusement visiter le village et me montre une petite scène que son équipe a construite devant la bibliothèque.

Il n'est pas tard, je prévoyais d'avancer encore aujourd'hui, de rouler quarante kilomètres de plus, mais savoir adapter ses projets en fonction des rencontres est parfois profitable, et comme j'aime privilégier la découverte sociale à la distance parcourue je décide de rester ici jusqu'à demain matin en compagnie de ces jeunes. Ceux-ci

saluent d'ailleurs ma décision avec enthousiasme, ils auront ainsi tout loisir de me questionner sur mes aventures et sur mon pays.

Plusieurs d'entre eux portent un T-shirt identique édité par leur organisation. Ils m'en offrent un à moi aussi, il est décoré d'un dessin stylisé représentant l'Ukraine protégée d'un toit et porte le texte en ukrainien « Будему Україну разом ¹⁵ », ce qui signifie « Construisons l'Ukraine ensemble ». Mes nouveaux amis me préviennent cependant de ne pas porter ce T-shirt lorsque je me trouverai en Russie : même si le conflit russo-ukrainien ne concerne généralement pas le peuple, porter le symbole d'une « résistance » pourrait être pris comme une offense par certains Russes ou par leurs autorités.

25.09.2018

Ai-je perdu l'habitude de dormir sur une natte au sol ? Le fait est que je me réveille tôt, après une courte nuit. Les autres dorment à proximité, emballés dans leurs sacs de couchage. Je respire mal et j'ai mal au ventre. J'utilise longtemps les toilettes - des toilettes inconfortables, sans siège, je m'appuie avec les mains contre les parois de bois - et pour la première fois du voyage je me sens faible et un peu malade. Je pense alors au médicament que m'avait donné maman avant mon départ, il est toujours au fond de mon sac dans un sachet « pharmacie » un peu écrasé. J'avale un comprimé, puis un autre quelques heures plus tard.

Tant pis pour l'horaire, il s'agit de commencer la journée en douceur. Anja suggère que je reste ici pour me reposer, d'autant plus qu'il fait froid et qu'il pourrait pleuvoir. L'équipe de volontaires quitte les lieux aujourd'hui et rester seul dans ce squat ne me fait guère envie, mais Anja propose que je demande à Ira, leur organisatrice locale, si je peux loger chez elle. J'hésite, regarde

¹⁵ [budjemu ukrainu razom]

dehors - la pluie a cessé - je bois encore un thé, me prépare gentiment et comme en fin de matinée je me sens déjà mieux je décide tout de même de reprendre la route.

Longue route sans une maison en vue, presque pas d'intersections. Quelques collines, la steppe et des bordures d'arbres aux belles couleurs automnales. J'approche sérieusement de la frontière russe, elle m'attend au bout de cette route, encore une centaine de kilomètres seulement.

Bilovods'k. On m'indique un café Теремок - *Teremok*, ce nom ne m'est pas inconnu, il s'agit d'une chaîne de restaurants rapides mentionnée dans mon cours de russe. Il semble que je pourrai y manger mes tomates et mon pain, je suis toujours surpris qu'on me laisse pique-niquer dans des lieux où ce serait sans doute interdit selon les usages occidentaux. Et encore une fois on m'offre le café, alors que ce serait ma seule consommation. Voilà donc les priviléges du voyageur à qui l'on fait honneur.

Stril'tsivka, puis Novostriltsivka, 18 h 00. Une femme dans la soixantaine, troisième personne à qui je demande l'hospitalité, m'emmène chez elle.

Une inquiétude tout de même tourmente mon sommeil : l'homme qui attendait le bus avec ma logeuse m'a averti que la frontière à Milove/Tchertkovo serait fermée. Que faire ? J'ai envie de ne pas le croire, de croire qu'à vélo ce sera possible de passer, que ce sera ouvert demain. J'ai envie d'y aller quand même et de voir ce qu'il en est. Mais s'il a raison, si c'est vraiment impossible de passer la frontière par là, cela me fera vingt kilomètres aller, vingt kilomètres retour, et un grand détour en repassant par Bilovods'k, ce qui représente deux jours supplémentaires.

К.П.П. Просяне [K.P.P. Prosjanje]

26.09.2018

Je me réveille avec le même souci en tête que lorsque je me suis endormi, le même doute. Une voisine de ma logeuse est venue me tenir compagnie ce matin, je me renseigne auprès d'elle. « C'est ouvert », dit-elle. Selon elle, je peux aller en Russie par Tchertkovo. Qui donc a raison ? L'homme d'hier, ou cette femme ? Peu importe : il y a une chance que je passe, alors j'y vais, je prends le risque, je ne veux pas retourner en arrière.

Vingt kilomètres et m'y voici. Milove, dernière ville ukrainienne, elle touche Tchertkovo se situant en Russie, la frontière et donc la douane est entre les deux.

Un contrôle de police. On me demande mon passeport, puis on m'indique la route allant au Nord, me barrant celle qui continue à l'Est. « Пoчему ? ! » « Pourquoi - je demande - ma route est par là ! » Le policier m'avertit qu'on ne me laissera pas passer à la douane, deux cents mètres plus loin. « Я хочу видеть ! »¹⁶ (Je veux voir !). Comme j'insiste il me laisse finalement aller voir.

Des voitures attendent, des gens passent à pied, des barrières se lèvent et s'abaissent. Les gens passent la douane les uns après les autres, où est donc le problème ? Cependant quand je montre mon passeport on me barre à nouveau la route. Mon joli visa russe n'y fait rien, pas question d'aller plus loin par là. Je me plains, demande des explications et les douaniers m'expliquent très gentiment et avec beaucoup de compassion qu'ils n'ont pas le droit de me laisser passer parce que nous nous trouvons dans une douane locale, réservée aux citoyens ukrainiens et russes. En tant qu'étranger, je dois me rendre dans une douane « internationale », disent-ils, la plus

¹⁶ **Пoчему - Я хочу видеть** : [počemu -Ja ťoču vidit]

proche étant celle de К.П.П. Прояне¹⁷, à soixante kilomètres au nord-ouest de là, soit la direction opposée.

Ils sont certes aimables, mais cela ne me mène pas loin et je me sens extrêmement agacé à l'idée d'avoir à faire un détour de deux cents kilomètres pour me retrouver au final ici en face, du côté russe, et je n'accepte pas de faire demi-tour. Douane régionale, douane internationale ? Quels concepts étranges à mon sens ! En quoi cela fait-il une différence que je passe la frontière là-bas ou ici ? Je tente de discuter, mais en vain. Ils ne peuvent pas timbrer mon passeport ici ?! Eh bien qu'ils fassent venir le gars avec le tampon, si ce n'est que ça ! Je suis hors de moi, je veux voir le maire, je veux voir le président, puisque les fonctionnaires de cette misérable douane locale n'ont juste pas le droit de me laisser passer, puisqu'ils n'y peuvent rien !

Mais ils ne viennent pas. Ni le maire, ni le président.

Lorsque j'argumente ma détresse en expliquant que je n'ai pas téléchargé de carte géographique pour plus au nord qu'ici, ils m'ouvrent une connexion wifi afin que je les télécharge. Certes tous ces fonctionnaires sont sympathiques, mais je reste mécontent et pensif, je tente encore de négocier, je suggère qu'ils prennent un véhicule de transport et qu'ils m'amènent mon vélo et moi à cette fameuse douane internationale.

Vous trouverez peut-être que mon audace est osée, et de fait on me répond d'abord que c'est impossible. Pourtant finalement un homme bien habillé s'approche de moi et m'explique en détail la route à prendre, m'indiquant un raccourci par la campagne, et après réflexion il m'annonce enfin qu'il va m'emmener. Voilà une bonne nouvelle, il sera donc dit que j'arriverai en Russie aujourd'hui. Je le remercie vivement et décroche ma remorque afin de la charger, ainsi que le vélo, dans sa fourgonnette.

¹⁷[KPP Projanje]

Retour par Novostrlitsivka, puis avant Bilovods'k nous prenons à droite par une petite route de campagne, je ne comprends pas bien pourquoi. Veut-il simplement me montrer le paysage ? Un hameau, mon chauffeur s'arrête. Nous déchargeons, il me laisse là et fait demi-tour. Il me reste donc vingt-cinq kilomètres jusqu'à Markovka, puis quinze pour atteindre la frontière. C'est faisable, mais j'arriverai tard, compte tenu d'une attente probable à la douane. Si quelqu'un passe par ici, je demanderai encore de l'aide.

La route de campagne est charmante, mais déserte. Affamé, je m'arrête finalement pour manger par terre, au milieu de la nature. C'est au moment où je me remets en route qu'un véhicule passe et s'arrête, son chauffeur me propose de m'emmener à Markovka. Là-bas quelqu'un me changera les quatre cents *bryvnas* qu'il me reste contre mille roubles, ce qui équivaut à une quinzaine de francs suisses.

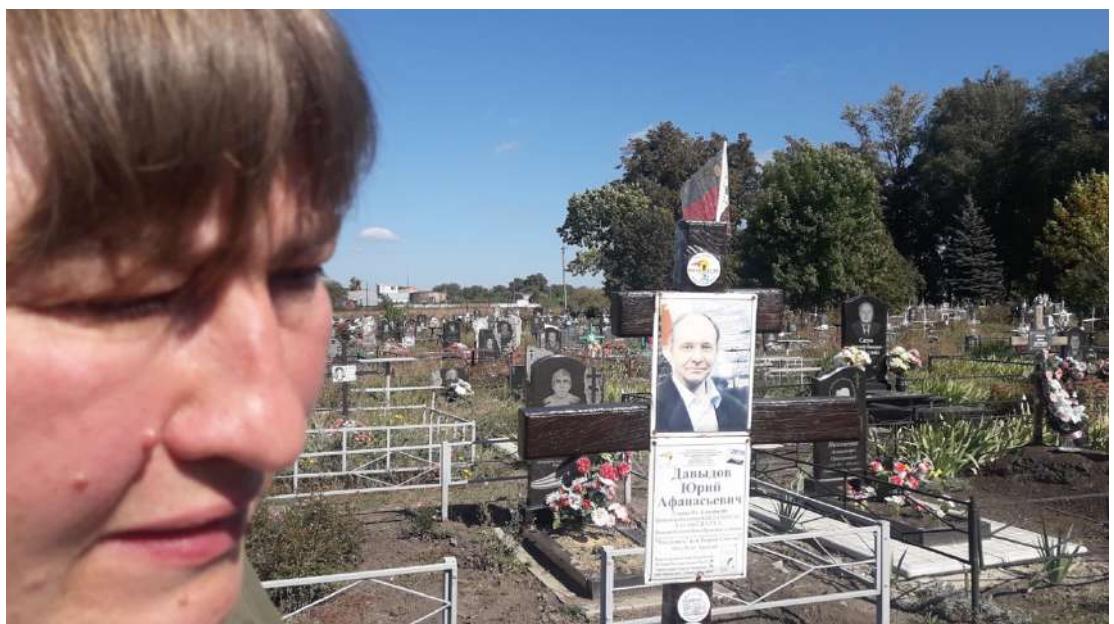
À la douane les formalités prennent du temps, si bien que le soir approche quand j'arrive au premier village russe. Personne ne m'y accueille, je continue de nuit pour la ville de Кантемировка /Kantemirovka, un automobiliste bienveillant me guide jusqu'à un hôtel.



Luc, Olga, Aliona, Tamara, Kharkov, 17.09.2018



Anja, Nikolaj, Tanja, Vladimir, Martinovka, 07.09.2018
Alexandre, Luc, Martinovka, 06.09.2018



Îenja et d'autres, Karavan, 16.09.2018
Tamara Kastjuk, la tombe de Jurij Davidov, Karavan, 17.09.2018

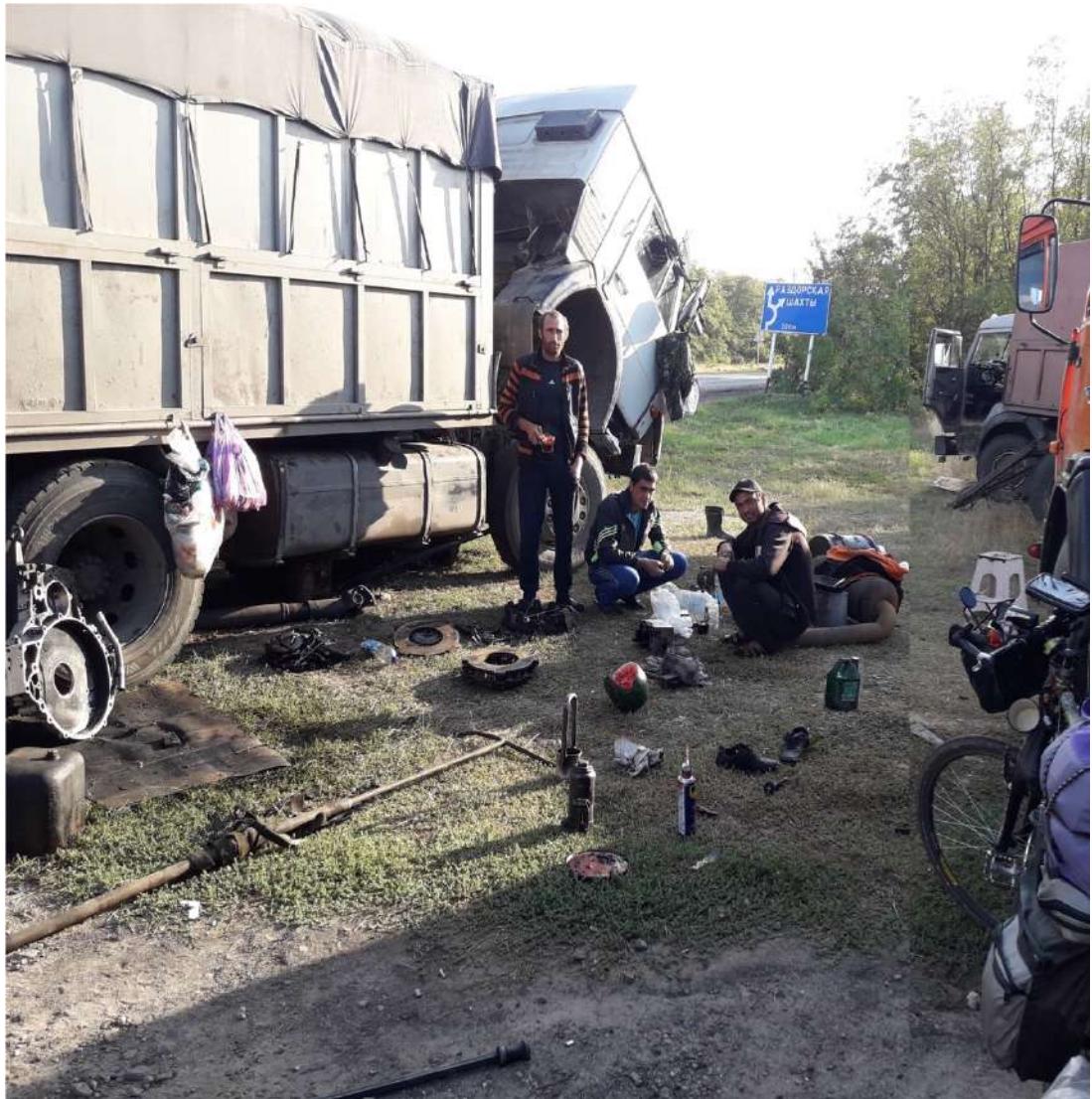


Dans un hameau de passage, 05.09.2018
Luc, école de Kalmikovka, 24.09.2018



4

La Russie



La Russie, ce gigantesque pays que j'ai commencé à aimer il y a quatorze ans lors d'un voyage que ma marraine m'avait offert - nous y étions allés en avion à l'époque, j'en apprends la langue par passion. Depuis des années j'ai imaginé arriver dans ce pays à vélo et m'y voici enfin ; ce dont j'ai rêvé plusieurs fois s'est accompli. Cela me tenait particulièrement à cœur de venir en Russie, mais cela impliquait aussi les démarches ennuyeuses et coûteuses de l'acquisition d'un visa. J'ai obtenu ce visa après quelques péripéties grâce à l'aide d'un espérantiste russe trouvé dans le Pasporta-Servo, chez qui je me rendrai, ainsi que l'aide de mes parents qui m'ont envoyé mon passeport avec visa alors que j'étais déjà parti.

Ce sont plusieurs cultures que je découvrirai en Russie, dans les régions que je traverserai. Après la Russie « russe » ne présentant pas de grandes différences avec l'Ukraine, je connaîtrai des républiques méconnues du touriste moyen, des républiques aux religions et coutumes bien différentes, des contrées entre Europe et Asie.

Le train

27.09.2018

C'est dans le train que j'écris aujourd'hui. Enfin un train dans lequel j'avance tout en me reposant, un train qui me fait rattraper les kilomètres de détour, rattraper mon retard.

La voie ferrée passant à Kantemirovka et continuant au sud passe par le territoire ukrainien, et il vaut mieux que je ne repasse pas la frontière, mon visa n'étant que pour une seule entrée. Par ailleurs ce train ne circule pas, m'informe-t-on à l'hôtel, en raison de la guerre en Ukraine. Il me faut donc aller à la gare de Зайцевка [Zajcevka] vingt kilomètres plus à l'est, où passe une autre ligne.

La sortie de la ville, un village, un chemin blanc longeant un petit lac, et plus rien. Des champs, une colline, des bosquets d'arbres. Mon GPS indique pourtant un chemin continuant en direction de la gare.

Par moments une piste de terre devient visible, mais l'avancée

en solitaire dans ce paysage pittoresque entre steppes et cultures, contre un vent froid de surcroît, me rappelle certaines expéditions dans les Alpes loin de la civilisation. Personne en vue, aucune indication, et la piste même disparaissant, seul le système de localisation par satellites sur mon petit appareil électronique me rassure sur ma direction.

Et puis au loin je distingue bientôt quelque chose qui pourrait être les lignes électriques d'une voie ferrée, et un bâtiment. Ce ne peut être que la gare, pourvu qu'elle soit en fonction. Quant à l'horaire des trains, je n'en ai aucune idée. Y en aura-t-il même un dans la journée, où l'ai-je déjà loupé ?

Quelle étrangeté que cette gare ici au milieu de rien. Outre la piste théorique que j'ai suivie, seule une petite route y accède depuis l'autre côté. Le lieu semble désertique, pourtant la porte du bâtiment est ouverte et quelqu'un m'y accueille, contrôle mes bagages et m'indique le guichet. J'achète un billet pour Каменск-Шактинский [Kamensk-Šaktinskij] à deux cent cinquante kilomètres plus au sud, et une heure plus tard le train est là.

Trois heures dans le train, me faisant gagner trois journées de vélo. L'atmosphère est silencieuse, les gens parlent peu, lisent, se reposent sur les banquettes : le wagon est fait pour y dormir. Un réservoir d'eau chaude, on se sert de thé à volonté. Trois heures à travers la steppe désertique.

18 h 15, c'est ici. Les trois heures ont vite passé en écrivant. Le service est décidément de qualité : on m'a accompagné sur le quai, on m'a aidé à charger, le thé et le café sont offerts, et maintenant on m'avertit dix minutes en avance de l'arrivée et on m'aide à décharger. Verrait-on cela en Suisse, et de surcroît à ce prix ? J'ai payé l'équivalent de quinze francs pour deux cent cinquante kilomètres, vélo compris.

Je devrai à nouveau prendre un hôtel, car à cette heure-ci, et surtout en ville, il sera difficile de me faire héberger. Une fois installé,

je me renseigne sur les restaurants du quartier. Je marche le long de la rue, la nuit est tombée depuis longtemps.

La pizzeria. Quelle vie étrange, me dis-je soudain, que cette nouvelle vie que je me suis choisie, cette vie de voyageur. Je suis seul, souvent seul, et à présent assis dans une pizzeria en Russie, seul à des milliers de kilomètres de chez moi. Je me commande une pizza en russe, et m'étonne moi-même d'en être capable : c'est un miracle que je parle cette langue, certes pas parfaitement, mais suffisamment bien déjà, et c'est une véritable jouissance pour moi.

Dans les restaurants occidentaux je suis habitué à attendre, mais ici tout va très vite, le service comme le débarrassage. À peine ai-je terminé qu'on me retire mon assiette et m'apporte l'addition. Pas de dessert ? Tant pis, je prendrai quelque chose en rentrant à l'hôtel, le long de la rue.

28.09.2018

L'autoroute, pas d'autre option pour quitter Kamensk-Šaktinskij. Tout au bord, si possible sur ce qu'on appellerait chez nous la bande d'arrêt d'urgence, quand elle existe, et sinon juste sur la ligne orange délimitant le bord de la route. Tout près du trafic. Précisons tout de même deux différences par rapport aux autoroutes occidentales : premièrement les véhicules rapides y roulent moins vite, disons entre 70 et 100 km/h, ce qui réduit le danger. Deuxièmement la piste latérale - qui fait certes ici parfois défaut - n'est pas seulement faite pour des cas d'urgence : chacun s'y arrête à tout moment, et il n'est nullement interdit d'y circuler à vélo ou à pied. Cependant le bruit de la circulation est assourdissant et les trente kilomètres que j'ai à effectuer dans ces conditions sont pénibles.

Finalement, enfin, un pont et la route secondaire allant vers l'Est.

À Владими́ровская [Vladimirovskaja] on me refuse l'hospitalité à plusieurs reprises, essayant de m'aider en m'indiquant d'autres maisons, mais sans succès. Finalement un homme - chef d'une entreprise de construction vraisemblablement - me propose de dormir dans une maison en travaux, m'avertissant du manque de confort. Un carrelage est posé, et il y a des lits rudimentaires - sommiers à ressort - dans les différentes pièces en construction, cela fera l'affaire pour cette nuit. Certes j'appréhende un peu de passer la nuit seul dans cet endroit, mais deux ouvriers arrivent bientôt et s'installent dans les pièces voisines, tout va donc pour le mieux, nous partageons un thé.

Quant au repas... Pas question de compter ici sur une mère qui me cuisine un souper et me dit « кушать, кушать!¹⁸» (mange, mange !) avec un grand sourire. Pique-niquerai-je comme à midi ? Le restaurant, j'y suis allé hier, y retourner déjà ne conviendrait pas à mes principes. Et d'ailleurs il n'y en a vraisemblablement pas dans ce village. C'est alors que je me souviens de mon petit matériel de cuisine que j'utilisais quand je campais, en été. Tout est là dans ma remorque, la casserole, le réchaud à gaz, et des pâtes et des lentilles attendent dans ma sacoche, des épices aussi. De l'ail et des tomates, j'en ai reçu dans les villages précédents. Une brique me sert de siège, une autre de table.

29.09.2018

15 h 30, besoin d'une pause.

Dans l'herbe jaunie proche de la route, trois camions sont arrêtés en triangle, l'une des cabines est levée pour réparation du moteur. De nombreuses pièces jonchent le sol, attendant de retrouver une place dans la mécanique. Trois hommes fument, mangent, bavardent. Je m'approche d'eux, et après que je leur ai

¹⁸ [kušeš]

raconté ce que je fais là, ils m'offrent un tabouret et l'un d'eux branche une bouilloire électrique sur l'allume-cigarette de son camion afin de me faire du thé.

Les camionneurs semblent avoir renoncé à réparer rapidement leur véhicule, ils sont visiblement prêts pour rester ici jusqu'à demain, passant la nuit sur les couchettes des camions.

Il n'y a aucun village le long de la route ; il y en a certes quelques-uns indiqués sur ma carte, mais tous se situent deux ou trois kilomètres à l'écart. Le dernier de la région est Broncika, il me faudra m'y rendre, car ensuite, plus rien sur une trentaine de kilomètres : ce désert sera pour demain matin.

La maison de Mișa et Ira est petite : deux pièces et une mini cuisine à l'entrée. Ils m'offrent le canapé-lit de la pièce principale et dans deux seaux en métal, Ira fait chauffer de l'eau sur le gaz, qu'elle versera ensuite dans une bassine. Après m'avoir donné du savon et une serviette, le couple quittera la pièce et me laissera m'y baigner en toute intimité.

Durant la soirée trois enfants du village passent par là, Katja, Albina et Vika. Elles sont les cousines d'Ira, si je comprends bien. Je les reconnais, pour les avoir vues deux heures auparavant, quand je traversais le village à la recherche d'une maison accueillante. Elles n'avaient alors pas pu m'aider, mais maintenant que des adultes m'ont recueilli dans leur maison et que nous nous y retrouvons, nous avons tout loisir de faire connaissance. Les fillettes me racontent comme elles sont très amies, et me montrent aussi les chatons. Les chats et chatons étaient omniprésents dans les fermes en Roumanie et en Ukraine, ils commençaient à me manquer, me voilà donc ravi d'en voir à nouveau jouer dans cette maisonnette.

Le cosaque de станица Маркинская [stanitsa Markinskaja]

30.09.2018 *

« я козак! » (Je suis un cosaque !), m'annonce fièrement Jenja. Cultivateur et marchand de pastèques, il est facilement reconnaissable avec sa grande barbe blanche taillée en carré. Je me dis que ce style est typique des cosaques, même si je ne sais quasiment rien de ce peuple. Je me souviens seulement que les cosaques sont mentionnés dans le roman de Jules Verne *Michel Strogoff* comme un peuple guerrier et nomade de Russie.

En quittant la route principale pour chercher un hébergement au village de Martinskaja, j'ai déjà aperçu le barbu avec sa voiture et sa remorque pleine de pastèques, et j'ai immédiatement pensé qu'un cultivateur tel que lui m'accueillerait volontiers. Mais il m'a dépassé et je l'ai perdu de vue. Dans le village quelques personnes m'envoient à l'auberge, mais je ne les écoute pas et continue mes recherches. Je finis par croiser à nouveau l'homme aux pastèques, il me fait venir chez lui.

L'hébergement des voyageurs est-il une règle chez les cosaques ? Ou est-il simplement un bon chrétien qui n'a pas oublié que c'est aussi un principe biblique ? Le fait est que quand il me présente à sa femme d'abord légèrement réticente il lui réplique quelque chose comme « Voyons, c'est un humain, c'est un voyageur, évidemment qu'on va l'accueillir ! »

Jenja me montre l'épée cosaque de ses ancêtres. Elle n'est plus affûtée depuis longtemps, elle n'est plus qu'un symbole, les mœurs ayant changé, les combats ayant cessé. Il me montre aussi un livre qu'ils ont écrit ensemble, lui et sa femme : il s'agit de poèmes, de cantiques et de prières, des textes dédiés à l'Amour et à Dieu. Il m'en dédicace un exemplaire en russe, et me demande d'écrire quelque chose en français pour eux dans la couverture de leur propre

exemplaire. Échange de bénédictions écrites, nous ne pourrons ainsi pas nous oublier.

Éléments linguistiques et culturels : je connais les mots деревня [djerevnja], le village, и город [gorod], la ville. Or Jenja me parle de станица [stanitsa] concernant Markinskaja. Voyant mon interrogation, il m'explique la différence : les villages suffisamment grands pour comporter une église, et plus précisément les villages cosaques sont nommés ainsi. Les cosaques ont également leur propre drapeau, que Jenja brandit fièrement : aux couleurs russes rouge et bleue s'ajoute une bande jaune ainsi qu'une image du Christ et les mots « Бог с нами»¹⁹, ce qui signifie « Dieu est avec nous »

Le lendemain matin, pas question de me laisser dormir : Jenja doit partir au travail, et avant cela nous voulons déjeuner ensemble. J'éprouve une certaine frustration de ne pouvoir déjeuner comme je l'entends, en commençant par un fruit - de la pastèque par exemple, puisqu'ils en ont à profusion - et en continuant à l'occidentale avec du pain, du beurre et de la confiture. Non, la pastèque, c'est pour le dessert, me dit la femme. On commence obligatoirement par une salade et des pommes de terre à l'aneth. Au final il sera plus facile de s'adapter aux coutumes locales que de vouloir absolument suivre mes habitudes, mais concernant le premier repas de la journée ce n'est pas facile, quelque chose se plaint en moi.

Après les incontournables photos dans le jardin fleuri en souvenir de la rencontre, ils m'offrent une pastèque qui alourdit sensiblement ma remorque bien que je choisisse la plus petite, et c'est parti pour une nouvelle journée.

¹⁹ [bōh s nami]

Saluton kamarado !

J'arrive vers 14 h 00 à Волгодонск - Volgodonsk, l'une des villes les plus importantes de la région. Je traverse de nombreuses rivières ou canaux liés au fleuve Don - le fleuve russe qui se jette dans la mer Noire - et aperçois à l'Est une grande étendue d'eau ainsi qu'un vaste port commercial. C'est par un lac artificiel ainsi que par le canal qui s'en suit que sont reliés deux fleuves, la Volga et le Don, d'où le nom de cette ville.

Le centre-ville atteint, je pique-nique seul à une table d'un café mobile, puis je parcours la place lentement en poussant mon vélo, hésitant à continuer maintenant vers un village ou à rester ici aujourd'hui, visiter un peu et trouver un hôtel - oui, dans les villes, se faire héberger à l'improviste n'est pas si simple qu'en campagne.

C'est alors qu'une heureuse et improbable rencontre m'aide à prendre une décision.

« *Saluton kamarado !* » me lance une femme arborant un grand sourire.

Sous l'effet de surprise, cela me prend quelques secondes pour réaliser que la femme me salue en espéranto. Ici, en Russie ! Elle a vu mon drapeau et s'est dit, aussi surprise que moi : « Tiens, un espérantiste, ici à Volgodonsk ?! ». Elle est la seule espérantiste de la ville, avec son élève, me dit-elle, quelle chance donc de la rencontrer, dans cette ville de cent mille habitants ! Elle se nomme Elena, nous commençons par aller boire un verre au restaurant voisin.

Elena s'arrange pour me faire une place dans son petit appartement au onzième étage d'un immeuble. Lorsque je m'apprête à laisser mon vélo dans le couloir du rez-de-chaussée, elle me dit : « Tu veux continuer ton voyage à pied ? » Je l'avais pourtant cadenassé à un tube métallique, mais voyant son expression dubitative je suis son conseil et emmène le tout dans les étages. Par

chance l'immeuble comporte un ascenseur suffisamment grand nous facilitant la tâche.

Son ami Sergueï nous rejoint le soir et il commande un taxi pour nous emmener quelque part. Après avoir traversé la ville nous nous arrêtons dans un quartier calme, presque à la campagne. Derrière une haie, le grand canal, celui qui relie les fleuves. Nous le longeons à pied sur une cinquantaine de mètres et nous nous asseyons sur la rive, Sergueï sort de son sac une bouteille, des verres et des biscuits. Nous trinquons donc à notre rencontre pendant que la nuit tombe en appréciant la tranquillité du lieu et la présence de l'eau. Sergueï et Elena me confient que s'ils m'ont emmené ici, ce n'est pas seulement pour le canal, mais c'est aussi, espèrent-ils, pour y voir un grand bateau cargo, comme il en passe parfois. Nous attendons donc, et au bout d'un certain temps le voilà, silencieux, imposant, avançant lentement afin de ne pas trop déranger les berges. Avec ses nombreuses lumières illuminant soudain la nature, le bâtiment donne, durant son passage, une impression de magie.

02.10.2018

En repartant de chez Elena je m'arrête dans un petit marché pour acheter une portion de noix. On ne trouve pas ce type de marché en Suisse, mais en Russie ils sont fréquents. Sur un trottoir le long des immeubles d'un pâté de maisons des gens s'installent sur de petits tabourets et y vendent à même le sol le fruit de leurs récoltes ou de leur travail : fruits, noix décortiquées, fruits séchés, ainsi que chaussettes en laine. Des femmes continuent à tricoter dans la rue tout en vendant leurs œuvres.

C'est alors qu'un vieux marchand de raisin se lève de sa chaise et s'approche de moi à l'aide de sa canne. « Vous êtes le voyageur de Suisse, n'est-ce pas ? Vous étiez il y a deux jours à Markinskaja ? », me demande-t-il. Comment le sait-il ? L'homme m'explique alors que le cosaque Jenja est son ami et que ce dernier lui a parlé de moi.

Nous nous amusons de nous rencontrer à présent ici et le marchand m'offre du raisin. « Merci, mais j'en ai déjà, lui dis-je, cela m'en fera trop. » « Mais tu n'en as pas de celui-ci, je te recommande de le goûter aussi ! » Ma réserve de raisin s'agrandit donc, et ma remorque s'alourdit encore un peu. Malheureusement le raisin ne se conserve pas longtemps dans un sac en plastique... Mais l'essentiel ici est encore une fois l'échange humain, et cet homme est visiblement heureux de pouvoir m'offrir son raisin. De plus les fruits se trouvant en abondance, ma propre gestion alimentaire prend une importance secondaire.

Un vent violent souffle contre moi. Par chance le ciel est clair et la température agréable, mais il m'est extrêmement difficile de pédaler à l'encontre de ce vent, si bien que je ne dépasse pas les 7 km/h et souvent je suis même contraint de marcher alors que la route est à plat. Je suis fatigué et la migraine ne saurait tarder, mais mon principal souci est le fait que la prochaine localité, la ville de Zimovniki, se situe encore à une trentaine de kilomètres et à ce rythme je n'y serai pas avant minuit. Bien sûr je pourrais bivouaquer, mais me souvenant de ma dernière expérience de nuitée en tente dans le vent, je n'en ai pas la moindre envie.

Je tente alors le stop, mais sans grand succès : le trafic est rare, et seuls les grands véhicules pourraient me prendre, et ils ne me prennent pas. J'arrive alors dans une zone de la route en travaux. On refait l'asphalte, ce qui rend mon avancée encore plus pénible, mais me donne aussi de l'espoir : des ouvriers, et, parqué sur le côté, leur minibus de transport, le même modèle que celui utilisé dans le pays pour les ambulances. « Vous allez par là, à Zimovniki ? », je leur demande. « Oui, dans une vingtaine de minutes. » J'attends volontiers, pourvu qu'on m'y emmène avant ce soir !

L'église de Zimovniki et le prêtre Jurij

Зимовники [zimovniki], 15 h 30. Mon chauffeur me dépose à l'entrée de la bourgade, vers une auberge. Mais vais-je vraiment m'installer dans cette auberge ? Il est encore tôt, j'ai le temps de visiter, d'autant plus que le vent ne souffle pas du tout aussi fort dans la localité qu'en campagne. J'apprends bientôt que Zimovniki est une *stanitsa*, comme Markinskaja, je suis donc à nouveau chez des cosaques.

Alors que j'observe l'auberge de loin, une voiture s'arrête dans le carrefour et l'un de ses deux occupants s'approche de moi. La voiture a un aspect de voiture de service - de quel service, je l'ignore - et l'homme porte un uniforme faisant vaguement penser à la police. Quand je lui dis que je ne sais pas encore où je passerai la nuit, il me propose de venir chez lui, mais seulement après la fin de son service, soit à 20 h 00. Très bien, je l'attendrai donc.

Mais une deuxième rencontre va modifier ce projet.

Je passe par l'église pour la visiter. Une belle église orthodoxe, pas très grande. Après un bref recueillement dans l'édifice, je m'assieds sur son escalier, juste parce que j'ai le temps. C'est alors qu'un homme à l'air à la fois sérieux et bienveillant - la cinquantaine, courte barbe grisonnante - vient s'asseoir à mon côté. Il me pose quelques questions habituelles, mais pas trop, moins que les autres, avec plus d'intelligence, me semble-t-il : moins curieux et plus altruiste. Il me propose de le suivre pour boire un thé, et me conduit dans la cuisine de la maison de paroisse.

L'homme se nomme Jurij, il est le prêtre de l'église et habite la petite maison à côté. Se montrant extrêmement sympathique et chaleureux envers moi, et par ses fonctions ecclésiastiques il me fait penser au pasteur de ma propre église - ce dernier vit également juste à côté de la chapelle mennonite dont il s'occupe.

L'heure avance, et en plus du thé Jurij me sert un véritable repas. Il me dit que si je le désire, je peux aussi passer la nuit là, dans cette cure : bien que les pièces de l'étage soient en travaux, l'une d'elle est équipée d'un lit. J'accepte la proposition, cela m'évitera d'attendre 20 h 00 ou peut-être plus tard, d'ici à ce que l'autre homme rentre du travail. Je demande juste à Jurij de lui téléphoner afin de l'avertir. Il rentre ensuite chez lui manger auprès de sa femme, me laissant seul dans le bâtiment. Avant de monter dormir, j'écris à la grande table de cette salle à manger paroissiale.

Le lendemain matin, mon ange-gardien m'apporte à déjeuner, et avant mon départ il me montre un local où sont déposés de nombreux vêtements que des gens donnent, que d'autres peuvent prendre. Il me dit de me servir. Mon équipement est bon, je n'ai pas besoin de grand-chose, si ce n'est d'un foulard supplémentaire, ou d'une écharpe, la saison froide arrivant. Je trouve une petite écharpe blanche tricotée, elle me servira tout au long de mon voyage, parfois au cou, parfois en bandeau sur la tête.

03.10.2018

Le vent est avec moi aujourd'hui. Merci. En milieu de journée, pique-niquer dans le vent ne m'attire cependant guère, alors après avoir posé mon vélo contre un banc de la petite cour de l'école d'un village minuscule, j'hésite à déballer ma nourriture. J'observe alentour, à l'affût d'un endroit mieux abrité, et interroge deux femmes passant par là.

Je ne comprends pas tout ce qu'elles disent, mais je crois qu'elles envisagent de m'inviter chez elles, mais elles doivent d'abord téléphoner, demander à leurs maris, s'assurer qu'ils sont à la maison. Ils ne sont pas là, ce n'est donc pas possible. Pas possible si le mari n'est pas là ? La culture est différente, ces femmes portent un foulard leur cachant les cheveux. Elles m'envoient au magasin, à cent mètres de là. Pourquoi aller au magasin ? Il n'y a pas de table, ni à

l'intérieur, ni à l'extérieur. Elles insistent, je finis donc par y aller voir et me présente au commerçant.

L'arrière-boutique est en travaux, en travaux comme d'innombrables lieux que j'ai déjà visités, comme la moitié des habitations où l'on m'a hébergé, depuis la Roumanie. Entre des étagères vides et des matériaux de chantier, une petite table - un bureau en fait - encombré par divers outils. Le commerçant la libère aussitôt et m'apporte une chaise, sa femme me prépare du thé et chauffe une boîte de purée de pommes de terre pendant que je fais ma salade. Un jeune homme passant par là achète une glace au magasin et me l'offre. Quelle surprise ! Me prend-il pour un démunis, où veut-il simplement avoir l'honneur de, lui aussi, offrir quelque chose au voyageur ? La commerçante remet la glace pour moi dans un congélateur en attendant l'heure du dessert.

Bien que je me trouve dans un magasin et que le thé, le café, et la purée en proviennent, on ne me fait rien payer, je suis invité. Pourquoi ? Encore une fois, le voyageur semble être considéré dans leur culture comme une personne sacrée, à honorer, à aider.

Quelque chose est différent ici. Je ne sais encore rien précisément, mais j'observe. Depuis Zimovniki j'ai parcouru une trentaine de kilomètres sur la longue route toute droite en direction du Sud-Est, et j'ai le sentiment de me trouver sur une route de transition vers un autre peuple, un peuple proche-oriental, un peuple musulman... J'ai l'impression de quitter l'Europe, ici, progressivement. Je me dirige insensiblement vers Махачкала [maħačkala]- ou Makhatchkala, comme on l'écrit d'ordinaire en français - capitale du Daghestan, et on m'avait bien dit que cette région était particulière, et différente du reste de la Russie : « Maħačkala ? Ce n'est pas la Russie, m'a-t-on dit, les gens sont noirs ! »

Certes ils ne sont pas noirs, mais leur peau est effectivement un peu plus foncée qu'en Europe. Serai-je donc déjà au Daghestan ?

J'apprendrai bientôt que non. Malgré les apparences, il me reste une étape essentielle à franchir avant cette fameuse république. Cependant l'église de Zimovniki sera bel et bien la dernière église chrétienne que j'aurai vue en Russie.

Красностепной [Krasnostjepnoj]

Vingt kilomètres plus loin, une route secondaire mène à un village. Il n'est que 16 h 30, mais il serait raisonnable d'y aller car le village suivant n'est que vingt-cinq kilomètres plus loin et la nuit tombe tôt à présent. Cependant alors que je réfléchis en mangeant quelques noix, une voiture s'arrête et cinq hommes en sortent. La situation semble effrayante, mais je reste persuadé qu'ils me veulent du bien... et encore une fois mon intuition est la bonne. Ils me demandent si tout va bien, si j'ai besoin d'aide, et m'invitent à venir chez eux au village suivant, du nom de Krasnostjepnoj. J'ai vu ce nom sur la carte, cela semble loin de la route et perdu au milieu de rien. Mais puisqu'on m'y invite, puisqu'on m'y attendra, je peux me permettre d'arriver de nuit. Qu'il est agréable de savoir que je n'aurai pas à chercher un hébergement en arrivant, que la question est déjà réglée.

Les kilomètres se succèdent sur la route déserte, une heure passe, la nuit tombe, et j'atteins bientôt le carrefour. Une voiture arrêtée, phares allumés, ils m'ont attendu. Six kilomètres encore sur une route de campagne, je suis la voiture qui roule à mon rythme. Au bout de la route, elle s'arrête. L'un de ses occupants me guide à pied à travers le village. Tout est silencieux. Dans la nuit je ne perçois pas la configuration des lieux et ne comprends pas encore pourquoi l'on a parqué là, loin de leur maison, mais bientôt la réponse se fera évidente : dans ce village, il n'y a pas d'asphalte, seulement de la terre, un peu d'herbe et de la terre qui devient boueuse quand il pleut.

Dans la maisonnette de Daguir la lumière est allumée, l'ambiance est chaleureuse. Au repas, des œufs brouillés, du pain et des tomates conservées dans la saumure. Chacun se sert d'œuf à l'aide de son pain, dans la poêle au milieu de la table. Cette façon de manger me rappelle la communauté azerbaïdjanaise avec laquelle j'ai vécu en Allemagne il y a quelques années. Cela se confirme, je suis entré dans le monde musulman. Le type de toilettes est également un signe : pas de siège, généralement pas de papier mais toujours de l'eau à disposition.

04.10.2018 *

Je reste ici aujourd'hui dans ce petit village loin de toute civilisation, chez ces gens si accueillants dans leurs simples maisonnettes sans eau courante, sans Internet. Si, Jenja possède un appareil capable de capter Internet par satellite, il me le met à disposition. Dans ce lieu retiré, nos objets électroniques semblent être des anachronismes, et le fait même que l'électricité arrive au village me semble incroyable.

Jenja m'a amené pour la nuit dans la maison de ses parents. Sont-ils morts ? Il ne me le dit pas, mais cela me semble probable : il me laisse seul dans ce logement où le mobilier et beaucoup d'objets semblent abandonnés, inutilisés. À en croire certains objets décoratifs, Jenja est de famille chrétienne.

Le village est donc mixte sur le plan religieux, avec une majorité musulmane. Tous cohabitent visiblement en harmonie, aucun n'est l'étranger, aucun n'est l'envahisseur ou le colon de l'autre. Les origines peuvent être différentes, mais cette terre semble être neutre, et les cultures s'y mélangent.

Daguir ne travaille pas. C'est chez lui que nous mangeons et passons beaucoup de temps autour de la table par cette journée pluvieuse. Nous buvons du thé et bavardons avec divers visiteurs. Originaire de Makhatchkala, il est du peuple koumik, me dit-il.

J'apprendrai qu'il s'agit de l'un des peuples musulmans du Daghestan, dont la langue ethnique est apparentée au turc.

Î Jenja et Daguir jouent à un jeu de table qu'ils appellent нарды [narde] ou [nardi], un jeu inventé en Azerbaïdjan selon eux, mais dont l'origine remonte vraisemblablement à la Mésopotamie. On y joue dans toute la région caucasienne, soit en Russie, en Azerbaïdjan, en Arménie, en Géorgie et en Iran. Il ressemble à ce que certains nomment en Europe le backgammon. J'essaie d'en apprendre les règles, mais ma compréhension du russe se montre malheureusement insuffisante, à moins que ce ne soit Daguir qui ne sache pas m'expliquer. Donc pour l'instant j'observe, cependant mon tour de jouer viendra bientôt.

Aujourd'hui Daguir cuisine le poisson qu'il a pêché dans le lac voisin, j'en mangeraï, comme j'en ai mangé en Roumanie à pareille occasion. J'ai déjà mentionné que j'étais végétarien, et encore une fois mon intuition, mon ressenti me disent de faire des exceptions durant mon voyage.

Il y a aussi Murad, le fils de Daguir, il doit avoir dans les vingt ans, ou un peu moins. Lorsque la pluie cesse nous faisons le tour du village avec un de ses amis. Nous passons devant Lénine. Les statues de Lénine ont été retirées des places publiques à la chute du régime soviétique, mais celle-ci, bien loin des regards politiques, a échappé à la razzia. En effet, qui viendrait vérifier ici ?

Je réalise à peine comment on peut vivre si isolé du monde. Ce village presque sans rues, dont les maisons sont simplement alignées le long des champs, a tout de même son école et son magasin. Il se situe à huit kilomètres de la route, à trente de la première ville, il est entouré de champs, de pâturages et de steppe - surtout de steppe - à perte de vue. Î Jenja m'emmène voir la vastitude du paysage en tracteur, il me laisse conduire sur les pistes droites, j'y prends plaisir, ressentant la puissance du véhicule tout terrain,

roulant dans la boue, dans les flaques, sans crainte de salir ni de s'enliser. Le soir nous rentrons ensemble ses vaches à l'étable. Elles ne sont pas dans un enclos, elles sont libres, mais où iraient-elles ? Elles ne s'aventurent pas dans le désert, elles restent paître dans la steppe proche.

Xypyλ [Hurul]

05.10.2018

La prochaine ville est Элиста / Elista. On m'a dit qu'il y avait là des bouddhistes, et on m'a parlé de quelque chose à y voir qui se nomme xypyλ [hurul]. Des bouddhistes en Russie ? Et qu'est-ce que ce fameux *hurul* ? Cela m'intrigue, j'irai voir.

Le vent est avec moi pour continuer vers le Sud-Est, mon petit drapeau cesse de s'agiter vers l'avant et tombe en position neutre lorsque j'atteins les 30 km/h.

Une bourgade sur la gauche, une station-service et un café sur la droite, je m'y abrite pour manger rapidement. Et là, surprise, une tête connue fait son apparition : c'est Murad ! Il se rend en car à Makhatchkala et doit prendre ici une correspondance.

Il me reste cinquante-cinq kilomètres jusqu'à Elista, j'aimerais y être avant la fin de l'après-midi : chose facile, avec ce vent qui me pousse j'y serai en moins de deux heures, me dis-je. Mais c'est sans compter la crevaison que je découvre en sortant du café. Une épine sur le terrain sauvage de Krasnostjepnoj, sans doute.

Le temps de défaire mon chargement, de réparer, de trouver un compresseur pour regonfler car ma pompe s'avère inefficace, et de remonter le tout, une heure a passé : atteindrai-je encore mon but avant la nuit ? Sur la place devant le café attend un car. Son chauffeur me salue joyeusement en revenant des toilettes, et me propose de m'emmener pour me faire gagner du temps. « Tu n'as pas besoin de

payer quoi que ce soit, jusqu'à Elista ce n'est rien ! Et nous pouvons mettre le vélo dans la soute, pas de problème ! »

Puisque c'est gratuit, pourquoi refuser ? Les voyageurs de ces cars embarquent d'ordinaire pour plusieurs centaines de kilomètres, alors en effet, cinquante ce n'est rien. Mais tout de même, le fait qu'il me prenne gratuitement n'est pas européen. Je découvre de plus en plus que d'autres choses sont possibles ici.

16 h 30, le car me dépose au carrefour. La ville s'étend au nord, juste de l'autre côté d'un petit val. Voici donc Elista, je la vois bien dans son ensemble depuis le plateau à peine surplombant celui sur lequel je me trouve. Une femme passe par là, probablement une habitante de ce quartier périphérique. Avant de descendre dans la cité proprement dite, je m'adresse à elle : « Bonjour, dites-moi, on m'a parlé d'un certain *hurul*, savez-vous où cela se trouve ? » « Là, au centre ! » En se tournant vers la ville, elle me désigne un bâtiment - un monument - plus grand que tous les autres, carré, et orné de formes particulières. Je comprends alors que ma question peut lui paraître bête, car *hurul*, c'est le grand temple, le centre principal de la ville. Bien visible, je ne pourrai aucunement le manquer.

Ayant remercié la dame, je descends donc la rue qui mène au centre, et me rends directement au fameux temple.

Majestueux, entouré d'un vaste jardin, il s'élève magnifique devant le bleu du ciel, avec ses colonnes rouges, ses dorures, ses toitures superposées d'un style oriental bien typique. Un véritable temple bouddhiste, c'est donc cela que les Russes nomment *hurul*. Une série de petites pagodes abritant chacune une statue d'un sage, du Bouddha ou d'une divinité bordent les allées, et pour atteindre la grande porte sculptée, un large escalier de pierre.

Un autre monde. Jusque-là je n'avais vu ce genre d'édifices qu'en photo ou en peinture, et à présent m'y voici. Je ressens le sacré, j'ai hâte d'y entrer. La culture bouddhiste et ce type d'architecture

étaient liés dans mon modèle de pensée au Tibet et à la Chine. Mais ici je suis en Russie, pays où j'ignorais que le bouddhisme était pratiqué. Lorsque à cent kilomètres de là on m'a parlé des bouddhistes d'Elista, j'imaginais qu'il s'agissait d'une communauté minoritaire, animant peut-être d'une manière exotique l'un des quartiers... mais je découvre au contraire que le bouddhisme est la religion principale pratiquée dans cette ville, et plus précisément dans la république de Kalmoukie dont Elista est la capitale.

Les habitants, les Kalmouks, sont un peuple différent. Ils parlent russe, certes, mais ne ressemblent pas aux autres Russes, ni aux Russes chrétiens, ni aux Russes musulmans. Leurs visages ressemblent plus à ceux des Chinois ou des Mongols, dont ils sont d'ailleurs issus.

Il me vient alors une pensée : où commence l'Asie ? La frontière entre les continents européen et asiatique est délimitée, on me l'a toujours dit, par la chaîne de l'Oural - plus au Nord et plus à l'Est - et aussi par le détroit du Bosphore à Istanbul - plus au Sud et déjà à l'Ouest. Mais ici le passage est flou, sur quel continent suis-je donc ? Je ne me sens plus du tout en Europe, mais est-ce « officiel » ? Je pose alors la question à une vieille femme avec qui je suis entré en conversation sur le trottoir. « Здесь, это не Европа, а это тоже не Азия... это Россия²⁰ » : Ici, ce n'est pas l'Europe, et ce n'est pas non plus l'Asie... c'est la Russie. »

La Russie, ou du moins une partie de celle-ci, probablement cette partie où je me trouve, entre la mer Noire et la mer Caspienne, est donc une sorte de « zone franche » n'appartenant à aucun continent officiel. Et cette femme ne se dit ni européenne, ni asiatique, bien que ses origines remontent plutôt du côté de l'Asie.

J'ai toujours eu un a priori positif vis-à-vis des bouddhistes, et je me rends rapidement compte de son bien-fondé et de leur

²⁰ [zdes, eta nje Evropa, a eta tojje nje Azija... eta Rosija]

effective bienveillance. Une fois ma visite du temple effectuée je commence à m'enquérir d'un hébergement, et je rencontre ДЖОН [Djon] - ou John, comme on l'écrit chez nous. Jeune Kalmouk pratiquant, il prend à cœur de m'aider et il prend tout le temps qu'il faut pour s'assurer que je ne dorme pas à la rue, même si lui-même ne peut pas m'héberger, et même si les hôtels sont pleins. Il me parle de son chef, un Autrichien du nom de Clemens, un brave type, dit-il, qui pourra peut-être m'héberger et surtout parler allemand avec moi. Nous l'attendons des heures sur la rue alors que la nuit tombe, mais il ne vient pas ce soir, il est occupé. Finalement John me conduit par une ruelle en face du temple, le long d'un immeuble en chantier, à une caravane ; Piotr, son vieil ami, y passe la nuit en tant que gardien du chantier. Ce dernier nous fait entrer, nous offre un thé, et nous convenons que je dormirai là, sur la deuxième banquette.

« Merci, Djon, merci Piotr, de m'accueillir ainsi, de m'aider malgré le peu de place, moi qui débarque de l'Ouest. »

« Notre maître a dit qu'il fallait aider notre prochain, alors je t'aide, c'est normal. », me répond Djon. Encore une fois il fait bon fréquenter les gens qui ont une spiritualité, qui sont engagés dans leur religion. Christianisme, islam ou bouddhisme, les principes de base sont les mêmes, et l'entraide en fait partie.

06.10.2018

Le lendemain je décide de passer la journée dans cette ville, j'ai envie de m'en imprégner. Me retrouver ici au sein de ce peuple oriental, dans cette ville si particulière est comme un rêve pour moi : encore une fois une simple route m'a fait passer comme d'un monde à un autre. Elista est une ville spéciale qui me fascine, parce qu'elle est au carrefour des peuples et des cultures, entre Orient et Occident.

Le fameux expatrié autrichien vient faire ma connaissance le

matin à la roulotte. Clemens semble vivre plus confortablement que la plupart des autochtones - sa grosse voiture luxueuse en atteste - et il entreprend ici de grandes choses : il fait construire des restaurants, et aussi des yourtes de luxe pour touristes, avec salle de bain et chauffage au sol. Il m'explique qu'il préfère la Russie à l'Autriche parce qu'il peut y travailler comme programmeur informaticien dans des entreprises plus grandes, plus importantes. Cela sonne étrangement pour moi, c'est différent de ce à quoi j'aspire personnellement - plus de simplicité - pourtant Djon a dit vrai, Clemens est un bon gars. Il me consacre deux heures de la matinée pour me guider dans ma visite.

Sur le plateau en dehors de la ville se trouve un autre temple, plus petit mais plus authentique que celui du centre. Plus ancien, son emplacement a été déterminé par le Dalaï-Lama lui-même lors de l'une de ses visites. Clemens et moi entrons, nous déchaussons, et sommes accueillis par un lama du monastère voisin. Après que nous avons médité et admiré les nombreuses décorations, le moine nous offre des poignées de petits chocolats, tradition locale : les « конфет » [konfjet] sont visiblement très populaires en Russie de manière générale, ce sont des friandises emballées séparément, mélange de bonbons et de chocolats, tout le monde en a, tout le monde en offre. Et ici dans les temples, un grand bol en est rempli à l'entrée, tout visiteur peut y contribuer, et chacun se sert.

Il me laisse ensuite à la pagode, au centre-ville. Sur le conseil de Clemens je me décide, après trois mois de voyage, à acheter une carte prépayée locale à mettre dans mon petit appareil de haute technologie. Même en Suisse mon smartphone n'en avait jamais reçu, mais il faut dire que dans mon pays cette option, la carte sim, est moins utile qu'en voyage, et surtout plus onéreuse. Je n'aime pas cette technologie par principe, mais dois reconnaître qu'elle est bien utile, et plaisante. Dès son activation, j'entre en communication

audiovisuelle avec mes parents se trouvant à des milliers de kilomètres et leur montre la place, la pagode, j'ai de la joie à leur faire partager mes surprises en ces lieux.

Je flâne, je photographie, j'écris... et ensuite ? Que faire seul ici de mon après-midi ?

Les cartes postales sont difficiles à trouver, à croire que personne n'en utilise dans ce pays. Finalement quelqu'un vend près du temple des images qui feront office de cartes postales. Dans le sous-sol du temple, il y a une bibliothèque, un coin tranquille où je m'installe pour les écrire.

Je passerais bien la soirée en compagnie... Cela tombe bien car lorsque je retourne à la caravane, Djon est là, avec un certain Aktan. Ils sont en voiture et me proposent de m'emmener avec eux. Par contre je ne comprends pas très bien leur plan, car un mot russe porte à confusion : ils parlent de купаться [kupatsja], qui signifie généralement « nager, se baigner ». J'imagine donc que nous allons à la piscine, idée qui me ravit en cette occasion. Ce que je ne savais pas, c'est que ce mot est parfois aussi utilisé simplement dans le sens de « se laver, se doucher ». Je suis donc un peu déçu lorsque, arrivés chez Aktan, on m'envoie bêtement prendre une douche dans sa salle de bain. Pourtant oui, c'est utile car depuis mon arrivée à Elista je n'avais pas eu l'occasion de me laver.

Aktan est ouzbèke. Beaucoup d'Ouzbèkes ont immigré ici. Lui et ses amis préparent un repas typique de chez eux, et ils nous invitent pour le souper.

Dans la caravane, allongés sur nos couchettes, Piotr et moi regardons la télévision. Des films fantastiques américains... puis Piotr change de chaîne et s'arrête sur un film russe montrant la Seconde Guerre mondiale. Des bombardements, du stress au front, de la souffrance... Je n'aime pas les films de guerre, je n'ai pas besoin qu'on me remonte la folie humaine. J'essaie de l'expliquer à Piotr,

mais pour lui c'est important de voir ce film pour ne pas oublier l'histoire, et il m'explique beaucoup de choses en russe, en s'imaginant que je comprends tout.

07.10.2018

Piotr et moi nous séparons ce matin quand il rentre chez lui et ferme la caravane. Je vais déjeuner seul sur la place de la pagode, je prends le temps, parle avec les gens intrigués, puis pédale jusqu'au vieux temple que Clemens m'a montré hier, il est sur ma route.

Là, je converse encore un peu avec le lama fort sympathique, et ce dernier m'offre un paquet de biscuits quand à midi je reprends enfin la route à travers les steppes.

Lola : un minuscule hameau le long de la route, et un café. Le patron m'invite encore une fois à pique-niquer à l'intérieur, à l'abri du vent, et m'offre le thé, le café et des œufs au plat. L'homme collectionne les monnaies étrangères, alors voilà l'occasion de faire un petit cadeau en échange de tant de bienveillance : sa plus grande joie sera de recevoir un franc suisse, seule pièce suisse que je porte encore sur moi, je la retrouve en fouillant mon sac, au fond de ma trousse de toilette. Outre cette pièce suisse, je lui offre aussi quelques centimes roumains et des *bryvnias* ukrainiennes, qui alourdissaient encore mes bagages.

17 h 30. Le soleil descend déjà sur l'horizon, mais j'arrive au village de Kevjudi, je le distingue depuis le carrefour.

Une vieille femme rentre ses moutons, je m'adresse à elle pour la nuit. Elle téléphone à son voisin Juri, il nous rejoint et m'emmène chez lui. Appelons cela une ferme : trois petites maisons ne comportant qu'un seul niveau ; l'une pour dormir, l'autre servant de cuisine, et la troisième probablement de lieu de travail. Pas d'asphalte évidemment dans la cour. Derrière la basse-cour, un cabanon de

toilette, je suis étonné d'y trouver de la lumière. Dans la chambre qu'on m'attribue, une grande photo du Dalaï-Lama.

09.10.2018

À Азгир [Azgir], je pensais trouver une auberge lorsque j'y suis arrivé hier soir, car d'une part c'est une ville et d'autre part je passerais volontiers une soirée seul, sans devoir me présenter auprès de nouveaux hôtes et sans dépendre de personne. Mais lorsque je me suis renseigné, on m'a à nouveau emmené chez un habitant.

Cent cinq kilomètres aujourd'hui, record devenu rare. Mon hôte m'a réveillé à 5 h 30 parce qu'il devait partir au travail et fermer la maison. Cela m'a d'abord fâché, mais je lui en suis finalement reconnaissant, car ainsi je profite pleinement de cette belle journée ensoleillée. Une voisine - sa mère peut-être, sa tante, ou sa sœur, je ne sais plus - venait lui apporter quelque chose, à 6 h 30 du matin, mais il était déjà parti. Elle me trouve là, devant la porte, avec un morceau de gâteau de la veille en guise de déjeuner. Elle m'invite alors à entrer chez elle pour prendre un déjeuner plus copieux en compagnie de ses enfants - ou petits-enfants - qui se préparent pour l'école.

Le camion

Левокумское [Levokumskoje]. Le soleil s'est couché en beauté sur la steppe ; derrière moi, je me retournais régulièrement pour l'admirer se rapprocher de l'horizon entre les arbres de la haie. Et puis j'arrive aux abords de cette nouvelle bourgade. Je suis bien décidé à me payer l'auberge, et en voici justement une au bord de la route. Comme les autres auberges de bord de route, elle est fréquentée principalement - pour ne pas dire exclusivement - par des camionneurs. Deux d'entre eux fument dehors, ils me recommandent l'établissement, j'entre donc.

Les deux charmantes jeunes filles de l'accueil s'enthousiasment de voir arriver chez elles quelqu'un à vélo plutôt qu'en camion, et de surcroît un étranger. Il est amusant de les voir faire mon lit avec gaieté, se prenant en photo avec moi à tout bout de champ.

En prenant le repas du soir, j'engage la conversation avec un jeune camionneur qui me paraît plus sensible que les autres, plus intellectuel. Il se nomme Amir. Je lui dis que je me rends à Makhatchkala, il s'y rend également et me propose de faire le voyage ensemble. Trois cent cinquante kilomètres, à vélo j'en aurais encore pour cinq jours, tandis qu'en camion nous y serons demain.

10.10.2018

J'avais programmé mon réveil à 6 h 00, mais Amir me réveille à 5 h 30 : il veut partir tôt, très tôt. Je m'habille en vitesse, bois le café servi au bar, et charge mon vélo dans le poids lourd bleu d'Amir, derrière des palettes contenant des milliers de boîtes de haricots. Ce matin la place presque vide devant le motel est méconnaissable : des dizaines de camions s'y sont arrêtés pour la nuit, encombrant tout l'espace, si bien que les chauffeurs devront se coordonner pour le départ, afin de se débloquer les uns les autres. Les moteurs bourdonnent déjà, nous embarquons dans la cabine et attendons notre tour.

Rouler en poids lourd est excitant pour moi, c'est la première fois. La cabine est haute, surplombant les autres véhicules, et relativement confortable. Pas de siège passager dans celui-ci, mais une couchette sur laquelle je prends mes aises, assis ou couché.

En début d'après-midi nous atteignons les abords de la mer Caspienne, longeons la côte et arrivons bientôt à Makhatchkala. L'immensité de cette capitale m'inquiète, je crains de m'y sentir oppressé comme cela m'arrive parfois quand les rues n'en finissent

pas, le trafic est dense et la campagne inaccessible. Des heures d'attente dans les embouteillages sur une artère à quatre pistes dans chaque direction. Comment pouvons-nous nous faufiler ici entre ces milliers de voitures avec un aussi grand véhicule que le nôtre ? Nous avançons, lentement mais sûrement.

Toutefois l'incident arrive. Une voiture un peu trop proche sur notre droite, nous touchons, son rétroviseur se casse. Amir n'y est pour rien, il ne pouvait pas la voir, et je crois que l'automobiliste a tenté de nous dépasser. Nous nous arrêtons, Amir sort, s'excuse, l'homme est dépité, mais que pouvons-nous faire ?

De l'attente encore devant l'entreprise où l'on déchargera les haricots... une fois.

On nous sert un repas dans une cafétéria, on commence enfin à décharger, palette par palette, la nuit tombe, il est 20 h 00 quand nous remettons finalement mon vélo dans la grande remorque vide et reprenons la route pour Mekegi.

Мекеги [mekegi] est un petit village de montagne à une centaine de kilomètres au sud de Makhatchkala, c'est là qu'habite Amir. À Makhatchkala il est convenu que je me rende chez un espérantiste, Ahman, avec qui je suis en contact depuis plusieurs mois. Mais celui-ci n'est pas chez lui ces jours, il rentrera le 13 octobre d'un séminaire, m'a-t-il écrit. En attendant donc son retour, la meilleure option est que j'accompagne Amir chez lui, il m'hébergera deux ou trois jours.

Cinquante kilomètres le long de la mer, puis c'est l'ascension. Des virages, de petites routes raides, et enfin un parage laborieux dans un étroit chemin de cailloux en pleine pente au-dessous de la maison familiale, mille cinq cents mètres d'altitude. Tout cela avec le poids lourd.

Le Caucase

11.10.2018

En me réveillant ce matin je sors sur la terrasse et ressens un bonheur intense de me trouver en ce lieu. Silence, vaste paysage montagneux, air frais mais agréable, soleil. Cela me rappelle les Alpes, Les Crosets par exemple, au-dessus de Val-d'Illiez en Valais, où j'ai passé les vacances de mon enfance. J'aime l'altitude, être au-dessus des villes, surplomber les vallées... J'avais presque oublié combien la montagne me faisait du bien, après quatre mois le long des fleuves et sur les basses plaines. Oui, ce lieu a quelque chose des Alpes, mais il est aussi différent, comme plus austère, plus sauvage. C'est l'Asie, c'est le Caucase.

Je lis que le Daghestan a longtemps fait partie de l'orbite perse, d'où son islamisation. Il est brièvement devenu un *oblast* russe en 1860, puis obtient le statut de République de Russie en 1921. Il faut savoir que les républiques de Russie possèdent une certaine autonomie par rapport au reste de la Fédération russe. Elles ont leur propre constitution - ce qui n'est pas le cas des *oblasts* de la « grande » Russie - et peuvent notamment déterminer leurs langues officielles, utilisées parallèlement au russe qui reste la langue interethnique. La Kalmoukie dans laquelle je me trouvais il y a quelques jours est aussi une république, ainsi que la Tchétchénie et l'Ingouchie que je traverserai prochainement.

Une promenade, a priori seul car Amir est occupé. Se rendant au village voisin en voiture, il me dépose le long de la route et me suggère de rentrer à pied. Mais à peine s'écoulent cinq minutes qu'une voiture s'arrête et ses occupants, deux jeunes hommes, me proposent de me faire visiter la région.

Sans grande hésitation je prends place à l'arrière. Certains diront que c'est insensé, mais au Daghestan les paradigmes sont

différents : à part peut-être un accident - ils roulent à une vitesse que l'on qualifierait ici de déraisonnable - je n'ai rien à craindre. Nous marchons sur une crête, d'où le panorama est époustouflant, puis longeons les bords d'un canyon d'une grande beauté. Arrivant vers une antenne de télévision, mes compagnons proposent de l'escalader. Ce serait interdit en Suisse, l'est-ce ici ? Cela n'a aucune importance.

Le soir Kazim m'invite à manger chez lui.

Merci pour ces découvertes et ces rencontres d'une grande richesse. Je dois cependant faire attention à une chose : à Mekegi je suis l'hôte de mon chauffeur Amir, c'est un honneur pour lui que je mange et dorme en sa maison, je ne dois pas le trahir.

12.10.2018

J'ai deux jours pour retourner à Makhatchkala à vélo, deux jours qui me permettront de visiter un peu les montagnes sans me presser. Et puisque les habitants sont si accueillants, mon gîte est assuré.

De la descente au milieu d'un paysage aride, puis des forêts aux couleurs automnales, une gorge, je m'arrête pour admirer. Sur les rochers, des plantes basses, des fleurs, et une plante notamment qui m'interpelle : seraient-ce des edelweiss ? L'edelweiss est pour moi une fleur mythique, dont on parle beaucoup dans les Alpes mais qu'on ne voit jamais. Je ne la connais donc que par l'intermédiaire de photos et de dessins, mais ce que je vois ici, en plein Caucase, m'y fait sérieusement penser. Et si elle est devenue une plante rare en Europe, qui dit qu'il en soit de même ici ? Je ne pourrai malheureusement jamais vérifier si j'en ai réellement vu, ou s'il s'agit d'autre chose.

Сергокала [Sergokala]. Je pensais seulement y prendre mon repas de midi, retirer de l'argent au bancomat et acheter du pain...

et je me retrouve à y passer la nuit. On m'interpelle, on m'invite à manger, puis à rester. Très bien, je reste, mais l'après-midi j'aimerais en profiter pour aller marcher en forêt au bord de la rivière : le vélo me convient comme mode de transport, mais pour vraiment profiter de la nature, j'ai besoin d'être à pied, sans mes bagages. La conception de l'excursion des autochtones s'avère être différente de la mienne...

Omar m'emmène en voiture dans son village d'origine à trente kilomètres de là. Je lui dis que j'aimerais marcher, il me promet que l'endroit est beau.

Charmant village, en effet. Il me conduit jusqu'à la rivière, ralentit, et fait demi-tour. Au village nous sommes invités chez son frère pour boire le thé.

« Et la promenade ? Je veux marcher ! » Ma frustration est telle que j'insiste, tant pis si mon attitude leur paraît impolie. « Je peux aussi y aller seul pendant le thé », leur dis-je. Omar finit par m'accompagner, il ne veut pas me laisser seul, il ne veut pas me perdre. Nous nous avançons donc le long de la rivière à l'entrée d'une vallée, le sentier se fait de plus en plus sauvage, Omar n'a pas de chaussures adaptées pour la marche, pourtant il me suit aisément par les îlots, le long des gués, presque les pieds dans l'eau. Il finit même par admettre que cela fait du bien de prendre ainsi son temps dans la nature. Omar n'a d'ordinaire pas le temps de se promener, mais il est actuellement en vacances, me dit-il. Vive donc les vacances !

Au retour, nous passons devant un cimetière, il arrête la voiture. « Attends-moi là. »

Je l'observe de loin. Il se recueille devant une tombe, en arrose les fleurs. Est-ce son père ? Il m'a dit qu'il était mort il y a vingt ans, quand il était enfant.

Lorsqu'il revient dans la voiture, je remarque une larme sur son visage. Une fois la portière refermée, je m'enquiers :

- « всë хорошо?²¹» (tout va bien?) ; «моя жена»²² (ma femme).

Sa femme est décédée il y a trois ans, me raconte-t-il, elle était malade. Je suis ému de sa tristesse.

Le thé chez le frère de Omar prend la forme d'un repas, mais les choses se compliquent pour moi. La viande est l'aliment principal ici, et je n'en mange pas. J'accepte une nouvelle fois de goûter au poisson dont je mange lentement un petit morceau par politesse : il est beaucoup trop salé à mon goût. Le bouillon et le fromage ne me plaisent pas non plus, trop salés également, et trop gras. Et pas mieux concernant une sorte de pain-gâteau salé aux herbes. Que faire si je n'aime pas la nourriture de ce pays ? J'ai soudain peur d'en souffrir.

Lorsque finalement on apporte le thé, on apporte aussi du miel censé accompagner ce dernier. J'en étends sur du pain blanc, voilà au moins quelque chose de mangeable pour l'étranger difficile que je fais.

Une observation ici : seuls les hommes mangent au salon. Il y a certes des femmes dans la maison, mais elles n'apparaissent que pour nous servir, puis retournent dans la pièce voisine. Pourquoi ne profitent-elles pas de la rencontre avec nous ? Je suis quelque peu attristé de cette façon de procéder. J'aimerais pouvoir dire que cette culture est juste différente de la mienne, pas « inférieure », mais le fait est que certains de ses aspects me dérangent.

Après ces mots pessimistes, rassurons-nous tout de suite : je me rendrai bientôt compte que ni la nourriture « spéciale » ni les rencontres dont les femmes exploitées sont exclues ne sont des généralités au Daghestan. Non, je trouverai par la suite systématiquement quelque chose de plaisant à manger, et passerai

²¹ [vsjo ñarašo?]

²² [maja ñena]

bien des soirées en compagnie de groupes composés aussi bien de femmes que d'hommes.

Makhatchkala

13.10.2018

Une demi-journée encore dans le pré-Caucase, et je rejoins le bord de mer.

À Manaskent, juste après la ville de Manas, on construit une nouvelle mosquée. Comme je ralentis à la recherche de toilettes, des hommes m'abordent et m'invitent à aller partager un repas dans le demi-sous-sol de la mosquée en travaux. Une grande table carrée, de simples bancs bas, une douzaine d'hommes sont installés tout autour, on me fait une place d'honneur. Chacun se sert de soupe, de pain, puis de thé et de chocolat. Qui mange ici au fait ? Des hommes, des jeunes ainsi que des aînés, visiblement des ouvriers du chantier et des membres de la communauté religieuse, dont l'un fait figure d'ancien avec sa longue barbe blanche.

Quand je demande s'il est possible de visiter la mosquée, on me répond que tout est possible. « всё можно!»²³. Effectivement tout est possible au Daghestan, car ce n'est pas dans la mosquée que l'on m'emmène, comme je l'imaginais, mais sur son toit ! À l'un des quatre minarets d'angle est fixé un élévateur de chantier, une sorte d'ascenseur rudimentaire ; j'y prends place avec deux autres personnes. Et puis mes guides me font signe de les suivre, nous arpentons par quelques planches le toit aux lattes apparentes. La couverture est à peine commencée, en revanche une belle et grande coupole cuivrée et à la pointe dorée orne déjà le centre de ce toit carré.

Atteignant un autre minaret, nous y pénétrons et montons dans les étages à l'aide de simples échelles de bois. L'ascension se

²³ [vsjo mojno]

poursuit dans la petite tour de briques jusqu'au balcon supérieur. J'aime monter sur ce qu'il y a de haut... sur les montagnes, les tours, les clochers des cathédrales. Et maintenant on me laisse monter sur un minaret d'une grande mosquée, c'est juste incroyable, surtout dans les circonstances du chantier, si simplement, de manière si informelle. D'en haut la vue est splendide : la mer d'un côté, les montagnes de l'autre, et la ville de Makhatchkala au loin, le long de la côte.

Махачкала [Mahačkala] (oui, en français on écrit « Makhatchkala », c'est plus long). Après avoir traversé la moitié de la mégapole dans un intense trafic, je parviens en fin d'après-midi à l'adresse d'Abdurahman - dit Ahman - l'espérantiste avec qui je suis en contact depuis plusieurs mois.

Dans la cour du bloc d'immeubles une troupe d'enfants s'agglutine autour de moi. Tous curieux et de bonne volonté. Quand je leur montre l'adresse figurant dans mon petit livre, l'un d'eux m'indique l'entrée exacte et actionne la sonnette de l'appartement numéro 31. Il faut savoir que dans les immeubles russes, les noms des habitants ne figurent ni à côté des sonnettes, ni aux portes des appartements. En revanche ces derniers comportent chacun un numéro qu'il est indispensable de connaître.

Ahman descend dans la cour, voilà donc mon ami dont le visage m'était encore inconnu ! Jovial, il explique aux enfants qui je suis, et tous nous aident à monter mes bagages chez lui : vélo, remorque, sacs et sacoches.

Olga, l'amie d'Ahman, vient manger avec nous, c'est elle qui cuisine. Puis arrive son ami Aju que Ahman me présente comme « *la granda artisto* » (le grand artiste). En effet, Aju dessine bien.

À 21 h 00 ils commandent un taxi, car il est samedi et chaque samedi soir un club d'amis dont Ahman fait partie se retrouve dans un bar au centre-ville. Du haut de ses septante ans il en est d'ailleurs

l'aîné, et je ne m'attendais pas le moins du monde à ce qu'il m'emmène en discothèque ! Mais voici donc son monde. Il me présente à ses amis - ils ont entre trente-cinq et soixante ans - et nous nous installons dans des canapés autour d'une table pour boire des verres et manger des chocolats.

La musique est vivante, on se met bientôt à danser, on se défoule. Qu'il est surprenant - et réjouissant - pour moi de voir ces gens de cette génération s'amuser ainsi, danser à la manière disco comme le font les jeunes. Hier j'étais en Asie, et ce soir dans ce club j'ai l'impression de me trouver à nouveau en Europe : que de la modernité, et plus la moindre trace de l'islam. Ici par exemple les femmes en mini-jupes et décolletés s'amusent autant que les hommes, ce qui semblait impossible dans les montagnes à quelques kilomètres de là. Par ailleurs il semble que de nombreux vrais Russes (originaires du peuple russe, et non des peuples daghestanais) vivent à Makhatchkala, ce qui en fait une cité cosmopolite relativement européanisée.

15.10.2018

Les *marchroutkas* (маршрутка de маршрут, qui signifie l'itinéraire) sont des minibus circulant en ville sans horaire précis mais suivant chacun un itinéraire. Comme service de transport indépendant, ils sont comparables à des taxis collectifs : on n'achète pas de billet, on paie directement au chauffeur. À Makhatchkala on paie en sortant, dans d'autres villes on paie en entrant, selon la coutume locale. Hier, du fait que Ahman annonce la présence de l'étranger que je suis, le chauffeur nous fait monter devant et nous offre la course.

Aujourd'hui j'expérimente seul ce moyen de transport - avec une certaine anxiété, certes, car il ne faudra pas manquer l'arrêt. Je me promène en ville, cherche des cartes postales que je ne trouve pas - les gens savent ce que c'est, me suggèrent quelques kiosques,

les postes et autres magasins, mais personne n'en vend. Je fais un tour sur la plage, puis rentre chez mon hôte.

Dans le *marchroutka* j'entame la conversation avec une passagère. Elle me demande où je séjourne, je lui réponds chez un ami que je connais par l'espéranto. À ma grande surprise elle me dit alors trois mots en espéranto ! Elle a reçu quelques leçons, me raconte-t-elle, il y a longtemps, à l'université, mais elle a tout oublié. Son professeur était évidemment Abduharman.

Ahman invite régulièrement l'un ou l'autre de ses amis le soir, pour manger ou juste boire un thé. C'est ainsi que je fais la connaissance de Samil, ainsi que de Zalina et de ses filles.

Le jour suivant je suis invité à visiter un musée gratuitement et à m'y faire guider - encore un honneur que je reçois en tant qu'étranger. Un musée d'histoire et d'archéologie. Il était prévu qu'Ahman m'accompagne, mais il n'a pas le temps, je devrai donc me passer de traduction. En revanche Samil et Zalina profitent de l'occasion pour venir visiter ce musée et jouir de la visite guidée en tant que « mes amis ». Nous prolongeons tous trois l'après-midi dans un salon de thé-karaoké. Zalina chante quelques chansons sur la piste, elle est douée, elle danse tout en chantant... je la rejoins, je danse avec elle. Nous nous promenons au bord de la mer ensemble, elle m'accompagne chez Ahman, nous nous rapprochons insensiblement et une fois, cela arrive, elle m'embrasse sur la bouche.

LE BUT DU VOYAGE

J'ai fait un rêve. J'ai rêvé que je rentrais chez moi, que je retournais voir mes parents après une très longue absence. Une absence d'une année, peut-être plus. J'arrivais à vélo par la petite route qui descend au chalet où ils vivent, le chalet de mon enfance. La forêt, les feuilles mortes sur la route, je retrouvais les virages que

je connais bien, et j'arrivais à la maison. Je retrouvais mes parents avec émotion, mon père, ma mère.

En me réveillant, j'éprouve un mélange d'amertume et de soulagement : j'aurais aimé être avec eux, et à la fois je suis content d'être encore en voyage, que l'aventure continue. Être rentré subitement serait prématuré.

La nuit suivante, je refais exactement le même rêve.

18.10.2018

En tant qu'ancien journaliste réputé, Abduharman est invité à participer à un congrès dans les auditoires du Musée d'Histoire Nationale, regroupant des gens de la « haute société » de Makhatchkala. Comment a-t-il obtenu un badge de participant pour moi aussi, je l'ignore. Un apéritif. Ahman me présente fièrement à ses connaissances du monde culturel : des professeurs, des journalistes, des écrivains... Nous assistons à l'une des conférences. Le thème ? Je l'ai oublié... le développement de la culture au Daghestan, ou quelque chose comme ça. Je comprends relativement peu de ce qui se dit durant ces discours, comment donc ne pas commencer à m'ennuyer ?

Mais une idée me préoccupe, une chose à laquelle je pense sans cesse depuis hier. Je sors alors le petit bloc de feuilles du sac distribué aux congressistes, ouvre la tablette de mon siège et écris : « La ville de Makhatchkala deviendra-t-elle le point le plus à l'Est de mon voyage ; l'Arrivée ? »

Déjà de temps à autre lorsque j'étais sur la route en Ukraine, puis en Russie, j'ai ressenti le mal du pays, et je me suis demandé si vraiment je continuerais loin en Asie comme prévu. Je me suis vite convaincu de venir au moins jusqu'à Makhatchkala, lieu important de mon itinéraire par sa situation géographique et par le fait que Abduharman y vive. C'était important pour moi de venir chez lui, car c'est grâce à lui que j'ai obtenu un visa pour la Russie.

Mais à présent ? Mon but était de faire le tour de la Terre, mais surtout de le faire avec plaisir, avec enthousiasme. Maintenant j'ai la possibilité de changer de plan, de choisir une alternative plus facile et plus courte. J'ai essayé d'acheter un visa pour l'Azerbaïdjan, pays que je devrais traverser pour atteindre l'Iran, mais il y a un problème technique qui m'empêche de le payer. Est-ce un signe ? De même concernant les bateaux entre l'Iran et l'Inde, cela semble plus compliqué que ce que j'avais imaginé. Si je le veux vraiment c'est sans doute possible, mais plus difficile à trouver que ce qu'on m'a laissé entendre.

Et puis une idée a germé dans ma tête : l'idée d'une route qui me mènerait chez moi, un itinéraire intéressant passant par l'Europe du Sud, la Turquie notamment dont je ne connais rien mais qui m'intrigue, et l'Italie dont je veux apprendre la langue. L'idée est attirante. Dois-je la suivre, ou continuer vers l'Est selon le projet initial ?

Je me souviens alors d'un livre que j'ai lu, *Conversation avec Dieu*. L'auteur raconte avoir eu une réelle « conversation » par écrit avec Dieu : il aurait écrit ses questions dans un cahier, et au fur et à mesure Dieu lui aurait répondu en guidant sa main et sa plume afin que la réponse soit écrite elle aussi. Pourquoi ne ferais-je pas de même ? Que ce soit réellement Dieu qui réponde en tant qu'entité externe, ou plutôt quelque chose en moi-même, mes sentiments ou mon subconscient, peu importe. Ce sera une aide, que d'écouter et d'écrire.

J'écris donc : « Dieu, aide-moi à sentir ce qui sera le mieux pour moi. »

« Vraiment ? - Rentrer chez moi, à vélo. » (Je ressens de la joie en écrivant cette phrase.)

Durant dix ans j'ai aspiré à ce voyage vers l'Est, plusieurs fois je ne voyais plus d'autre but dans ma vie que de faire le tour du

Monde. Et maintenant en moins de quatre mois je viens de vivre tant d'expériences que je ne ressens plus le besoin de continuer pendant une année. Mais tout de même un tel changement dans mon plan de vie est drastique, il s'agit d'une grave décision qui occasionne de grandes émotions.

Si je me fie au souvenir de ce qu'étaient mes pensées et de ce que je ressentais il y a une année, je devrais continuer. Mais ce que je ressens actuellement n'a-t-il pas plus de validité ? Certainement, car l'aventure vécue jusqu'ici m'a changé, m'a transformé.

Plusieurs fois dans ma vie j'ai dû prendre une décision, quant à continuer quelque chose de difficile, ou y renoncer. Il s'agissait de travail et d'études, il y avait des conséquences si je renonçais, et l'espoir d'un diplôme si je persévérais. Si je renonçais, on (moi, mes parents, la société j'en avais l'impression) considérerait cela comme un échec. Maintenant pour une raison similaire j'hésite à « arrêter », à choisir la variante facile. « Que pensera mon père », je me dis.

Mais cette fois il n'y aura pas de conséquences, il n'y aura pas d'« échec ». Cette fois je suis libre.

Mais que ferai-je une fois rentré en Suisse ? Seule cette interrogation m'inquiète dans l'idée de raccourcir mon voyage : mon plan de vie n'est toujours pas défini. Le sera-t-il un jour ?

Maintenant je suis assis dans une salle de conférence du Musée d'Histoire du Daghestan, des gens parlent sur la scène, tout semble très officiel mais le public s'ennuie. Mon niveau de russe est trop faible pour suivre, il est donc compréhensible que je m'occupe en écrivant par exemple, mais visiblement certains de mes voisins attendent eux aussi une partie plus intéressante, quoique quelques intervenants semblent parler de manière plus vive et attrayante, comme c'est le cas de la femme qui vient de prendre la parole.

Le lendemain matin ma décision est prise, je ferai cap sur l'Ouest. Je me sens bien ainsi : plus de soucis de visas et de traversée

des océans, et je me réjouis à l'idée de rentrer jusque chez moi à vélo. Si je continuais pour un tour du globe, ou pour quelques milliers de kilomètres supplémentaires vers l'Est, je ne sais pas si je pourrais vraiment rentrer à vélo, ou si je devrais une fois abandonner mon vélo. Alors qu'en rentrant maintenant, j'ai toutes les chances d'arriver avec mon équipement de départ. Je me réjouis aussi à l'idée de revoir les miens dans moins de temps que ce que j'imaginais, dans seulement trois ou quatre mois au lieu d'une année ou plus encore. Toutefois je ne voudrais pas que le voyage se termine ici : je suis véritablement heureux d'avoir le retour à effectuer, par une autre route qu'à l'aller.

Quel est en réalité le but de mon voyage ? Est-ce un but géographique ? Non. Le but est le voyage lui-même, l'expérience de la distance, les rencontres avec les habitants, la vie avec eux. J'ai atteint ce but sans avoir besoin d'accomplir le tour de la planète. J'ai vécu des choses qui m'ont déjà transformé. Le projet de faire le tour du globe était un projet fou. Pas impossible, certes, mais fou. Je sais que certains l'ont encore, je connais des cyclistes qui se rendent en tout cas en Chine, que de route ils ont encore ! Tant mieux. Me concernant je n'en ressens plus le besoin, je suis comme passé à autre chose ; à une vision dépassant celle de parcourir un nombre record de kilomètres. Tant mieux.

Les gens. Tout au long de ma route, j'ai fait la connaissance de tant de personnes déjà. Des gens à qui je pense régulièrement et qui garderont toujours une place dans mes souvenirs, une place dans mon cœur. Des gens, et encore d'autres gens. Que ferais-je des centaines - des milliers peut-être - de personnes que je rencontrerais encore en Inde et en Chine ? Non, il est préférable que leur nombre reste limité.

Je sais à présent que le monde est vaste. N'avoir goûté qu'à un échantillon de cette vastitude me suffit déjà pour le comprendre.

C'est bien ainsi. Tout ceci me conforte et me permet d'avancer sans regret dans ma nouvelle direction. Merci.

Mais qu'est-ce qui m'a réellement aidé à prendre ma décision, alors que durant trois jours la question me tourmentait ? C'est d'une part ma petite « conversation avec Dieu », et d'autre part d'avoir « écouté mon cœur ». Ce qui, je le crois, revient au même. Un ami m'a une fois raconté qu'il avait voyagé en écoutant son cœur, c'est-à-dire en allant dans la direction qui le faisait vibrer, qui le rendait joyeux. J'ai donc pratiqué en méditation l'exercice suivant : fermer les yeux et s'imaginer mettant en pratique l'une des alternatives, puis l'autre, et observer ce qui se passe en soi, à quel moment notre cœur bat le plus fort. Et il a battu plus fort quand je me suis visualisé en train de rentrer.

21.10.2018 *

Voici déjà une semaine que je suis à Makhatchkala, je prends décidément goût à la vie de cette ville, et Ahman me garde volontiers chez lui, l'entente est bonne. Il est samedi, nous sommes retournés au club ce soir, et sommes rentrés tard. La nuit avance et je ne dors pas, j'écris à la table basse du salon.

Ahman est un homme singulier. Par sa carrière professionnelle de journaliste de télévision, beaucoup de gens le connaissent et le respectent. Il fréquente des gens importants dont il me fait faire la connaissance, des politiciens et des artistes. Un jour par exemple nous sommes invités dans la riche maison du poète Bagaudin, à l'occasion de l'inauguration de son nouveau livre. Des discours ennuyeux, certes - chaque convive a préparé le sien, le contenu est semblable de l'un à l'autre, me raconte Ahman - mais ce monde est intéressant à connaître. La maison est une sorte de musée littéraire : des bibliothèques sont emplies de livres riches en culture locale, romans et recueils de poésie des grands auteurs russes et

daghestanais. Je regrette de ne pas mieux connaître le russe pour pouvoir les lire.

En tant que son hôte espérantiste, j'ai également l'honneur de rencontrer son cercle d'amis plus intimes, et même ses nombreuses amoureuses. En effet, malgré son grand âge Ahman profite de la vie comme s'il avait trente ans de moins et s'avère être un grand amant. Combien de femmes le visitent-elles ? Je ne sais pas exactement, mais j'en connais au moins trois : Olga, Anna et Zariana. Olga est une grande femme un peu plus jeune qu'Ahman, la cinquantaine. Elle enseigne dans une école secondaire de Maâckala, elle en est même la vice-directrice. Quant aux deux autres, elles doivent avoir entre trente et quarante ans seulement. Elles viennent le soir, apportent à manger, cuisinent, mangent avec nous puis repartent plus ou moins tard, ou parfois ne repartent pas.

Je n'ai pas encore tout compris de son mode de vie, mais je suis fasciné, ou plutôt amusé. Ce soir c'est Zariana qui est venue. Elle porte un foulard comme certaines femmes musulmanes, mais elle finit par l'enlever devant moi. L'islam pratiqué au Daghestan n'est pas très strict : seulement certaines femmes portent le foulard, et visiblement selon leur humeur et les circonstances. Zariana nous accompagne au club, et là-bas, pas question de foulard.

Attente.

Nous avions prévu d'aller visiter Derbent, une ville voisine digne d'intérêt par son ancienneté et sa citadelle, cela fait quelques jours d'ailleurs que le projet plane, mais notre chauffeur potentiel se désiste encore. L'heure avance, il est trop tard pour y aller en bus ou en train. Zalina nous rejoint et jusqu'à midi, elle, Ahman et Zariana discutent et cherchent le meilleur moyen, le moins cher et le plus pratique, de nous rendre à Derbent demain. Mon aide est inutile et voyant le soleil au-dehors, je m'impatiente, je veux sortir, aller me promener à la plage, à défaut de partir en excursion.

Enfin vient le temps de se dégourdir, Zalina rentre chercher

ses filles, puis me rejoindra au bord de la mer. Elle me fait découvrir un chemin au-delà de la plage, l'allée devient un sentier, les bruits de la ville disparaissent et sur les rochers se tiennent quelques pêcheurs. Raïska, la plus jeune fille de Zalina, me prend par la main. Elle voudrait déjà me prendre comme père, mais puis-je vraiment la laisser m'appeler « papa » ? Son père est mort quand elle avait trois ans, me raconte-t-elle. Sa sœur Risala est autiste et très timide, mais je la vois aujourd’hui s’ouvrir peu à peu. Elle me sourit, quel bonheur !

Lors de mes précédentes sorties à la plage, j’ai sympathisé avec les tenanciers d’un café, Magamet et Hâbibat, un vieux couple qui prend le temps d’accueillir les passants dans la plus grande convivialité. Ils m’ont adopté comme leur fils dès que je leur ai raconté comment je suis arrivé ici, et je retourne régulièrement leur rendre visite, boire un thé avec eux. Aujourd’hui j’y invite Zalina et ses filles, nous nous installons dehors, avec théière et pâtisseries. Magamet et Hâbibat ne vendent pas de pâtisseries, mais je connais une boulangerie un peu plus loin, entre la plage et la passerelle du chemin de fer.

Lorsque la nuit tombe nous retournons ensemble chez Ahman. Ce dernier est absent, mais j’ai la clé et Zalina propose de cuisiner quelque chose, elle m’envoie faire des courses à l’épicerie voisine, la petite Raïska m’accompagne. Décidément nous sommes en famille, et nous nous sentons à la maison dans l’appartement d’Ahman !

Zalina a perdu sa mère en août, elle me l’a dit l’autre jour, lorsque nous marchions sur la plage. Quant à son père, il est décédé il y a longtemps. Mon amie est donc orpheline. Elle pense souvent à ses parents et me recommande avec insistance d’aimer les miens. Je les aime, et pense aussi à eux, au-delà de la distance géographique

qui m'en sépare à présent. Pour Zalina, ce n'est pas juste quelques milliers de kilomètres qui les séparent, mais la mort. Maintenant nous dansons tout en cuisinant dans la cuisine d'Ahman, et Raïska choisit la musique sur Internet. Elle met alors une chanson triste qui parle d'un enfant dont la mère meurt. Pourquoi cette chanson maintenant ? Zalina apprécie, mais se rappelle bien sûr son propre sort et se met à pleurer contre moi, en dansant. Je pleure aussi.

Pour la troisième fois durant mon voyage on se confie à moi concernant des proches décédés. À Istria en Roumanie, puis Omar, et maintenant Zalina. La mort fait donc partie de la vie...

22.10.2018

Ahman et moi devons remplir un formulaire d'enregistrement pour mon séjour en Russie. Tout est à écrire à la main en caractères cyrilliques dans de petites cases, surtout sans erreur, sinon on nous envoie tout recommencer. Tâche administrative fastidieuse, j'en ai mal à la tête. Le formulaire semble autoriser les caractères latins ; je ne transcris donc pas mon nom ni ma ville natale en cyrillique, mais au bureau administratif - à la poste en fait - on me renvoie, il fallait le faire. Ahman imprime un nouvel exemplaire. Mais comment écrit-on « La Chaux-de-Fonds » en russe ? Plus simplement qu'en français en fait, juste phonétiquement : « Ла-Шо-де-Фон » (La šo-de-fon).

Une fois le formulaire correctement récrit nous nous rendons à nouveau à la poste... On nous renvoie encore une fois : il manque le numéro de ma carte de migration. Carte de migration ? Qu'est-ce que c'est ? Suis-je censé posséder une carte de migration ? Un vague souvenir me revient alors, d'avoir reçu un petit papier à la douane le mois passé, lors de mon entrée en Russie. Mais je ne lui ai pas donné grande importance une fois toutes les barrières passées, je pensais

qu'il n'était utile qu'au sein de la douane, ensuite je l'ai peut-être jeté, ou perdu.

Que faire ? Sans carte de migration la postière ne peut valider mon enregistrement, et sans enregistrement nous risquons une amende et d'autres problèmes à ma sortie du pays, imagine Ahman. Me laissera-t-on même repasser la frontière ? Nous envisageons de nous rendre demain dans un autre bureau afin de retrouver le fameux numéro, démarche compliquée et sûrement pas gratuite. Décidément, vive l'administration russe !

Ce soir je fouille encore mes sacs : aurais-je tout de même ce papier quelque part ? Il ne se trouve dans aucune poche, aucune fourre... mais quand je scrute le fond de mon sac à dos, ma main tombe finalement sur un petit papier froissé, coincé sous mes cahiers. Des caractères cyrilliques... C'est ça, c'est ma carte de migration ! Je la reconnais maintenant, je l'ai moi-même remplie à la douane de П.П.П. Просяне, elle porte le timbre officiel.

Le lendemain je retourne donc à la poste avec la fameuse carte, tout fier de l'avoir retrouvée.

En attendant que la cheffe arrive - la seule personne au courant du fonctionnement des enregistrements migratoires - je partage un thé et des chocolats avec les employées en pause. Elles me proposent même quelques *kourzés*, une sorte de raviolis aux herbes qu'elles se réchauffent au four à micro-ondes de l'office postal. L'ambiance est sympathique, elles rient en suggérant que je les épouse et les emmène en Suisse.

Après un temps de plaisanteries, la cheffe revient et prend ma carte de migration. En la lisant elle prend soudain un air inquiet, elle réfléchit. Y-a-t-il encore un problème avec ce formulaire qui nous donne tant de fil à retordre ? Elle me parle de dates, mais je ne comprends pas où elle veut en venir. Elle téléphone alors à Ahman puis me renvoie chez lui. Il m'expliquera, me dit-elle. À ma grande déception, elle me rend encore une fois tous les documents.

Que se passe-t-il donc ? demandé-je aussitôt rentré.

Et voici : en lisant la date à laquelle je suis entré en Russie, la postière a constaté que c'était il y a presque un mois. Or, un enregistrement doit se faire durant la première semaine de séjour dans le pays. Maintenant c'est trop tard, a-t-elle dit : si elle transmet le formulaire avec ces dates-là à l'administration générale, il ne sera pas accepté. Mais ce n'est pas grave, nous rassure-t-elle : tant que je ne me fais pas arrêter par la police pour mauvaise conduite, personne ne dira rien si je n'ai pas fait d'enregistrement. Il n'y aura pas d'amende, pas de conséquences.

23.10.2018

Des journalistes sont venus hier, l'entretien était divertissant à côté des ennuis de formulaires. Aujourd'hui d'autres nous rendent visite, représentant divers télévisions et journaux. Ceux de la Télévision de la République du Daghestan restent longtemps, ils tiennent à faire un bon reportage. L'homme filme, la femme nous pose des questions. Cela me plaît, c'est un grand honneur pour moi que de leur répondre. Après une discussion dans le salon d'Ahman lors de laquelle je leur montre ma carte géographique et mon livre de voyage, nous sortons dans la rue, je réinstalle ma remorque au vélo afin de jouer mon arrivée.

Et une heure après nous recommençons tout pour les suivants, re-racontons toute l'histoire, de mon voyage et de l'espéranto.

16 h 00. Les journalistes sont partis, nous sommes libres. J'aspire à voir la mer, à passer du temps sur la plage avant que le soleil ne se couche. Je prends mon vélo et m'aventure dans le trafic, traverse en vingt minutes une partie de la ville bruyante, arpente les avenues bondées de voitures pour parvenir, au-delà du boulevard, du mur blanc et de la voie ferrée, en ce lieu calme au bord de l'eau, telle une île de sérénité. Oui, cette plage est bien mon endroit préféré

de Makhatchkala, et plus précisément le café de mes amis. Comme chaque jour Magamet et Hâbibat sont là, contents de me voir. Je leur confie mon vélo pendant que je fais quelques pas dans le sable, puis les rejoins pour boire un thé lorsque la nuit tombe. Je leur suis déjà un fidèle. Makhatchkala est une grande ville, et pourtant l'esprit convivial et amical des villages où tout le monde se connaît existe aussi, du moins ici, c'est cela que j'aime.

Le soir, Ahman m'annonce qu'il a reçu un téléphone de la Télévision Nationale à Moscou : ils nous envoient leur délégation daghestanaise. Nous avions prévu d'aller - enfin - voir Derbent et sa fameuse citadelle demain, mais voilà que tout s'arrange, même le moyen de nous y rendre : l'équipe de télévision nous propose d'aller faire le reportage à Derbent, ils nous prendront à 7 h 30 demain matin en minibus, ce qui permettra de transporter également mon vélo. Évidemment, filmer le voyageur sur son engin sera plus intéressant pour eux.

Arrivant à la porte de la cité antique, le reporter organise les premières prises de vue, nous montons des scènes, il me demande de pédaler sur la grand-rue, devant la ville, le caméraman me suit en voiture. Un véritable jeu. Quelles images garderont-ils au final ? Et le reportage sera-t-il bel et bien diffusé ? Je l'ignore, mais peu importe, je leur fournis tout ce qu'ils veulent avec plaisir, l'excursion en vaut la peine.

Дербент - Derbent. Cité stratégique de cinq mille ans, (ou seulement deux mille ans, les historiens ne sont pas tous d'accord) une porte sur la Route de la Soie entre le Sud - l'Iran - et le Nord - la Russie. Sa situation est bien particulière, à la fois au bord de la mer et au pied du Caucase. La forteresse s'élève majestueuse sur le flanc de la montagne. De là-haut il devait être facile de repérer les navires marchands s'approchant du pays.

Nous avons particulièrement de la chance de visiter ce lieu dans le cadre d'un reportage journalistique, car ainsi nous entrons gratuitement à la citadelle. Un cameraman professionnel me filme en train de visiter, d'admirer les remparts, le panorama, de toucher les vieilles pierres, la situation est réellement amusante.

En clôture de l'expédition nous sommes conviés en mon honneur, les journalistes, Ahman et moi, dans un restaurant chic par le maire de Derbent et ses collègues importants. Quelqu'un fait un discours, on porte des toasts : on ne boit pas sans un argument, sans une raison, on lève toujours les verres en l'honneur de quelqu'un ou d'un événement. Bien sûr, moi aussi je dois me lever et dire quelques mots.

Ahman aime raconter des anecdotes. En voici une sur lui-même, qui m'a bien amusé.

Il n'aime pas le café sans sucre, et voici que tous les suciers de la cuisine sont épuisés - sauf celui qui contient un peu de sel par erreur, mais il ne compte pas évidemment. Malgré une fouille approfondie des armoires, impossible de retrouver le moindre paquet de sucre en réserve. Que faire, à une heure où les magasins sont fermés ?

En désespoir de cause il fouille aussi son bureau - on ne sait jamais - et dans une caisse déposée là durant le récent déménagement de la cuisine (il a reçu de nouveaux meubles de cuisine de sa cousine), un petit paquet de sucre apparaît. Quelle joie alors pour Ahman, qui pourra ainsi boire son café avec le sourire !

25.10.2018

Olga, celle qui est enseignante, m'a demandé de venir parler de mon voyage dans sa classe. Me voici donc à nouveau dans une école, comme au village de Kalmikovka, sauf que celle-ci est bien plus grande et je n'en verrai pas tous les élèves, je passe plus

inaperçu. Je me retrouve devant une classe d'adolescents, comme lorsque je faisais des remplacements en Suisse. La seule différence est que les élèves d'ici parlent russe, et pas français, mais ce n'est qu'un détail.

Ahman est là pour traduire, mais il arrive que je réponde à leurs questions directement en russe, notamment lorsqu'il s'absente une minute, ou après la leçon quand les élèves viennent m'interroger en privé.

Une jeune fille pose une question intéressante, elle me demande de parler de mon pays. Que dire de la Suisse à une classe de jeunes Daghestanais ?

Automatiquement je me mets à comparer, parle des différences que j'ai remarquées entre nos pays. « En Suisse tout est proche, les routes sont plus courtes qu'ici entre deux villes. Dans les campagnes suisses les vaches sont enfermées derrière des clôtures, tandis que les maisons des hommes sont moins barricadées, elles ont rarement un mur d'enceinte. En Suisse les conduites d'eau fonctionnent bien dans toutes les maisons et l'eau du robinet est bonne à boire. Mais un repas au restaurant coûte plus cher qu'ici et les gens sont en moyenne moins ouverts, il est plus difficile de faire connaissance. Les familles sont généralement moins soudées, les gens déménagent, personne n'habite à la fois avec ses parents et ses grands-parents, comme c'est souvent le cas ici. »

Halloween

27.10.2018

J'ai vu Zalina hier soir pour la dernière fois. J'espérais marcher avec elle et ses filles au bord de la mer, mais le temps était maussade, elles n'ont pas voulu sortir. Elles sont venues tard chez Ahman, elle a apporté une spécialité culinaire appelée *cudu*, c'était bon. Mais plusieurs amis du club sont là pour préparer le « sketch

d'Halloween » et il était difficile de passer réellement du temps ensemble. J'ai joué au *nardi* - Ahman me l'a finalement appris - avec Raïska et Rissala, puis elles sont parties, je me suis senti seul. Je partirai demain de Makhatchkala, je ne sais pas si Zalina souhaite encore me revoir une fois. Peut-être le souhaite-t-elle, mais nous n'y parviendrons pas.

Avant de me rendre au club ce soir, je fais mon tour favori par la mer et le café de la plage. Comme d'habitude le bon vieux Magamed m'offre à manger et me présente à des amis. Certains m'ont vu à la télévision, on s'enthousiasme.

19 h 00. Il est temps pour lui de fermer boutique et pour moi d'aller retrouver Ahman et sa bande. Sur le chemin je m'apprête à acheter une brioche au kiosque-boulangerie, mais Magamed avance aussitôt l'argent, il tient à me l'offrir. Arrive alors un homme pauvre qui demande qu'on lui achète du pain, ce que je suis prêt à faire, mais là encore Magamed me repousse et paie lui-même le pain au mendiant. Quel brave homme, ce Magamed, très généreux. Mon bus arrive, et il donne l'argent au chauffeur en lui indiquant où me déposer. Que faire ? Je ne suis pourtant pas pauvre, surtout ici... mais cela leur fait tant plaisir de m'inviter. Que cela soit donc ainsi, et je pourrai à mon tour me montrer généreux en d'autres occasions, envers d'autres personnes.

La soirée au club du café Danessi est une soirée spéciale, car on fête Halloween. Qui aurait imaginé cela au Daghestan ? Cette fête païenne américaine est encore relativement méconnue ici, et pourtant les gens de ce club, des adultes, la connaissent et la fêtent mieux que personne : ce sont des gens modernes. Je n'ai moi-même jamais été attiré par cette fête, et pourtant voilà que je vais y prendre part pour la première fois de ma vie. Les amies d'Ahman ont d'ailleurs insisté pour que je reste à cette occasion, d'où mon départ retardé jusqu'à présent.

Chacun et chacune se déguise de la manière la plus lugubre possible, et quelques-un(e)s avec splendeur. Une femme porte un costume magnifique, jouant une véritable reine des ténèbres. Personnellement je me contente d'un drap blanc, de mon foulard vert et d'un peu de maquillage. On passe les musiques des films de Harry Potter, on s'amuse bien. Encore une fois j'ai l'impression de me trouver avec des jeunes de vingt-cinq ans. Il y a tout de même une jeune fille, dix-sept ans peut-être, elle accompagne ses parents. Elle est joliment maquillée en chat et danse très bien, avec un grand sourire. Elle devient rapidement ma partenaire préférée de la soirée.

28.10.2018

Jour de départ. Mais pas de réveil après une nuit de fête.

Midi : petit-déjeuner, rangements, chargement des bagages...

15 h 00. Cela vaut-il la peine de faire trente kilomètres seulement durant les deux heures de jour qu'il me reste, pour déjà chercher un nouvel hébergement chez des inconnus ? Il me vient une autre idée : Magamed et Hâbibat habitent Leninkent, m'ont-ils dit, une petite ville en banlieue de Makhatchkala. J'ai vérifié sur la carte, cela se trouve sur ma route. Je commence donc par me rendre à la plage, et conviens avec mes amis de les retrouver chez eux quelques heures plus tard. Ils avertissent leur fils de mon arrivée.

La nuit tombe, et me voilà sur l'artère, quittant la capitale après deux semaines incroyables. En avançant au côté des voitures sous les panneaux illuminés les souvenirs me reviennent : Zalina, la petite Raïska, Samil, Aju, Zara et les autres amis du club du samedi soir... la mer, la petite boulangerie sous la passerelle... l'épicerie aussi, juste à côté de l'immeuble d'Ahman, où je passais volontiers un moment à blaguer avec les vendeuses... Et voici ce soir le temps de quitter ce monde pour passer à autre chose, à la suite du voyage, voici le temps de reprendre l'habitude de pédaler.

Leninkent, une rue sans asphalte, la maison de Magamed. Son fils Ramazan ainsi que sa belle-fille sont ravis de m'accueillir. Ils ont eux-mêmes de jeunes enfants, qui attendent avec excitation le retour de leurs grands-parents.

Le canyon de Soulakski

29.10.2018

Seulement cinquante kilomètres jusqu'au village de Gelbah^â. Je m'y arrête car j'ai entendu parler d'un canyon digne d'intérêt se situant dans la montagne près d'ici. À Makhatchkala tout le monde me recommandait d'y faire une excursion, mais avec Ahman nous n'en avons pas trouvé l'opportunité. Alors comme ma route me mène à présent dans la région, autant en profiter. Cependant le fameux canyon se situe en altitude, plus au sud dans la montagne, et y aller à vélo serait un détour conséquent... impensable même. La solution serait que je trouve un hébergement dans ce village au pied des montagnes, et que mes potentiels hôtes m'emmènent ensuite là-haut en voiture.

Il suffit de le penser... Au Daghestan tout est possible.

À l'entrée du village, un homme portant le béret musulman me fait signe d'entrer dans son café, il m'offre un thé. Il se nomme Halid. Lorsque je lui dis que je viens de Suisse, il s'exclame que sa sœur habite justement en Suisse, et par chance elle est en vacances ici en ce moment. Maryam nous rejoint tantôt, elle parle parfaitement français puisqu'elle vit en effet à Genève depuis une quinzaine d'années.

« Le canyon de Soulakski ? Oui, ce n'est pas très loin mais il faut y monter en voiture », me confirme-t-elle. Maryam organise l'excursion, son frère vérifie que sa voiture en réparation peut rouler, il fait le plein et nous voilà partis.

Le paysage devient grandiose, mais la nuit tombe déjà et Halid

roule vite sur la petite route sinuuse, espérant nous faire profiter, au canyon, des dernières lueurs du jour. Nous souffrons des secousses, ballottés dans cette voiture tout terrain.

Nous arrivons enfin sur la crête, au fameux canyon, admirons la montagne, la rivière en contrebas, le lac, les lumières des villages qui s'allument les unes après les autres. Maryam et moi nous promenons un peu le long du ravin, récupérant de la souffrance du trajet. Une heure passe, nous écoutons le silence de la montagne, échangeons, assis sur un rocher. Et puis Halid nous appelle, fâché que nous nous soyons éloignés dans la nuit.

Au retour la voiture fait des siennes. Pendant la réparation, moteur allumé, personne ne pense à refermer les portières, si bien que l'habitacle s'enfume complètement. Nous repartons fenêtres ouvertes, partagés entre courants d'air ou asphyxie.

La Tchétchénie

30.10.2018

Selon l'itinéraire que j'ai étudié et planifié pour mon retour vers l'Ouest, je dois continuer à longer le Caucase jusqu'à Vladikavkaz, capitale de la République d'Ossétie du Nord-Alanie, puis de là prendre la route du Sud afin de me rendre en Géorgie, petit pays montagneux que je traverserai avant de rejoindre la Turquie. Mais avant le grand carrefour de Vladikavkaz, il y a encore une fameuse république à traverser, une république bien connue dont la réputation n'est pas des meilleures : la Tchétchénie. Pourquoi la Tchétchénie est-elle si connue alors que personne n'y va et qu'elle est moins grande que le Daghestan ? La guerre, hélas, y sévissait des années 1994 à 2002. Je me souviens avoir tant entendu ce nom, Tchétchénie, aux informations télévisées. Je n'avais cependant à l'époque aucune idée qu'il s'agissait d'une république de Russie. Pourquoi s'est-on battu ici ? Les Tchétchènes revendiquent leur

indépendance, que la Russie ne veut pas leur rendre depuis trente ans. Étrange, me dis-je. En quoi est-ce si important pour l'« Empire russe » de posséder ce territoire, alors qu'il est déjà si vaste ? La politique me dépasse parfois...

Où en sont-ils actuellement ? Là se situe la question primordiale. Le DFAE (Département Fédéral des Affaires étrangères) ne recommande pas cette région aux touristes, paraît-il, maman m'en informe aujourd'hui par message électronique. Des militaires montent effectivement la garde ça et là, mais aucun coup de feu ne se fait entendre, et les gens sont plutôt souriants. De toute façon, je n'ai pas le choix, ma route passe par ici. Quand ai-je au fait quitté le Daghestan pour entrer en Tchétchénie ? Quelque part sans doute entre deux villages, le long de la jolie route serpentant entre les collines par de charmantes forêts aux couleurs automnales. Une fois, dans une bourgade on m'a dit que j'étais en Tchétchénie, alors voilà, j'y suis, ce n'est pas grave.

Je passerai la nuit à Майртуп - [Mayrtup]. À l'entrée de la localité une voiture s'arrête en me dépassant, son conducteur me demande de quoi j'ai besoin, et c'est parti. Les Tchétchènes sont très hospitaliers, m'affirme-t-il, et il va bien sûr me le montrer. Timour a quatre fils, l'aîné est un jeune homme de seize ans, le cadet un petit garçon de cinq ans. Ce dernier me montre immédiatement ses jouets, avec lesquelles il joue dans un coin de la salle commune. Un autre des frères me montre ses fléchettes qu'il a confectionnées à l'aide d'une épingle de couture, de copeaux de bois, de scotch et de papier. Il me les offre.

Je me doucherais bien, mais pas question, il faut d'abord manger, même dans mes habits pleins de transpiration. Une spécialité locale, le *tchépalgache* : une sorte de gâteau salé fourré, cela ressemble au *tchoudou* daghestanais, version tchétchène.

Après le repas Timour n'a pas oublié que je souhaitais me laver. Comme il n'y a pas encore de salle de bain dans la maison en

travaux, il m'emmène en voiture. J'imagine que nous allons dans une autre maison à lui, je n'emporte ni linge ni savon, pensant qu'il aura ce qu'il faut... Mais non, c'est aux bains publics qu'il m'emmène ! Il s'arrête dans un magasin pour m'acheter du savon - dommage, me dis-je, j'en ai un dans mon sac. Quant au linge, nous en louons un sur place, un tout petit, presque trop petit pour être utile. Le lieu possède plusieurs salles de bain bien chauffées, j'en choisi une et ferme la porte derrière moi. Que c'est agréable, un bon bain dans cette baignoire ! Timour m'attend patiemment à l'entrée de l'établissement.

Le soir j'écris dans la cuisine, les enfants regardent la télévision, et Timour vient me faire la conversation. Même si mon russe manque de fluidité la discussion devient intéressante quand nous parlons de religions. Il me demande comment je prie, et pourquoi je ne porte pas de croix au cou, comme les autres chrétiens qu'il a vus - des Russes orthodoxes. Quant à lui il m'explique qu'en tant que musulman il a appris une langue de prière, une langue que tous les musulmans doivent apprendre. Ça je le savais, mais je pensais qu'il s'agissait de l'arabe, et il me dit que non, c'est une autre langue, qui ressemble un peu à l'arabe, bien que différente.

31.10.2018

Je suis parti tôt de Mayrtup car Timour m'a réveillé, il devait partir travailler. Il tenait à me rassurer que, malgré ce qu'on dit, les Tchétchènes ne sont pas des bandits... Ils ont un sens de l'hospitalité développé, en effet, et je ne me sens nullement en danger chez eux, pourtant leurs manières me surprennent quelque peu : il dit vouloir que je dorme bien, mais il regarde la télévision dans la même pièce jusque tard dans la nuit et parle bruyamment alors que j'allais m'endormir. Et ce matin réveil brutal, il allume la télévision à 6 h 30.

Au moins grâce à lui j'avance de septante kilomètres aujourd'hui malgré la pluie. Pas une pluie d'orage, mais une bruine constante et froide qui finit par percer, par me transpercer, me congeler et me détrempere les pieds.

Une fois une voiture ralentit en me dépassant, une fenêtre s'ouvre et une femme me tend une bouteille de jus d'orange. « это-вам !²⁴ » (C'est pour vous !) . Dans mon état de fatigue ce geste de générosité me redonne courage.

Les petites villes se succèdent, ce qui au moins est rassurant et me permet de m'arrêter plus ou moins quand je le désire : une localité tous les huit kilomètres, c'est très proche, en comparaison des régions du Nord. Je choisirai celle de Valerik. Comme tant de gens m'interpellent dans les rues, s'arrêtent même en voiture pour me demander d'où je viens ou pour me dire qu'ils m'ont vu à la télévision, je décide de n'interpeller personne moi-même : je demanderai à nouveau l'hospitalité au premier qui s'adressera à moi, c'est une chance de pouvoir fonctionner ainsi !

Et bientôt quelqu'un m'appelle depuis la fenêtre de son bureau. Comme je ne rebrousse pas chemin, le jeune homme finit par sortir et venir vers moi.

« У тебя есть дом ? Mory у тебя переночевать ?²⁵ », lui demandé-je alors. (Tu as une maison, je peux dormir chez toi ?)

« Конечно !²⁶ » (Bien sûr !) me répond H..

Mais ce n'est pas si simple : ici, c'est son magasin, il vend des articles de menuiserie. Une pièce équipée d'un divan et d'un chauffage à gaz est accessible depuis l'arrière du bâtiment, il me propose d'y passer la nuit. Pourquoi pas chez lui, là où il vit ?

Il m'emmène un peu plus tard à sa maison familiale pour un repas, me présente à ses parents et à ses deux frères. Il y a aussi sa

²⁴[eta vam]

²⁵[u tebjja ject dom ? mogu u tebjja perenočevat ?]

²⁶[kanješna]

femme et celles de ses frères, elles font la cuisine et servent les hommes. Ils vivent tous ensemble dans cette grande maison. Ces gens ont visiblement de l'argent : j'observe des meubles aux enluminures dorées, des fauteuils tels qu'on en voit dans nos châteaux, ceux sur lesquels il est interdit de s'asseoir, et chaque homme de la famille possède une grosse voiture plutôt luxueuse. Ils sont, me dit-on, menuisiers et commerçants. Est-ce vraiment ces métiers qui leur donnent tant de moyens... ? Hmm, mieux vaut peut-être ne pas poser la question.

La mère de H., très accueillante, me propose cordialement de rester passer la nuit dans la maison, mais H. retourne au bureau et il refuse que je passe la nuit chez lui en son absence. Il n'en parle pas à sa mère, bien sûr, il me conduit simplement dehors après le repas et me ramène très discrètement au magasin. Il m'avoue qu'il ne peut pas laisser sa femme et sa mère seules en présence d'un autre homme, craint-il donc que je les viole ? Question culturelle d'une société où la femme semble être considérée comme un objet non autonome.

Je ressens d'abord de la colère face à cette façon de procéder : il décide seul de me mettre à l'écart alors que sa famille serait prête à me garder dans un lieu plus chaleureux. Cependant je me raisonne, prenant plaisir à me retrouver seul, tranquille et libre dans cette chambre : je dois bien respecter cette culture, avec tous ses aspects, y compris ceux que je ne comprends pas.

01.11.2018

Il pleut, aucune envie de lever le camp, je reste. Mais il n'y a rien à faire à Valerik, dans ce bled perdu, voici donc l'occasion d'apprendre à m'ennuyer. Accepter de ne rien faire, surtout rien de productif, durant plusieurs heures. Regarder le mauvais temps par la fenêtre, sortir faire quelques pas le long de la route lorsque la pluie

cesse, revenir dans la chambre, regarder un film sur le petit écran de mon smartphone.

H. a visiblement quelques soucis, mais il m'est difficile de savoir de quoi il s'agit, et encore plus de l'aider. En milieu de journée il me dit qu'il m'emmènera à nouveau chez lui pour manger, mais nous n'y allons pas. Que se passe-t-il ? Il m'emmène finalement au café du village voisin pour manger une soupe. Au retour je demande à H. de s'arrêter à la grande mosquée que j'ai repérée sur la gauche en arrivant hier. H. fait donc le détour, mais à l'approche de l'édifice, il me dit :

- La voilà, tu la vois, maintenant nous rentrons.
- Pourquoi, elle est fermée ? je demande, surpris.
- Non, elle est ouverte, mais tu n'es pas musulman.
- Et alors ?

H. n'imagine pas que moi, étant chrétien, je puisse être intéressé à entrer dans une mosquée. Ce n'est pas interdit, mais ce n'est pas habituel.

- Je souhaite y aller et y entrer, peu importe ma religion, car une mosquée est un bâtiment sacré, une maison dédiée à Dieu au même titre que les églises, et cela m'intéresse. Si tu venais en pays chrétien, ne voudrais-tu pas visiter les églises ?

- Non.

En vérité, H. ne visite pas non plus la mosquée, il préfère m'attendre dans sa voiture sur le parking.

Je pénètre en chaussettes sur le vaste tapis de l'édifice sacré, et aussitôt deux jeunes pratiquants m'invitent à prier avec eux. Ce ne sera pas pour moi une véritable prière, car ma manière de prier est différente de la leur - je prie plus aisément dans l'immobilité - mais j'ai l'élan de les suivre, de les imiter dans leurs mouvements rituels. Nous formons à trois un triangle, regardons tous dans la même direction, nos pieds sont alignés sur les motifs du tapis. Nous nous

abaissent, nous relevons et continuons un enchaînement rappelant un exercice de yoga. C'est pour moi une initiation.

Le soir, H. m'invite à nouveau dans la famille, puis me présente à quelques amis chez qui nous buvons le thé et mangeons des biscuits. Une chose est à relever de la tradition tchétchène, une chose qui relève d'une pratique de l'islam plus sévère que dans les républiques voisines du Daghestan et de l'Ingouchie : on n'y boit pas d'alcool. Autant à Makhatchkala chaque soirée était bien arrosée, autant ici, ni chez Timour, ni chez H. ou ses amis, ni là où j'ai observé sur ma route, on ne sert le moindre verre de vin, de cognac ou de vodka. Le thé est d'usage, ce que je ne peux qu'approuver.

Ingouchie

02.11.2018

La Tchétchénie n'est pas très large, car me voici en milieu de journée déjà dans la république voisine, nommée « Ингушетия [ingušetja] », ou Ingouchie en français. Encore un autre peuple.

Une petite ville. Je m'arrêterai manger dans un café car mon pique-nique ne suffit pas, et parce qu'il fait froid. Quel café ? Où laisser mon vélo en sûreté ? Réfléchissant à tout cela je ralentis, et déjà on s'occupe de moi : un homme m'indique un petit restaurant, une sorte de cafétéria, et arrivés devant l'entrée il me conseille de faire surveiller mon vélo par la personne à l'accueil des toilettes, installée dans une cahute à l'extérieur. La femme accepte volontiers de garder un œil, et elle refuse les dix roubles que je lui tends pour mon utilisation des toilettes.

Dans le café, l'homme s'assied à ma table, mais il mange rapidement car son travail l'attend. Il est chauffeur de bus urbain, me raconte-t-il. Il paie mon repas. Pourquoi veulent-ils tous payer mes repas ? Après son départ je prends un café, et la patronne me

l'offre. Tout est donc donné au voyageur, j'en fais chaque jour l'expérience. Au moment où je ré-enfourche mon vélo, un autre homme m'exprime le souhait de m'aider et me donne cinq cents roubles. Je lui dis que je n'en ai pas besoin, mais il insiste...

Deux kilomètres plus loin, un mendiant en chaise roulante. Voilà qui est inhabituel ici ; c'est le premier que je vois en Russie. Il tombe bien, me dis-je, je vais lui donner ce que je viens de recevoir, il en a sûrement plus besoin que moi. Cependant en prenant l'argent dans ma poche je me ravise et ne lui en donne qu'une partie. Pourquoi au juste ? Mon sentiment de sécurité financière n'est-il pas complet ? Ou peut-être est-ce mon besoin de respecter l'homme qui m'a donné les roubles dans son intention de me les destiner à moi.

Quoi qu'il en soit le mendiant me remercie chaleureusement pour les deux cents roubles - il n'en reçoit habituellement que dix à la fois - et nous parlons un peu. Il vient d'Afghanistan, quelqu'un lui a conseillé de venir ici dans le Caucase russe, voyage qu'il regrette car finalement il vivait mieux chez lui. Il reprendra un train dès qu'il aura collecté assez d'argent.

16 h 00, le ciel s'assombrit. Encore une fois la pensée suffit à trouver un gîte. Une voiture s'arrête, un homme en compagnie de trois jeunes enfants en sort et me salue joyeusement. Comme il a une course à faire, il envoie son fils aîné - qui ne doit pas avoir plus de six ans - me montrer le chemin de chez lui. Le jeune garçon et moi marchons sur le trottoir en cette fin d'après-midi plus longtemps que je ne l'imaginais, repassant devant les nombreux marchands que j'ai vus en arrivant pour finalement parvenir à leur rue. Et puis nous marchons encore vingt minutes sur cette rue non goudronnée, nous éloignant du centre, cela me paraît interminable.

Le père de famille si enthousiaste à m'accueillir se nomme Bek. La douche est en travaux, mais comme j'exprime le souhait de

me laver, Bek remplit un seau d'eau chaude et me le donne à la salle de bain, ainsi qu'une bassine ronde dans laquelle je parviens à m'asseoir en tailleur. Peu importe la méthode, verser cette eau chaude sur mon corps, tasse après tasse, est un véritable délice.

Albina, l'épouse de Bek, prépare à manger et s'assure que j'ai tout ce qu'il faut. Elle s'occupe aussi de son mari qui s'avère être malade... un gros rhume, une grippe... il boit de la vodka, beaucoup de vodka, cela n'arrange pas les choses. Il vomit, seul dans les toilettes heureusement, mais l'ambiance est troublante.

Après le repas Albina part chez ses parents avec les enfants, nous laissant entre hommes. À vrai dire son départ ne me rassure pas, car Bek continue à boire. Il s'affale finalement devant la télévision, sur le divan qui m'était destiné. Avant de s'endormir, il pense encore à me dire que je peux utiliser son lit sans autre. Après avoir écrit mon journal seul à la table de la cuisine, j'éteins discrètement la télévision à l'aide de la télécommande s'échappant de la main endormie de Bek, et m'installant dans la chambre voisine, je songe qu'il vaudrait mieux qu'il ne se réveille pas en pleine nuit.

03.11.2018

J'ai reçu un message de Jan, que j'avais rencontré à Budapest l'été dernier²⁷. Il est à présent en Iran et il m'envoie une photo sur laquelle je reconnaiss aussitôt Nick et Johanna, mes compagnons de Vienne²⁸. Que le Monde est petit, entre cyclistes... Cela me fait plaisir d'avoir de leurs nouvelles et qu'une fabuleuse coïncidence ait eu lieu, mais j'éprouve aussi une certaine tristesse de ne pas être moi aussi avec eux. Et ils continuent vers l'Est, alors que je retourne à l'Ouest... Pourquoi cette différence, pourquoi suis-je allé moins

²⁷ Voir chapitre Le club de Tante Eva, 28.07.2018

²⁸ Voir chapitre Johanna et Nick, 09.07.2018

loin ? Je songe que j'aurais pu les rejoindre en Iran, si de Makhatchkala j'étais allé au Sud, comme prévu initialement.

Vers 9 h 30 ce matin, déjà quatorze kilomètres de fait, une petite ville et encore une fois nombre de personnes m'interpellent, curieux de savoir d'où je viens, me proposent un thé ou même un repas. Je dois refuser plusieurs fois, sans quoi je n'avancerais pas. Cependant un homme finalement réussit à me convaincre de prendre un café avec lui, le fait qu'il ait l'air plus jeune et plus cultivé que les autres me donne confiance que faire sa connaissance pourra être intéressant pour moi aussi. Muslim voyage lui aussi, même parfois à vélo, ce qui est rare ici. Il est venu une fois en Europe pour accomplir le trajet Munich-Venise à vélo, en traversant les Alpes.

L'ascension

Vladikavkaz. Une grande ville certes, mais rien d'effrayant et je trouve bien vite le centre comportant un agréable parc et une terrasse au bord d'un étang artificiel. Tout comme à Makhatchkala, je remarque une grande différence d'ambiance et de mentalité par rapport aux campagnes ; les infrastructures et le type de contacts me donnent à nouveau l'impression d'être de retour en Europe, juste un instant. Le temps est clément. Pique-nique, café, bavardage avec les indigènes, tout ce qu'il faut pour m'encourager avant l'ascension. Je sais que j'irai plus lentement, cela n'a aucune importance.

Une belle route droite vers le Sud, me voilà remontant gentiment la rivière Terek, les imposantes montagnes se rapprochent, et le paysage change complètement à l'entrée du défilé. Les premiers sommets enneigés le surplombent, je pénètre dans leur ombre. Question pente, je m'attendais à pire, et suis heureux de constater que je peux continuer à pédaler, lentement mais sûrement, maintenant un 13 km/h. Je pousserai quand il le faudra, prendrai le temps qu'il faudra pour monter dans le Caucase, en Géorgie. C'est

avec excitation que j'avance dans ce paysage grandiose, j'aime la montagne !

Il y a peu de trafic, je suis presque seul sur la route. Une voiture passe et s'arrête. Ses occupants m'offrent un objet décoratif en souvenir de l'Ingouchie. Un bas-relief fondu dans du métal. Comment se fait-il qu'ils aient justement ce tableau dans leur coffre ? L'objet est lourd, mais je ne peux refuser ce présent. Les hommes m'indiquent ensuite où trouver un logis, des amis à eux tiendraient un hôtel pas très loin, ils les avertissent de ma venue et ils m'accueilleront gratuitement, disent-ils.

Il faut juste prendre à gauche après le prochain hameau (Chmi) et emprunter le pont menant à la vallée voisine, en Ingouchie. Précisons que depuis Vladikavkaz je me trouve à présent en Ossétie. Entre les républiques voisines, la frontière n'est généralement pas gardée, cependant ici, de l'autre côté du pont, des hommes en uniforme surveillent le passage et m'ayant demandé mes papiers, ils m'interdisent de continuer. Je viens pourtant de traverser l'Ingouchie et je suis arrivé sans problème, et sans même le remarquer en Ossétie... mais ici en haut les choses ont l'air sérieuses, on me dit qu'en tant qu'étranger je ne dois pas aller à droite ou à gauche, mais seulement suivre la route principale jusqu'en Géorgie, sans m'en écarter.

Dans ce cas, tant pis pour les amis ingouches qui m'attendent... Un hôtel de transit du côté ossétique fera l'affaire.

04.11.2018

Des poids lourds sont arrêtés le long de la route, des centaines, sur plus de cinq kilomètres. Ils attendent leur tour pour passer la douane. « Les douaniers ne sont pas compétents », me dit-on, « ils travaillent lentement et nous font patienter des heures, ou des jours ici. »

Poursuivant l'ascension tranquillement, je les dépasse tous et

parviens enfin à la fameuse douane, à bonne hauteur du défilé. Certes je n'attends pas longtemps mon tour pour me présenter au guichet, cependant mon passeport ne m'est pas rendu aussitôt. Il y a un problème, me dit le douanier russe.

Un problème ? Je ne comprends pas, je sais pourtant être en règle.

« Vous êtes ici pour la première fois, c'est bizarre. », me dit-il. Évidemment que je passe ici pour la première fois, en quoi est-ce bizarre ? Visiblement dans cette douane ils n'ont pas l'habitude des voyageurs, ils ne connaissent que les pendulaires. Je suis donc suspect pour eux. De quoi me soupçonnent-ils ? D'espionnage ? Je garde toutefois confiance, je sais qu'ils finiront par me laisser passer. Il faut juste attendre.

Ils me font venir dans un bureau et m'interrogent. Ils veulent tout savoir sur mon parcours en Russie ainsi qu'en Ukraine, à qui j'ai rendu visite, combien de fois, comment je connais Abdurahman dont le nom figure sur mon visa. J'en viens forcément à leur parler de l'espéranto, dont ils ignoraient l'existence, voilà au moins une chose positive. Mais l'officier me parle sur un ton sec, désagréable, à croire qu'il me prend vraiment pour un bandit. Cela devient lassant et rester calme devient de plus en plus difficile.

Finalement, après plus d'une heure de cet interrogatoire fastidieux, ils m'annoncent la bonne nouvelle qu'ils me laisseront passer mon chemin. Une formalité encore, ils m'empruntent mon téléphone et en relève l'adresse IP (ou quelque chose comme ça). Je suis donc désormais potentiellement pisté par les services de police russes. Les douaniers géorgiens s'avèrent heureusement moins pénibles et me laissent pénétrer dans leur pays sans encombre, avec le sourire.



Le cosaque Jenja, Markinskaja, 30.09.2018
Jenja et Daguir, jeu du narde, Krasnostepnoj, 04.10.2018
Murad (au centre), ses sœurs, sa mère et un ami, Krasnostepnoj, 04.10.2018



Raïska, Risala, Zalina, Makhatchkala, 21.10.2018, 21.10.2018

La mer Caspienne, 21.10.2018

Habibat, Luc Allemand, Magamed, Makhatchkala, 21.10.2018

5

La Géorgie



Me voici donc en Géorgie. Vais-je encore apprendre une langue supplémentaire ici ? Plus que quelques mots de politesse ne sera pas nécessaire, les Géorgiens parlant presque tous le russe - et les jeunes souvent l'anglais.

Géorgie, pays de montagnes. En ce mois de novembre j'y verrai déjà la neige. La chance me sourit au passage du premier col, il n'en sera pas de même au second.

Encerclée de pays musulmans - les républiques du sud de la Russie, l'Azerbaïjan, l'Iran, la Turquie - la Géorgie est, avec l'Arménie, le seul pays chrétien du Caucase. La branche orthodoxe est d'usage, les églises s'avèrent cependant très différentes de celles que j'ai vues en Russie. Plus sobres, elles semblent très anciennes et elles sont souvent construites à l'écart des localités, en hauteur, de sorte que les atteindre à pied constitue souvent un petit pèlerinage, ou une belle excursion.

La montagne se fait de plus en plus impressionnante, les tunnels et les ponts se succèdent au-dessus de la gorge. Afin d'éviter un sombre tunnel, j'emprunte la vieille route qui semble contourner les rochers. Après vingt minutes cependant, alors que j'atteins presque l'autre côté, le chemin devient impraticable à vélo, surtout un vélo chargé comme le mien. Des rochers à escalader, un sentier étroit, je dois porter, et porter la remorque aussi. Que faire ?

C'est alors qu'apparaît un jeune promeneur photographe de la nature. Quel bon augure, alors que le lieu est plutôt désert ! Sans son aide, je ne m'en sortirais décidément pas par ici.

Stephantsminda

Mille sept cents mètres d'altitude, une petite ville au pied du Mont Kazbek. La neige recouvre ce dernier, je lis qu'il culmine à cinq mille mètres. Cette ville se nomme სტეფანსმინდა / Stephantsminda et me fait vite penser à certaines stations de montagne en Suisse.

Dès mon arrivée je croise plusieurs touristes européens, ce qui ne m'était pas arrivé depuis des mois. Étrange sentiment : d'ordinaire j'évite les touristes et préfère me mêler aux indigènes, mais à présent cela me réjouit de rencontrer d'autres étrangers, des gens comme moi. Une chose cependant me différencie des touristes, une chose dont je suis fier : ils ont tous pris un avion pour Tbilissi, la capitale, puis ils sont venus ici, aux confins du pays, depuis l'intérieur des terres. Moi, je suis arrivé par la Russie, juste là, en bas de cette longue route qu'aucun étranger n'emprunte. La Russie, de l'autre côté des tunnels, au-delà du défilé et du poste-frontière.

05.11.2018 *

Je me réveille tard dans cette maison d'hôtes que l'on m'a conseillée hier soir. Il est midi lorsque je serais prêt à partir, mais cela en vaut-il la peine ? Et surtout j'ai envie de profiter de ce bel endroit, de faire un peu de tourisme, comme les autres, juste pour le plaisir. Je laisse donc vélo et bagages ici, emporte un pique-nique et pars à pied pour les hauteurs, suivant les indications touristiques.

Au-dessus de la station le chemin mène par le hameau de Guergeti, et de là part un sentier dans le pierrier. Sur le sommet en surplomb, en direction du Mont Kazbek est perchée une vieille église, elle constitue le but de l'excursion. Décidément la marche en montagne me manquait. Quel plaisir de retrouver cette sensation, cette euphorie de l'altitude, que je connais bien par les marches dans les Alpes que j'ai tant faites en famille durant mon enfance. Seule une pensée me rend songeur : ici, ce n'est pas les Alpes, mais un autre massif à des milliers de kilomètres de chez moi.

À mi-hauteur du pierrier j'aperçois deux jeunes filles en contrebas. Je les attends, nous faisons connaissance et continuons ensemble, visitons ensemble. La seule chose qui me manquait pour cette excursion était de la partager avec quelqu'un. J'entends du géorgien, du russe, du chinois, de l'anglais... J'aimerais bien

rencontrer aussi des touristes francophones ou germanophones afin de parler plus aisément avec eux. Le mieux serait des Allemands, me dis-je. Et chose incroyable, le prochain couple que je croise en entamant la descente vient justement d'Allemagne.

Une heure plus tard, deux marcheurs me rattrapent dans la forêt, encore des Allemands ! Et de surcroît ils viennent de Aalen, une ville que je connais bien pour m'y être rendu plusieurs fois il y a quelques années ! De retour en ville nous convenons de nous retrouver à 18 h 00 pour manger.

Viktoria

06.11.2018

ქვეშეთი / Kvesheti. La maison semble vide, pourtant la porte était ouverte et la lumière du hall allumée. Il y règne un silence et un froid glacial. La chambre n°2, indiquée par Viktoria, est chauffée - un peu, pas assez. Je m'y installe, sans savoir si quelqu'un d'autre l'habite : trois lits sur quatre semblent faits, quelques objets personnels traînent par là, mais il peut s'agir d'objets oubliés.

Je me trouve dans une sorte d'auberge de jeunesse, ou plutôt une maison de camp de vacances. Un bruit, quelqu'un entre. C'est Luka, un jeune employé, il allume pour moi le chauffage à gaz de la chambre.

Je suis parti ce matin de Stephantsminda à 11 h 00, après une grasse matinée. Les dix-huit premiers kilomètres montent en pente douce le long de la Terek, je pédale gentiment, sans me fatiguer. Kobi : dernier village sur le versant nord de la chaîne du Grand Caucase. J'ai voulu pique-niquer dans le couvent, sans savoir que c'en était un, mais les nonnes m'ont prié de sortir de l'enceinte. Un petit banc en ardoises a fait l'affaire, abrité du vent derrière le bâtiment. Je ne me suis pas attardé car le froid se faisait sentir.

Et la grande montée commence, avec ses virages si serrés, je

pousse tranquillement. Dans un virage une grosse voiture s'arrête et ses occupants me proposent leur aide en anglais. La plaque est géorgienne, mais le couple vient visiblement d'ailleurs. En effet, ce sont des touristes asiatiques venus du Koweit. Ayant assez de la canicule de leur pays, ils ont décidé de passer leurs vacances au frais.

Ai-je besoin de leur aide ? Pas vraiment, puisque selon ma carte le col n'est qu'à cinq kilomètres. Mais l'homme affirme qu'il reste onze kilomètres de montée, ce qui me ferait deux heures et demie et me mènerait tard au village suivant. Dans le doute j'accepte sa proposition et nous chargeons vélo et bagages dans la voiture. Après quinze minutes nous atteignons déjà le col et j'aspire à faire la belle descente à vélo.

გუდაური / Gudauri. Altitude : 2196 m. Le paysage est grandiose, mais le vent mordant. La neige est proche. En fait j'ai de la chance, car quelques jours auparavant la route était enneigée, paraît-il, et elle le sera bientôt à nouveau, et pour tout l'hiver. Je passe donc au bon moment. Gudauri est une station de ski, un village touristique un peu comme Stephantsminda. Il se situe près du col, juste au sud de ce dernier. À sa sortie, un café avec terrasse sur l'abîme, je ralentis. Une jeune fille me salue alors en russe. C'est Viktoria.

Elle vient de Russie et voyage elle aussi, nous avons donc quelque chose en commun. Elle m'indique l'auberge de Kvesheti, dans laquelle elle travaille actuellement. Je n'ai qu'à m'y rendre, elle m'y rejoindra plus tard, après sa journée de service au café. Dix-huit kilomètres, faciles, que de la descente.

19 h 15. Viktoria est enfin arrivée, elle me rejoint dans la chambre n°2, là où la température est vivable et nous parlons voyages. Son véhicule, à elle, c'est la moto. Une moto plutôt sportive, qu'elle chevauche à travers le monde du haut de ses vingt-

cinq ans. Elle a quitté sa ville il y a cinq mois et a déjà parcouru vingt mille kilomètres depuis le sud de la Sibérie occidentale, près du Kazakhstan, jusqu'en Espagne, traversant toute l'Europe. Elle est à présent sur le retour, par la Turquie et la Géorgie.

Quand je lui dis que je veux rentrer un jour chez moi, elle cesse cependant de me comprendre : elle prévoit au contraire de voyager encore plusieurs années. N'a-t-elle donc pas d'attaches ? Elle s'est juste arrêtée pour l'hiver et elle a trouvé un travail dans cette auberge, en attendant de repartir.

Elle propose de me faire à manger. J'aimerais l'aider, mais elle refuse, je dois l'attendre dans la chambre. Je lui précise seulement que je suis végétarien, elle m'annonce alors qu'elle aussi. Nous voici donc un second point commun, en plus du voyage ! Est-ce lié ? Johanna et Nick aussi sont végétariens, et eux aussi voyagent. Et il en sera de même concernant d'autres rencontres...

Laşa

07.11.2018

Viktoria m'a parlé d'un ami, un certain Laşa, habitant un village pas très loin de Tbilissi, la capitale. Ce village, Aghaini, se situe sur ma route, à cinq kilomètres de détours. Nous avons convenu que je m'y rende, elle a averti son ami.

Cent kilomètres. Le paysage change radicalement : après la vallée au pied des sommets enneigés, je longe de plus petites montagnes recouvertes de forêts pour finir sur un plateau vallonné. En chemin je croise deux cyclistes voyageurs. Le premier, Piotr, est russe, il a fait le tour du Caucase et d'une partie de la Turquie, et s'apprête maintenant à gravir le col que j'ai passé dans l'autre sens. Plus loin, un château au bord d'une rivière, un marché sur la place, je m'y arrête pour manger et c'est là qu'arrive le second voyageur. Je l'invite à me rejoindre à ma table. Il est chinois, il est venu jusqu'ici

à vélo par le Sud (Inde, Iran...) et il planifie son retour par la Russie. Question climat, j'aurais fait la boucle dans l'autre sens - ce que je fais d'ailleurs, plus à l'Ouest - et je m'interroge sur le réalisme de son projet. L'hiver approche, comment fera-t-il ? Par ailleurs selon ce que je comprends il n'a pas de visa pour la Russie. N'en aurait-il pas besoin, en tant que Chinois ? La communication est difficile car nous n'avons pas de langue commune. Il ne parle que le chinois... là encore je le trouve bien courageux. Nous nous contentons donc de gestes, de la carte géographique, de dessins, et du traducteur électronique de son téléphone.

À 18 h 00 la nuit est tombée ; suivant les indications de Viktoria, je trouve la maison de Laşa, au bout du village. Il n'y a personne, hormis une vieille femme assise sur un muret devant le mur du jardin. Je lui adresse la parole en russe, elle fait mine de pas comprendre.

Une voiture arrive, ce sont les voisins, une femme et son fils. Ils appellent Laşa, pas de réponse. Mais ces gens ont bon cœur, et en attendant le retour potentiel de Laşa, ils m'invitent chez eux pour le repas du soir et me permettent même de me doucher. Si Laşa ne rentre pas, je pourrai dormir là, disent-ils.

La soirée est intense linguistiquement parlant : ne parlant pas le géorgien, mais plusieurs autres langues, je m'adapte à chaque personne selon ses connaissances. Avec la mère, c'est le russe, avec le fils, l'anglais, et avec une amie invitée ce soir, l'italien ou l'allemand. D'entre ces deux langues elle parle mieux l'italien, me dit-elle, car elle a vécu dernièrement à Milan, mais moi je l'ai trop oublié, ayant concentré mon apprentissage sur le russe ces derniers temps. Je la comprends, mais les mots ne me viennent pas, je lui réponds en allemand.

Et puis arrive Laşa, fumeur de cannabis aux cheveux longs. Il m'emmène aussitôt chez lui.

08.11.2018 *

11 h 00. Le soleil brille, j'écris à la petite table de la terrasse. Laâsa dort toujours.

Je dois apprendre à ne rien faire. Je passe la plus grande partie de la journée là, à observer Laâsa et ses amis qui passent, qui fument... Il faudra que je reste une nuit de plus, car mes habits sèchent sur un fil tendu entre deux arbres du jardin.

15 h 00. Je pars me promener, seul car Laâsa attend un ami. Non, pas vraiment seul : son chien m'accompagne. Il m'a suivi, je ne m'en rends compte qu'une fois éloigné de la maison. C'est bien ainsi, Titi est un grand chien très gentil, il accourt vers moi en ami et nous nous offrons mutuellement notre présence durant la balade, d'égal à égal.

Nous montons sur la colline à travers le cimetière, montons encore par un chemin bordé de buissons, et atteignons la crête et l'église perchée là-haut. La vue est splendide et pittoresque. D'un côté le village d'Aghaini, de l'autre la rivière serpentant entre rochers et langues de terres arides. En face, une autre crête, et un château en son point le plus élevé.

Je reste là un moment, assis au soleil près de la vieille chapelle de pierre, à contempler le paysage, mon regard se perd sur les croix érigées régulièrement le long des crêtes. Et puis Titi et moi redescendons par le même chemin, maintenant à l'ombre de la colline.

20 h 00. J'ai faim. Laâsa a-t-il prévu un souper ? Il est certes très sympa, mais son rythme de vie ne me convient pas. Dans sa cuisine traînent de la vaisselle sale et des restes de nourriture, rien qui me fasse envie. D'autres amis sont venus, ils fument, boivent, mangent des biscuits. Quand j'ose finalement demander à Laâsa si nous faisons un repas, il me dit de me servir de tout ce que je trouve à la cuisine. Mais où m'installer ? Ses amis et lui occupent la table commune pour d'autres plaisirs. Ne me sentant pas à l'aise de manger ici, je sors de

la maison. Le voisin m'a dit tout à l'heure que si jamais je pouvais venir manger chez lui, je vais donc prendre son invitation au sérieux.

L'ambiance est très différente dans cette maison voisine : pas de bières, pas de fumée, mais une table où s'installer confortablement et de la nourriture fraîche et appétissante. Nous mangeons et causons dans un mauvais anglais jusque tard ; jusqu'à ce que Laâsa vienne me chercher.

09.11.2018

Je fais peu de kilomètres aujourd'hui, trente seulement, car les quinze premiers sont lents et laborieux : il me faut deux heures et demie pour contourner la crête par un long chemin rocheux et atteindre le pont sur la rivière Koura²⁹ puis finalement une route convenable allant dans la bonne direction. Mais le détour en valait la peine, la traversée de ce paysage de pierres et de rochers aux formes étranges étant pour moi une expérience inhabituelle.

Au village de გავთისხევი / Kavtiskhevi je demande l'hospitalité. Un homme envoie un enfant à vélo me montrer sa maison. Je le suis. Nous arrivons vers un portail fermé, attendons, je ne comprends pas tout mais finalement on me fait entrer chez des gens. Trois personnes : Nino, une fille de douze ans, Natia, sa mère, et Badri, le grand-père.

Nino, qui se fait aussi appeler Nini, aime beaucoup l'anglais, elle l'apprend depuis trois ans seulement à l'école mais se débrouille déjà bien. Elle regarde souvent des films en anglais, me dit-elle, c'est pour cela qu'elle apprend vite. Mais ici ce n'est pas le cas de tout le monde, alors elle jubile à l'idée de pouvoir le pratiquer avec moi. Même si je préfère le russe, qu'elle connaît aussi, je consens à lui faire ce plaisir.

²⁹ La Koura - მტკვარი, Mt'k'vari en géorgien, est un fleuve long de 1514 kilomètres traversant le Caucase d'ouest en Est avant de se jeter dans la mer Caspienne.

Sa mère connaît elle aussi les deux langues impériales. Avec un humour légèrement sarcastique elle nous pose alors la question suivante : lequel des « empires » vaut-il mieux préférer ? Les États-Unis d'Amérique ou la Russie ? Le colonialisme américain s'impose fortement en Europe, alors que l'Union soviétique est plus une curiosité pour l'Occidental que je suis, cela peut expliquer ma préférence.

Pour les Géorgiens, c'est l'inverse : ils ont été contraints durant les décennies précédentes à parler russe, c'était une histoire politique qui ne plaisait pas à tout le monde. Quant à l'anglais, il a encore peu d'influence ici ; je comprends donc que Nino trouve amusant de se mettre à cette langue venue de loin, cette langue des séries télévisées et des groupes de rock.

10.11.2018 *

Le long d'une route montante un homme à cheval me rattrape et me fait signe de le suivre dans le pré pour y manger. Amusante proposition. J'appuie mon vélo contre un bloc de béton et rejoins l'homme à pied jusque vers son compagnon qui nous attend auprès d'un troupeau de vaches. Les compères sont éleveurs.

Nous nous asseyons dans l'herbe et mangeons pain et fromage. Pour le vin, ils découpent des gobelets dans le fond de bouteilles en PET. L'un d'eux boit beaucoup, si bien que son attitude devient bientôt celle d'un homme ivre, et j'ai hâte de m'en aller.

Et le soir, encore un alcoolique. Au soleil couchant, alors que j'hésite à prendre une chambre dans la prochaine ville ou à demander l'hospitalité une nouvelle fois, il me fait signe de m'approcher depuis une ferme en contrebas de la route. Il veut boire avec moi. Quant à me faire dormir ici, il n'y voit pas d'inconvénients. Comme l'homme est visiblement un peu imbuvé, je m'assure auprès des femmes - la sienne et celle de son frère - que je peux rester. Une

petite cuisine, tout le monde s'y rassemble au chaud, et le chaton prend la meilleure place sur le poêle à bois.

À l'étage la chambre est glaciale. Pour y dormir, il faudra rester habillé, bonnet compris, et se couvrir de chaudes couvertures, respirer dessous.

En attendant j'écris en bas à la table de la cuisine. L'homme s'appelle Gija, il m'observe et me parle dans un russe que je comprends mal car sa voix est cassée et rocailleuse. Il me parle de son fils mort d'un accident dans l'eau - lui aussi, comme les fils de mes « parents adoptifs » de Roumanie³⁰. Gija me montre une photo dans le salon. À côté, une bougie brûle constamment depuis cinq ans. L'accident a eu lieu à la montagne, dans un torrent. Les parents ne peuvent oublier. Est-ce pour cela que ce père effondré continue à boire ?

11.11.2018

Au matin la nature est couverte de givre, et l'eau restée dans ma gourde a gelé. L'hiver arrive, il s'agira donc dorénavant de prendre d'autres dispositions. Pour commencer, remplir mon thermos de thé et ma gourde d'eau chaude.

ბორჯომი - Bordjomi

À la sortie d'un village, des chiens m'assaillent. D'habitude un bon cri suffit à calmer les chiens nerveux, mais ceux-ci sont plus résistants. Alors que je fuis ceux qui me poursuivent de derrière - heureusement j'ai une descente devant moi - il en arrive un autre, plus gros et plus féroce par devant. Je fonce entre les monstres et, anticipant leur attaque, je donne sans ralentir un coup de pied au molosse, dans la tête. Il s'arrête un peu assommé et ses congénères

³⁰ Voir chapitre L'église d'Istria, 22.08.2018

se calment aussitôt. Je m'éloigne en vitesse, sous le choc de ce que j'ai fait. J'ai horreur de faire mal aux animaux. J'avais par ailleurs un spray au poivre dans la poche, prévu pour une telle situation, mais je n'ai même pas pensé à l'utiliser.

Plus loin ce sont des hommes qui, une fois de plus, m'interpellent pour boire un verre. « Tous des ivrognes, ces Géorgiens ! » me dis-je en souriant. Je n'ai guère envie de boire de l'alcool maintenant, et qui plus est avec ces gens qui ont déjà trop bu. L'un d'eux prend mes lunettes, tient mon guidon, je dois faire preuve d'habileté pour m'en débarrasser, je m'empresse de continuer mon chemin.

Après ces péripéties, me revoilà dans une vallée se resserrant progressivement entre de nouvelles montagnes, remontant la Koura vers sa source. Mon but est de rejoindre la mer Noire. Il y a certes une autoroute par la plaine, mais à vélo la jolie route de montagne sera plus intéressante, me dis-je. J'aurai juste un second col à passer avant la grande descente sur la mer. De plus Laâsa m'a conseillé de passer par Bordjomi, une petite ville touristique dans la gorge.

Je prends une chambre dans une maison d'hôtes, un peu d'indépendance n'est pas déplaisant. Quant au souper, je m'offre le restaurant, un *kačapuri* comme à Stephantsminda. C'est une spécialité consistant en une sorte de pain allongé en forme de bateau dans lequel on fait fondre du fromage et du beurre. Sur le mien est ajouté un œuf presque liquide. À côté, une poêlée de champignons aux oignons beurrés. C'est bon, mais trop gras pour moi.

12.11.2018

En me réveillant je consulte l'application *Amikumu* de mon smartphone³¹ et constate avec surprise qu'une espérantiste habite à deux cents mètres seulement. La ville est petite et les espérantistes

³¹ Voir 26.07.2018

n'abondent pas dans le pays, c'est donc relativement extraordinaire de trouver quelqu'un ici. Je la contacte. En fait, je la connais, et elle n'est pas géorgienne, mais ukrainienne, elle passe des vacances ici avec son copain. Elle n'est pas d'ici, raison de plus pour trouver la coïncidence extraordinaire : deux espérantistes étrangers, qui se connaissent, de passage en même temps dans la même gorge cachée entre les montagnes géorgiennes. « Allons boire un café ! », lui dis-je.

Mais là, déception complète : elle ne peut pas, m'écrit-elle. Son copain ne veut pas sortir de l'hôtel ce matin, et après ils devront partir. De la part d'espérantistes, cette excuse me paraît d'une bassesse incroyable.

Ce ne sera donc pas avec elle, mais avec les deux jeunes occupants de la chambre voisine de mon auberge que je vais passer un peu de temps ce matin. Deux globe-trotteurs équipés de sacs à dos : Elena vient d'Australie, elle voyage en train et en bus depuis huit mois. Nuno est portugais, il voyage également en transports publics et en auto-stop depuis quatre mois. Nous échangeons nos expériences durant toute la matinée, installés sur la petite terrasse, puis cuisinons ensemble et mangeons à midi.

Je poursuis mon ascension sur une trentaine de kilomètres durant l'après-midi. De la pluie est annoncée. À 17 h 00, le ciel s'obscurcit sérieusement, et songeant que trouver un lieu de nuitée le long de cette route ne sera pas si facile, je m'inquiète un peu.

გორგიშმინდა / Giorgitsminda. Le hameau se situe à l'écart de la route, j'aperçois quelques maisons, il me faut y aller, j'y trouverai bien quelque chose. Une porcherie. J'entends un homme également, je vais voir. Après s'être occupé de ses bêtes, le jeune fermier apparaît. Il ne marche pas droit, ni n'aligne les mots d'une

phrase, il est ivre. Ivre ne signifiant pas méchant, je lui exprime tout de même mon besoin de trouver un toit. Il veut m'aider.

Mais son aide me sera-t-elle réellement utile ? Il me veut du bien, mais son état me fait peur, il veut pousser mon vélo mais je dois l'en empêcher car il le ferait certainement tomber. Il m'emmène chez lui. Son père se fâche car il n'y a pas de place pour moi chez eux. Il est gentil, il m'hébergerait bien, mais il me montre leur maison et il est évident qu'ils y sont déjà assez serrés.

Il s'est mis à pleuvoir. La nuit tombe, la pluie se change en neige. J'avance lentement sur la rue à l'affût d'une présence.

Trois cents mètres plus loin un vieil homme me fait entrer chez lui, je peux enfin me réchauffer auprès d'un bon fourneau. Six personnes vivent sous ce toit : deux grands-parents, deux parents et deux enfants. Murat est heureux de m'avoir accueilli, il me fait goûter de son vin artisanal pour fêter la rencontre. Il m'apprend quelques mots de géorgien, et plus tard sa petite fille Maria m'observe écrire en faisant quant à elle ses devoirs de russe.

13.11.2018

Il pleut toute la matinée, mais il me faut continuer. Dix kilomètres en une heure, je suis déjà transi, je m'arrête pour boire un café.

La pluie cesse, j'accélère un peu. En milieu de journée je pique-nique sur un petit banc de bois au bord de la route. Le paysan voisin vient m'offrir un pot de confiture, et un autre des pommes et du fromage. Ils m'avertissent cependant qu'en continuant dans cette direction je risque de rencontrer des loups. « Волк » [vòlk], me dit-il en russe, je me souviens bien avoir appris ce mot, c'est le loup. Mais je ne m'en inquiète pas particulièrement et poursuis ma route.

Le monastère de Zarzma

ზარზმა / Zarzma. Altitude : 1302 mètres. Ce village est le dernier avant une grande forêt, il faut donc que je m'y arrête, il est trop tard pour la traverser aujourd'hui. Le village est construit sur une colline que la route contourne. J'entre donc dans la localité en poussant mon vélo sur la raide colline et rencontre d'abord un groupe s'apprêtant à boire l'apéro. Décidément... Ils m'invitent naturellement à me joindre à eux, mais je me préoccupe d'abord de savoir où je passerai la nuit.

Plus haut, presque tout en haut du village se trouve un monastère. Je pose mon vélo contre le mur, pousse le petit portail et entre dans l'enceinte. Le jeune Giorgi me reçoit, m'invite à me réchauffer près d'un feu de cheminée, dans une grande salle. Cependant pour être sûr que je puisse dormir là, il faudra demander l'autorisation au moine supérieur, le père des pères, m'explique-t-il. Et ce dernier n'est pas disponible pour le moment. Ce ne sera qu'après le repas que Giorgi me montrera le petit dortoir qui m'a été assigné.

Les moines orthodoxes de cet ordre portent une jupe noire, un bonnet noir, une barbe - longue de plus de trente centimètres chez certains - et des cheveux longs souvent tressés derrière leur tête. Qu'il est reposant de séjourner chez des gens sages et pieux qui ne boivent ni ne fument. Il n'y a pas non plus de télévision, ni Internet.

Giorgi n'est pas moine, il fait seulement une retraite ici durant une semaine. Il m'emmène dans l'église pour assister à la prière. Je suis surpris de constater qu'elle est presque vide : seul un moine lit à la lueur d'une bougie, il chante la prière d'un ton monocorde, sans mélodie. Giorgi s'agenouille, puis se relève et reste immobile, je l'imiter. De la bouche du moine s'écoule et résonne entre les murs de

l'église un flot de mots rapides dans cette langue mystérieuse, seulement entrecoupés de quelques *Alléluia* universels.

Ce n'est pas facile de rester ainsi durant quarante minutes, mais c'est une occasion de prier pour moi aussi, et de méditer. Je finis par entrer dans un état différent, une méditation plus profonde, en acceptant la difficulté et le temps qui s'écoule lentement.

21 h 00. J'écris au salon, au bout de la longue table. À côté, Giorgi joue aux échecs avec Datò, un autre stagiaire. Les moines observent, tous agglutinés autour des deux joueurs. Silence.

14.11.2018 *

J'exprime le souhait de rester un jour et une nuit de plus au monastère. Je prends ainsi le risque de devoir passer demain un col enneigé, me dit-on, le temps ne sera pas meilleur qu'aujourd'hui. Mais tant pis, l'expérience est importante pour moi, j'ai envie de participer un tout petit peu à la vie monastique, et je pourrai aussi me reposer.

Il y a quotidiennement deux repas communautaires. Le premier à 11 h 00, le second à 19 h 00. J'ai la chance de tomber sur un jour végétarien, même végétalien si je comprends bien. Les jours « habituels » ils cuisinent beaucoup de viande, mais les mercredis et vendredis aucun produit animal n'est consommé dans la communauté. Le monastère reçoit régulièrement des produits invendus des commerces du village, aujourd'hui nous avons des tartes à la crème offertes par la boulangerie voisine. Mais les moines s'en privent, puisqu'elles ne respectent pas le régime du jour.

La prière telle que je l'ai vécue hier a lieu toutes les trois heures, m'explique Datò. À 6 h 00, 9 h 00, 12 h 00, 15 h 00 et 18 h 00. Hors de ces rendez-vous rituels, chacun participe aux tâches domestiques selon une répartition organisée. Datò parle un peu l'allemand, c'est d'ailleurs la seule langue étrangère qu'il connaît. Il me fait visiter les différentes chapelles et me raconte l'histoire du monastère et des

icônes de l'église. Certaines sont très anciennes et viendraient de Jérusalem.

Je propose mon aide pour quelque travail que ce soit, pour couper ou fendre du bois de feu par exemple - un beau feu brûle constamment dans la cheminée - mais on me répond que ce n'est pas la peine, que je peux juste me reposer. J'aimerais d'une part me rendre utile et d'autre part j'ai besoin de m'occuper, encore une fois je suis confronté à la gestion de l'ennui. Il y a très peu de travail en ce moment, on me dira bien quand il y aura quelque chose à faire. Ce qu'il y a surtout ici, c'est du temps, et le monastère est un lieu idéal pour apprendre la non-activité. En effet, j'observe les pères et les hôtes se promenant dans le parc, ou se tenant juste là dans la grande salle, près du feu.

Je m'échappe deux heures pour me promener au-dessus du village. Une route boueuse, un pâturage, des rochers, de la bruyère. J'entre dans la forêt, monte sur la butte, m'arrête dans une clairière. De là-haut, je vois la vallée d'un côté, et la vaste forêt de l'autre, recouvrant les montagnes. Silence. J'entends seulement quelques oiseaux, des cloches de vaches au loin, et parfois quelques coups de hache, signe d'un travail humain. Une longue route traverse cette forêt, je sais que je devrai l'emprunter pour continuer vers l'Ouest.

Dans l'après-midi on sollicite enfin mon aide, m'en voilà ravi. Trois fois, pour de petites choses, presque rien. Pour commencer, ranger les bancs du jardin à la cave où ils passeront l'hiver. Ils sont très lourds, nous les portons à plusieurs. Ensuite Datò et moi sommes recrutés pour empiler des verres dans des caisses, et plus tard encore nous transportons des bûches de bois de la réserve à la cuisine. C'est tout. Non, j'accompagne aussi Giorgi et Datò à la source à un kilomètre de là afin d'y remplir des bidons d'eau potable.

J'ai commencé à apprendre l'alphabet géorgien dès mon arrivée dans le pays, tout en pédalant, en observant les noms inscrits sur les panneaux à l'entrée des localités. Ils sont toujours écrits dans

deux alphabets, l'un en dessous de l'autre, je me suis donc immédiatement amusé à comparer les lettres :

თბილისი	გორი	ბორჯომი	ზარზმა
Tbilissi	Gori	Borjomi	Zarzma

Ce soir Datò m'aide, il m'indique la prononciation exacte pour chaque lettre et la manière de l'écrire. Le père des pères, Mama Nikolos, s'intéresse à la leçon et prend même le relais lorsque Datò s'en va à la prière. Cet alphabet me semble très beau, très élégant, et selon les manuscrits que je vois, les Géorgiens se donnent toujours la peine d'écrire de manière claire et lisible. Je me confectionne des petites cartes d'apprentissage, une pour chaque lettre, avec le son correspondant au dos.

La difficulté, c'est que certains sons n'existent pas dans mon référentiel personnel. Il existe par exemple trois /t/ différents en géorgien, et trois /r/, et aussi un son que je ne peux appartenir à aucune lettre latine et qu'il m'est impossible de prononcer. Je note finalement pour la lettre გ « cochon malade ».

15.11.2018

Il neige à Zarzma, et on m'affirme que plus haut, au col, il y a déjà plus de cinquante centimètres de neige et que la route est fermée et impraticable. Que faire ? Je dois bien passer ce col, je dois rejoindre Batumi, cela doit bien être possible, dis-je dans le déni, m'énervant presque, j'irai lentement, je pousserai...

Non. Pousser dans cinquante centimètres de haute neige dans une montée raide avec mon chargement, ce n'est pas possible. En plus, personne ne vit dans ces montagnes à cette saison, m'expliquent les moines, les villages indiqués sur ma carte ne sont que des villages d'été. Et il y a des loups. Je n'ai jamais vu de loup en réalité, mais s'ils sont comme les chiens qui m'ont déjà attaqué, en

plus nombreux et plus féroces, il vaut mieux les éviter. Giorgi doit faire preuve de patience et de grande persuasion, mais il finit par me convaincre.

Je rebrousserai donc chemin puisqu'il le faut. Je n'aime pas cela, mais je finis par accepter ce que j'ai à faire, je redescendrai en plaine par là d'où je suis venu sur cent quinze kilomètres, jusqu'au carrefour de ბსზემი /Chaschuri. De là je prendrai d'autres routes pour rejoindre la mer. Des routes certes plus fréquentées, mais sans neige ni loups. Il m'a fallu deux jours pour monter à Zarzma depuis là-bas, il m'en faudra autant pour redescendre, compte tenu du mauvais temps. Mais peu importe : si j'avais su, je ne serais pas venu et cela aurait été dommage, car je n'aurais pas vu Bordjomi ni le monastère.

Je sais donc où je dois aller, mais j'hésite encore à partir aujourd'hui sous la neige ou à attendre demain en espérant un temps plus sec. Mais peut-être ne cessera-t-il pas de neiger, me dit un moine. Selon les prévisions météorologiques le même temps est prévu toute la semaine, alors autant partir tout de suite. À midi, après le repas de 11 h 00, je m'équipe au mieux - pulls, veste, bonnet, pèlerine, pantalon imperméable - et encouragé par toute la communauté me voilà en route.

Sans lunettes mes yeux souffrent de recevoir de gros flocons, je dois presque les fermer. Avec mes lunettes de soleil c'est à peine mieux, mais je ne vois presque plus rien à cause de la buée. Après une heure mes pieds sont déjà trempés et gelés malgré mes chaussures censées être imperméables et malgré les bonnes chaussettes en poil de vache offertes par les moines.

Quarante kilomètres de faits, 16 h 00. Une *guest house*, un homme me fait signe de m'arrêter. Je pensais retourner chez Murat à Giorgitsminda, mais je me laisse tenter à l'idée d'une douche chaude à l'auberge.

Une *guest house* (comme ils écrivent tous sur leurs enseignes) « à la géorgienne » en vérité, car le patron Zaza m’invite en ami à manger à sa table. Il n’y a pas d’autres clients, mais un ou deux de ses amis passent par là, ils mangent avec nous. Zaza a cuisiné avec grande attention un plat végétarien de pâtes aux oignons, je lui en suis reconnaissant.

Après l’épreuve de ma journée dans les intempéries je tombe de fatigue et me couche tôt. De ma chambre j’entends Zaza et ses amis qui, quant à eux, boivent et rient jusque tard dans la nuit. Je les entends parler de plus en plus fort sous l’effet de l’alcool, et puis plus rien.

16.11.2018

J’espérais me doucher ce matin, Zaza a spécialement allumé le chauffe-eau à cet effet, mais c’est fichu : panne d’électricité. Et tout dans cette maison fonctionne à l’électricité : eau courante, chauffage... Seule la cuisinière possède heureusement une plaque à gaz, sur laquelle je prépare du thé pour Zaza qui émerge, et pour moi-même.

À Bordjomi je m’arrête à la *guest house* dans laquelle j’étais il y a quelques jours pour utiliser Internet. Le patron n’est pas là, mais sa mère, une vieille femme, me fait entrer dans sa cuisine et m’offre un café avec un grand sourire pendant que je télécharge de nouvelles cartes sur mon navigateur.

სარმანიშვილისვარი /Sarmanišviliskari. Une passerelle sur la rivière, et si j’en crois le dessin sur l’écriteau, un monastère. L’endroit est charmant : des arbres, une église, une allée de maisons simples. Mais pas de monastère en vue. J’interroge une vieille femme. « Oui, il y a bien un monastère un kilomètre plus loin, et on

peut y séjournier », affirme-t-elle. Elle m'offre du pain, du fromage et du gâteau pour la route.

Je continue sur le chemin forestier, remontant la rivière le long de sa rive « sauvage », mais je me désespère progressivement car je ne trouve aucun monastère sur le kilomètre indiqué, ni sur les suivants. Pourtant deux autres personnes me l'indiquent encore... Voilà qui devient mystérieux, et inquiétant car à la nuit tombante je n'ai toujours pas de lieu où dormir. Finalement quelqu'un me recommande une *guest house*, cela me déçoit, mais étant donné l'heure je n'ai plus d'autre choix.

Chez Muḥā

La chambre est froide et le propriétaire ne sait pas comment allumer le radiateur. Il m'apporte finalement un petit chauffage électrique mais son efficacité est relative. Rien n'est proposé ici pour le repas, je me contente donc du don de la femme de tout à l'heure, je mange assis sur le lit, je bois le thé qu'il me reste dans mon thermos et me prépare à dormir.

17.11.2018

Il a beaucoup plu durant la nuit, très fort, et j'ai mal dormi. Il pleut encore ce matin et je n'ai aucune envie de me mettre en route. Je me prépare tout de même et m'apprête à me vêtir de mes imperméables, lorsque mon logeur m'invite pour un café.

Il me fait entrer au rez-de-chaussée, nous nous asseyons sur de petits tabourets dans la seule pièce véritablement chauffée de la maison, en l'occurrence sa chambre à coucher, équipée d'un fourneau à bois. Il se nomme Nodari, mais tout le monde l'appelle Muḥā, me raconte-t-il, un surnom reçu durant son enfance. Maintenant l'homme pourrait avoir une soixantaine d'années. Café, vin, vodka... nous faisons plus ample connaissance et comme la

pluie ne cesse pas et que Muḥā s'avère finalement de bonne compagnie je me décide à rester ici pour la journée. Je marchande cependant le prix de la deuxième nuit, et propose en échange mon aide pour un travail manuel. Ceci dans le but principal de pallier l'ennui.

L'occasion se présente de travailler un peu. Un tout petit peu. Muḥā construit des lits en bois, il en est au montage, je vais pouvoir mettre quelques vis.

Et puis nous mangeons ensemble à la petite table devant le fourneau, et jouons au *nardé*, ce jeu caucasien dont Ahman m'a appris les règles à Makhatchkala.

19.11.2018

Après un petit col très raisonnable et une auberge de banlieue, dernière ligne droite direction la mer Noire. Nonante kilomètres en cinq heures seulement, ce record est rendu possible par la descente et par un fort vent dans mon dos.

L'autoroute. Comme dans d'autres pays de l'Est rien ne m'interdit de l'emprunter. La bande de droite est assez large, les voitures pas trop nombreuses, c'est parfait. Le vent allant exactement dans ma direction, il ne devient pénible que quand je m'arrête pour manger. Par ailleurs le long de cette autoroute aucun endroit n'est prévu pour pique-niquer... Quel dommage de m'arrêter, alors que j'avance si facilement, je décide donc d'en prendre mon parti et, une fois n'est pas coutume, de manger sur mon vélo tout en pédalant sans effort. Un morceau de pain et une banane dans un petit sac suspendu au guidon, et le tour est joué.

Une déviation, un sens interdit. À partir d'ici l'autoroute n'est ouverte que dans le sens opposé. Mais pour moi à vélo c'est encore mieux ainsi : puisque les voitures ne sont pas autorisées à continuer par ici, personne ne me dépassera ! Je passe les barrières devant une voiture de police arrêtée, ses occupants ne se préoccupent

absolument pas de moi, et je m'engage à contre-sens. Je roule sur la bande latérale de gauche selon le sens de circulation, à droite de la route pour moi, donc seules des voitures me croisent, mais loin de moi, leur piste principale se trouvant de l'autre côté, et entre elles et moi il y a la piste de dépassement, très peu utilisée.

J'espère que vous me suivez. Tout cela pour dire que même si je roule à vélo sur l'autoroute et de plus à contre-sens, je ne cours aucun risque et la route est même agréable.

Un véhicule s'arrête vers moi. Que me veut-il ?

« Спички есть у тебя ? » [spički est u tebjā] Je ne connais pas le mot *spički*, mais lorsqu'il me montre sa cigarette je comprends qu'il cherche de quoi l'allumer. Si j'avais mon briquet à portée de main je le lui aurais bien donné, mais cela fait des semaines que je n'utilise plus mon réchaud et donc briquet ou allumettes ne font plus partie de mes objets prioritaires, je suis désolé pour ce fumeur. En continuant, je me fais la réflexion suivante : intéressant, il m'a adressé la parole en russe alors que nous sommes en Géorgie, et ce n'est d'ailleurs pas le premier. Il a dû deviner que j'étais étranger, et les étrangers qui savent le géorgien sont probablement très rares, plus rares que ceux qui savent le russe.

ლანჩხუთი / Lanchkhuti. Une charmante bourgade, un petit marché, mais un seul hôtel et il est fermé. Je ne perds cependant pas espoir de dormir au chaud et interroge tous les passants, jusqu'à ce qu'un vieil homme assis sur un banc connaisse l'existence d'une maison d'hôtes. Il explique comment s'y rendre à un jeune policier et ce dernier m'y conduit. Aucune indication le long de la route ni dans le quartier, il faut décidément connaître. En fait ce n'est pas du tout une auberge touristique et je me demande qui prend un lit ici.

Dans la grande maison de type ferme, deux ou trois dortoirs,

l'un d'eux est chauffé par un agréable poêle à bois. Je dormirai là en compagnie d'autres hôtes.

20.11.2018

La mer.

Je me sens rempli de joie en la retrouvant, comme chaque fois, même si aujourd'hui le temps est maussade. Une fois la côte atteinte, je la longe en direction du Sud, je vise Kobuleti, à vingt-cinq kilomètres de là. J'y parviens à 16 h 00 déjà, mais avec la grosse pluie qui ne cesse pas, autant s'arrêter tôt. Il ne me restera ensuite qu'une petite étape jusqu'à Batoumi, une ville importante aux confins du pays, juste à la frontière turque.

Deux cyclistes arrivent alors en sens inverse, équipés de bagages et couverts de pèlerines colorées. Quelle joie de s'arrêter pour parler avec mes « collègues », même sous la pluie.

« *Hello, where are you from ?* », commence-t-il.

Mais pourquoi commencer par l'anglais alors que nous parlons peut-être la même langue ? J'essaie le français, puis l'allemand, et comme je le supposais c'est l'allemand qui l'emporte. La vieille femme serbe l'avait dit : « Tous les cyclistes viennent d'Allemagne ou d'Autriche »³². Ils sont Berlinois, ils sont partis il y a six mois.

Alors que nous nous racontons nos aventures respectives sur le bord de la route, quelqu'un nous interpelle en anglais depuis le trottoir opposé. Cependant mes compères continuent leur route et je réponds seul aux nouveaux venus. Un couple également, dans la quarantaine. L'homme vient du Kazakhstan, la femme de Russie. Ils voyagent aussi à travers le monde, mais pas à vélo. Depuis un mois ils vivent dans un petit hôtel à ქობულეთი /Kobuleti, cette bourgade côtière de Géorgie, et ils me proposent de faire halte dans le même hôtel qu'eux.

³² Voir jeudi 09.08.2018

Une amitié inattendue

Il y a tant d'hôtels sur cette côte, lequel choisir, comment savoir où ce ne sera pas trop cher et où je serai en bonne compagnie ? Je ne réfléchis pas plus longtemps et accepte la proposition, d'autant plus que le prix est très raisonnable, nous avons une cuisine à disposition sur l'étage et je reçois une chambre avec balcon et vue sur la mer. Que veut-on de mieux, étant donné que, selon la météo, il me faudra rester quelques jours ici si je ne veux pas pédaler des journées entières sous la pluie ?

Mes nouveaux colocataires kazakho-russes se nomment Nicolaï et Tanja et, je l'apprendrai bientôt, ils sont Témoins de Jéhovah.

Effrayant ?

Par ma culture j'ai appris à me méfier des sectes, et notamment des Témoins de Jéhovah. Toutefois après un instant d'appréhension je décide de prendre cette occasion de les côtoyer comme une opportunité de découvrir une approche spirituelle de plus, en gardant la distance que je jugerai bonne. Comme je l'ai déjà réalisé, durant mon voyage toute personne se trouvant sur ma route est susceptible de devenir mon amie, même si nous sommes différents.

Nicolaï, Tanja et moi prenons immédiatement l'habitude de manger ensemble et nous nous racontons nos nombreuses aventures. Ils voyagent et ils se sont installés ici pour une période parce qu'en Russie comme au Kazakhstan leur religion est interdite et sévèrement persécutée. Des gens ont été exécutés pour avoir participé à des réunions de Témoins de Jéhovah, me racontent-ils. La Géorgie est libre et ils peuvent y venir facilement. C'est donc une étape pratique, avant de migrer plus loin. Pourquoi Kobuleti précisément ? Parce qu'il s'y trouve toute une communauté de leurs confrères, dont la plupart sont russes également.

Un jour, je les accompagne à la réunion. Comme j'ai imité des

musulmans et prié avec les moines orthodoxes, pourquoi ne participerais-je pas à la réunion des Témoins de Jéhovah ? Je ne deviendrai ni musulman, ni orthodoxe, ni Témoin de Jéhovah, ni même membre de la Théorie du Bonheur³³, mais je respecte ces différentes pratiques et je conçois que chacune soit un outil permettant à ses adeptes de se relier au Divin ou à l'univers. Et surtout toutes font partie du monde, alors je dois aussi les découvrir quand des humains les pratiquant se trouvent sur ma route. C'est une règle de voyage qui s'est proposée d'elle-même.

La réunion se déroule dans une salle moderne à l'aspect austère. On y fait une sorte d'office religieux comparable aux cultes des églises, et particulièrement des églises réformées et évangéliques. Un prédicateur, puis quelques autres personnes prennent la parole, partagent un témoignage. On chante par intermittence, les paroles sont projetées au mur. On pratique aussi un temps de partage en petits groupes.

22.11.2018

11 h 00. Je me suis réveillé tard. Aucune importance, mes colocataires sont encore dans leur chambre, eux aussi. Nous déjeunerons ensemble un peu plus tard. Depuis ma chambre je regarde et écoute la mer, les vagues qui s'échouent sur le rivage, les unes après les autres.

Parfois je me lasse quand Nicolaï me développe de longues théories sur la Bible. À l'inverse des orthodoxes en recueillement dans le sacré, les Témoins de Jéhovah donnent une grande importance à la réflexion intellectuelle. Ceci dit leur matériel didacticiel est impressionnant : Nicolaï me montre sur son *iPhone* ou sur son ordinateur tous leurs textes et la Bible dans de nombreuses langues, et le système permettant de passer d'une langue à l'autre

³³ Voir chapitre La Théorie du Bonheur, 17.09.2018

très facilement. Idem pour les films explicatifs, tout est prêt pour aborder n'importe qui.

J'observe avec amusement, ils n'insistent pas, et je les apprécie pour leur humour et leur grande sympathie. Eux aussi semblent enchantés de ma présence, si bien que nous devenons rapidement amis. Un soir, trois de leurs confrères nous rejoignent et, à six, nous louons un sauna dans le spa voisin. Quelle détente, après le vélo sous la pluie !

Nous enchaînons avec une soirée à la maison, nous mangeons, nous chantons, nous jouons aux cartes. Je me sens pleinement intégré dans leur cercle d'amis, et j'oublie qu'ils sont Témoins de Jéhovah. J'oublie aussi que nos langues ne sont pas les mêmes à l'origine, je jouis d'avoir, en peu de temps, merveilleusement progressé en russe.

24.11.2018

Le cinquième jour, la pluie cesse, le soleil revient, il est temps de repartir. Nicolaï brûle de m'accompagner un bout, d'autant plus qu'il veut partager avec moi un lieu qui lui tient à cœur, une jolie plage entre Kobuleti et Batumi. Il emprunte un vélo au propriétaire de l'hôtel, je fais mes adieux à Tanja, et nous voilà donc à deux sur la route. Il m'accompagne sur la moitié du trajet du jour, comme l'avait fait Vova en Ukraine, et puis il fera demi-tour afin d'être rentré avant la nuit.

Quant à moi j'atteins Batumi au soleil couchant. ბათუმი /Batumi, ville incroyable par son architecture moderne et artistique. Des tours et des hôtels aux formes étranges se détachent dans le ciel, tout semble conçu ici comme une gigantesque sculpture. La plage est bordée d'allées de palmiers ainsi que de parcs d'attractions. Tout est désert en novembre, mais j'imagine les touristes affluent à la haute saison.

En cherchant une auberge je rencontre Ankie, une Française. Elle est envoyée comme volontaire par une organisation pour former des enseignants, me raconte-t-elle, afin d'aider les Géorgiens à améliorer leur système scolaire. Elle me montre une auberge de jeunesse bon marché, puis nous allons manger ensemble.

L'établissement est habité seulement par une Suédoise dans la cinquantaine, et par le jeune de l'accueil. Ce dernier écoute de la musique toute la nuit et dort sur le canapé de l'entrée durant la matinée. La Suédoise me raconte qu'elle voyage par différents pays loin de chez elle, parce qu'on l'espionnait, on la suivait. Alors elle fuit. Elle fuit, elle aussi, comme les Témoins de Jéhovah. À moins qu'elle s'invente des histoires, qu'elle souffre de schizophrénie ? C'est aussi possible. Je l'écoute quand elle me confie tout cela, mais quelque chose me semble bizarre dans son récit. Je ne dis rien.

25.11.2018

Je ne me presse pas ce matin, je bois un café avec la Suédoise dans notre chambre. Avant de venir ici elle a voyagé en Turquie, elle m'enseigne alors mes premiers mots de turc : *Merhaba* : Bonjour ; *Tamam* : mot omniprésent que les turcs disent tout le temps pour signifier leur accord : « d'accord, bien, ok ».

Notre balcon donne sur une rue piétonne, quartier calme pour une grande ville. Cela donne envie de rester, je traîne jusqu'à midi, mais me décide tout de même à partir, la Turquie m'appelle.

Je passe la frontière en début d'après-midi. La douane est très particulière, je n'en ai jamais vu de telle : les cars déchargent tous leurs passagers, qui doivent s'engager à pied dans un long tunnel de contrôle. Je les suis en poussant mon vélo dans cette galerie artificielle. Ce passage ressemble à ce qu'on trouve dans les aéroports. Contrôle de passeport géorgien, puis turc, puis scannage des bagages. Heureusement on ne me demande pas de démonter mon chargement. Le garde de service est sympa, il me fait confiance,

il me demande seulement, en s'excusant, de mettre un de mes sacs sur le tapis roulant de la machine à scanner. Nous sommes filmés, me fait-il comprendre, il aurait des problèmes si on voyait qu'il me laisse passer sans rien contrôler du tout.



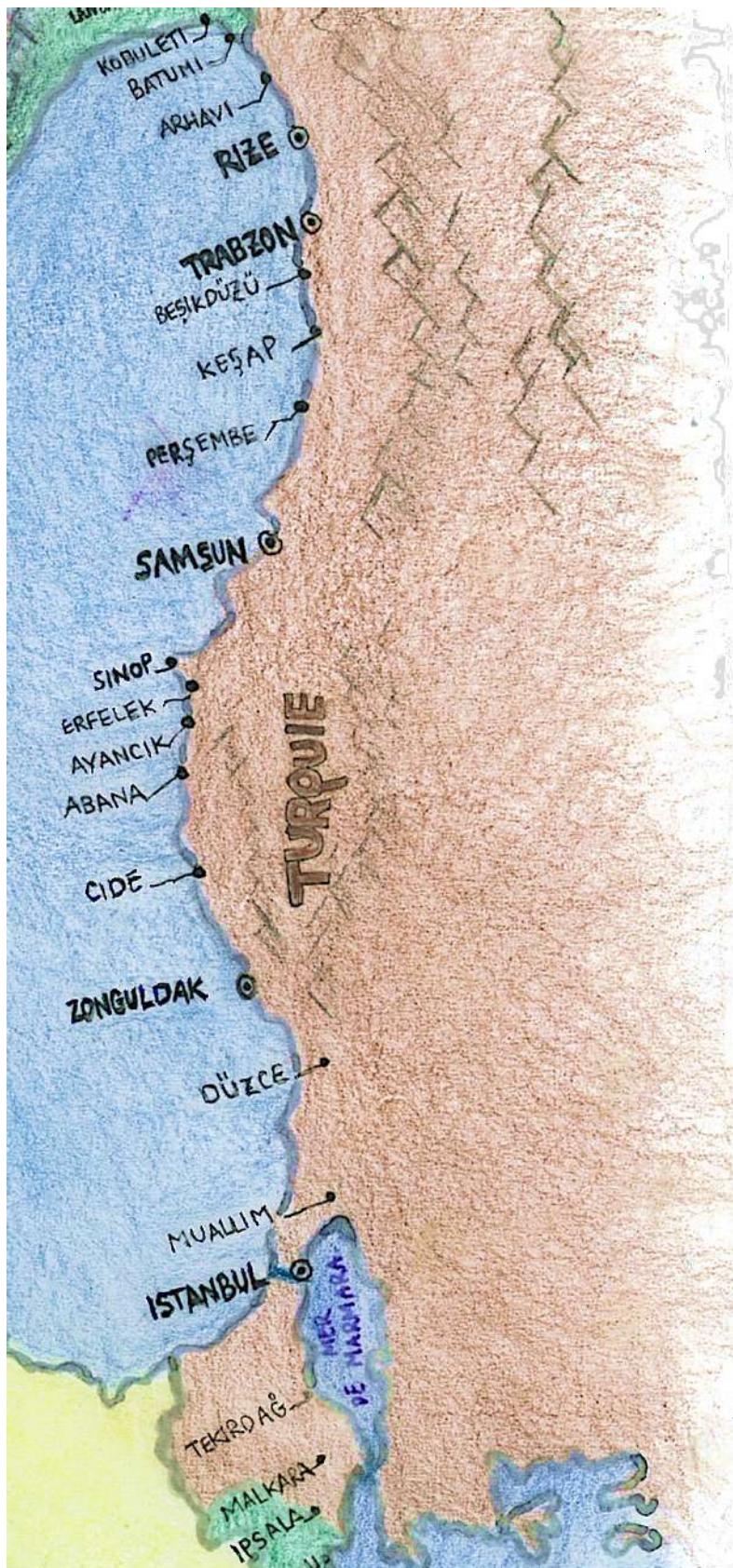
Paysans géorgiens, environs de Kavtiskhevi, 10.11.2018



Laşa (à gauche) et ses amis, Aghaini, 08.11.2018
Guesthouse de Stephantsminda, 05.11.2018



Monastère de Zarzma, 14.11.2018



6

La Turquie



Je pénètre à présent dans un monde inconnu, un grand pays que je devrai traverser sur plus de mille six cents kilomètres, dont la langue m'est complètement étrangère.

Arhavi. Combien d'argent retirer au bancomat ? Je ne sais même pas combien vaut l'argent turc. Pour me renseigner, ce n'est pas facile car personne ici ne parle autre chose que le turc. Il en est fini des pays où je pouvais relativement facilement parler avec tout le monde. Vais-je apprendre le turc ? Je me sens beaucoup moins enthousiaste à l'idée d'apprendre de nouvelles langues qu'au début du voyage ; cependant à la perspective de passer un mois dans ce pays, je sais que cela me sera utile. Alors autant commencer tout de suite. En attendant, les gens sont de bonne volonté, ils veulent m'aider malgré toutes les difficultés de compréhension. Un passant téléphone à sa cousine qui parle anglais et me la passe. Puis un autre me conseille un hôtel simple, je prends une chambre. Le patron me fait comprendre que j'ai droit au déjeuner demain matin, c'est très bien.

Mon troisième mot : *Kahvaltı* : le petit-déjeuner.

Voici ce qu'il y a à savoir pour lire le turc correctement :

(lettre turque / lettre espéranto correspondante / exemple du son dans un mot français)

c : /ğ/ (badge)	i : voyelle neutre. (Ouvrir la bouche et produire du son sans effort.) N'existe pas en français.
ç : /ĉ/ (tchade)	j : /j/ (un jongleur)
g : /g/, ou /dj/ (dialecte) devant e, i,	ö : (des œufs, des yeux)
ö, ü et â	u : /u/ (oublier)
ğ : lettre muette, allonge la voyelle précédente.	ü : (une bulle)
h : /h/ en début de mot, /h̄/ en fin de mot	y : /j/ (paille)
e : /e/ (la perte)	
i : /i/. La majuscule porte aussi le point.	

Le pompier, le cycliste, et les mandarines

26.11.2018

Rize, première grande ville, j'en approche.

La route est en soi belle, entre la mer et les montagnes, souvent au pied d'une falaise, et pourtant je la trouve bientôt ennuyeuse. C'est une sorte d'autoroute en fait, sur laquelle je peux circuler à vélo en toute sécurité mais il y a beaucoup de voitures et de bruit. Et cette route, toujours toute droite, ne traverse aucun village, les laissant tous sur le côté. J'aimerais manger au calme et au bord de la mer, par cette journée ensoleillée. Sera-ce possible ?

Tout est possible. Un trottoir mène le long du rivage, jusque derrière des bâtiments de banlieue, le terrain semble en travaux mais des petits pavillons équipés de bancs sont accessibles. J'y déballe ma nourriture.

Un homme vient alors me saluer. Son uniforme ainsi que les véhicules parqués par là me font comprendre que je me trouve devant la caserne régionale des pompiers. Ce pompier-là est visiblement en pause, et il m'invite à manger à l'intérieur, dans la cafétéria de la caserne. Il me sert du riz et des pois chiches en sauce dans une assiette jetable. Je regrette de ne pouvoir parler avec lui, nous n'avons aucune langue commune - et ce sera vraisemblablement souvent ainsi, les Turcs apprenant peu les langues étrangères. Mais le cœur y est, je sens que ce peuple est bon.

Aux abords de Rize, je quitte l'autoroute et prends la rue côté habitations, me renseigne sur les auberges de jeunesse auprès d'un patron de café. Avec un grand sourire, l'homme me répond à l'aide de son téléphone et de *Google traduction* :

« Tu peux dormir ici, au-dessus du café ! Je m'appelle Mustafa, je suis cycliste moi aussi, je suis dans *Warmshowers*. »

Warmshowers.org est un site Internet permettant aux cyclistes voyageurs de se faire héberger gratuitement chez d'autres cyclistes,

partout dans le monde. J'en ai entendu parler, mais ne m'y suis pas encore inscrit, j'y songeais justement. Et voilà que la chance me fait malgré tout rencontrer l'un de ses membres hébergeurs.

Le café de Mustafa est un salon de thé et de jeux typique, comme j'en trouverai partout en Turquie. Des hommes jouent aux cartes sur les tables rondes couvertes de nappes, et boivent du thé, lequel est servi dans de minuscules verres sur de petites tables attenant aux tables de jeu. Il n'y a que des hommes, pas de femmes. La seule particularité propre à ce café-ci, c'est la décoration, très orientée cyclisme : un vélo de course est même accroché au mur, tel un tableau.

Ayant couvert l'une des tables de papier journal, Mustafa me sert du pain, des olives, et tout ce qu'il faut pour un bon souper-pique-nique. Je suis son hôte voyageur, il refuse mon argent.

À l'étage l'espace est pour moi, cependant il n'y a pas de lit. Je ressors donc mon bon vieux matelas de sol de ma remorque, ainsi que mon sac de couchage et ma couverture. Retour à la vie simple ! Je m'étais trop habitué à ne plus camper, à dormir dans des lits confortables ! Mais voilà la catastrophe : ma bonne couverture, je l'ai laissée trop longtemps à l'humidité dans ma sacoche, et maintenant elle sent le mois. Le sac de couchage semble dans un état acceptable, il suffira pour cette nuit.

27.11.2018

Que faire de ma couverture moisie ? Je me sens triste à l'idée de m'en débarrasser, j'ai peur aussi qu'elle me manque durant la suite du voyage. Pourrai-je la laver ? En attendant de voir, je la laisse prendre l'air en l'attachant sur le dessus de mon chargement. Je me sens un peu déprimé ce matin. Cela m'arrive souvent en me réveillant, et l'envie manque de me mettre en route... Et aujourd'hui le souci de ma couverture moisie n'aide pas. Pourtant une fois sur la route je me remets à chanter, et je continue.

De Hongrie en Russie, c'était la pastèque - surtout en été. En Géorgie, à l'automne, le principal fruit local de saison était le kaki. Maintenant en Turquie, l'hiver approche, ce sont les mandarines. Elles abondent, tout le monde en a, en vend, en donne. Pour la première fois de ma vie - je n'étais jamais venu aussi loin au Sud - j'en vois aussi sur les arbres, et pas seulement dans les paniers. Ici poussent les orangers, les citronniers et les mandariniers.

Les marchands en vendent le long de la route entre les villes. Premier stand, les fruits me font envie, mais je ne m'arrête pas. Second stand, je vois le marchand qui, en m'apercevant à distance, s'empare de son appareil photo. Je passe fièrement devant lui. Une fois la photo prise, je m'arrête et le salue. Il m'offre une mandarine que je savoure immédiatement, puis encore plusieurs en réserve que je ne sais pas où mettre. Je dois en refuser.

Aux abords de la ville suivante le trottoir devient encombré par les mandarines, avec un étalage tous les vingt mètres. Je m'arrête pour prendre une photo de ce spectacle, et aussitôt on accourt vers moi avec d'autres sacs de mandarines en présent.

Conclusion : l'automobiliste paie les mandarines, pas le cycliste.

Cela dit, l'abondance est telle qu'ils ne vendront certainement pas tout, me dis-je.

Of. Ainsi se nomme la petite ville où je passe la nuit. Une fois mon hôtel trouvé je sors me promener en quête d'un bistrot. J'ai le temps, j'explore les ruelles éclairées. C'est alors que trois jeunes m'abordent, voyant que je suis étranger. Ils n'ont visiblement pas l'habitude de rencontrer des voyageurs ici. Ils m'offrent un thé sur la rue, puis m'invitent à m'asseoir dans le petit restaurant vide où l'un d'eux travaille. Ce dernier prépare alors pour moi une sorte de pizza au fromage - la spécialité se nomme *pide* - et me l'offre, ainsi qu'une boisson au yoghourt.

Forcément je dois raconter à mes nouvelles rencontres d'où je viens et ce que je fais. La Suisse se dit en turc *İsviçre*. Lorsque je réussis enfin à prononcer ce mot qui ressemble fort à *İsveç*, la Suède, ils cherchent ma langue dans la liste de langues proposées dans *Google traduction*, et tombent bien sûr sur le suédois. Évidemment, comment sauraient-ils que je parle français et que la langue suisse n'existe pas ? Cet amusant quiproquo se répétera bien des fois dans ce pays.

Une fois l'appareil réglé sur la bonne langue, les jeunes me parlent de l'islam, ils me demandent quelle est ma religion. Ils s'inquiètent pour moi quand je leur réponds que je ne suis pas musulman, ils pensent que je dois me convertir car, selon eux, les chrétiens vont en enfer - il allume son briquet pour symboliser l'enfer par la flamme. J'explique gentiment à mes amis que je ne m'inquiète pas pour mon âme.

Non, les Turcs ne sont pas des fanatiques. Il n'y a pas de généralités à faire, je n'ai rencontré ni ne rencontrerai personne d'autre me tenant des propos tels que les leurs. Par ailleurs je connais des chrétiens en Suisse - dans certains milieux évangéliques notamment - qui prétendent eux aussi qu'ils sont les seuls à avoir accès au Paradis. Pourquoi vouloir envoyer en enfer ceux qui ne croient pas comme nous ?

Trabzon : le barbier

29.11.2018

La suspension de ma remorque est cassée. À défaut de ressort il me faut bloquer l'articulation. Je rafistole sur la route avec un bout de câble USB traînant par là et du scotch.

J'ai fait changer ma chaîne il y a deux jours, et depuis elle saute sur les deux plus petits pignons. Je trouverai dans la grande ville de

Trabzon un mécanicien qui me changera la cassette, et me rechangera la chaîne car il semblerait que l'autre vendeur se soit trompé de chaîne... Les pièces de marque sont environ au même prix dans le monde entier, en revanche j'y gagne sur la main-d'œuvre : là où un Suisse m'aurait facturé trente francs l'heure, le Turc ne me demande quasiment rien.

L'auberge de jeunesse indiquée sur Internet se situe sur la colline. Ça monte très raide, je transpire en poussant mes quarante kilos tout là-haut. Arrivé à l'adresse indiquée, je m'interroge. Il n'y a rien. Après exploration du quartier je comprends que l'auberge est fermée, il ne me reste plus qu'à redescendre à la nuit tombante et à trouver un hôtel pas trop cher au centre-ville.

Les rues piétonnes sont bondées, je me faufile lentement jusqu'à la place centrale. À l'office du tourisme on m'indique finalement l'hôtel - de type *otel* - qui me conviendra le mieux, à trois cents mètres de là. À l'accueil je me présente en listant les langues que je connais, espérant que l'homme en connaisse une. Eurêka, il parle russe ! Je prends deux nuits directement, sachant qu'il me faudra du temps demain pour la réparation et que Trabzon vaut la peine de s'y attarder.

Une fois mon vélo en ordre, il me reste du temps pour flâner. J'explore les rues pavées, je fais les boutiques, je prends un thé, je goûte les pâtisseries locales... tout comme un véritable touriste, une fois n'est pas coutume.

Ma barbe a bien poussé depuis la dernière fois que je l'ai rasée, début septembre à Izmaïl, Ukraine. Et pour cause, je n'ai pas de rasoir dans mes bagages, je ne voulais pas m'encombrer de ce lourd objet. Une idée me vient alors : même si d'ordinaire je me rase moi-même, comme tous les Occidentaux, pourquoi n'irais-je pas chez un barbier, une fois dans ma vie ? Alors que ce métier a presque disparu

dans mon pays, les barbiers abondent en Turquie. À Trabzon il y en a pour ainsi dire à tous les coins de rue. Je me risque donc à entrer chez l'un d'entre eux, et je dois raconter ici ce qu'il arrive.

Après un premier passage au rasoir électrique, le barbier me recouvre le visage de mousse et commence à me raser de près au moyen d'une grande lame acérée, un vrai rasoir comme on n'en trouve plus beaucoup en Suisse. J'espère qu'il maîtrise bien son instrument, me dis-je avec une légère émotion. C'est alors qu'en me regardant dans le miroir j'aperçois, me semble-t-il, une petite tache rouge sur mon menton. Du sang ? Que cela soit du sang ou juste une hallucination, mon mental se met à travailler : « Jusque-là ce n'est pas grave, mais il pourrait me blesser sérieusement avec sa lame... Et si j'ai ce genre de pensée je pourrais m'évanouir, me connaissant. »

Et là ma vue se voile, j'entends le bourdonnement caractéristique, et je reprends connaissance, allongé sur le banc de la boutique. Le barbier et son ami se montrent extrêmement attentionnés : ils commandent aussitôt pour moi un sandwich et un thé sucré, et lorsque ma tension est remontée nous rions de la situation et sympathisons. Je leur montre des photos de voyage, ils se prennent en photo avec moi. Mon barbier m'invite finalement à me rasseoir sur le fauteuil et termine son travail, fignole, me crème le visage avec grand soin. Il n'y a qu'en Turquie qu'on peut recevoir un soin de cette qualité, me dis-je alors. Il me demande quinze *liras*, alors que le prix affiché était vingt. Donc déjà un prix d'ami.

Açelya

30.11.2018

J'allais quitter Trabzon, je poussais mon vélo au centre-ville à travers la foule lorsqu'elle m'interpelle en anglais. Elle me demande si c'est moi qui lui aurais écrit sur *Couchsurfing* (un site d'hébergement

pour voyageurs). Mais non, je n'avais pas consulté *Couchsurfing*, c'est un autre cycliste qui lui a écrit, un Argentin.

Nous parlons un peu, elle me propose de manger avec elle et ses amies qu'elle va retrouver en ville. Pourquoi pas ? Un peu de sociabilisation est toujours bienvenue. Et puis le repas de midi passé, une nouvelle amie trouvée, pas de quoi se presser, elle m'hébergera ce soir. D'ailleurs l'Argentin ne viendra pas, je prends donc juste sa place. Étrange, comme les choses arrivent, sans lui et son message, elle ne m'aurait pas abordé.

Elle habite sur la colline, il s'agit de remonter par l'auberge de jeunesse fermée, et de continuer encore cinq kilomètres une route par endroit extrêmement raide. Je savais que je devrais pousser, mais je n'imaginais pas que ce serait par moments à la limite du possible, vu l'asphalte glissant. Juste de l'eau, ou du verglas ? J'en viens à me demander sérieusement comment continuer. J'ai besoin d'aide. Un jeune garçon m'aide à pousser sur cinquante mètres, mais les pentes se succèdent de plus belle.

Je m'arrête dans une ruelle horizontale et réfléchis. Alors une voiture passe, un genre de break avec beaucoup de place à l'arrière. Je fais comprendre mon problème au chauffeur, et l'homme d'une grande gentillesse charge mon vélo et m'emmène jusque chez Açelya.

Açelya, la quarantaine, est une femme moderne. Les cheveux découverts, elle ne pratique pas l'islam, sinon elle n'aurait d'ailleurs pas pu m'accueillir. En revanche elle s'intéresse aux spiritualités du monde au travers de livres dont les auteurs me sont familiers : Eckart Tolle, Osho, Mario Mantese... Elle s'habille joliment, de manière très artistique. En fait elle confectionne elle-même ses vêtements, elle est couturière.

Sa fille se nomme Zülâl, elle a onze ans. Mère et fille vivent à deux dans cette petite maison sur les hauteurs. Le calme règne, depuis la terrasse on aperçoit au loin la ville et la mer.

Le lendemain il pleut, je reste là, passe la journée à l'intérieur. Zülâl apprend l'anglais, elle se débrouille déjà bien, ce qui n'est pas courant ici. Ses parents sont séparés, ce n'est pas courant en pays islamique, mais voilà une famille moderne comme on en trouve en Occident. En outre si Açelya pratiquait la religion étatique elle n'aurait pas pu, en tant que femme, accueillir un homme chez elle. Zülâl, comme tous les écoliers, fréquente le cours de religion islamique. Cela l'intéresse, et elle s'interroge sur les idées anti-religieuses de sa mère. Notons toutefois que tout comme sa mère, elle ne porte pas de voile.

Elle m'apprend la prononciation de l'alphabet turc, ainsi que quelques mots. « *İyi gece!»* (Bonne nuit), me dit-elle le soir en allant dormir.

02.12.2018

Voilà deux jours passés sur la colline chez Açelya et Zülâl, elles sont déjà devenues des amies, mais je pars à midi. Elles m'ont une fois de plus offert un bon petit déjeuner, et après rangements et photos Açelya m'accompagne sur la route afin d'essayer mon vélo : avec la remorque, la sensation est bien différente de ce qu'elle connaît. Avant de nous quitter, nous dégustons ensemble, là dehors, assis sur le muret, un dessert que la voisine nous offre. Une spécialité très sucrée avec beaucoup de beurre, un *künefe*.

Et me voilà sur la descente, je rejoins le bord de mer par une autre route moins raide que celle par laquelle je suis monté. Depuis l'autre côté d'un petit vallon je vois en face la maison d'Açelya, je la photographie et lui envoie la photo.

Et mon cheminement vers l'Ouest le long de la rive sud de la mer Noire continue.

Sur le bord de l'autoroute je rencontre Emre, un jeune cycliste local. Son anglais est pire que le mien et la route est bruyante, il nous est donc difficile de parler, mais nous roulons ensemble sur une

vingtaine de kilomètres et allons manger dans un café qu'il connaît bien, les *baklavas* ne manquent pas.

Nous regardons ma carte du monde, étudions les pays... Lui, il n'a pas voyagé, me dit-il, il n'est jamais sorti de Turquie, et même il n'a vu qu'une seule fois l'autre côté du pays, restant toujours sur cette côte-ci, au Nord. Peut-être est-ce pour cela qu'il aime tant parler avec les voyageurs. L'année dernière deux cyclistes hollandais sont passés par là, me raconte-t-il, et il a encore leurs contacts.

Encore trente kilomètres et le ciel s'obscurcit.

Beşikdüzü. Un hôtel au bord de la route, peu après la bourgade. Au restaurant, je prends une salade et une soupe de lentilles. Avec cela on me sert du pain et un petit plat de miel au milieu duquel repose un morceau de beurre.

Et puis alors que tout est débarrassé et que je me mets à écrire, on m'apporte des *baklavas*, visiblement offerts, puis, plus surprenant, un thé et des pop-corn.

03.12.2018 *

Aujourd'hui c'est Adem qui me rejoint à vélo en milieu de journée. Jeune retraité de soixante-cinq ans, il a travaillé en Allemagne et parle donc relativement bien l'allemand. Nous pédalons ensemble jusqu'à Keşap. Il n'a malheureusement pas de place chez lui pour m'accueillir, s'excuse-t-il, mais il veut m'aider.

D'abord, il est question que je dorme dans le bureau désaffecté de son ami boulanger, il y a un matelas et des toilettes, confort minimum mais ça ferait l'affaire. Et puis quelqu'un nous indique l'*Öğretmenevi*, ce qui signifie la « résidence des professeurs ». Il s'agit d'un type d'hôtels à prix avantageux principalement prévus pour les enseignants, mais ouverts à tous également. Adem me montre le lieu, traduit ce qu'il faut à l'accueil, puis me montre où je peux manger avant de rentrer chez lui auprès de sa femme.

Le port de Perşembe et les gens gentils

04.12.2018

À Altınordu je prends la route de la côte ; un détour par rapport à l'autoroute, mais cette échappée m'offre enfin un peu de calme. Dans la localité suivante, un Berlinois expatrié prétend qu'il ne peut pas m'héberger parce que c'est interdit en Turquie d'héberger des étrangers. « Étrange et absurde », me dis-je, je suis choqué de la nouvelle. Je me demande si c'est vrai, car j'ai vu d'autres gens dans ce pays pratiquer l'hébergement sans se poser de question. Quoi qu'il en soit celui-ci craint la police... Peut-être le fait qu'il vienne d'ailleurs l'incite-t-il à respecter davantage les lois.

Il m'indique par contre la mosquée à deux kilomètres de là : on peut, paraît-il, dormir dans les mosquées, il suffit de s'adresser à l'imam en fin de service. La mosquée en question se trouve dans la localité de Perşembe, en face d'un petit port de pêcheurs. Elle est en travaux, alors quant à la possibilité d'y passer la nuit, rien n'est sûr... Je m'informe à la terrasse du port où des hommes boivent le thé et se détendent, ayant fini leur journée de travail. L'un d'eux me montre alors son bateau amarré non loin : je peux dormir à l'intérieur, il y a une couchette et des couvertures. Pourquoi pas ?!

Aysu, une charmante jeune fille, travaille au magasin de sa mère sur la place du port, juste derrière le café. Elle parle un peu l'anglais et me propose son aide pour communiquer avec les pêcheurs. À l'heure du souper, elle me prépare un sandwich et refuse que je le lui paie. Puis sa mère arrive avec un gratin de pâtes - le repas familial se prend au travail car l'épicerie fermera tard le soir - il y en a suffisamment pour moi aussi.

05.12.2018

Dans le bateau je n'ai pas froid, la température extérieure ne descend pas au-dessous de onze degrés, donc en me couvrant bien

tout va bien de ce côté là. Je dors cependant très mal pour une autre raison. Une pompe au moteur bruyant s'enclenche toutes les dix minutes environ, durant toute la nuit. Elle sert probablement à vider l'eau de la coque lorsque celle-ci y pénètre. Mieux vaut bien sûr cela que de couler, mais cette pompe me réveille chaque fois que je suis sur le point de m'endormir.

Lorsque le soleil se lève et illumine par un grand hublot mon habitacle, je sors et rassemble mes affaires sur le quai, un peu vaseux à cause de cette nuit sans sommeil. Cependant une énergie viendra rapidement compenser ce manque, une énergie procurée par la joie de rencontrer des gens gentils en ce beau pays.

D'abord, j'achète du pain à l'épicerie où Aysu m'offre un grand sourire. Ensuite je vais le manger dans le café où l'on ne fait que du thé. Le patron m'offre autant de thé que je veux et remplit finalement mon thermos. Quand je pense qu'en Suisse on n'aurait même pas accepté que je déballe mon déjeuner dans un café !

Les toilettes de la mosquée sont inaccessibles pour cause de travaux, on me suggère donc d'utiliser celles de la station-service à cinq cents mètres de là, sur ma route. Là, une employée m'accueille avec un grand sourire et m'aide à parquer mon vélo le long d'un mur. Lorsque je reviens des toilettes, je la vois acheter des *simit*s - pains au sésame en forme d'anneau, omniprésents en Turquie - à un boulanger ambulant. Elle en achète aussi pour moi ! Nous les mangeons ensemble assis sur le banc en face de la pompe à essence, elle nous sert du thé : il y a là un réservoir de thé toujours à disposition. Elle a acheté trois *simit*s, quand je pars, elle m'offre le troisième pour la route. Qu'elle est adorable ! En début d'après-midi je rejoins l'autoroute qui continue vers l'Ouest, finissant ainsi ma « boucle côtière ». Dans la bretelle d'entrée une voiture me dépasse et s'arrête devant moi sur le côté. Son chauffeur sort et me fait signe de m'arrêter. Je suis intrigué, quelle nouvelle surprise me réserve-t-

il ? Son fils, un garçon de huit ans sort également de la voiture. Le père le place à côté de moi, il nous photographie, puis me remercie et s'en va.

Un tel événement me rend encore plus joyeux que ne le sont ce père et son fils, et j'en ris encore maintenant !

06.12.2018 *

Il pleut, pourtant je me mets en route ce matin avec l'idée de faire une cinquantaine de kilomètres. Bien vite je suis mouillé par dehors malgré ma pèlerine, et par dedans à cause de la transpiration. J'ai un peu froid, pas trop, mais le temps est pénible, j'ai hâte de me retrouver quelque part au chaud et au sec. Il y a peu de villages le long de cette route de transit, de temps à autre un café ou une station-service.

Un hameau, une épicerie. Une enseigne indique *büfē*, j'imagine donc qu'on peut y manger. Mais non, ils ne proposent que du thé. Je m'apprête à continuer ma route à la recherche de mieux, mais me ravise : il y a une table, ils vendent du pain et des légumes, et surtout il y a au fond de l'épicerie un poêle à bois où brûle un bon feu réchauffant agréablement la pièce. Ça devrait donc faire mon affaire, surtout si on est ici aussi gentil que dans les villages voisins et qu'on me laisse pique-niquer.

C'est alors que passent deux jeunes femmes allemandes. Elles parlent un peu le turc et se proposent de m'aider à communiquer dans le magasin. L'épicière peut en fin de compte me faire ce qu'elle appelle *kahvaltı*, un (petit) déjeuner. Ce sera parfait : salade, pain, fromage, miel, olives et thé à volonté. Nous faisons sécher mes habits sur le poêle. Après ce bon repas je songe à payer et à repartir sous la pluie, mais l'épicière refuse d'abord mon argent, puis m'invite à rester cet après-midi et pour la nuit : il y a une chambre dans la dépendance du jardin. Ce que m'a dit cet Allemand l'autre jour, que les Turcs n'auraient pas le droit d'héberger des étrangers, c'est donc

soit une erreur, soit c'est une loi que - heureusement - beaucoup de gens ignorent, volontairement ou non. Les membres de *Couchsurfing*, *Warmshower* et *Pasporta-Servo* hébergent d'ailleurs régulièrement sans aucun souci.

Le patron de ce magasin familial, c'est Ahmat. Teint relativement foncé, longue moustache noire, le Turc typique. Sa femme, l'épicière qui m'a accueilli, se nomme Güfeler, et leur fils Şafale. Si les parents doivent s'absenter, c'est lui qui prend la relève à la caisse. Je passe l'après-midi, puis la journée du lendemain, toujours pluvieuse, dans cette épicerie. Tous se regroupent d'ailleurs ici car cela semble être la seule pièce chauffée de leur habitation. On m'offre encore de partager les repas, et quand je prends l'un ou l'autre produit sur l'étalage - jus de fruit, biscuits - on refuse que je le paie ! Me considèrent-ils donc comme un membre de leur famille ?

Je pourrais m'ennuyer, mais je décide de profiter de ce temps pour vivre la Turquie, pour être simplement là. Güfeler et sa famille, ses amis par moments, jouent aux cartes à la petite table. Je m'assieds avec eux, écoute, et écris ce qui me passe par la tête.

Malgré toutes les bonnes découvertes, une chose m'attriste dans ce pays, comme généralement à l'Est : la conscience écologique semble encore peu développée, voire inexistante. Un matin à l'hôtel j'ai été choqué de voir que chaque petit pain du déjeuner est emballé séparément dans un plastique, de même que les mini-portions de confiture et de miel. Après, on s'étonne que le pétrole s'épuise, qu'il y ait trop de déchets sur Terre.

Autre phénomène qui m'interroge : on s'évertue à faire de la contre-publicité pour les cigarettes, ici avec encore plus d'ardeur que dans d'autres pays, utilisant les images les plus sordides de cancers et de morts, des images variées selon les paquets. Pourtant tout le

monde en achète, tout le monde fume en Turquie, comme en Russie et en Ukraine. Pardon, presque tout le monde.

Açelya, qui d'ailleurs ne fume pas, m'a demandé ce que j'avais appris durant mon voyage. Question intéressante : pourquoi faire un voyage, si ce n'est pour apprendre ?

J'en ai appris sur différents plans : sur la géographie et l'histoire des pays traversés, sur la façon de vivre des gens de cultures différentes, et j'apprends leurs langues... mais j'ai aussi l'impression d'en avoir appris - et d'apprendre encore - sur un plan plus profond, sur le monde et sur moi-même. Quelque chose qui me fait avancer un petit peu dans mon cheminement spirituel et dans ma compréhension du monde en général.

Il y a des êtres humains partout sur ma route, aussi longue soit-elle. Cela peut paraître une évidence, et pourtant je trouve cela miraculeux. Des humains si éloignés de mon pays, et pourtant tous peuvent à présent entrer en contact avec moi, devenir proches même, tous peuvent m'aider ou recevoir de moi. - Recevoir quoi ? Que puis-je leur apporter au fait ? - Bien souvent, le fait de rencontrer un voyageur comme moi leur donne de la joie, et ils ont visiblement du plaisir à m'aider dans mon entreprise, l'échange est donc possible sans que je n'apporte rien de matériel. Je pense par exemple à cet homme qui s'est arrêté l'autre jour pour me photographier avec son jeune fils à côté de moi.

J'apprends que tout est possible, et que l'on peut certes avoir certains principes de base, mais que si l'on ne veut pas se couper du champ de possibilités, il faut rester ouvert au-delà de nos principes. Je pense notamment aux questions de logement, de nourriture, de religion...

J'ai appris qu'il est difficile de rester seul, que les humains ont besoin les uns des autres, et qu'il peut parfois valoir la peine de se faire des amis même parmi les gens dont les idées sont différentes

des nôtres, et particulièrement lors d'un voyage tel que le mien. Je suis végétarien, mais peu importe à présent si celui qui m'accueille est chasseur, je suis pacifiste, mais peu importe si c'est un militaire, je suis écologiste, mais peu importe s'il possède une grosse voiture et ne trie pas ses déchets.

J'apprends à relativiser. Pas à relativiser mes convictions elles-mêmes, mais à relativiser l'influence que celles-ci auront sur moi face aux autres.

Tout être humain me semble à présent digne d'intérêt.

En Suisse, je connais un certain nombre de personnes animées par l'Amour et l'envie d'aider les autres, mais il me semble que cela ne concerne malheureusement qu'une minorité de la population. Ici à l'Est, je rencontre chaque jour des gens ayant l'élan d'aider, de s'entraider et d'aider les étrangers quand ils en voient. Tous - ou presque - semblent avoir un grand cœur. La vie est peut-être plus difficile matériellement ici que chez moi, mais les gens vivent plus socialement, de manière plus altruiste qu'en Occident. Ici, les gens se parlent !

Gülefer va chercher une banane à son étalage, elle en prend une pour moi aussi. Son fils se fait un café, il m'en fait un aussi. Merci.

08.12.2018

Le soleil brille à nouveau, c'est reparti.

Trente kilomètres plus loin : « *Kamargoba !* » ai-je bien entendu ? Le patron du bistrot m'a-t-il salué en géorgien ?

« *Privjet !* » Et maintenant en russe !

En fait, il est bien turc, mais le géorgien et le russe sont les deux langues étrangères qu'il connaît un peu. Quelle joie pour moi de pouvoir parler à nouveau russe avec quelqu'un !

Samsun. Importante ville côtière, une belle piste cyclable le long des quais, un magnifique panorama sur la mer. La ville est

visiblement touristique, les hôtels et restaurants abondent le long du rivage. Un inconvénient, ils sont plus chers qu'ailleurs. Une pizzeria, je me renseigne. Le serveur fort sympathique m'aide à chercher un hôtel pas trop cher dans ma direction, et m'offre un thé pendant qu'il me réserve une chambre. Encore une fois, que de la bonne volonté !

10.12.2018

Pas de déjeuner au motel ce matin, je pars donc le ventre vide avec l'intention de trouver quelque chose en route. Rien sur vingt-cinq kilomètres. Je mange la banane qu'il me reste tout en pédalant car il fait froid et je veux avancer. Paysage encore plus grandiose que hier, avec la presqu'île de Sinop sur ma droite, ses rochers fouettés par une mer agitée. Un parking, un policier m'offre un paquet de biscuits, un encouragement pour continuer et de quoi me faire passer la faim.

Cet après-midi, j'arrive à la fin de l'autoroute à plat le long de la mer. À présent il s'agira de prendre la route de campagne montant dans les collines. Très charmante, mais épuisante tant elle est raide, si bien que je n'atteins la prochaine localité qu'à la tombée de la nuit.

Erfeler. On me dit d'abord qu'il n'y a pas d'hôtel ici, « *otel, yok !* » La ville est certes modeste, mais je n'y crois pas. Et effectivement quelqu'un finit par m'indiquer une petite auberge cachée dans un centre commercial, c'est parfait.

11.12.2018

Selon ce que j'ai compris, le déjeuner se prendrait au restaurant voisin, dans le même bâtiment. Je m'y rends, mais il y a visiblement erreur : « Non, ce restaurant n'appartient pas à l'*otel* », me répond-on ici. J'ai dû mal comprendre, il n'y a simplement pas de déjeuner prévu par l'auberge. Aucune importance, je pique-niquerai sur la

petite place dehors, me dis-je, le temps est clément. Mais voilà que cela se passera encore selon une troisième variante, bien inattendue.

Alors que je range mes affaires, on frappe à ma porte. Deux hommes me proposent de commander un déjeuner dans un autre restaurant du quartier, ils désirent m'inviter. Quelle gentillesse ! Finalement nous nous rendons au restaurant en question, spécialisé en effet dans les petits-déjeuners : riche buffet de divers types de pains, des salades, du miel et des confitures délicieuses, des œufs, des jus de fruits, des spécialités chaudes et froides, quel cadeau ! L'un des serveurs, Emre, parle anglais et connaît mieux le monde que la plupart des Turcs, pour avoir vécu à Londres. Nous sympathisons et il me conseille mon itinéraire du jour. Je pars joyeux d'avoir fait sa connaissance.

Çiğ Köfte

La campagne est charmante, mais le serait plus sans cette pluie intermittente qui me nargue. Les montées sont raides, je dois régulièrement pousser mon vélo.

L'après-midi, je retrouve le bord de mer, la route monte moins, mais un vent fort souffle contre moi, m'empêchant d'avancer normalement. Je suis fatigué et j'ai froid. Le soir approche, pas de ville avant quelques dizaines de kilomètres et l'hébergement dans les hameaux semble fort difficile. Mais je ne désespère pas ; j'ai confiance que je passerai la nuit au sec et au chaud. Je prie, et me mets à faire du stop.

Peu de voitures passent par ici, et encore moins qui ont la possibilité de charger mon vélo. Tout en marchant, je me retourne régulièrement pour voir si un véhicule intéressant arrive.

Enfin, j'aperçois à deux cents mètres derrière moi un petit camion qui fait demi-tour et s'approche à présent de moi. Venait-il en sens inverse et m'a-t-il vu ? Le fait est qu'il s'arrête. Ses deux

occupants m'aident à charger vélo et remorque sur le pont, et m'invitent à les rejoindre dans la cabine trois places.

Merci. Je commençais à m'inquiéter, si ce n'est pour ma vie, du moins pour mon confort et ma santé, et encore une fois ma prière a été entendue et exaucée. En effet, sans cette aide providentielle, je ne sais à quelle heure de la nuit j'aurais atteint la ville, et dans quel état, ou si j'aurais fini par dormir dehors.

Ayancık. Nous y parvenons donc en fin d'après-midi, mes sauveurs me déposent à l'*Öğretmenevi*.

12.12.2018

Encore une journée de pluie, on m'avait dit qu'elles seraient nombreuses en hiver au nord du pays. Je ne me sens pas l'élan de pédaler dans ces conditions, je m'offre donc encore une journée de pause, même si on m'attend à Istanbul dans dix jours et que j'ai encore cinq cents kilomètres à parcourir jusque-là. Cinq cents kilomètres en dix jours, c'est facile ; cependant étant donné mon avancée plutôt lente due au mauvais temps et au dénivelé, je commence à douter. Peu importe, je m'excuserai du retard le cas échéant.

Une accalmie, je me promène un peu sur le rivage. Il fait froid, mais je me sens heureux en regardant la mer, les vagues qui déferlent bruyamment, faisant rouler les galets sur la plage, éclaboussant les rochers. À l'horizon apparaît l'un ou l'autre navire marchand sur le bleu de la mer, sous le bleu du ciel.

Et en scrutant encore plus loin, je songe à l'Ukraine, mon pays de cœur auquel je pense souvent depuis que je l'ai quitté. Là-bas, juste en face, de l'autre côté de la mer se trouvent ce pays et de nombreux amis que j'aime.

Mais revenons-en au présent et à Ayancık : je me dirige dans la petite ville sans agitation. Une seule rue intéressante : des salons de thé, des bars à *köfte*, une boulangerie, et des magasins- bazars qui

vendent toutes sortes de choses, étendant leur étalage sur le trottoir : matériaux de construction, brouettes et autres outils, théières et samovars divers.

Des chats, qui mangent des restes de nourriture, puis qui se cachent au passage des hommes. Et des chiens errants, qui se retrouvent, s'embrassent, et effraient les chats.

En repassant devant le bar à *köfte*, ma curiosité me pousse à entrer : on y sert une sorte de sandwich, ou quelque chose enroulé dans une galette de *düriüm* avec de la salade, mais qu'est-ce donc que les *köfte*, ou plus précisément *cig köfte* ? Je vois de petites boulettes roses, je m'en méfiais, pensant qu'elles étaient faites de viande, mais il n'en est rien : le cuisinier m'explique à l'aide d'images et de traductions qu'il s'agit d'une préparation à base de boulgour et d'épices. *Köfte* signifie boulettes, généralement de viande. *Cig köfte*, ce sont les boulettes crues. À l'origine elles étaient aussi faites de viande, mais c'est devenu interdit, m'explique-t-on, pour des questions d'hygiène. Donc à présent les boulettes crues sont garanties végétariennes, quelle bonne nouvelle ! Je repasserai dans la soirée et m'en régalerai.

Le *kahvaltı* de Sefa

13.12.2018

Abana, j'y parviens tard, bien après la tombée de la nuit. Le froid devient mordant et la recherche d'un hôtel difficile, tous étant fermés. Le jeune Emre que je rencontre sur la place centrale se dit pourtant bien décidé à m'aider à trouver un gîte. Il fait le tour de la ville avec moi et se renseigne de nombreuses fois par téléphone. Finalement il m'accompagne à pied jusqu'à la bourgade voisine, Bozkurt, à trois kilomètres plus à l'intérieur des terres, le long de la rivière. Il y aurait là une chambre d'hôtes, dit-il.

20 h 00, enfin bien installé. Emre m'a offert une heure de son

temps ; je suis impressionné, d'autant plus qu'il doit encore rentrer à Abana.

Une fois mon sac posé et mon ange-gardien reparti, bien que mort de fatigue je ressors de l'établissement dans l'idée de trouver quelque chose à manger. J'ai envie d'une pâtisserie, d'un *baklava* ou quelque chose comme ça, comme ils savent si bien les faire dans ce pays. Dans le salon de thé où je trouve mon bonheur, je montre au tenancier mes vidéos de voyages, et il m'invite à en faire une ici. Ce sera l'une des pires, question amateurisme, mais peu importe, c'est durant ce petit tournage dans la bonne humeur qu'arrive Sefa, un ami du boulanger, qui tient lui-même le café voisin.

Sefa connaît le monde et parle anglais. Lorsqu'en fin de soirée il me raccompagne à ma pension, je lui demande s'il connaîtrait un café où je puisse, le lendemain matin, déballer mon pain et ma confiture. Il m'invite alors plutôt à venir dans son café où il m'offrira un petit déjeuner royal. C'est entendu, 9 h 00, j'y serai.

14.12.2018

Ce que m'offre Sefa, son *kahvaltı*, est fidèle à sa promesse : royal. Il prend visiblement plaisir à me servir tout ce qu'il a de meilleur: crêpes fourrées, *simit*, olives noires et vertes, fraises, miel, et même une confiture aux fraises des bois confectionnée par sa mère. Mon estomac n'étant pas assez grand pour tout engloutir, j'emporte la salade pour midi.

Sur la terrasse, un homme m'interpelle en anglais: « Tu étais à Samsun il y a quelques jours, non? » Incroyable, il était dans le même hôtel que moi, et alors qu'il voyage en voiture à un autre rythme, il me retrouve ici deux cent cinquante kilomètres plus à l'Ouest, dans cette bourgade à l'écart de la côte ! Nous prenons un thé ensemble, je passerais bien la journée ici, mais pour une fois qu'il ne pleut pas, je veux profiter du soleil pour faire les cinquante-cinq kilomètres qui me séparent de la prochaine ville.

Des routes de côte épuisantes, encore et encore

Des montées, des descentes, j'arrive épuisé à 18 h 00 à Doğanyurt. Pas d'hôtel ici! On m'envoie à İnebolu. J'en viens, pas question d'y retourner !

Le patron de l'épicerie - où l'on m'offre un thé en attendant, passe quelques coups de téléphone, et finalement explique quelque chose à son employé. Celui-ci me conduit alors à un immeuble non loin de là. Une connaissance squatte un appartement abandonné, je pourrai squatter la chambre voisine. Ce n'est pas chauffé, mais au moins il y a de la lumière, des lits et des duvets bien chauds.

15.12.2018

Aujourd'hui les montées sont si raides que ma moyenne ne dépasse pas les 6 km/h. Et puis, crevaison. Au moins, la pluie cesse et je peux réparer tranquillement sur une petite place dans la forêt, au sommet du col. Mais je perds tout espoir d'arriver aujourd'hui à la ville de Cide, du moins à vélo. Trois kilomètres plus loin, un village, des véhicules de transport : pick-ups et camionnettes sont garés sur la grande place, leurs chauffeurs attendent au café des clients éventuels. Vais-je vraiment prendre un taxi? Je pourrais aussi passer la nuit là, il y a une auberge, mais cela ne ferait que repousser le problème à demain: soixante kilomètres de route très difficile jusqu'à Cide, à faire sans escale car il n'y aura pas d'autre auberge d'ici là. Alors autant payer un hôtel de moins, et me payer le taxi, exceptionnellement.

Mon chauffeur me parle fort, à me casser les oreilles durant le trajet tourmenté de nombreux virages, je dois me concentrer pour supporter une nausée montante. Ne se rend-il pas compte que je ne comprends pas sa langue ? Ces soixante kilomètres sont certes moins fatigants avec un moteur qu'à vélo, mais me rendent malade.

19.12.2018

De Cide à Kurasile, puis Bartın, Filyos, et finalement Zonguldak, jour après jour, une trentaine de kilomètres à la fois. Jusqu'à mille neuf cent mètres de dénivelé par jour, et toujours au bord de la mer, toujours retour à zéro mètre d'altitude, cela devient une habitude. C'est pénible, mais en acceptant de ralentir mon rythme, c'est possible. J'avance lentement, mais sûrement.

Pour la pause de midi, je m'arrête dans un village et m'installe à la terrasse d'un café - un salon de thé et jeux - pour pique-niquer avec la permission du patron. On me donne du papier journal pour protéger la nappe de velours servant aux jeux de cartes, et je déballe ma nourriture en faisant la connaissance des habitants intrigués. Je sors ma carte du monde et leur montre mon itinéraire, cela leur fait toujours plaisir.

Parfois, une personne parle anglais, allemand, ou russe, et moi je me sens très intelligent de pouvoir communiquer dans autant de langues. Le bilingue local traduit systématiquement mon récit en turc pour les autres. L'enthousiasme est grand, et parfois l'un de ces villageois a envie de m'offrir quelque chose, un jeune homme va par exemple à l'épicerie voisine et revient avec une boîte de haricots en sauce qu'il me sert avec fierté.

20.12.2018

La semaine me manque : seul en voyage, la notion des jours devient confuse et je l'oublierais sans doute complètement sans mon journal de bord et sans le calendrier électronique de mon téléphone. Combien de jours se sont-ils écoulés depuis que je suis passé par tel ou tel endroit, que j'ai rencontré telle personne ? Mon cerveau ne saurait les compter. Quant à savoir quel jour de la semaine est aujourd'hui, j'en deviens incapable car je n'ai plus de rythme professionnel, scolaire, ou même social, plus rien qui distingue un lundi d'un mardi, ou même d'un samedi ou d'un dimanche. Certains

magasins sont fermés le dimanche, je ne le remarque pas forcément, ou alors c'est au moment où je m'apprête à acheter quelque chose que je me rends compte qu'il s'agit du jour de fermeture.

Je pense qu'il est bon à l'Homme d'avoir un rythme hebdomadaire, d'une manière ou d'une autre. Quand on travaille, quand on fait partie d'un club, ou quand on pratique une activité sociale quelconque de manière régulière, ce rythme s'installe automatiquement. Mais quand on voyage, et en particulier seul, cela devient plus difficile. Je songe alors à m'instaurer une règle, un rituel du dimanche. Je ne sais pas encore exactement quoi...

Zonguldak

La grande ville, tout est différent qu'à la campagne: on trouve de tout, les rues sont pleines de vie et les intellectuels sont plus nombreux, mais les gens se regardent un peu moins. Bref, une ambiance différente, que j'avais presque oubliée depuis une semaine. Après m'être installé hier soir dans un hôtel qu'un passant m'a conseillé, je viens me balader en zone piétonne, je visite un grand centre commercial, et c'est là que je fais la connaissance d'Emre. Pas le même que la dernière fois, évidemment ! Emre est un prénom courant en Turquie. C'est lui qui m'aborde, en anglais, ayant repéré que j'étais étranger. Comme Sefa, il connaît le monde et il aime prendre soin des voyageurs. Il deviendra vite mon ami.

La journée est pluvieuse, je reste me reposer à Zonguldak et retrouve Emre à 13 h 00 pour manger. Lui et son père tiennent une échoppe de vêtements en cuir au sous-sol du centre commercial. Ils m'offrent une belle ceinture de leur confection. Et puis il me fait visiter ce qu'il y a à visiter, nous jetons un œil à la mosquée, nous nous régalons dans le meilleur salon de thé de la ville aux pâtisseries délicieuses et à la décoration splendide.

Plus tard, je m'arrête seul dans une boutique dans laquelle j'ai repéré un *buff*, type de foulard bien utile en cette saison que je cherche depuis longtemps à acquérir. Là aussi l'un des clients parle anglais et connaît la géographie de manière surprenante : il connaît même Neuchâtel et sait quelles langues sont parlées en Suisse, ce qui n'est pas le cas de tout le monde ici ! Il nous commande des thés au bar voisin, et le *buff* m'est offert par le commerçant.

Le long de l'allée piétonne, un bar-boulangerie, la patronne parle allemand, elle a vécu quelques années à Zurich, me raconte-t-elle. Sa boulangerie devient alors vite un nouveau repère pour moi, j'y retourne, m'assieds pour boire un thé et écrire, et converser avec elle quand elle a le temps.

En ce mois de décembre où l'état dépressif survient parfois, je me rends particulièrement compte que j'aime voir dehors, voir le ciel, j'en ressens même le besoin dans les maisons, les chambres d'hôtel, les salles à manger... Il me faut une fenêtre, la vue du ciel contribue à préserver mon bien-être.

À l'Est, (au Daghestan et en Turquie, selon mon observation) les rideaux sont omniprésents, isolant les habitants de la vue sur l'extérieur. « Mais pourquoi donc ? Sont-ils fous ? », ai-je tendance à me dire. Mais peut-être est-ce particulièrement important pour eux de se cacher du monde extérieur. Quoi qu'il en soit lorsque je reçois une chambre à présent, je commence systématiquement par ouvrir les rideaux. Même le soir, je les ouvre en prévision du lendemain matin, afin de voir le ciel en me réveillant. En effet, c'est souvent au réveil que je me sens déprimé, et le fait de regarder le ciel à ce moment-là m'aide réellement à garder le moral et à me lever joyeux.

22.12.2018

Le deuxième soir à Zonguldak je fais la connaissance d'Ali dans un tea-room encore non visité où je pensais juste m'acheter un

dessert avant de rentrer à mon hôtel. Comme d'habitude quand je cherche à communiquer - en l'occurrence pour qu'on me conseille sur le choix de la pâtisserie - j'énumère les langues que je connais « français ?... deutsch ?... english ?... russky ?... » Et là le patron appelle Ali, son employé ouzbèke qui parle russe.

Ali est un chouette gars, la trentaine, et je suis bien content de pouvoir pratiquer mon russe avec lui. J'ignorais d'ailleurs jusque-là que l'on parlait russe en Ouzbékistan, il me l'apprend. Nous nous asseyons et buvons un thé ensemble, refaisons le monde et parlons de la route qui me reste à parcourir pour atteindre Istanbul. Il connaît bien la région et peut me conseiller.

Entendant mes difficultés dues au dénivelé abondant de ces derniers jours, il me donne l'idée de prendre un car, disant qu'ils ont de la place pour les vélos en soute. Comme il me reste en effet pas mal de montées avant de rejoindre une route plate plus au sud, je considère l'idée sérieusement, du moins pour une centaine de kilomètres, jusqu'à Düzce.

Emre approuve l'idée et me propose bien aimablement de m'accompagner ce matin à l'*otogar*, la gare des bus, pour m'aider à y acheter mon billet. Décidément, quelle chance de l'avoir rencontré, cet ami !

Düzce, les dernières collines sont ainsi franchies. Une fois débarqué, alors que je refixe ma remorque sur le trottoir de l'*otogar*, je vois un jeune garçon vomir par terre, ayant mal supporté le trajet. Il me reste un mouchoir en papier dans mon sac, je le tends à la mère qui me rend un grand sourire, et puis j'offre au garçon un peu d'eau de ma gourde, que je lui verse dans ma tasse en métal. Je reçois tellement durant mon voyage, que je suis d'autant plus enchanté quand je peux à mon tour rendre un petit service.

Gümüşova. On m'envoie trouver une auberge dans la bourgade voisine, Cumayeri, à l'écart de la route principale. Un

étalage de fruits et légumes, la présentation du magasin est juste magnifique, donnant envie de s'y attarder : des boiseries, des jolis paniers, et surtout plein de couleurs. Je félicite les commerçants. Les épinards frais au premier plan de ce tableau me font envie, j'ai l'impression que je serai rempli de vitamines et de vie en les mangeant. Et derrière, des carottes d'un orange intense, contrastant à merveille sur les feuilles vertes.

Que vais-je acheter... ? Au final rien du tout, du moins ce soir, car le patron tient à me faire cadeau de mon bouquet d'épinards. Mais je repasserai demain pour m'approvisionner.

Et voilà qu'un client ayant pris part à l'échange se montre désireux de m'offrir quelque chose à manger de plus consistant. Nous nous rendons donc dans un bar à *börek*, puis dans un salon de thé où il me présente à ses amis. Ici, personne ne parle autre chose que le turc, mais tous sont joyeux que je sois avec eux. Le thé de tilleul est chauffé sur un poêle brûlant des coquilles de noisettes à la manière d'un fourneau à pellets : les coquilles sont mises dans un grand entonnoir, d'où elles descendent progressivement dans le foyer.

Le lendemain la route continue, facile, toute droite vers l'Ouest : comme prévu, les montées sont bien terminées, et même si le trafic est abondant il y a de la place pour moi sur la bande de droite. Je suis sensible au bruit et m'en fatigue, mais l'accepte aussi, parviens même à parcourir à nouveau quatre-vingt-cinq kilomètres en une journée.

Les étalages des maraîchers sont toujours réguliers, même en dehors des localités, et à chaque stand un petit poêle pour se tenir au chaud et pour se faire du thé. L'un de ces commerçants, fumant sa cigarette en attendant les clients, me fait signe de m'arrêter pour boire un thé avec lui. Pourquoi pas, après tout ? Pour lui, je ne suis pas un client, mais bien un voyageur aventurier, alors ses fruits, il me

les offre : des coings, des oranges et des mandarines, un gros sac lourd, je dois en refuser, ma remorque ne tiendrait pas le coup.

Une retrouvaille miraculeuse

23.12.2018

Deux autoroutes mènent en parallèle à Istanbul, la cité où tout le monde va, par où tout le monde passe. Parfois trois kilomètres les séparent l'une de l'autre, parfois une trentaine de mètres seulement, et parfois elles sont construites sur des ponts, l'une en dessus de l'autre. Impressionnant... et très bruyant !

Il y a la petite autoroute, l'ancienne, au bord de laquelle les vélos sont admis, même si les voitures y roulent relativement vite, se répartissant sur deux ou trois pistes dans chaque sens, et il y a la grande, la nouvelle, la vraie, interdite aux cyclistes et où la vitesse autorisée est plus élevée.

La petite comme la grande ont de nombreuses entrées et sorties, que je dois traverser très attentivement sur mon petit vélo, en veillant à rester dans le bord autant que possible sans pour autant prendre la sortie.

C'est dans ce contexte bitumé de banlieue de mégalopole, à cent dix kilomètres à l'est d'Istanbul, que cela arrive. Alors que je viens de me remettre sur la voie à gauche de l'une de ces sorties - celle-ci est en fait une bretelle menant vers la grande autoroute - une voiture engagée sur la sortie à ma droite me klaxonne, et s'arrête sur le bord. Le chauffeur m'appelle. Intrigué, je m'approche, et sa passagère sort également du véhicule : Açelya ! Je n'en crois pas mes yeux, mais pas de doute possible, c'est bien elle ! Açelya, qui m'avait hébergé trois semaines auparavant, à mille kilomètres de là. Mais que fait-elle ici, si loin de Trabzon ? Elle et son frère vont rendre visite à leur oncle à Istanbul, m'explique-t-elle. De me voir ici est pour elle

aussi une incroyable surprise, et, haletant sous le coup de l'émotion nous nous serrons dans les bras.

J'ai souvent repensé à Açelya ces derniers jours, et elle aussi a pensé à moi, me dit-elle. Je me disais qu'il fallait que je la revoie une fois... et voilà que cela arrive maintenant. Je ne crois pas au hasard. Et ne dit-on pas qu'à Dieu tout est possible ? Autrement dit, si une chose doit se produire, si une rencontre doit avoir lieu, celle-ci se produit.

La colline aux oliviers et la mer de Marmara

Les autoroutes passent par les terres, remontant légèrement au nord. En étudiant la carte attentivement je me rends compte que je peux d'une part éviter le détour, et d'autre part emprunter une route secondaire beaucoup plus calme et plus jolie. Celle-ci passe par Muallim, un village au sommet d'une colline. Selon Internet il s'y trouve un hôtel *Ögretmenevi*, ce sera donc parfait pour la nuit.

Au soleil couchant j'arrive dans cette campagne apaisante : une montée à gravir jusqu'au village, mais tellement charmante avec ses oliviers et ses oiseaux. J'ai tout loisir d'admirer ce paysage inhabituel en poussant mon vélo. En face, un gigantesque pont traverse la mer de Marmara en son point le plus étroit.

Muallim n'est pas grand... y trouverai-je même un café ouvert le soir ? Je rêve d'un *çig-köfte* ! Une fois installé à mon hôtel je me rends au carrefour faisant office de centre du village, achète un paquet de biscuits à l'épicerie, et m'enquiers d'un endroit où manger autre chose. Le patron confie alors à son jeune employé la tâche de me guider quelque part. Dix minutes à pied par des ruelles désertes, et nous voici au seul café du bled : un bar à *çig-köfte* !

Le garçon me laisse manger, et après vingt minutes il réapparaît dans le café. En sortant, je constate qu'il est revenu avec

un petit scooter. Il enclenche le moteur et me fait signe de monter derrière lui. Très bien, que l'aventure continue ! C'est donc en scooter, sans casque évidemment, qu'il me ramène à mon hôtel !

24.12.2018 *

À nouveau sur la semi-autoroute, le moins de temps possible. L'entrée passe par un pont au-dessus de la grande autoroute, et malgré le vacarme je m'arrête un instant pour observer, abasourdi, le spectacle ahurissant du trafic. Cinq pistes dans chaque sens, chacune constamment occupée par des voitures passant à vive allure. Cinq voitures de front, et trois sur la petite autoroute, donc huit en tout, des milliers par heure. Si je calcule, cela fait vingt mille par heure, et trois cent mille par jour, en considérant une telle intensité de trafic sur une quinzaine d'heures par jour. « Quelle folie humaine », me dis-je alors. Tous ces gens se rendent-ils donc à Istanbul ? Comment est-ce possible ? Comment une ville peut-elle absorber autant de monde ? Et quel vacarme ! En observant ce spectacle, je me sens comme dans un autre monde. Un monde qui n'est pas le mien.

En milieu de journée je peux heureusement m'éloigner de ce cauchemar et rejoindre les calmes quais du bord de mer. C'est la troisième mer de mon voyage : après avoir longé la mer Noire et la mer Caspienne, puis à nouveau la mer Noire, voici la mer de Marmara. Je ne la connaissais pas, elle est petite et je ne l'avais jamais repérée sur les cartes, on ne nous en parle pas à l'école. Pourtant c'est bien une mer, reliée d'un côté à la mer Noire par le détroit du Bosphore, et de l'autre à la mer Égée par celui des Dardanelles.

Trois cent cinquante kilomètres de long environ, et une centaine au plus large. À l'Est, un bras, une sorte de grand fjord que j'ai longé hier. Ici, à l'approche d'Istanbul, elle prend de vastes allures, l'autre rive devient invisible dans le lointain. Des îles,

certaines suffisamment grandes pour être habitées, sans doute. J'en compte quatre, et quelques îlots.

Istanbul - La Cité des chats

De petites cabanes en bois sont construites sur les rochers le long du rivage ; des chalets en miniature, d'un mètre et demi de haut, avec des portes de vingt centimètres. De véritables petits hôtels, pour les chats ! Comme le soleil brille, les chats se prélassent la journée sur les rochers, et vont quérir la compagnie - et la nourriture - des hommes sur les bancs publics. Des centaines de chats, tout le long de la promenade. Pendant que je mange, l'un d'eux vient sans peur s'installer sur mes genoux.

Un chat grimpe sur ma remorque, un autre dort sur le siège d'une moto, ou sur le toit de sa maisonnette, ou sur un muret... partout des chats. En ville d'Istanbul j'en verrai également des dizaines par jour, errant dans les rues. Les gens ne les laissent pas entrer dans les maisons, et il n'y a pas d'association particulière pour les recueillir, pourtant ils semblent bien soignés, ils sont respectés et même aidés par tout un chacun : on les nourrit, on leur construit des abris divers. Les hôtels en bois sont certes les plus beaux, mais à défaut, on en fabrique aussi en carton, en sagex ; les chats ont le choix de vivre seuls ou en communauté, rares sont ceux qui restent dormir sur le trottoir.

Un vieil homme s'assied sur le banc d'à côté, il m'emprunte mon couteau pour couper sa tomate, et je lui donne un peu de sel. Un nouveau contact facile, il parle allemand.

De la banlieue jusqu'au centre, jusqu'au quartier nommé Üsküdar, j'en ai pour tout l'après-midi. 17 h 45, j'arrive chez Murat. Quel érudit en comparaison de la plupart des Turcs rencontrés jusqu'ici ! Non seulement il parle l'espéranto, mais aussi l'anglais, le serbe, l'espagnol et un peu de plusieurs autres langues. Il enseigne la

physique en section bilingue d'un lycée privé, d'où sa situation plutôt favorisée.

Il m'accueille très joyeusement et accepte que je reste chez lui au moins une semaine. Nous rangeons donc mon vélo à la cave et je m'installe pour de petites vacances : la cité d'Istanbul me réserve de nombreuses merveilles à découvrir, et Murat me promet aussi des rencontres avec d'autres espérantistes.

25.12.2018

Je ne suis pas le seul hôte de Murat : son amie espagnole Antonia est là pour deux semaines. Mais elle est malheureuse aujourd'hui : un chagrin d'amour. Pendant que Murat travaille, elle et moi allons nous promener et elle se confie à moi. Nous marchons le long des quais, entrons boire un thé dans un restaurant, et je l'écoute, je ne peux rien faire d'autre mais cela semble déjà bien ainsi. Chose incroyable, je la comprends relativement bien alors qu'elle ne parle qu'espagnol, langue que je n'ai jamais apprise.

En ce jour de Noël, nous nous retrouvons deux Européens, dans ce pays d'une autre culture où Noël n'existe pas. Tout est ouvert, c'est un jour de semaine comme les autres.

Une jeune femme espérantiste d'origine roumaine et vivant en France a appris par Facebook que j'étais en voyage, et m'a écrit dans l'idée de me rejoindre quelque part. Je la nommerai ici Violette.³⁴ Précisons qu'elle et moi nous connaissons un peu, nous étant rencontrés il y a quelques années dans un congrès d'espéranto. Nous avions sympathisé et étions restés sporadiquement en contact.

Violette sait que je suis à Istanbul et que je pourrais l'y attendre, mais viendra-t-elle vraiment ? Elle dit vouloir faire du vélo

³⁴ Prénom d'emprunt

avec moi parce qu'elle s'ennuie seule en France et elle a besoin de changement dans la vie... mais le nombre de ses hésitations - un jour elle me dit oui, le lendemain non, et change encore et encore d'avis - me fait douter. Je ne serai fixé qu'une fois qu'elle m'aura confirmé l'achat de son billet, ou même son embarcation dans un avion.

Et que se passera-t-il si elle entreprend l'aventure du voyage avec moi à travers la Grèce et l'Italie ? Je ne la connais pas si bien, et là, par téléphone elle insiste sur le fait que si elle vient, elle voudrait rester avec moi longtemps. Que cela signifie-t-il ? Je suspecte fortement quelque chose... quoi qu'il en soit je ne lui promets pas plus qu'un mois. Je prends le risque, je m'engage pour un mois, mais pas plus : après, cela dépendra de notre entente. J'accepte donc qu'elle vienne - même si elle m'a semblé un peu bizarre ces derniers temps - sans me douter de la tournure cauchemardesque que prendront les événements.

28.12.2018

İstanbul. Encore une fois l'orthographe turque m'amuse, avec un point sur le i majuscule, et un n précédent le b : la suite /nb/ est phonétiquement étrange car plus difficile à prononcer que /mb/, c'est pourquoi elle est inexistante dans beaucoup de langues.

La cité fabuleuse, la fameuse Constantinople, chargée d'une si grande histoire ne me déçoit pas. Située sur le Bosphore, frontière naturelle entre Europe et Asie, sur une langue de terre entre deux mers, rien d'étonnant à ce qu'elle ait été tant fréquentée, habitée et traversée depuis des millénaires.

Le centre est rempli de touristes, je n'en avais plus vu depuis longtemps. Pour un Européen comme moi il est bien particulier d'arriver ici depuis l'Est, et non depuis l'Ouest comme tous les autres. Mais tout ce que j'ai accompli avant, la route parcourue donne à mon arrivée ici quelque chose en plus, me procure un

sentiment de fierté. « Je ne suis pas un touriste comme les autres », me dis-je...

On m'a recommandé d'aller voir le Grand Bazar. J'ai donc commencé par prendre un bac, me rendant du côté dit « européen », dans le magnifique quartier d'Eminönü. Je ne savais pas à quoi m'attendre, je n'ai jamais regardé la moindre image représentant ce fameux Grand Bazar... Et voilà, j'entre, entouré d'une foule de gens, dans une ruelle piétonne au-dessus de laquelle s'élève une voûte de pierre somptueusement décorée. L'allée descend légèrement, un carrefour, quelques marches, j'ai l'impression d'être sous terre et pourtant la lumière est partout. Et il y a de la place, beaucoup de place.

M'y voici donc... Quel endroit magique. Il y a de tout, de part et d'autre de l'allée : des fruits séchés, des épices, des pâtisseries, et aussi des étoffes splendides, des lampes, des mosaïques. On vend de tout. Je n'ai besoin de rien et je ne ressens pas le besoin d'acheter quoi que ce soit pour profiter de ce lieu. Je marche comme dans un musée, regarde partout et m'émerveille de tout : il n'y a pas qu'une allée ; le bazar est constitué d'un véritable réseau de ruelles, le tout dans une gigantesque construction étrange datant de plusieurs siècles.

Seule frustration, je suis seul pour profiter de cette visite. J'entends par moments parler français, mais quel touriste français s'intéresserait à se joindre à moi ? Ils sont tous déjà en groupe ou en couple.

Un marchand de tapis prend son repas devant son échoppe. Alors que je le salue, admirant sa marchandise sans bien sûr la moindre intention de lui acheter un tapis, il m'invite à m'asseoir sur un petit tabouret et à partager son assiette de frites et de haricots.

Une fois sorti, après une déambulation dans ce palais m'ayant projeté dans un autre temps, et une fois le grand air retrouvé, je

continue à déambuler dans la zone piétonne jusque vers un magasin de miel. Là, une femme d'origine africaine appelle son mari « Nathan ! ». À son accent je devine immédiatement qu'elle parle français. Nous sympathisons et visitons le magasin ensemble : des pots de dix litres de miel, des boîtes contenant des rayons de ruches, de nombreux miels différents à déguster... je n'en ai jamais vu autant à la fois.

La femme s'appelle Founé. Nathan nous rejoint sur la rue et nous décidons d'aller tous trois boire un *salep* en partageant photos et expériences du monde.

Au retour, et les jours suivants, je retraverse et traverse encore le Bosphore, ce détroit de trois kilomètres de large. Depuis le bateau j'aime regarder les mouettes volant juste à côté, suivant les bacs en grand nombre en quête du pain que les touristes leur lancent. *Martı*, c'est ainsi que cet oiseau se nomme en turc, m'apprend-on. Elles volent à la même vitesse que le bateau, passent parfois juste au-dessus du pont et les gens les regardent émerveillés.

Et n'oublions pas les chats, toujours présents, partout : dans le bazar, sur les marches des mosquées, en ville et au bord de l'eau. Ils ne sont à personne, mais sont les amis de tout le monde. Un pêcheur, par exemple, offre sa prise à un chat rôdant sur le rivage.

31.12.2018

Violette est venue. Quelle folie. Elle est finalement arrivée avant-hier soir par un vol depuis Francfort, en Allemagne. Elle a fugué, alors qu'elle passait la semaine de Nouvel-An dans une rencontre d'espéranto. Elle est partie, préférant venir me retrouver. En fait, elle a fui de nombreux endroits ces derniers temps, me racontera-t-elle, des endroits où on l'aurait persécutée. Et ce 29 décembre je l'ai attendue trois heures dans un café sur les quais de Kadıkoy, et nous sommes rentrés ensemble chez Murat.

Elle passe la nuit à côté de moi sur le canapé-lit du salon, et alors qu'elle me parle je comprends de plus en plus clairement qu'il y a un problème. Où qu'elle aille elle se sent mal, elle fuit de lieu en lieu, elle fuit chaque personne pensant que toutes lui veulent du mal. Elle prétend qu'on a plusieurs fois essayé de l'empoisonner en mettant « quelque chose » dans l'air.

Vers minuit elle est prise d'une nouvelle crise, elle étouffe, elle veut absolument sortir, partir tout de suite. Pour sa sécurité je l'en empêche, et la prie d'au moins me laisser dormir. Alors qu'elle me faisait confiance, elle m'accuse alors à mon tour de vouloir l'empoisonner, comme tous les autres. Que faire ? J'ai peur. J'ai peur d'elle et des conséquences de sa présence ici. Je m'enferme dans les toilettes pour retrouver mon sang-froid et pour téléphoner à quelqu'un de bon conseil.

Je pense connaître le nom de sa maladie, mais bien entendu cela ne servirait à rien de le lui dire : elle reste convaincue d'être en bonne santé psychique et que ce sont les autres qui ne sont pas normaux ou qui ne la comprennent pas. Dans tous les cas, voyager avec elle devient impensable pour moi dans ces conditions. Il faut qu'elle reparte le plus vite possible.

Dans la matinée du 30 décembre, nous avons discuté de sa situation délicate : elle veut repartir, mais où ? Elle n'a plus aucun endroit vraiment à elle. En Allemagne, retournera-t-elle à la rencontre d'espéranto ? Ou en France, là où elle vivait avant ? Ou en Roumanie ? Elle opte finalement pour l'Allemagne. J'ai peur pour elle, mais que puis-je faire depuis ici, loin de chez moi ? Je dois me protéger, je ne peux pas la sauver. Pourtant, je me sens un peu responsable d'elle à présent qu'elle est venue ici. Elle est perdue, elle a perdu son argent, sa carte de crédit ne fonctionne pas, je devrai donc payer pour elle, au moins un billet de retour. Je me sens responsable jusqu'à ce qu'elle soit partie.

Mais le départ ce même jour semble compromis. Par ailleurs elle va un peu mieux, nous décidons alors de passer l'après-midi en ville de manière détendue, histoire qu'elle ne soit pas venue complètement pour rien, et convenons qu'elle partira le lendemain.

Nous passons donc une deuxième nuit ensemble. Étrange nuit en vérité. Nous rentrons en début de soirée avec tout ce qu'il faut pour cuisiner un bon repas chez Murat. Ce dernier, ainsi qu'Antonia, sont absents, la soirée s'annonce donc en tête-à-tête. Et là, dans la cuisine, Violette m'embrasse. Il m'est d'ordinaire difficile de refuser les avances d'une femme, surtout dans une période de manque affectif, mais avec elle il n'est pas question de me laisser embarquer. Je ne ressens d'ailleurs aucune attirance pour elle et son baiser a mauvais goût. Pourtant je ne la repousse pas immédiatement... ma faiblesse me perdra.

Un peu plus tard, comme nous sommes toujours seuls dans l'appartement, Violette disparaît. À quoi joue-t-elle ? Je la retrouve dans une pièce voisine recroquevillée sur un divan, nue. Décidément je ne m'attendais pas à cela ! Je respire : « Gérer Violette, gérer mes émotions... et le stress : si Murat rentre maintenant, nous trouvant dans son bureau, Violette nue ? Quelle image pour notre hôte ! » Mais il ne rentrera pas avant tard dans la nuit, et nous aurons eu le temps de nous coucher sagement sur le canapé-lit du salon.

Ce matin elle se sent tellement mieux qu'elle désire à nouveau rester et me supplie de la garder avec moi pour voyager, comme nous l'avions imaginé quelques jours plus tôt. Mais non, ma décision est prise, il n'en est pas question. Sa valise est cassée, je lui en achète une nouvelle, je l'accompagne à l'aéroport, paie le billet, lui donne encore les trente euros que j'ai sur moi et prie pour qu'elle ne rate pas son avion. Ouf !³⁵

³⁵ Afin de rassurer le lecteur sur le sort de Violette, sachez qu'elle s'en est bien

Je me paie un chocolat dans l'aéroport et reprends le bus. Ce soir, je suis invité à une fête de Nouvel-An chez Pınar. J'arrive chez elle à Kadıkoy à 18 h 00, après deux heures dans un omnibus. Épuisé, je m'endors sur son lit avec son chat en attendant les autres invités.

La Grande Île

Pınar est une jeune fille turque, elle parle espéranto, nous sommes en contact depuis quelques semaines par *Amikumu* et nous avons fait réellement connaissance chez Murat peu après mon arrivée.

01.01.2019 *

Chouette fête entre jeunes, je prends pourtant un taxi pour rentrer chez Murat au milieu de la nuit.

Ce matin, chacun dort longtemps, comme en tout bon 1^{er} janvier, lendemain de fête. Vers midi, Murat, Antonia et moi décidons d'aller faire un tour, Murat proposant de nous faire visiter un autre quartier pour ce premier jour de l'an. Nous appelons Pınar, elle nous y retrouvera. Un quartier au nord d'Üsküdar, moins touristique et pourtant extrêmement charmant. Moins typiques pour la Turquie, ses rues et ses boutiques me font penser à certaines petites villes d'Allemagne, avec comme une ambiance de Noël.

Restaurant, flânerie, nous faisons le trajet tout à pied, rentrons à Üsküdar en longeant le Bosphore, la nuit tombe. Le soir, Pınar et moi nous promenons encore sur les quais, caressons les chats, allons boire un *salep* au bord de l'eau. Paroxysme du romantisme, des feux

sortie. Elle a été hébergée en Allemagne par des espérantistes, puis, ayant pris un bus pour la Roumanie, elle a été internée deux mois dans un hôpital sans bien comprendre pourquoi. Elle a fini par en sortir et retourner en France, où, à ma connaissance, elle aurait retrouvé du travail.

sont aménagés le long de la rive près des bancs, réchauffant ceux qui s'y assoient. Non loin de nous un autre feu, un petit groupe de jeunes joue de la musique et chante, nous les écoutons avec plaisir.

En marchant, nous nous remémorons notre journée sur la grande île de la mer de Marmara : un jour, le 28 décembre je crois, avant l'arrivée de Violette en tout cas, Murat avait prévu d'y organiser une excursion avec un groupe d'espérantistes. La veille, il annule parce que ses nouveaux invités préfèrent rester en ville. Déception ? Non : Pınar me propose d'y aller tout de même, juste elle et moi. Quelle chance, car... j'aime bien Pınar.

Büyükdada, ainsi se nomme la plus grande des quatre îles proches d'Istanbul. Après une heure de bateau nous y débarquons dans la matinée. Tout est calme, il y a peu de touristes et surtout aucune voiture. Quelle bénédiction, un lieu ainsi préservé de la pollution et du bruit des moteurs !

Après un café au bistrot du port, nous traversons le village et entamons la montée par une charmante route forestière. Le temps est gris, parfois il pleut un peu, mais pas trop, cela ne fait qu'accroître encore le silence régnant. Cette atmosphère humide confère à l'île un caractère magique : malgré le froid nous sommes heureux de marcher ici ensemble aujourd'hui.

Des chevaux. Que font-ils seuls dans la forêt ? Certains sont vieux, ils auraient été abandonnés à leur sort, n'étant plus utiles aux hommes. Mais il y a aussi un poulain avec sa mère. Étrange... Ils ont l'air en totale liberté sur l'île, mais ils ne sont pas timides, ils sont visiblement habitués à la présence des humains.

Sur le plan religieux, Büyükdada est une démonstration de l'ouverture et de la diversité : elle compte certes quelques petites mosquées, mais aussi une synagogue et des églises chrétiennes. Pınar, bien qu'ayant grandi dans la culture musulmane, aime les églises. Nous nous promenons jusqu'au sommet de l'île, lieu sacré où sont érigés un monastère et une vieille église orthodoxe grecque :

c'était la surprise que Pınar me réservait, le but secret de l'expédition ! Avant de visiter l'édifice, nous mangeons dans le petit restaurant à cent mètres de là, une sorte de chalet de montagne à l'ambiance chaleureuse, avec vue sur la mer.

C'était une journée hors du temps, et ce 1^{er} janvier en est une autre.

Demain, Pınar travaille, je ne la reverrai pas. Et après-demain je partirai.

Minuit, je ne dors pas, je pense à elle et à d'autres personnes rencontrées durant mon voyage, dans différents pays, des personnes devenues des amis, dont j'ai fait la connaissance et que j'ai dû ensuite quitter. Zalina, Aḥman, Viktoria, Emre, Açelya... Qui reverrai-je d'entre eux ? En tout cas je ne les oublierai pas.

La neige

03.01.2019

Le temps est maussade, un mélange de pluie et de neige, mais je dois partir : pas d'amélioration en vue pour ces prochains jours, cela ne sert donc à rien d'attendre. Murat est parti travailler tôt ce matin. Je déjeune avec Antonia, elle m'aide à ranger mes affaires, à sortir vélo et bagages sur la rue, et c'est parti. Au petit bazar d'Üsküdar je me trouve une paire de gants en cuir pour affronter l'hiver pluvieux : je n'aime pas acheter du cuir, mais en voyage il faut ce qu'il faut, et le cuir a l'avantage de résister à l'eau. Je prends une dernière fois le bac sur le Bosphore, mais pour la première fois avec mon vélo.

Non loin d'Istanbul, sur l'un des quais au bord de la mer où j'ai la chance, par moments, de pouvoir rouler loin du trafic, je rencontre encore de nombreux chats, des chats marins vivant sur le rivage. C'est là qu'un petit chaton tricolore apparaît d'entre les rochers et accourt vers moi en miaulant, l'air désespéré. Il semble

bien piteux, le pauvre... Il est sale, et en le prenant d'une main sans retirer mon gant je sens sur lui une odeur fétide. Est-il malade, infecté ? Je ne peux rien faire pour lui et mon impuissance m'attriste, je finis par le reposer sur le sol. Il reste alors là à me regarder en miaulant, j'ai l'impression qu'il m'implore de le prendre avec moi, de le sauver des frimas, de la maladie, de la famine, de la mort. Est-il abandonné par sa mère ? Si aucun humain ni aucun chat ne s'en occupe, j'ai bien peur qu'il meure, en effet. Dois-je le lancer à la mer pour qu'une vague l'emporte et abrège sa souffrance ? Cela m'est impossible.

Je me remets alors en route, la larme à l'œil. Je m'arrête cinquante mètres plus loin : il court vers moi. Je repars avant qu'il ne m'ait rejoint, sans me retourner.

05.01.2019

Il neige presque toute la journée, l'équipement complet s'impose : pantalons imperméables, gants, bonnet, capuchon. Avec le casque qui serre par dessus je me sens comme un astronaute, ou un explorateur des contrées hostiles. En descente, la neige me fait mal aux yeux, je me résous alors à mettre mes lunettes, tout en sachant qu'avec la buée et le peu de lumière présente, je n'y verrai plus rien. Mais j'ai la capacité de me diriger en me satisfaisant de peu de vision, lorsque c'est nécessaire. Cela demande seulement plus d'énergie.

13 h 00. L'heure du repas s'impose, et c'est aussi le moment de changer de chaussettes : mes pieds sont mouillés et transis, mes chaussures ayant perdu leur étanchéité.

Une buvette à l'entrée d'un village, je prends une soupe avec du pain. Seule une vieille femme mange là, à une autre table. Nous échangeons quelques regards, la communication est difficile, mais cette femme, cliente régulière peut-être, s'avère extrêmement bienveillante : quand elle voit que j'ai froid aux pieds, elle appelle la

jeune tenancière pour que celle-ci me donne un chauffage électrique. Et en fin de repas, la vieille paie pour moi. Quelle surprise !

Quarante minutes plus tard, quelqu'un m'interpelle depuis le perron d'un bâtiment industriel et me fait signe de m'approcher : « *Cai, caffé ?* »

L'homme est ingénieur et m'accueille dans son bureau, me fait asseoir dans un fauteuil confortable et m'offre un café.

Alors que je repars, il m'appelle à nouveau : « *Lastik problem !* »

Je sais que *lastik* signifie pneu, et effectivement, mon pneu arrière est plat. Moment de découragement : changer une chambre à air implique de décharger tout mon équipement. Enfin, pas le choix. Au moins, j'ai la chance qu'il se soit arrêté de neiger.

Nouveau découragement en constatant que ma pompe ne fonctionne pas. L'ingénieur prend alors ma roue dans sa voiture, va à la station service à cinq cents mètres de là, et en revient dix minutes plus tard, le pneu gonflé. Combien de bars ? La pression est-elle correcte ? Il le faudra bien.

La neige recommence à tomber et le vent à souffler. En roulant dans ces intempéries tout de même supportables - la température ne descend pas beaucoup au-dessous de zéro - je pense au cycliste chinois rencontré en Géorgie, qui voulait rentrer chez lui par la Russie. Où est-il maintenant, quel climat glacial subit-il ? A-t-il finalement pris un avion, voyant son voyage à vélo trop périlleux ?

Tekirdağ. J'arrive dans la soirée chez Alpaslan, mon hébergeur trouvé sur *Warmshowers*. La quarantaine, cheveux longs, il est passionné de vélo, de voyages, et actuellement surtout de moto. Il nous commande des pizzas, et, très généreux, me met à disposition tout ce dont je pourrais avoir besoin, et me laisse me reposer chez lui le lendemain, pendant qu'il part donner ses leçons d'auto-école.

En ce dimanche très froid mais ensoleillé, je ne sors que pour

m'occuper de mon vélo : la neige et le gel ont coincé les câbles des freins. Je les nettoie, les huile, et j'espère que ça ira.

En discutant, Alpaslan me fait part de ses réflexions spirituelles. L'Amour est à la base de toutes les religions, dit-il, alors pourquoi se disputer, ou prétendre qu'une religion vaut mieux qu'une autre ? Pour cette raison, il prétend adhérer à la religion universelle, celle de l'Amour.

07.01.2019

Belle journée d'hiver. En montant la colline à l'ouest de Tekirdağ le froid devient plus mordant et les champs de part et d'autre de la route sont d'un blanc immaculé.

Un carrefour, un café, je m'arrête dans l'idée de boire un thé et de m'y réchauffer dix minutes. Un homme paie alors mon thé et me propose d'aller passer la nuit chez lui, au village. Qu'il en soit donc ainsi, cela m'évitera de devoir chercher quelque chose de nuit dans la ville suivante. L'homme s'appelle Erol, il habite une petite maison en compagnie d'un ami, Hassan.

Que cela soit dans la manière de me servir à manger ou de me préparer mon lit, Erol prend soin de moi avec beaucoup de douceur, d'une manière qui me surprend un peu, venant d'un homme. Alors que je vais m'endormir, il étend sur moi délicatement une couverture supplémentaire, s'assurant que je n'aie pas froid. Bien que ses gestes inhabituels me laissent penser certaines choses, je n'ai aucune raison de me plaindre de son hospitalité, tout étant fait dans le plus grand respect.

08.01.2019

Malkara. Les rues sont gelées, je manque de glisser sur les vingt mètres séparant le bistrot de la route principale.

Je suis presque le seul client. La serveuse, une belle jeune fille

du nom de Meyra, prend le temps de s'asseoir vers moi et nous faisons connaissance. Elle me raconte à l'aide de *Google traduction* qu'elle ira bientôt en Suisse pour se faire opérer à Genève par un médecin réputé, une valve de son cœur ne fonctionne pas correctement. Je suis touché. Et puis elle me demande ce qu'il y a à voir en Suisse, car elle y restera une année en convalescence.

Combien de temps est-ce que je passe dans ce café à communiquer avec elle ? Peu importe, c'est bien ainsi, et je ne l'oublierai pas, tout comme elle ne m'oubliera pas.

La route est facile et déneigée, toute droite. Elle est large comme une autoroute, et pourtant calme. Je poursuis jusqu'à İpsala, petite ville aux confins ouest du pays, à quelques petits kilomètres de la frontière grecque. J'y passerai ma dernière soirée turque.



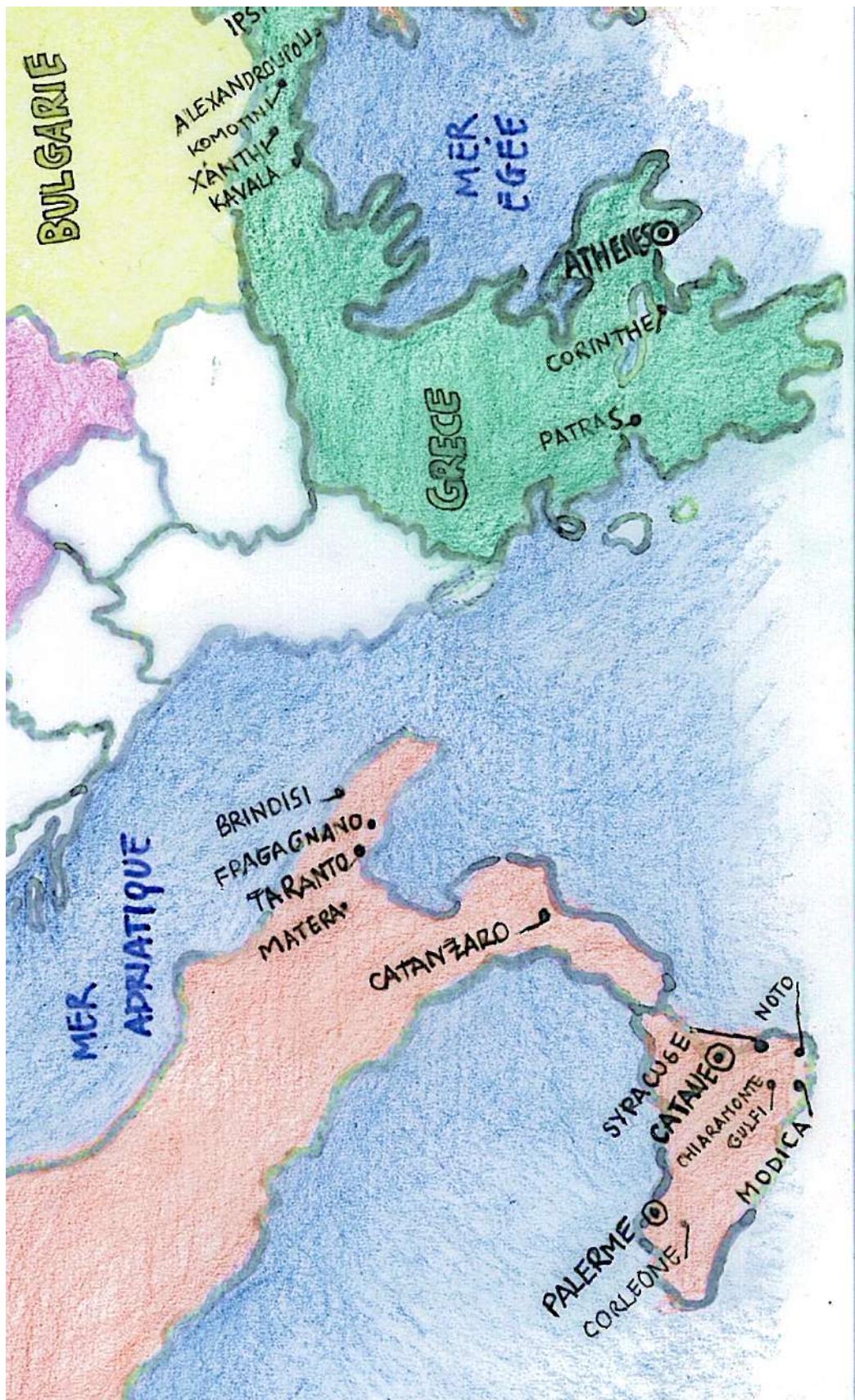
İstanbul, 24.12.2018



Güfeler, Ahmat, Šafale et son ami, dans une épicerie, 06.12.2018
Une boutique d'ail, Keşap, 03.12.2018



Antonia, Pınar, İstanbul, 01.01.2019
Pınar, İstanbul, 01.01.2019



7

La Grèce



Avec mon arrivée en Grèce, je rentre en Europe, d'un seul coup. L'automne passé je m'étais progressivement retrouvé en Asie, j'avais traversé de longs territoires de transition - je parle des républiques de Russie - avant de pouvoir décréter formellement que j'étais en Asie. Ensuite il y a eu la Géorgie et surtout la Turquie, clairement asiatiques. Officiellement le Bosphore au centre d'Istanbul fait office de limite entre l'Europe et l'Asie, mais en pratique je n'ai pas remarqué de différences culturelles de part et d'autre du Bosphore, au sein de la Turquie. Alors qu'ici, passé la frontière grecque, l'Europe est là, subitement. Rien qu'à la monnaie, cela ne fait pas de doute : cela faisait bien longtemps qu'un automate ne m'avait pas donné d'euros !

09.01.2019

Quatre cahutes, une tous les vingt mètres, chacune occupée par un ou deux douaniers turcs. À chacun de ces postes on me demande mon passeport, mais tout est simple et sympathique. Les douaniers me demandent d'où je viens et où je vais, mais visiblement par intérêt personnel et non sur un ton d'enquête, comme le faisaient les Russes.

Après le dernier poste turc, la route traverse un champ, un long pont sur une rivière, et me voici dans un nouveau pays. Encore un poste de douane sans complications. Étrange sentiment : je traverse une petite plaine, rien de grandiose, et de l'autre côté les gens sont différents, ils parlent une autre langue, ont d'autres coutumes. Comment peut-on si facilement passer d'un monde à un autre ?

La Grèce - Ἑλλὰς - pays de l'Histoire antique. Je l'ai appris à l'école, la Grèce est la source d'une grande partie de la culture européenne, de ma culture. Et la langue grecque est à la fois si célèbre, si connue pour avoir tant donné au français, et à la fois mystérieuse : mis à part les racines utilisées dans les langues latines,

germaniques et slaves, la langue grecque ne ressemble à rien de ce que je connais.

En effet, bien qu'étant une langue indo-européenne, le grec n'appartient à aucune famille de langues de l'Europe (latine, germanique, slave...) mais constitue un « cas isolé » au sein de la grande famille indo-européenne. De plus, les racines connues proviennent du grec ancien ; or les gens parlent à présent un grec ayant grandement évolué, en deux mille ans. Quand je crois par exemple pouvoir demander de l'eau avec le mot *hydro*, on me regarde avec de grands yeux : non, on ne dit plus υδρο [hydro] (comme dans hydraulique, hydratation...), mais νερό [nero].

Αλεξανδρούπολη - Καβάλα De Alexandroupoli à Kavala

Le prix des hôtels devient européen, je dois me préparer à dépenser plus pour mes nuitées que ce qui était budgété. Je prendrai aussi l'habitude de chercher les auberges de jeunesse, ou encore mieux les hôtes de *Warmshowers*, *Couchsurfing* ou *Pasporta-Servo*. Cependant dans les petites villes du nord-est de la Grèce, rien de cela ne se trouve, et je me contente de marchander un peu le prix de la chambre.

10.01.2019

Un cycliste qui me précédait de deux jours dans la même direction et dont une membre turque de *Warmshowers* m'a transmis le contact m'informe de l'existence d'un ferry à destination d'Athènes, partant de Kavala. Je décide de le prendre afin de me rendre rapidement au Sud, là où, je l'espère, la température sera plus clémence. Cependant ce ferry ne circule qu'une fois tous les trois jours, et le prochain est dans deux jours. Ce sera serré... sauf si je prends un petit bout le train, de Komotini à Xanthi. Oui, je dois

commencer par monter à Komotini, car la voie ferrée de Alexandroupoli est en dérangement.

J'apprends que le train part de Komotini à 16 h 15. En me dépêchant, je peux atteindre cette gare en pédalant. Pas le temps de m'arrêter pour manger : juste une petite pause fruits secs et c'est reparti.

15 h 30. En approche de Komotini.

15 h 45. La gare, c'est réussi.

17 h 30. Arrivée dans la charmante cité historique de Ξάνθη - Xanthi. On m'indique un hôtel avantageux et je prends un taboulé dans un resto du centre à tendance turque.

En lisant la carte, un aspect linguistique retient mon attention. En grec, il n'y a pas de lettre pour représenter le son [b], puisque même β ne se prononce plus [b] depuis quelques siècles, mais [v]. En revanche quand on veut transcrire le son [b], on combine les lettres μ et π, ce qui est phonétiquement logique. Taboulé s'écrit donc en grec Ταμπούλε.

12.01.2019

Kavala. Charmante ville côtière, un vieil aqueduc la surplombe, de jolies ruelles sur la colline, de quoi me distraire en attendant l'embarquement prévu à 23 h 30.

Une chose à noter : aujourd'hui j'ai croisé un cycliste suisse, le premier depuis de nombreux mois. Il passera par Istanbul, je lui donne alors l'argent turc qu'il me reste ainsi que ma carte magnétique d'Istanbul permettant d'emprunter les bacs et autres transports publics : il en aura forcément besoin au moins une fois, autant donc qu'elle serve à quelqu'un.

La mer Égée

Pas de cabine ni de couchette. Il y en a, certes, mais on ne m'en a pas proposé, elles sont déjà toutes réservées. Sur les sièges je dors mal, et il m'est difficile de me lever pour chercher mieux car la mer est agitée et je suis pris de nausée dès que je prends une autre position que couché. Finalement, tard dans la nuit, vers 3 h 00 ou 4 h 00 peut-être, je m'installe dans un coin à même le sol avec ma couverture, dans le couloir, comme un chien. C'est toujours mieux allongé ainsi à l'horizontale qu'à moitié assis. Je me laisse bercer au rythme des vagues et m'endors enfin pour quelques heures.

13.01.2019

Le jour s'est levé, la mer s'est calmée. Je vis au ralenti comme quelqu'un qui n'a pas dormi, mais je vis. Petite promenade sur le pont pour respirer l'air frais et admirer les îles. Je fais la connaissance de Stergios, un habitant du pays qui rentre chez lui sur l'une des nombreuses îles, après une semaine de travail au Nord. Il parle l'allemand relativement bien. Durant notre longue traversée - nous en avons pour la journée - il est agréable de converser avec lui et d'admirer la mer ensemble. Où que nous soyons sur la mer Égée, il y a toujours une terre en vue, que cela soit une île, la côte grecque ou la côte turque.

Nous accostons plusieurs îles et c'est souvent à regret que je renonce à débarquer pour visiter l'une ou l'autre, tellement elles semblent belles. Des petites maisons, toutes bleues, donnent un air estival. Lesbos, Chios, Samos, Ikaria, Mykonos... J'ai le temps de les apprendre. Je crois que c'est sur Ikaria que Stergios me propose de mettre le pied, juste cinq minutes pendant que des voyageurs descendent et que d'autres montent à bord.

Minuit. Arrivée au port du Pirée. Le centre d'Athènes est à treize kilomètres. Je pourrais certes l'atteindre à vélo, mais à cette

heure de la nuit la rapidité prime et, suivant le conseil de Stergios, j'opte pour le métro. Station Monasteraki. Je suis surpris de trouver la ville relativement animée. J'allume mon phare et pars à la recherche du fameux *Athens Backpackers Hostel* dont on m'a parlé.

14.01.2019 *

Αθήνα - Athènes. On ne m'avait pas menti, la capitale du monde antique occidental vaut le détour. La colline de l'Acropole avec son parc, le Parthénon, enfin je le vois de près, ce fameux édifice que j'avais étudié en histoire il y a des années.

L'ambiance à l'auberge est jeune et internationale, j'y reste quatre jours afin de me reposer, de tenter de soigner mon rhume attrapé sur le bateau et de visiter un peu en compagnie d'autres voyageurs.

Et puis vient le temps de continuer mon périple. En une bonne journée j'atteins Corinthe, en passant par l'île de Salamina : un bac à l'Est, la traversée de l'île sur six kilomètres, et un bac à l'Ouest.

Le trio de Corinthe

Κόρινθος - Corinthe. 19 h 00 la nuit est tombée, je trouve l'auberge indiquée sur internet. Étrange auberge en vérité : pas d'enseigne, pas d'accueil. Il s'agit plutôt d'un petit appartement, même s'il est équipé d'un dortoir et que chaque locataire paie quinze euros la nuit.

Heureusement Lee est là, il allait sortir en ville, mais il prend le temps de téléphoner pour moi au propriétaire afin que je puisse m'installer. Pour le moment il n'y a pas d'autres hôtes que lui et moi. Lee est musicien de rue, il vient du Pays de Galles et voyage beaucoup. En hiver, mieux vaut venir se produire au Sud, dit-il, le climat est plus clément. Il s'avère être un homme singulier. Il parle

beaucoup négativement du monde, rappelle les malheurs et la déchéance de la société. Comme moi il critique les gens accrochés à leur smartphone - il n'en possède d'ailleurs pas - et à Facebook et autres réseaux « sociaux ». Il exprime cela dans ses chansons. Malgré cette hargne qu'il a en lui - sur le fond je suis d'accord avec ses idées, j'aspire seulement à plus de positivité, Lee est un homme bien et c'est avec plaisir que je considère notre cohabitation. Il est libre : tout ce qu'il possède, il le porte sur le dos. Comment d'ailleurs peut-il marcher en portant son grand sac à dos de presque vingt kilos et sa guitare en même temps ? Après avoir parcouru l'Europe à pied et en auto-stop il parle d'aller s'installer en Crète, peut-être pour toujours.

Le deuxième soir, Lee et moi sommes rejoints dans notre appart par Anna, une jeune voyageuse allemande. Anna parcourt l'Europe en auto-stop depuis huit mois, et là elle vient de faire un séjour *workaway* dans le Péloponnèse dans une maison sans chauffage, à rénover. Des travaux durs pour la saison, raconte-t-elle, c'est pourquoi elle s'est assurée que l'hébergement de Corinthe soit chauffé afin qu'elle puisse confortablement s'y reposer et y soigner, elle aussi, son refroidissement.

19.01.2019

Je me décide à rester un jour de plus ici. Journée de vacances, Anna et moi nous promenons le long de la plage, jouons aux ricochets. Il est rare de pouvoir faire des ricochets dans la mer, mais le golfe est tellement calme qu'il ressemble plus à un lac, on s'y tromperait si son eau n'était pas salée, puisque la rive d'en face n'est pas très loin. Plus loin nous rencontrons une vieille femme ramassant du bois échoué, c'est avec ça qu'elle chauffe sa maison. Trois sacs remplis de bois, elle en a laissé un sur place en attendant de venir le rechercher. Mais Anna le remarque et je prends le sac,

puis elle soulage également la femme d'un sac et nous accompagnons cette dernière chez elle, nous sommes heureux de pouvoir nous rendre utiles à quelqu'un. En remerciement, l'habitante nous offre un grand sac d'oranges de l'oranger de son jardin.

Anna et moi parlons bientôt spiritualité. Je lui fais part de mon sentiment du fait que tout est relié dans le Monde, que tous les êtres, et notamment les humains, ne forment qu'Un. Elle me comprend et dit ressentir cela aussi. Les sages le disent depuis longtemps, que tout est relié, et j'étais déjà persuadé qu'ils disaient vrai, mais durant mon voyage je le sens plus profondément, j'ai l'impression d'en faire l'expérience. Anna voyage aussi, et son but est aussi la rencontre avec l'autre. Nous partageons donc cette expérience qui nous fait tous deux évoluer.

Ce que nous découvrons signifie que nous ne sommes pas seuls durant nos voyages respectifs, même si nous voyageons seuls : nos amis proches ne sont certes pas là avec nous, mais chaque rencontre devient précieuse car chaque personne avec qui nous communiquons, échangeons un sourire, est un représentant de l'Humanité, et chaque personne avec qui nous partageons avec plaisir une heure, un jour, ou quelques jours peut devenir un ami, même si nous nous quittons ensuite à jamais. Ces amis « de passage » n'ont pas peu de valeur, car ils deviennent pour le voyageur des représentants de l'Amitié.

Anna, Lee et moi pouvons donc déjà nous considérer comme des amis et donner autant d'importance à notre partage qu'à celui que nous avons chacun avec des amis que nous connaissons depuis longtemps, mais qui ne sont pas ici maintenant.

Je mentionne à Anna un discours de Jésus qui me parle en ce moment : « *J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais étranger, et vous m'avez recueilli ; j'étais nu, et*

vous m'avez vêtu ; j'étais malade, et vous m'avez visité ; j'étais en prison, et vous êtes venus auprès de moi. Les justes lui répondront : Seigneur, quand t'avons-nous vu avoir faim, et t'avons-nous donné à manger ; ou avoir soif, et t'avons-nous donné à boire ? Quand t'avons-nous vu étranger, et t'avons-nous recueilli ? [...]Et le roi leur répondra : Je vous le dis en vérité, toutes les fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, vous me l'avez fait à moi-même.»

(Évangile de Matthieu 25, 35-40)

Moi aussi je me sens reconnaissant quand je vois quelqu'un agir bien envers autrui, et me sens bien comme si la personne aidée était moi-même. Et puisque nous formons Un, il n'est pas forcément nécessaire de donner à l'individu qui nous a donné si ce dernier n'a besoin de rien : afin de « rétablir l'équilibre », on peut aussi donner en retour à quelqu'un d'autre, en un autre lieu et un autre temps.

Anna me confie qu'elle vient justement de lire ce passage dans la Bible, voilà une belle coïncidence ! J'ignorais d'ailleurs qu'elle lisait la Bible.

Nous cuisinons ensemble à « la coloc » et le soir nous rejoignons Lee au centre-ville, sur un banc de la zone piétonne où il s'est installé avec sa guitare. Nous l'écoutons, apprécions ses chansons et tentons d'attirer dans la rue plus de passants. Le nombre de pièces dans son étui à guitare n'est cependant pas encore très élevé... Il a dit vrai : les gens passent plongés dans leur monde, sans prêter beaucoup d'attention à ce qui se passe autour d'eux. Mais pas tous, certains s'arrêtent, applaudissent même un peu.

Quand Lee prend une pause, Anna lui emprunte sa guitare et chante quelque chose, puis moi aussi je chante trois chansons dont je me souviens. Je chante assis sur ce banc pour Lee, pour Anna et pour tous les gens alentour, même si personne ne comprend les paroles, mes chansons étant en français, en russe et en espéranto. Une fois ou l'autre, quelqu'un met de l'argent dans l'étui posé par terre pendant qu'Anna ou moi chantons, mais il n'est pas question

de le prendre pour nous : toute la recette est pour Lee, nous nous réjouissons de l'aider un peu et de partager notre musique.

Le lendemain nous quittons tous trois Corinthe, chacun continue dans sa direction.

21.01.2019

À Πάτρα / Patras, une membre de *Couchsurfing* m'a invité chez elle pour la nuit. Elle parle un peu le français, l'ayant appris à l'école, ce sera donc une occasion pour elle de pratiquer. Quel âge a-t-elle ? vingt-quatre, ou vingt-cinq ans peut-être. Elle est extrêmement gentille, son sourire est doux et elle s'efforce de faire en sorte que je me sente bien chez elle, bien qu'elle ait peu de temps à me consacrer : elle doit réviser pour un examen qu'elle passera demain matin à l'université.

Elle est la preuve que l'hospitalité ne dépend pas des circonstances ni de la place qu'on a chez soi : quand on veut, on héberge, et quand on ne veut pas, on n'héberge pas.

En effet, elle est inscrite sur *Couchsurfing* alors que son logement est minuscule et qu'elle n'a ni canapé ni chambre d'amis. Elle possède juste un matelas de réserve qu'elle dispose pour moi par terre à côté de son lit. Sa chambre est la seule pièce munie d'une fenêtre sur l'extérieur : dans la salle de bain comme dans la cuisine on s'éclaire à l'électricité même en plein jour. En outre la lampe de la cuisine est en panne, elle utilise donc en ce moment une petite lampe de bureau pour manger, ce qui donne à la pièce une ambiance particulière, me faisant penser à une grotte, ou un antre.

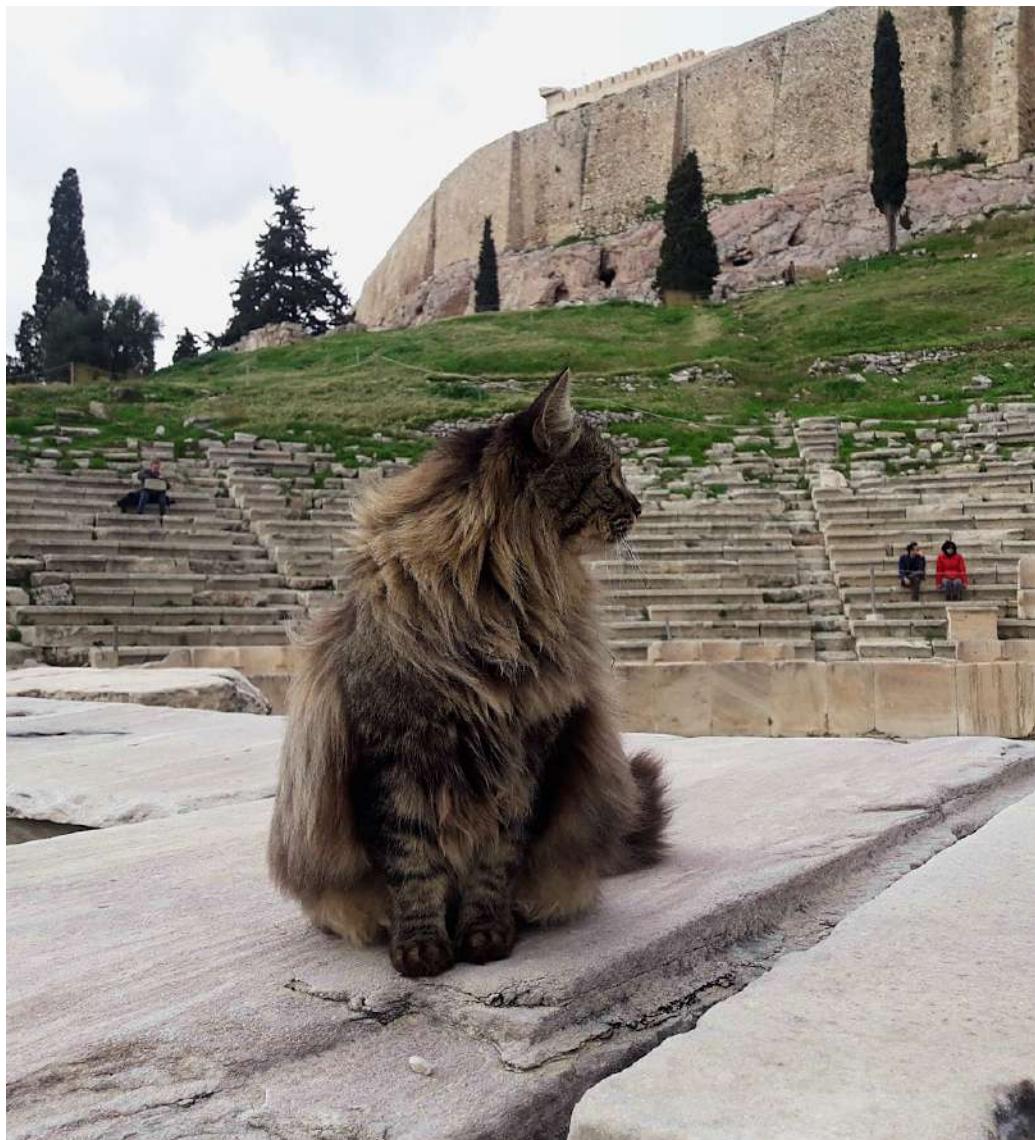
Merci à Maria.

22.01.2019

Mon bateau pour l'Italie part ce soir du port de Patras. Je suis assis à une table du restaurant et j'écris. Je sens la vibration des

moteurs et le bertement de la mer, un bertement très léger, à peine perceptible à cause de la taille imposante du ferry. La nuit est tombée, je vois les lumières de la ville qui s'éloignent, dernier regard sur la Grèce.

L'heure avance et la tempête s'intensifie. Des éclairs percent la nuit et le vaisseau tangue nettement à présent. J'aime ça. Je sors sur le pont pour jouir pleinement des éléments. Et puis je gagne ma cabine - oui, cette fois j'ai pris une cabine - et m'endors rapidement.



L'Acropole d'Athènes, 14.01.2019

8

L'Italie et le retour



23.01.2019

Je n'étais pas le seul cycliste à bord. Boas, un jeune Néerlandais, est parti pour faire un tour de l'Europe en cinq mois, je fais sa connaissance ce matin au moment de débarquer au port de Brindisi.

Nous gagnons la ville ensemble et prenons notre petit déjeuner dans une boulangerie avant de continuer, toujours ensemble, à travers la campagne des Pouilles. Des oliviers, encore des oliviers et par endroit de petites constructions de pierre intrigantes, de forme conique ou en dôme. Ni Boas ni moi n'avons jamais rien vu de tel. Pas de fenêtres, juste une entrée, et à l'intérieur on se croirait dans une petite grotte. Quand et pourquoi a-t-on construit cela ?

J'apprendrai plus tard qu'il s'agit des *trulli*, une particularité de la région des Pouilles. Les agriculteurs les ont construits au 19^{ème} siècle afin de s'y abriter du soleil ou de la pluie durant les longues journées de travail. En effet la température y est stable, toujours fraîche, il devait donc être agréable d'y prendre sa pause les jours d'été caniculaires.

Boas et moi nous séparons vers 16 h 00, au carrefour des routes de Fragagnano et de Taranto. Fragagnano est un petit village dans lequel je me rends car un ami m'a donné le contact de gens vivant ici. Tonino m'attend comme prévu à l'adresse annoncée, en compagnie de son ami Pietro.

Nella casa di Pietro

26.01.2019

La seule fenêtre du logement est celle de la salle à manger. Elle est large et laisse certes passer passablement de lumière, du moins sur la table et dans la moitié de la pièce, mais elle ne permet pas de voir quoi que ce soit dehors, si ce n'est un mur blanc, quelques

cordes à linge et un minuscule morceau de ciel. Et encore, il faut lever la tête pour voir cela, car la fenêtre se situe en hauteur, au-dessus d'une porte donnant sur une chambre obscure.

La chambre dans laquelle je dors est une belle grande chambre à coucher décorée à l'ancienne et meublée d'une armoire, d'une coiffeuse et de deux tables de nuit, et pourtant elle ne comporte pas de fenêtre. Ce choix architectural est étrange pour moi, et un peu dérangeant : j'aime me réveiller avec la lumière du jour.

La cuisine se situe dans un petit couloir mal éclairé. Elle est relativement bien équipée, et pourtant ne semble pas utilisée : la vaisselle est rangée, personne n'y touche. Par endroit règne un désordre relatif et momentané, semblable à celui que l'on trouve dans les chambres d'enfants, tandis que d'autres zones de l'appartement semblent juste abandonnées, et la poussière s'y accumule.

Tout cela ne m'avait pas frappé outre mesure en arrivant, mais je me repose ici à présent depuis trois jours et en y réfléchissant, je me pose des questions. Des meubles remplis de verres et d'objets divers, de vaisselle de fête vraisemblablement, des tableaux aux murs, des photos de famille, au plafond des lustres extrêmement kitsch. Il me semble évident qu'il s'agit d'un appartement familial. Mais obscure, froid et vide.

Pietro passe, il apparaît régulièrement, ne reste jamais longtemps, il dort sur le canapé du salon. Je lui demande finalement :

« *Chi vive qui ?* » (Qui vit ici ?)

« *Io* » (moi).

Cet homme d'une cinquantaine d'années vit donc seul ici. Étrange, me dis-je, cela ne ressemble pas à un appartement de célibataire. Et puis il m'explique de manière fragmentaire ce que j'ai déjà compris : nous nous trouvons dans la maison de ses parents décédés depuis quelques années, et Pietro ne l'a jamais quittée. Il est resté vivre là, mais sans toucher à rien, comme quelqu'un qui

squatterait un lieu étranger. Occupe-t-il au moins la chambre de ses parents, quand il n'a pas d'hôte, comme moi en ce moment ? Il ne mange pas ici. Il me dit qu'il ne travaille plus, pourtant il passe la plus grande partie de ses journées à l'extérieur.

J'espérais soigner ici le gros rhume que je traîne à présent depuis des semaines mais les pierres froides et l'obscurité des maisons n'aident guère. À défaut, je bois de manière continue une tisane d'herbes des montagnes que j'ai achetée en Grèce sur le conseil d'Anna, et je me promène dans les ruelles du village quand le soleil brille, en me couvrant bien.

Je reste aussi ici pour le moment parce que je dois planifier la suite de mon voyage : je me suis inscrit sur le site de *workaway* et je cherche quelqu'un chez qui je puisse rester plus de temps et travailler, afin d'apprendre l'italien. Car si j'ai décidé de conclure mon voyage par une étape en Italie, c'est pour apprendre l'italien, langue qui me tient à cœur depuis bien longtemps.

Mon meilleur souvenir de Fragagnano est la pizzeria chez Toni et Anna. Nous sympathisons rapidement et ils m'invitent à passer du temps dans la pizzeria en journée, avant l'ouverture, afin que je puisse utiliser Internet pour mes recherches. Je mange presque tous les soirs là, avec Tonino et Pietro ou avec d'autres clients, toujours à la même table près du comptoir.

Taranto

29.01.2019

Taranto, ou Tarente en français. L'auberge de jeunesse est fermée, quel dépit ! Cependant une porte fermée en ouvre une autre et je me retrouverai bientôt dans un lieu magique. Alors que la nuit tombe, une bande de jeunes m'aident à trouver la maison d'un

logeur. « *C'est un tedesco !* », disent-ils ; un Allemand qui aurait des chambres d'hôtes.

Via Duomo, un grand portail dans un mur dont on ne perçoit pas le haut. Le jeune frappe et appelle « *Qualcuno vuole dormire !* » (Quelqu'un veut dormir !). Après quelques minutes, une femme répond qu'elle cherche les clés. Quand elle les a trouvées, elle me fait entrer dans la cour. C'est Teresa, et son mari est Marcus, de Berlin, et ils habitent ici un château.

Ils installent une nouvelle machine à laver, je leur donne un coup de main, ils m'invitent à jeter un œil à la cave. Je descends et ce que je découvre est excitant : une véritable salle des fêtes souterraine, prolongée par une grotte joliment illuminée.

Ma chambre est splendide, décorée avec art par le jeune couple qui a visiblement tout rénové. Elle est au rez-de-chaussée, donnant directement dans la cour. En revanche pour se rendre dans l'appartement de Marcus et Anna il faut monter un escalier en colimaçon jusqu'à l'étage supérieur. Ils m'invitent à venir y boire un thé, et quand Marcus me parle de sa superbe terrasse j'insiste pour la voir. Suivant ses indications je grimpe dans leur chambre au-dessus de la cuisine à l'aide d'une échelle, soulève une grande trappe vitrée dans le plafond, positionne une autre échelle et parviens sur le toit. Voici donc cette fameuse terrasse ! Un toit plat, en hauteur au milieu de la vieille ville, la vue tout autour sur de nombreux toits de vieilles maisons à l'architecture pittoresque.

Chose amusante, deux jeunes filles néerlandaises voyageant à vélo également me rejoignent dans ce château le deuxième soir. À peine âgées de plus de vingt ans, elles sont parties entre sœurs pour un tour d'Europe.

La cité des Sassi

Puisque mon but en Italie est d'apprendre la langue, je donne une priorité - encore plus que dans les autres pays - à passer du temps avec les gens. De plus je ne suis pas pressé d'avancer et si un endroit me plaît, je prends le temps d'en profiter. C'est ainsi que j'ai passé cinq jours à Fagagnano, deux à Taranto, et j'en passerai trois à Matera. Matera ne se situe pas directement sur ma route - si je considère que ma route est de suivre la côte - mais des gens de Taranto m'ont vivement conseillé d'y faire un détour, ce que je ne regretterai pas.

31.01.2019

The Rock Hostel, ainsi se nomme l'auberge de jeunesse dont m'ont parlé les deux sœurs de Taranto. J'y fais la connaissance de trois vacanciers italiens du Nord et de la propriétaire, Francesca. D'elle je garderai un souvenir extrêmement doux : une voix agréable et l'incarnation même de la gentillesse. Et suivant ses indications je m'offre une journée touristique dans la cité extraordinaire de Matera, cité sans âge, me raconte-t-elle.

Il y aurait eu des habitants ici à toutes les époques de l'humanité, depuis la préhistoire. D'un côté du vallon les grottes préhistoriques, et de l'autre des habitations moins anciennes mais bien particulières également : des espaces de vie ont été creusés et aménagés dans la roche, en partie sous la terre, et au-dessus ont été construites de petites maisons de pierre, toutes de cette même pierre jaune clair ainsi extraite des caves. Cette roche omniprésente donne à la vieille ville un aspect fascinant unique au monde. Ce que l'on nomme ici *sassi* (pierres, ou rochers en italien), ce sont les différents quartiers. Eh oui : des quartiers de pierre !

Fabrizio et moi ressortons le soir pour une promenade nocturne. Ambiance particulière : les ruelles sont désertes, nous

sommes seuls à longer les maisons de pierre, à marcher sur la petite route en surplomb de la rivière, du canyon. Nous montons sur un rocher-chapelle et jouissons de la vue sur la ville illuminée. On pourrait croire que tout est taillé d'une seule pièce dans la montagne nue : murs, escaliers, ruelles, même l'église ne se distingue de la cité troglodyte que par sa hauteur.

Le lendemain j'accompagne Lisa et Danielle pour une marche sur l'autre versant du vallon. Nous traversons le canyon par une passerelle, puis montons le long de la pente jusqu'à atteindre un petit plateau bien particulier : ce lieu a été, il y a quelques années, utilisé pour représenter le mont Calvaire près de Jérusalem, et c'est ici-même qu'ont été érigées trois croix lors du tournage du film *La Passion du Christ*. Danielle sort son smartphone et cherche des extraits de ce film, et effectivement on y voit la ville de pierre en arrière-plan de la scène de la montée au Calvaire ; nous pouvons comparer avec ce que nous avons sous les yeux. Quant aux constructions plus modernes aux abords de la ville, il a suffi de jouer avec le cadrage pour ne pas les montrer dans le film.

Ma dernière nuit à Matera, je la passe seul dans l'auberge, les trois autres hôtes étant partis. Francesca m'aide à planifier la suite de mon itinéraire, nous discutons, buvons un thé, et elle rentre finalement chez elle, me laissant maître des lieux.

La Casa di Chiara

04.02.2019

Depuis Matera j'ai regagné la côte et je l'ai longée en direction du Sud. Je m'arrête à présent pour deux jours pluvieux à Crotone. L'auberge de jeunesse en haut de la vieille ville s'appelle *La Casa di Chiara*, elle ressemble à un château, un peu comme celui de Marcus et Teresa à Taranto. Je suis le seul client. Une certaine Chiara aurait vécu ici à une époque et y a laissé son nom. À présent une famille

vivant sur place gère l'établissement. Le père a passé son enfance en Suisse, me raconte-t-il, à Baden. Et revenu au pays de ses ancêtres il a fondé ici l'association des « amis de l'allemand » (*Associazione Amici del tedesco*) destinée aux italiens qui souhaitent apprendre la langue allemande, et aux germanophones en voyage en Italie. En ce qui me concerne je trouve dans la petite bibliothèque un livre de grammaire italienne en allemand. Alors en avant l'étude !

Les Italiens mangent tard. Quand je rentre à l'auberge vers 21 h 00 après être sorti me balader, la famille est encore à table. Ils m'offrent une part de dessert que j'accepte surtout pour passer un moment avec eux. Et lorsque la mère et les enfants ont quitté la pièce, le père me propose un verre d'*amaretto*.

05.02.2019

Catanzaro. Pietro a trente ans, comme moi. Il est passionné de cyclisme, on peut le voir à la décoration de son appartement. Il a même accroché un cadre de vélo rose au-dessus du canapé, avec une guirlande électrique et des boules de Noël.

Tout comme chez Maria de Patras, la modestie du logement n'est pas un argument pour ne pas accueillir : je dors sur le canapé dans le salon-cuisine et c'est parfait. Nous avons le temps, allons nous promener au bord de la mer, parlons de voyages, et puis Pietro nous cuisine un plat à base de riz, d'œuf et de sauce tomate. Il avoue que son plat est raté, ce n'est pas complètement faux mais en ajoutant de l'huile d'olive c'est mangeable.

Pietro est mon deuxième hébergeur par *Warmshowers*, il me dit que je suis également son deuxième hôte. Il aime accueillir des voyageurs, dit-il, qui lui racontent leurs aventures.

06.02.2019

Monasterace Marina. Un café, je m'arrête prendre un thé et une boule de Berlin à la crème. Après quelques instants entrent deux

hommes en uniforme de *carabinieri*, une sorte de police italienne. Ils sont visiblement en pause et causent volontiers, très joviaux. Je leur raconte mon voyage, et voilà qu'ils paient ma consommation ! Cela arrivait souvent en Turquie et dans les républiques du Sud et islamiques de Russie, que quelqu'un paie pour moi - j'y vois une marque de respect et de soutien au voyageur écologique - mais ici en Italie je ne m'y attendais plus. Et pourtant...

Encore quinze kilomètres, la jeune serveuse m'a indiqué un B&B à Caulonia Marina. Sur la route, deux cyclistes sportifs me rattrapent et ralentissent pour me parler. L'un d'eux me filme, j'ai droit à une petite interview tout en pédalant. Si je me contente de dire aux gens que je viens de Suisse, ils sont certes impressionnés, mais cela ne leur permet pas de se faire une idée réelle. Alors chaque fois je leur raconte mon détour de huit mille kilomètres par la Russie, je ne peux pas m'en empêcher.

11.02.2019

La même pizza qu'hier - *Quattro Staggioni*, en remplaçant le jambon par de la rucola, six euros. Les étapes, les villages et leurs pizzerias se succèdent le long de cette côte de Calabre.

Aujourd'hui, arrivant au point le plus au Sud de la péninsule, j'avance encore un peu en scrutant l'horizon au-delà de la mer et j'aperçois une terre entre les nuages. Quelque chose de montagneux. La Sicile ! Encore quelques kilomètres et l'apparition se change en véritable paysage, la fameuse île est maintenant tout près, juste de l'autre côté d'un peu d'eau.

Je suis heureux d'avoir la Sicile comme nouvel objectif dans mon voyage, avant de rentrer au Nord, car cette île représente quelque chose de spécial pour moi, même si je n'y ai jamais encore mis les pieds. La terre la plus au sud de l'Europe (avec le Péloponnèse et le sud de l'Espagne), et toute proche de l'Afrique où

je ne suis jamais allé non plus. Et puis il y a un volcan que j'ai hâte de voir, moi qui n'ai jamais vu de volcan !

La Sicile

Collines verdoyantes, d'un côté une végétation luxuriante presque tropicale, de l'autre la mer, toujours la mer. Et la vue sur la péninsule dont je m'éloigne gentiment.

Un petit col, un virage contournant un rocher, et soudain je le vois : une montagne bien plus haute que les autres, de la neige sur son sommet en témoigne, et de la fumée s'en élève, formant constamment un petit nuage au-dessus alors que le reste du ciel est dégagé. Je n'ai jamais rien vu de tel auparavant, et pourtant, éducation oblige, je sais immédiatement de quoi il s'agit : l'Etna. Plus loin, au bord de la route s'est accumulée une poussière noire en plusieurs endroits. Ça aussi, je devine ce que c'est : du sable volcanique.

Catania, Siracusa (ou Syracuse), Noto.

12.02.2019

À Noto j'ai réservé un petit appartement sur Internet, c'est la solution la plus avantageuse que j'ai trouvée, vingt-cinq euros la nuit. Mon logeur m'attend dans la ruelle, me remet la clé et me laisse jouir des lieux. Pour une fois j'ai du temps et une cuisine à disposition, je me préparerai donc à souper moi-même, comme au bon vieux temps du début du voyage.

Quelques courses, une visite de la ville typiquement baroque et de ses églises... Je participe même à une messe du soir avant de rentrer cuisiner, manger et dormir.

À Noto je cesse de suivre la côte, pour monter dans les collines. En effet, je dois me rendre chez Adrien, dans une maison

de campagne à l'intérieur des terres au nord de Modica. Et le chemin le plus court semble être par ici.

Vaste propriété que celle d'Adrien. Il est belge, il s'est installé ici il y a quelques années, il a des projets. Des jardins potagers, des jardins d'agrément, des vergers, et au milieu une maison splendide toute en pierre qu'il a entièrement rénovée avec l'aide de volontaires. Des volontaires, il en a régulièrement, ce sont des gens qui voyagent, qui veulent passer du temps au Sud, voir autre chose, ils s'inscrivent par le site *Woofing*. En ce qui me concerne c'est un ami qui m'a donné son contact car je n'ai toujours rien trouvé sur *Workaway*, l'autre site de travail à l'étranger.

16.02.2019

À sept nous formons une petite communauté temporaire loin de toute civilisation. Nous travaillons huit heures par jour, six jours par semaine. Est-ce beaucoup ? Peut-être, étant donné que nous ne sommes pas payés - nous recevons seulement le gîte et le couvert - mais certains se réjouissent de participer au projet d'Adrien ici, loin des villes, de travailler de leurs mains au grand air. L'une de mes activités consiste à libérer un vieux chêne du lierre qui l'envahit. Grimper dans l'arbre est pour moi plutôt amusant, et avec mes deux collègues, pas de stress. Nous cuisinons ensemble de bons repas, Adrien nous fournit les meilleurs produits.

Je ne trouve cependant pas ici ce que je cherchais. Judith et Joseph sont hongrois, Sarah est française, Inga allemande, Hug québécois, l'esprit international est certes sympathique - et j'aime parler allemand en secret avec Inga, ou me remémorer mes rudiments de hongrois avec Judith et Joseph - mais nous n'avons pas un Italien parmi nous. Pas le moindre Sicilien authentique. Or, si j'ai voulu m'arrêter quelque part, c'était principalement pour apprendre l'italien.

Que faire ? Chercher autre chose ? Aurai-je finalement des résultats sur *Workaway* ?

17.02.2019

Je cherche et je trouve. Maria³⁶ m'écrit qu'elle a besoin d'aide au jardin. Je ne sais par quel miracle, elle habite justement près d'ici, à une petite journée de vélo seulement ! Nous convenons que j'irai chez elle mardi. Une dernière journée de travail avec mon équipe, et le jour dit je fais mes bagages et mes adieux à mes nouveaux amis. Nous avons partagé un petit bout de notre vie, une semaine, et voilà que le vent me porte plus loin. Mais comme tous les autres, je ne les oublierai pas.

19.02.2019

À chaque virage je m'émerveille : collines, murs de pierres, oliviers extraordinaires... Lee, le chanteur britannique rencontré à Corinthe, m'avait dit que la Sicile était belle, il avait raison.

Dans une montée où je m'apprête à pousser, un cycliste local me propose son aide. Il prend mon sac à dos et nous roulons côté à côté, cela m'encourage. Nous parvenons même à converser dans l'effort.

Et juste avant d'arriver chez Maria, je m'arrête dans le village de Chiaramonte Gulfi. Je visite l'église et prend un thé à la boulangerie de la place. Des gens parlent une langue que je reconnais rapidement : du hongrois ! Alors que je pensais justement à Judith et Joseph que je viens de quitter !

³⁶ Prénom d'emprunt

Les huit chats de Maria

21.02.2019

Des chats. Et pas des petits chatons de ferme cette fois, mais une famille de frères et sœurs chats vivant et vieillissant ensemble avec leur mère et leur tante chattes. Bien nourris et bien soignés par leur maîtresse, ils jouissent de la chaleur du foyer et de tous les fauteuils et canapés du salon.

Maria, la cinquantaine, Sicilienne pure souche. Elle est revenue s'installer ici après avoir vécu plusieurs années à Londres. Quelque chose a changé dans sa vie, elle s'est acheté une petite maison sur la colline près de la forêt et y vit seule avec ses chats. Et me voilà chez elle. Nous avons certains points communs qui me donnent l'espoir que nous nous entendrons : elle est végétarienne, elle pratique le yoga, elle aime les chats, elle mange la salade en premier. Pourtant nous parlons peu. Mais de quoi parler au juste ? Les sujets utiles sont vite épuisés. Nous nous racontons un peu nos vies, mais peu seulement. À quoi bon s'étendre ?

Je coupe du bois avec enthousiasme, jusqu'au soir. Le soleil se rapproche de l'horizon, devenant de plus en plus rouge. Quand il touche l'horizon je cesse mon travail et m'avance sur le chemin au-delà des arbres pour l'admirer, depuis le portail de la propriété. Je le regarde descendre et disparaître, minute après minute. Maria m'a rejoint, elle aussi aime regarder les couchers de soleil.

Cela me plaît de travailler au jardin de Maria. Je ne sens aucune pression pour commencer à une heure précise, ni pour terminer à une autre heure. En fait nous ne regardons pas l'heure.

Nous commençons la journée par du yoga sur la terrasse. Puis je mange une orange et quelques tartines de pain et de confitures maison. Et quand je suis prêt je me mets à faire du bois, je coupe des branches d'oliviers, je ramasse le vieux bois qui traîne, j'utilise la tronçonneuse, la cisaille, le sécateur, je range le bûcher. Avec le bois

de l'année passée nous faisons un bon feu de cheminée le soir, une fois la nuit tombée. En Sicile, pays chaud, on se chauffe peu, seulement trois mois par année.

Je pense peu aux soucis que je pourrais avoir dans une vie habituelle. Ici, je n'ai aucun souci. Si, une petite préoccupation, mais elle est moindre : j'aimerais parfois parler plus, et il m'est encore difficile d'engager de grandes conversations avec Maria. Mais est-ce utile de parler beaucoup ? J'en ai besoin pour apprendre l'italien, mais sinon, pour la relation, pour la vie en général ? Le silence est précieux aussi, il permet un autre type de conscience. Toutefois chaque fois que Maria m'adresse la parole avec un sourire pour une chose non pratique, pour me montrer sa confiture qui a réussi par exemple, cela me procure une grande joie.

23.02.2019

Pas de travail le week-end. Maria me propose de l'accompagner chez des voisins et amis qui organisent un repas et café philosophique. Quand je dis « voisins », entendons-nous : dans la campagne, cela signifie dix minutes de voiture en contournant le vallon. À pied on peut atteindre leur maison en vingt minutes en traversant le ruisseau mais je ne le sais pas encore. Enfin je me retrouve en compagnie d'autres gens, des gens qui parlent, qui parlent entre eux et parfois avec moi. Je peux rester silencieux, les discussions continuent, je m'imprègne de l'ambiance et de la langue.

Dimanche : jour de repos également, mais pas un temps à faire une excursion. Il pleut, il vente, il fait froid. Qu'une chose à faire, rester à l'intérieur au coin du feu, chacun sur un canapé avec chacun un chat sur les genoux. Nous regardons des films, jusqu'à la panne d'électricité.

Maria parle si peu qu'elle me semble parfois très triste. Que se

passe-t-il ? Otto, c'est ainsi que s'appelle son neuvième chat, a disparu voilà dix jours, elle y pense constamment. Même si huit autres chats sont toujours là, tous très gentils et très beaux, Otto lui manque terriblement. Elle considère chacun de ses chats de manière unique, et la perte de l'un d'eux est un drame, peu importe leur nombre au total.

Ma vie ici n'est pas désagréable, et malgré une certaine solitude je ne m'ennuie pas. Cela ressemble à une retraite spirituelle, j'ai beaucoup de temps pour penser. Je n'ai pas vraiment besoin d'une retraite maintenant, étant donné que mon voyage entier en est une, d'une certaine manière. Mais l'expérience de rester seul avec Maria sur cette colline est intéressante et de toute manière cela me fait du bien de demeurer en ce lieu pour un temps, de déballer mes affaires et de m'installer un peu, après tant d'étapes trop brèves.

27.02.2019

Je taille un arbre à la tronçonneuse, un caroubier. Son bois est dur et beau, ses feuilles élégantes et persistantes en hiver, comme celles des oliviers et des orangers. En fait il n'y a guère que les chênes ici qui perdent leurs feuilles en hiver. À côté du caroubier pousse une sorte de cactus, une plante prenant beaucoup de place, très répandue ici. Je taille aussi le cactus, cela me fait un effet bizarre : puis-je l'appeler un arbre, comme il en a la taille ? Cette plante étrange se constitue de grosses « feuilles » vertes volumineuses et très lourdes car pleines d'eau tel un fruit, bien plus tendres que du bois. La tronçonneuse s'y enfonce comme dans du beurre, il en gicle un jus vert légèrement répugnant. En m'attaquant à ce cactus géant j'ai l'impression de m'aventurer sur une autre planète.

05.03.2019 *

Par un samedi de beau temps j'entreprends de marcher jusqu'à Chiaramonte Gulfi en passant par la forêt. Cette grande forêt

couvrant toutes les collines de la région est essentiellement constituée de pins, d'où son nom, *La Pineta di Chiaramonte Gulfi*.

Depuis les hauteurs - cinq cents mètres d'altitude - on aperçoit la mer au loin, mais elle se confond avec le ciel, selon l'humidité. Le silence règne, loin de tout je n'entends que les oiseaux. La balade est paisible et le paysage des plus charmants, cependant au-delà de la première colline, en redescendant un chemin contournant une petite gorge, je découvre une triste réalité : bien que l'herbe et les plantes basses brillent d'un beau vert printanier, les pins, eux, ne sont plus verts, mais noirs. Noirs de suie, noirs de charbon. Je devrais dire : ce qu'il reste des pins et des autres arbres est noir. Plus de cimes, plus d'aiguilles, ils sont tous morts brûlés. Plus j'avance et plus je me rends compte du désastre. Idem en regardant le versant en face de la vallée, il ne reste des arbres que des perches noircies.

Ce qui s'est passé ici ne fait aucun doute, mais quand donc l'incendie a-t-il eu lieu ? Quelle gravité a-t-il eu dans l'ensemble ? Quelques zones de la forêt ont visiblement été épargnées, et certains arbres en bordure de ces zones ne sont brûlés qu'en partie, ils sont encore vivants. Qu'est-ce qui a donc arrêté le feu ? Principalement les forces humaines, me diront les gens du village.

Après trois heures de solitude complète, j'arrive au village, j'y retrouve le *Caffè Roma* dans lequel je m'étais arrêté le premier jour. Je retourne dans ce même café parce que la serveuse y était sympathique, nous avions parlé un peu. Elle me reconnaît aussitôt et cette fois nous nous présentons. Elle s'appelle Noémie. Elle a vu l'incendie l'été passé.

Le dimanche, c'est Carnaval. Le petit village dans ces collines reculées du bout du monde organise une grande fête, des gens viennent de toute la région pour voir les cortèges. Noémie et sa bande participent, elles sont costumées et maquillées de plein de couleurs, elles ont prévu tout un numéro autour de leur char. Je les

accompagne, elles me montrent tout avec enthousiasme, me présentent à leurs amis.

14.03.2019

La semaine reprend son cours et avec elle mon travail. Je construis des escaliers de pierre sur la grande pente, puis un mur de pierres sèches retenant la terre en contrebas d'une terrasse, quel plaisir j'éprouve à élaborer mon œuvre.

Maria et moi allons parfois chercher des oranges en forêt, il s'y trouve quelques orangers sauvages ou abandonnés. Au retour nous récoltons aussi des asperges sauvages, c'est la saison, elles sortent maintenant et quel délice ! Au début je ne les voyais pas, mais mon œil s'habitue à les repérer auprès de leurs plantes mères : les asperges ne sont tendres et bonnes à manger que lors de leur première année, au printemps. Ensuite elles deviennent dures et coriaces en continuant à grandir les années suivantes. Ces plantes adultes sont cependant essentielles pour la reproduction, puisque c'est d'elles que proviennent les rejets qui donneront de nouvelles asperges à leurs côtés. Ces petites pousses sont par ailleurs bien meilleures et bien plus tendres que les asperges que je connaissais jusqu'ici, que j'avais vues dans les magasins et qu'il faut cuire. Celles-ci se mangent crues, seules ou en salade. Maria en cuisine bien sûr aussi en omelettes, comme le veut la tradition.

En face, de l'autre côté du ruisseau, une vieille maison de pierre, celle de Sandra et Daniel. Elle tombait en ruine comme beaucoup d'autres, ils la retapent de leurs mains depuis quelques années. C'est chez eux que nous étions au repas philosophique. Un jour je vais leur rendre visite ; en explorant le petit vallon je découvre un passage que Maria ne connaît pas, un endroit où il est facile de traverser le ruisseau. Afin de rendre ce chemin encore plus aisé j'aménage quelque peu le gué à l'aide de pierres et consolide l'arrivée, je serai fier d'emmener Maria par là une prochaine fois.

Le dimanche suivant devrait être mon dernier à Chiaramonte, nous invitons alors Sandra et Daniel et préparons un bon repas de fête. En discutant librement avec Daniel de sujets plus complexes, je me rends compte à quel point mon italien s'est amélioré, et je suis heureux de pouvoir encore l'exercer en ce moment. Je ne me souviendrai pas exactement de quoi nous parlons en cet instant, mais nous parlons, c'est l'essentiel.

Rester encore...

Avec Maria aussi nous parlons, un peu plus qu'au début, et les silences durant nos repas en tête-à-tête se font plus discrets, plus acceptables, et je deviens moins pressé de m'en aller. Après deux semaines je réfléchissais au jour de mon départ, commençais à le planifier, et maintenant cela fera un mois que je suis ici. Pourquoi me presser ? Ici je n'ai aucun souci, rien dont je doive me préoccuper, la nourriture est bonne et ne me coûte rien, l'environnement est splendide... un petit paradis, en somme. Une fois je devrai bien partir, mais plus j'attends, plus j'aurai de chance de pouvoir recommencer à camper, comme je le faisais en été, car les nuits seront suffisamment chaudes, du moins sous ce climat méditerranéen.

Dormir dehors dans ma petite tente ? Évidemment je me souviens de cette nuit terrible début septembre, en Ukraine, la dernière que j'ai passée sous tente. Après cette nuit-là j'étais traumatisé et j'ai par la suite toujours cherché à passer la nuit à l'intérieur d'une maison. Mais le temps a passé, l'hiver est passé, le pays est différent, et je me sens prêt à recommencer. Suis-je vraiment prêt ? Non, mais je décide que je le suis suffisamment : je veux bivouaquer à nouveau si la température le permet, je veux redevenir un aventurier à budget modeste, fini les hôtels et les chambres d'hôtes !

De Gela à Ribera

18.03.2019

Un dernier yoga avec Maria, un déjeuner, des rangements, des nettoyages, un dernier café sur la terrasse, et me voilà parti. La descente sur Gela se fait facilement, sans y penser car mes pensées sont encore là-haut, chez Maria, au café de Chiaramonte, chez Sandra et Daniel, dans la *pineta*.

La côte atteinte je la longe sur quelques kilomètres, dépasse Gela, et cherche comme prévu un endroit tranquille où planter ma tente. Aux abords de la localité de Machitella (commune de Gela), une sorte de colline, peut-être artificielle, au sommet de laquelle s'étend un petit plateau. Le lieu est plutôt désert : quelques vieux bâtiments en ruine, un terrain vague, des arbres ça et là. Un chemin de terre fait le tour du plateau, quelques sportifs y font leur jogging du soir. Personne ne me dérangera, je m'installe ici. Vue sur la mer juste en contrebas. À peine ma tente montée je peux admirer le coucher de soleil, puis je redescends de cette colline mystérieuse par un sentier pour rejoindre la ville où je mangerai une pizza sur la terrasse d'un café.

L'idée de rejoindre ma tente et d'y dormir a quelque chose d'excitant pour moi ce soir, après six mois de nuitées entre des murs fermes. Cela ne m'inquiète plus du tout, je m'en réjouis au contraire, j'aime ma petite cabane de toile. Donc après une pizza et un peu de conversation avec d'autres clients, je retourne là-haut et retrouve ma tente et mon vélo qui m'attendent bien sagement au pied d'un pin.

19.03.2019

Le ciel se couvre, pluies intermittentes. Pas de soucis pour rouler, mais rien n'est sûr pour cette nuit. Fiumenrao, un village côtier au sud-est d'Agrigento. Une accalmie, le terrain est

suffisamment sec, une place d'herbe entre un restaurant et la plage. Je me renseigne au resto, pas de problème.

La tente montée je choisis une table dans le restaurant. Comme souvent je suis le premier client, les Italiens mangeant tard. La pluie reprend, on me propose alors de dormir dans la véranda qui n'est pas utilisée. Quelle chance : ainsi non seulement j'entendrai la pluie un peu moins fort que dans ma tente, mais j'aurai aussi l'électricité et les toilettes à disposition.

20.03.2019

Merci pour cet accueil. Le lendemain matin je range tranquillement, replie ma tente qui n'a pas servi, bois un café avec le patron.

Alternance entre routes nationales et routes de campagne. À l'approche de Montallegro je laisse le village sur ma droite et continue par un chemin rural plutôt désert, un raccourci menant directement à Ribera. Plus que seize kilomètres, j'y arriverais facilement avant la nuit... sans une crevaison. Toujours la roue arrière, évidemment.

La réparation me prend encore plus de temps que d'ordinaire, car une pièce proche du dérailleur est tordue, rendant le retrait de la roue difficile. Ne pas se décourager. Lorsque je suis enfin reparti, il ne se passe pas dix minutes avant que mon pneu ne se dégonfle à nouveau. Ne l'ai-je pas suffisamment contrôlé ? Ai-je abîmé la chambre à air en la remettant ? Toujours est-il que je me résigne à retourner à pied à Montallegro, espérant y trouver un meilleur réparateur, d'autant que je suis à court de rustines. Un berger témoin de mon désarroi me propose de venir chez lui à Montallegro, de l'y retrouver dans une heure sur la place du village. Cette idée m'encourage, même si j'arriverai trop tard sur ladite place et ne retrouverai plus le berger.

À la sortie d'un champ, une grosse voiture. Mais l'espoir d'y transporter mon vélo s'évanouit lorsque je constate qu'elle est déjà pleine d'oranges. Cependant le cultivateur me propose de remorquer mon vélo ! J'appréhende un peu l'opération, mais après tout, autant essayer : je m'installe dans la voiture et tiens fermement mon vélo par la fenêtre, une main sur le guidon, l'autre sur la selle. Mon chauffeur conduit lentement et prudemment, quant à moi je donne toute ma concentration pour guider précisément mon vélo parallèlement à la voiture, mes bras deviennent douloureux mais nous faisons ainsi une belle avance. Merci pour cette aide !

À mon arrivée au village, une femme s'adresse à moi, me proposant un hébergement. Je comprends qu'elle veut m'héberger gratuitement chez elle, comme l'ont fait tant de gens à l'Est et comme l'aurait fait le berger, et je me réjouis encore une fois de cette rencontre. Mais cette fois il s'avérera que je me suis trompé : elle m'emmène dans une maison d'hôtes en chantier et veux me faire payer trente euros la nuit. Quelle désillusion ! Et trop tard pour refuser, de toute façon je ne trouverai rien d'autre.

21.03.2019

Le vent est devenu violent durant la nuit, faisant trembler toute la maison, Les fenêtres semblent soudain fragiles, elles vibrent, elles sifflent. Cinq heures du matin, impossible de dormir avec ce vacarme. Les palmiers se courbent et s'agitent, cela ressemble à un ouragan. 7 h 30, le calme revient plus ou moins, je dors jusqu'à dix heures.

Au manque de sommeil s'ajoutent des soucis administratifs, je dois absolument téléphoner à ma banque en Suisse, c'est compliqué depuis ici. On m'aide, et au moins mon vélo a été mis en ordre entretemps, mais l'heure avance et à 13 h 00 je ne suis pas parti. De plus, pris dans mes soucis je n'ai rien mangé de la journée.

Un café, un fourré aux épinards, un autre aux noisettes, et c'est parti pour la vingtaine de kilomètres qui me séparent de Ribera, pas plus.

Giuseppe

Étant donné la météo annoncée pour demain, je cherche à louer quelque chose pour deux nuits, quelque chose de pas cher avec une cuisine. Et je trouve pour ainsi dire l'idéal : un appartement de vacances, je serai le seul locataire en ce moment. Agencement luxueux, le jeune propriétaire me fait un prix quand il constate ma situation de voyageur. Il me considère d'ailleurs bientôt en ami, puisqu'il m'invite à participer à une soirée chez lui le lendemain. En attendant je vais faire mes petites courses, je me cuisine mon souper, je me sens chez moi.

22.03.2019

Comme prévu Giuseppe passe me prendre à la résidence à 21 h 00. Cela me semble tard, mais la pratique du Sud est ainsi. Il s'agit d'une soirée internationale avec des étudiants de différents pays venus faire un séjour d'une année en Italie. Tous parlent donc bien l'italien. Ils ont cuisiné des spécialités de leurs pays, tout est bon, le buffet est abondant. Avec Bojana, une fille serbe, nous nous amusons à parler slave - elle serbe et moi russe - et nous nous comprenons. Cela reste cependant plus facile en italien...

Les parents de Giuseppe sont fantastiques, eux aussi, extrêmement gentils. Ils me font emporter tout ce que je veux des restes du banquet pour mes futurs pique-niques. La mère m'offre même un pot de sa confiture maison à la mandarine. Toute la famille semble vouloir m'adopter comme un véritable ami : ils m'invitent à revenir une autre année en me promettant qu'ils m'hébergeront chez eux cette fois gratuitement.

À minuit, le père, Angelo, me raccompagne en voiture. Durant

le trajet je m'interroge sur ma chance de rencontrer des gens gentils dans chaque pays par où je passe, et nous en venons à parler de Dieu et de ses influences invisibles qui font que l'on trouve ce que l'on cherche. Angelo me cite alors une parole du Christ, et, une coïncidence de plus, il me cite justement les versets qui m'interpellent depuis quelque temps, que j'avais moi-même cités à Anna en Grèce, et qu'elle avait justement lus elle aussi.

23.03.2019

Dans une église, à la fin d'une messe à laquelle j'ai assisté hier dans la journée, un homme m'a conseillé de me rendre au monastère de Corleone, j'y trouverai l'hospitalité des moines, me dit-il. Corleone est effectivement sur ma route, à l'approche de Palerme, j'en fais donc mon prochain objectif.

Cependant après la fête de hier soir, je ne peux me réveiller tôt ni partir avant la fin de la matinée, et avec le dénivelé à gravir vers le Nord, atteindre Corleone ce même jour s'avère difficile. Mais aucune importance, tant mieux même, car sans une étape supplémentaire j'aurais raté une autre rencontre significative.

Les enfants de Chiusa Sclafani

17 h 00. C'est en poussant dans une montée en pleine campagne, prenant gentiment de l'altitude à l'approche du village de Chiusa Sclafani que je considère l'idée de faire halte avant le col. Une ferme ou autre maison rurale ça et là, un homme s'affaire dans son jardin, nous entamons la conversation. Il a ici quelques cerisiers, me dit-il, mais la semaine il travaille à Palerme comme carabinier. Il me dit alors de l'attendre cinq minutes, il entre dans sa maison puis revient au portail avec quatre fioles d'alcool de sa confection qu'il m'offre en souriant. Trois sont des préparations différentes à base de cerises, la quatrième un *amaretto*.

Pour planter ma tente, il me conseille une place d'herbe dans le village, derrière un bar que je ne pourrai manquer, m'explique-t-il.

Je trouve l'endroit, m'annonce auprès de la tenancière et m'installe dans la petite pinède attenante, un terrain calme entouré d'un muret et de rues secondaires. Quelques enfants, des garçons d'une dizaine d'années, m'ont repéré et viennent alors me saluer, intrigués par mon équipement. Ils sont tout sauf timides, très sympathiques ils me proposent même leur aide pour monter ma tente ! Voyant leur enthousiasme je leur propose certaines tâches, mais le plus simple sera tout de même qu'ils m'observent faire.

Une fois mon campement installé, il me reste toute la soirée et encore deux heures de soleil pour visiter le village en compagnie de mes petits amis. La bande s'agrandit et c'est parti, je me laisse guider à travers les ruelles, d'église en église, d'escaliers en escaliers, par ces enfants visiblement enchantés de ma présence. Ils me montrent le château, la fontaine où l'un d'eux remplit mes gourdes. La cour du château est ouverte, et de là apparaît un accès à un atelier de menuisier. Ce dernier m'émerveille, avec un rayon de soleil illuminant la poussière par la fenêtre. Je me sens attiré, j'entre et me présente au menuisier qui termine sa journée. Il est visiblement content de faire ma connaissance.

18 h30. De retour à la pinède, je mange assis sur une pierre devant ma tente, je mange avant qu'il ne fasse trop nuit pour pique-niquer. Et revoilà les enfants : ils étaient partis, et soudain ils sont là, sur le muret. Le groupe m'ayant fait visiter le village n'était constitué que de garçons, mais à présent des filles sont là aussi, et elles me reposent les mêmes questions que les garçons, et d'autres encore, elles veulent savoir comment je mange, par quels pays je suis passé, comment j'ai pu quitter ma famille si longtemps, quelles langues je parle, si j'ai des enfants... Cette ambiance me rappelle la Russie : ils n'ont jamais vu de voyageur cycliste et ce que je fais les fascine.

Encore une fois je suis heureux de partager avec eux mon expérience, et d'animer ainsi leur quotidien.

Quand enfin je me retrouve seul, chacun ayant regagné sa maison, je vais écrire en buvant un thé dans le bar voisin.

24.03.2019

À la messe, au retour de la communion - *la cena*, comme ils disent - j'aperçois l'un des garçons de la bande d'hier. C'est lui qui m'a reconnu, il me fait signe.

La messe ? Je ne suis pourtant pas catholique, et mon italien est insuffisant pour comprendre l'intégralité du sermon, pourtant j'ai décidé d'y aller ce matin avant de quitter Chiusa Sclafani. Ce n'est pas la première fois que, durant mon voyage, je ressens l'envie de participer à la vie spirituelle locale. La branche religieuse m'importe peu : quand je vois que des gens se relient à Dieu, j'ai envie de le faire avec eux, à leur manière. M'arrêter dans une église et parfois participer au service est aussi une occasion pour moi en tant que voyageur de me recentrer, de m'apaiser, dédiant un moment au sacré, à quelque chose de profond et de constant au sein de mon périple si varié. Je perçois cette constance du Sacré et du Divin dans chaque lieu saint, même si le décor et les pratiques diffèrent. Ainsi je trouve une manière de « rentrer à la maison » où que je sois dans le monde.

Entré dans l'église, je m'assieds sur un banc, seul. « Pourquoi me suis-je assis seul ? », me dis-je aussitôt. J'attends alors que quelqu'un vienne vers moi, à défaut d'être allé vers les gens. L'église se remplit et mon vœu est naturellement vite exaucé. Une femme, puis son mari, nous nous saluons discrètement car la prière a déjà commencé. « *Ave Maria, piena di grazia, il Signore è con te, tu sei benedetta fra le donne e benedetto il frutto del tuo seno, Gesù. Santa Maria, Madre di Dio, prega per noi peccatori, adesso e nell'ora della nostra morte. - Ave Maria, piena di grazia, il Signore è con te, tu sei benedetta fra le donne e*

benedetto il frutto del tuo seno, Gesù. Santa Maria, Madre di Dio, prega per noi peccatori, adesso e nell'ora della nostra morte... » La litanie est récitée par le chœur de l'assemblée, encore et encore, ces mêmes mots durant un temps qui me semble interminable, jusqu'à ce que finalement le prêtre prenne la parole.

Mon voisin répond avec plaisir à mes questions pendant l'office, il perçoit que je m'intéresse à la pratique et n'est nullement perturbé quand je lui avoue ne pas être de confession catholique. En sortant en fin de messe, le couple me demande où je compte manger à midi. Je pensais pique-niquer sur la route, mais s'ils ont autre chose à me proposer...

Le temps de plier tente et bagages et je me rends pour 13 h 00 au rendez-vous. Un ancien couvent utilisé aujourd'hui pour la rencontre et le repas d'un groupe biblique. Encore une fois il semble que j'honore les gens par ma présence, et comme vendredi dernier à Ribera, le banquet est abondant et délicieux, et j'en repartirai chargé de desserts.

Mes nouveaux amis qui étaient assis à côté de moi à l'église, Antonio et Anna-Maria, ne vivent pas à Chiusa Sclafani, ils sont venus seulement aujourd'hui à l'occasion de la rencontre de leur groupe. Ils habitent un autre village, Isola delle Femmine, au bord de la mer près de Palerme. Puisque j'irai à Palerme demain, nous convenons que je passerai par chez eux. Concernant ce soir, les gens d'ici m'encouragent, comme l'homme de Ribera, à me rendre au monastère de Corleone, chez les frères Rinnovali Francescani.

En haut de la falaise

Le col à mille mètres, et la descente sur Corleone. Une large vallée, le paysage change complètement depuis Chiusa Sclafani. En contrebas voilà la fameuse cité de la mafia, petite ville très charmante avec ses ruelles et ses maisons en pierre jaune. Au milieu de la

localité s'élève un gigantesque rocher aux parois verticales d'une cinquantaine de mètres de hauteur. Le sommet a l'air plat, il me semble y distinguer quelques constructions humaines. Mais comment est-ce possible ? Comment est-on monté là-haut ?

Un carrefour, une fontaine, je m'arrête pour boire et parle avec deux hommes fumant sur le banc. Je leur demande où se trouve le monastère. « Là-haut, tu ne peux pas le manquer ! » me répondent-ils en pointant le rocher. Selon leurs indications j'arrive derrière le rocher, là où un chemin pavé longe discrètement la falaise. Voilà donc l'entrée ! À mi-hauteur la montée se poursuit par un escalier, au sommet duquel on parvient à un petit perron. Une belle porte en bois au pied du mur de pierre, seul accès à ce qu'il y a plus haut. L'endroit semble imprenable, tel une forteresse. Une cloche, je sonne, et peu après un homme m'ouvre, il porte la barbe et une robe brune à capuchon, une cordelette à la taille.

« Oui, nous pouvons t'héberger, nous avons bien une chambre, me répond le moine. Mais reviens à 18 h 00, car pour le moment nous recevons des gens. » C'est entendu, je laisse mon vélo contre la falaise au pied de l'escalier et part me promener en ville en attendant le soir. Je vais acheter des cartes postales de cette cité pittoresque, avec une photo vue du ciel de l'impressionnant rocher.

Pour me rendre dans le kiosque, je dois longer une place pleine de gens. Il se passe visiblement quelque chose : certains sont en costume d'un autre siècle, et la foule semble obéir à des directives. On tourne un film ! Je comprends bientôt que n'étant pas inscrit parmi les figurants officiels, je n'ai plus qu'à passer mon chemin rapidement. Je me réfugie dans le kiosque et observe : pour en ressortir je devrai attendre que la scène soit tournée.

Où laisser mon vélo en sûreté pour la nuit ? Un moine appelle le curé de la paroisse, Don Luca, qui accepte bien aimablement de le laisser à la cure, non loin du monastère. Et puis je remonte

l'escalier avec quelques affaires pour la nuit, passe la porte tout là-haut et me retrouve comme dans un autre monde.

Il n'y a que trois moines présents en ce moment, sur les sept de la communauté - les autres sont en voyage. L'un d'eux me montre ma chambre et m'offre une brosse à dents neuve. Le repas est dans une heure, en attendant on me laisse visiter le jardin. Étrange lieu en vérité, ce plateau en altitude, isolé du monde, comparable à une île flottant au-dessus de la Terre. Aucun bruit de la ville ne parvient ici. On ne voit même pas cette dernière, cachée au pied du rocher, si bien qu'on l'oublie. On voit par contre bien le paysage environnant, les collines, les champs, et le coucher de soleil. Par la minuscule fenêtre de ma chambre, j'aperçois une cascade, disparaissant dans une gorge. Et tout est silencieux.

Vers 19 h 30 on vient me chercher et on me conduit à la cuisine où se prennent les repas. Après la prière, tout en mangeant vient l'occasion de me présenter un peu plus, de manière bien détendue, à mes trois hôtes.

Et puis c'est la chapelle que je découvre, où se déroulent les vêpres et la prière du soir. Bien que les moines ne m'y obligent pas, je reste jusqu'à la fin : encore une fois il est bon pour moi de me recueillir en un lieu sacré. Et puis ce n'est pas tous les jours qu'on est invité dans un monastère à la fois en plein ciel et dans une grotte.

25.03.2019

Le lendemain je gagne la côte nord de la Sicile et le village de Isola delle Femmine où habitent mes amis rencontrés à Chiusa Sclafani. Comme prévu je soupe avec eux. Merci pour leur accueil ! Je suis heureux de faire à présent la connaissance de leur fils et de leur fille. Ils n'ont cependant pas de place pour me faire dormir chez eux, mais ils m'aident à trouver un camping au village voisin. Un camping ! C'est bien la première fois de mon voyage - et la seule - que je monte ma tente dans un camping !

Retour au Nord

27.03.2019

Hier je suis arrivé en fin de matinée à Palerme, me suis rendu au port et ai acheté un billet pour Gênes. J'ai renoncé à traverser toute l'Italie du Sud au Nord. Tant pis pour Naples et Rome, cela n'a aucune importance, j'en ai assez vu. J'ai passé deux mois en Italie, neuf mois en tout en voyage, j'ai maintenant hâte de rentrer, alors aussi surprenant que cela me semble j'ai acheté un billet pour Gênes, au nord de la péninsule. Mille kilomètres en une nuit et un jour, et je serai presque rentré. Le bateau part le soir, j'ai donc tout l'après-midi pour baguenauder dans Palerme. J'appelle ma mère : « Je rentre, demain je serai à Gênes et dans quelques jours en Suisse, surtout si je prends un train entre Milan et Lausanne pour traverser les Alpes. » Comme ça, subitement ? Cela nous semble bizarre.

À Palerme, j'ai rencontré deux jeunes touristes russes. Heureux d'entendre leur langue que j'ai tant aimé apprendre l'automne passé, je les aborde. M'étant concentré sur l'italien depuis deux mois, cela me demande un gros effort mental de leur parler, de « reconnecter » mon cerveau sur la bonne langue, mais j'y parviens et cela m'amuse. Je marche avec eux pendant plus d'une heure et mon russe redevient petit à petit acceptable. Nous allons finalement prendre un thé et des pâtisseries dans un café et là c'est moi qui fais la commande. Quel honneur d'être désigné comme interprète russe-italien, deux langues nouvelles pour moi ! Et puis mes compagnons sont rentrés à leur hôtel, je me suis posé dans un autre café, et à 23 h 00 j'ai embarqué.

Troisième traversée sur un grand ferry, sans doute la plus longue. Depuis ce matin je voulais écrire, il me semblait qu'une journée sur le bateau m'en donnerait largement le temps, mais c'est sans compter les rencontres et les conversations diverses. Inévitablement j'en viens à raconter mes aventures, et les gens

veulent en savoir plus alors ils m'invitent pour un café ou même un repas au restaurant du navire afin d'entendre mon histoire. Et moi j'aime raconter alors je raconte, encore et encore. Les touristes sont nombreux et viennent de différents pays, je leur raconte dans leur langue, en français, en allemand, en italien.

Et mon sentiment étrange revient, à l'idée d'être presque rentré. Ma vie de voyage touche à sa fin, cela me rend un peu triste, même si c'est ce que je désire. Une autre vie m'attend en Suisse, à nouveau une vie sédentaire, mais différente de celle que j'ai vécue auparavant. Qu'est-ce qui m'attend exactement à la maison, je l'ignore encore.

Le ferry est rapide - 40 km/h - et en une vingtaine d'heures il parcourt cette partie de la Méditerranée appelée « Mer Tyrrhénienne ». Dans la journée, on aperçoit une fois sur bâbord la Sardaigne, puis la Corse, et bientôt le soir tombe.

20 h 15. Arrivée au port de Gênes. Nuit à l'auberge de jeunesse.

« Non facciamo niente »

28.03.2019

Au nord de Gênes, une chaîne montagneuse. Je pousse beaucoup, passe un col à cinq cents mètres, redescends progressivement le long d'une rivière en direction du plateau piémontais.

Dans l'un de ces villages le long de la vallée, au nord de la Ligurie, m'arrive une aventure déconcertante que j'ai consignée dans mon journal de bord avec la note « *ne sera pas publié* ». Pourtant, le temps me fera prendre du recul et je finirai même par en rire et changer d'avis. Voici donc cette histoire.

Il n'y a pas d'auberge par ici. Passant devant l'église et sa maison de paroisse, je songe en revanche qu'il est souvent possible.

de demander l'hospitalité dans ce genre d'endroit. Je pose alors mon vélo et entre dans l'église par une porte latérale. Les bancs sont occupés par quelques fidèles qui semblent attendre, je demande alors si une messe doit avoir lieu ce soir. Un homme assis à proximité acquiesce. Comme il me donne l'impression de travailler pour l'église, je m'enquiers quant à la possibilité d'un hébergement. Il se lève alors et passe la porte pour me parler plus librement à l'extérieur. À ma bonne surprise il m'offre immédiatement de venir passer la nuit chez lui, après la messe. Il se présente : Marco³⁷.

Rassuré sur ma nuitée, j'assiste à la messe, je n'ai rien de mieux à faire en attendant. Et puis j'attends à la sortie dans la petite cour.

Marco s'adresse alors à moi discrètement, il ne faut pas que les paroissiens me remarquent avec lui, me dit-il. Je ne lui demande pas pourquoi et je suis ses instructions : « *Io vado prima, e tu mi raggiungi dopo, quando sono dall'altro lato della strada.* ». Il va donc en avant, j'attends un peu et je le rattrape dans la montée d'une ruelle du côté opposé. Je ne sais pas ce qu'il craint des paroissiens, mais je n'y attache pas d'importance. Je devrais peut-être...

La cinquantaine, légère corpulence, un peu simplet, je m'en apercevrai bientôt. Nous passons le portail d'une propriété plutôt vétuste, je gare mon vélo sous les fenêtres, Marco fait taire le chien qui aboie à notre arrivée et me fait entrer.

La grande maison semble vide. Un corridor, quelques portes sur les côtés, nous entrons dans la cuisine. Un petit poêle à bois, Marco commence par l'allumer : dans ces collines les nuits sont encore fraîches. La température devenant agréable, Marco me dit une chose étrange : « *Puoi toglierti i vestiti, ti lavo qua nella cucina* » Quoi ? Il veut me laver ? Cela devient gênant. Je peux le faire moi-même, je lui rétorque, et dans la salle de bain. « Il n'y a pas d'eau à la

³⁷ Prénom fictif. C'est également par respect pour cet individu que je ne cite pas le nom de son village.

salle de bain, seul le robinet de la cuisine fonctionne », me répond-il. Soit, je me laverai donc ici, mais qu'il ne s'avise pas de m'aider. Nu dans cette cuisine, je fais abstraction de sa présence, cependant je m'empresse d'enfiler mon pyjama quand il me fait un commentaire soi-disant gentil : « *Sai che stai bello ?* »

Je n'aurais pas dû me déshabiller devant lui, même pour me laver de ma journée sportive : à présent tout est clair, j'ai à faire à un homosexuel pas tout à fait sain d'esprit : il me désigne le lit se trouvant dans un coin de la pièce, un vieux lit à ressorts une place.

« Nous dormirons là tous les deux », me dit-il.

« Ce lit me semble un peu étroit pour deux personnes », lui réponds-je poliment.

« Ça ira, tu n'es pas gros » insiste-t-il « et de toutes façons il n'y a pas d'autre lit dans la maison. »

Marco s'absente une heure, il a à faire à l'église.

« Tu ne pars pas, hein ? » s'inquiète-t-il.

À vrai dire je voudrais bien partir, mais où aller ? La nuit est tombée, il est trop tard pour chercher autre chose, je ne trouverais rien, à moins de pédaler jusqu'à la prochaine ville, et encore... Mais non, je n'ai aucune envie de repartir de nuit, je suis trop fatigué. Il doit y avoir une autre solution. Il a dit « *pas d'autre lit dans la maison* » ? C'est ce qu'on va voir. Après avoir mangé le « repas d'hôpital » qu'il m'a offert, j'explore les pièces voisines, je me mets en quête de lieux et d'objets qui pourraient m'être utiles.

Dans une pièce est enfermé le chien. Pauvre bête, il a l'air malheureux, il se met à gratter la porte et à hurler à la mort. Il me supplie de le laisser sortir. Doit-il faire ses besoins ? Dans le doute je lui ouvre et le fait sortir. Mais il ne fait que tourner en rond, comme effrayé. Qu'ai-je fait ? Je l'appelle, il revient heureusement, et à regret je l'enferme là où il était. Sa pièce est sale et puante. Ce n'est donc pas là que je passerai la nuit.

Dans la chambre d'à côté se trouvent une grande armoire et un bahut. À ma grande joie je découvre que le bahut renferme un lit ! Il n'a cependant pas de matelas, juste des lattes... Mais dans le couloir j'ai repéré un paquet de grands cartons, et dans l'armoire je trouve des couvertures. Cartons et couvertures, cela me fera un matelas tout à fait acceptable ; c'est décidé, je dormirai ici. Cette chambre est certes un peu froide sans chauffage, mais avec mon sac de couchage et ma propre couverture, que je vais aussitôt quérir dans la remorque de mon vélo, ça ira.

Voilà Marco qui rentre. Quand je lui expose mon idée de faire chambre à part, il est évidemment déçu. Il est seul et a terriblement besoin de compagnie.

« *Rimani con me.* », me supplie-t-il. « *Dormiamo insieme, ci tociamo un po'*... »

« *No, mi dispiace, non posso fare questo.* »

Voilà qui est fascinant, me dis-je, il utilise des mots que je n'ai jamais appris, et pourtant je comprends tout ce qu'il me dit, toutes ses envies qui me dégoûtent.

Pris de pitié je reste un moment avec lui et tente de réconforter ce pauvre homme du mieux que je peux, tout en conservant mon intégrité. Et finalement, malgré ses implorations je lui souhaite une bonne nuit et me retire dans l'autre pièce. Qu'est-ce qui me garantit qu'il ne me suivra pas ? Rien, pourtant j'ai une relative confiance et parviendrai à m'endormir sur mon lit de fortune. J'entends par-delà les parois Marco pleurer seul. Est-ce lui qui pleure, ou le chien ? Je n'en suis même pas sûr.

29.03.2019

Je me réveille tôt. J'entends Marco qui est réveillé aussi. Je me dépêche de m'habiller et de plier mes affaires avant qu'il ne fasse

irruption vers moi. Je fais bien, car à peine suis-je prêt qu'il entre dans ma chambre. Il a mal dormi.

« Je suis très frustré, me dit-il. Maintenant si tu veux partir d'ici tu dois me faire « *il pompino* ».

Voilà donc qu'il me menace. Le danger n'est pas grand, je suis sans doute plus fort que lui. Toutefois si je peux éviter la violence, ce sera préférable. Soudain inspiré, je lui réponds :

« Tu sais, si tu fais quelque chose que je ne veux pas, nous allons en parler avec le prêtre, à l'église où tu travailles. Tu crois qu'il dira quoi ? »

« Eh, pourquoi tu veux parler au prêtre ? Il ne faut pas qu'il sache ! »

« Alors il ne faut rien faire, et tu me laisses repartir gentiment. »

« *Allora non facciamo niente.* » (Alors nous ne faisons rien) conclut Marco, dépité.

Ne pas s'attarder dans cette maison, partir vite avant qu'il ne change d'avis. Dix kilomètres, je déjeunerai dans un café au village suivant.

Petit à petit les montagnes s'aplatissent, le paysage change radicalement. Soixante-cinq kilomètres vers le Nord. Castelnuovo Scrivia - pique-nique - et puis à Lungavilla, non loin de la ville de Pavie. Dans cette plaine la température est clémence je vais camper en campagne, ce sera le plus simple. À proximité du village, un petit lac aménagé pour les pêcheurs et les promeneurs, ainsi qu'une place de pique-nique. Selon les pêcheurs et les habitants de la maison voisine je peux sans autre camper là, même si un panneau indique « accès interdit de 21 h 00 à 7 h 00 ».

L'endroit est calme, je me sens libre et chanceux à présent. Sur la rive je me cuisine une soupe d'orties, mange tranquillement, fais quelques pas autour du lac, observe les libellules et autres animaux, et passe une bonne nuit.

30.03.2019

Pavie. Je mange dans un café non loin de la cathédrale, dans les rues touristiques. Ayant repéré mon vélo, un couple m'aborde. Nous commençons à discuter, je m'assois à leur table. Comme tant de gens ils sont fascinés par mon récit. Quand ils sont partis, le tenancier m'annonce qu'ils ont payé mon repas. Encore une fois !

Milan. Une auberge de jeunesse, une pizza. La gare, je prends un billet pour Lausanne. Mon train part demain matin à 7 h 00.

31.03.2019

Les Alpes. Je les traverse en train parce que je n'avais pas envie de faire des cols à vélo, parce que certains sont peut-être encore enneigés, et parce que j'ai hâte de rentrer. Cependant je ne veux pas rentrer trop rapidement non plus, et il me faudra terminer le voyage à vélo.

Comme dans un rêve

La Suisse, et qui plus est une ville que je connais bien. Étrange... Mon voyage devient tel un rêve, un grand rêve. Je me retrouve en Suisse avec l'impression de ne jamais l'avoir quittée, et en même temps un sentiment d'y être étranger, d'être encore un peu ailleurs, en Italie, en Turquie, en Russie... Les gens parlent ici le français et cela sonne étrangement à mon oreille, à l'affût des autres langues, de l'italien et du russe.

Pour midi, un sandwich aux falafels dans un bar à kebabs. On m'offre un *baklava* pour le dessert, quelle surprise, même ici ! Le gérant était sans doute content que je lui raconte mon passage par la Turquie.

Je dormirai ce soir chez des amis, ici à Lausanne. En attendant, j'ai l'après-midi pour me reposer. Je me souviens alors de

Luc Chessex, un photographe retraité qui m'avait contacté il y a sept ans et m'avait offert son livre quand j'avais parlé à la radio de mon projet de voyage autour du monde, et qu'il m'avait entendu. Cela date, mais je me souviens lui avoir promis que je lui donnerais des nouvelles, le voyage effectué. Alors voilà, c'est le moment : Luc Chessex habite justement à Lausanne, et je me souviens même de son adresse. Il m'ouvre. Il ne se souvient pas de moi, mais écoute volontiers mon histoire et prend une photo avec son appareil professionnel.

Le parc de l'Ermitage, c'est là que j'aime flâner, je m'y rends, je me couche dans l'herbe non loin du grand hêtre et somnole à proximité d'une famille fêtant le premier anniversaire de son enfant.

01.04.2019

Le voyage n'est pas tout à fait terminé. Dans un rêve que j'ai fait deux fois quand je me trouvais dans la lointaine Russie, je rentrais chez mes parents, au chalet en France voisine que je connais depuis ma tendre enfance. Et encore aujourd'hui je sens que c'est là que je dois me rendre en premier, et non pas à Neuchâtel, où j'ai habité ces dernières années. Et je veux y arriver par la France. Je traverse le plateau vaudois, arrive en France par Vallorbe et passe la chaîne du Jura au col de Métabief.

Une dernière difficulté inattendue : la route de Métabief est une route à grand trafic, qui de plus semble faire un détour. J'opte alors pour un raccourci à travers la forêt, par un chemin qui devrait être carrossable. Mais quelle erreur... Certains passages sont raides, je pousse de toutes mes forces sur de gros cailloux. Et là, à mille mètres d'altitude, à l'ombre des sapins, la neige ! Elle n'a pas encore fondu, il en reste même une sacrée couche sur le chemin. Je n'ai pas le choix, il est trop tard pour faire demi-tour. Je pousse dans la neige, porte par moments mon vélo et ses quarante kilos de bagages, cherche les passages les mieux tassés. Par deux fois la neige

s'effondre et mon pied se retrouve septante centimètres plus bas, je me dégage de la crevasse avec peine tout en maintenant mon vélo droit à la surface. Instant de désespoir. Mais il faut continuer, même si j'avance extrêmement lentement, pas après pas, usant de toute ma force pour tirer mon chargement.

Me voilà en haut d'une piste de ski. Une route est partiellement dégagée, je descends prudemment. Métabief, tout est fermé. Il ne me reste donc plus qu'à continuer jusqu'à Pontarlier. J'y parviens à 19 h 00.

On m'a indiqué une auberge, mais ce ne sera pas nécessaire : à l'entrée de la ville je rencontre un jeune cycliste, qui a lui aussi voyagé, me raconte-t-il, il est donc inscrit sur *Warmshowers* et pourra m'héberger. Quelle bonne surprise, dire que je n'avais même pas pensé à consulter le site ! Merci à Romain et à ses parents pour leur bon accueil !

02.04.2019

Le Doubs, le défilé d'Entreroches, une route que je connais bien pour l'avoir empruntée plusieurs fois par le passé avec mes parents, mais jamais à vélo. La grotte-église, je m'y arrête évidemment : en voiture nous ne nous y étions arrêtés qu'une seule fois, il y a une vingtaine d'années, quand j'étais enfant. Papa me l'avait montrée, et ensuite plus question de s'y arrêter à chaque passage, même si j'aurais bien voulu. Aujourd'hui je suis seul, à vélo, je suis libre.

Morteau. Mon dernier pique-nique, et je prends un dessert et un café au salon de thé avec un jeune musicien rencontré par là.

C'est moi qui offre, pour une fois, après que l'on m'a invitée tant de fois.

La montée sur Les Fins, paisible campagne jusqu'à Fournet-Blancheroche.

L'endroit m'est soudain si familier qu'une émotion intense m'enveloppe. Le carrefour en bas du village, plus que la descente dans la forêt. J'ai le trac. Comme une peur d'arriver, subitement, après tout ce temps. Un sentiment de vide et une grande excitation à la fois. Je descends cette route que je connais si bien, que je retrouve après si longtemps. Tout est comme dans mon rêve. Mais cette fois ce n'est pas un rêve, c'est la réalité. Le chalet est là, rien n'a changé, maman m'attend avec le chat.



Carnaval de Chiramonte Gulfi, 05.03.2019

Remerciements

Merci à mes parents pour m'avoir soutenu dans l'entreprise de mon voyage.

Merci à toutes les personnes rencontrées en chemin, qui m'ont hébergé, nourri, aidé de quelque manière que ce soit, ou simplement avec qui j'ai partagé du temps et de l'amitié.

Merci à Aline pour l'élaboration des cartes accompagnant ce livre.

Merci à Daniel Musy pour ses conseils et son travail d'édition.

Merci aux personnes qui ont lu, commenté et corrigé mon texte, afin de m'aider à le rendre le plus impeccable possible.

Sommaire

Avant-propos	7
Avertissement phonologique	11
Première partie : Le départ	
Agate mousse	15
Mensch von Beruf	21
Johanna et Nick	25
L'anglais de l'école	29
Une semaine d'espéranto	31
Deuxième partie : Le Danube, direction Constanța	
Le club de Tante Eva	39
Tisza	43
Presque le Paradis. Presque...	50
Tiffen et Lambert	53
Joel	60
Siegfried	68
L'église d'Istria	69
Troisième partie : L'Ukraine	
Izmaïl	78
Dépression	82
Le cycliste du lac mystérieux	86
Martinovka – un anniversaire exceptionnel	89
Le jaune et le bleu	94
Olena	98
Le motel des camionneurs	101
La Théorie du Bonheur	103
Aliona	108
L'école de Kalmikovka	111
Construisons l'école ensemble	113
K.P.P Projanje	116
Quatrième partie : La Russie	
Le train	124
Le cosaque de Stanitsa Markinskaja	139
Saluton kamarado !	131
L'église de Zimovniki et le prêtre Jurij	134
Krasnostjepnoj	137
ÎHurul	140
Le camion	147
Le Caucase	150
Makhatchkala	154
LE BUT DU VOYAGE	157
Halloween	170
Le canyon de Soulaski	173

La Tchétchénie	174
Ingouchie	180
L'ascension	183
Cinquième partie : La Géogie	
Stephantsminda	190
Viktoria	192
Laša	194
Bordjomi	199
Le monastère de Zarzma	203
Chez Muha	209
Une amitié inattendue	213
Sixième partie : La Turquie	
Le pompier, le cycliste et les mandarine	223
Trabzon - le barbier	226
Açelya	228
Le port de Perşembe et les gens gentils	232
Çığ Köfte	239
Le <i>kahvalti</i> de Sefa	241
Des routes de côté éprouvantes, encore et encore	243
Zonguldak	245
Une retrouvaille miraculeuse	249
La colline aux oliviers et la mer de Marmara	250
İstanbul – La cité des chats	252
La Grande Île	259
La neige	261
Septième partie : La Grèce	
De Alexandroupoli à Kavala	271
La mer Égée	273
Le trio de Corinthe	274
Huitième partie : L'Italie et le retour	
Nella casa di Pietro	282
Taranto	284
La cité des Sassi	286
La Casa di Chiara	287
La Sicile	290
Les huit chats de Maria	293
De Gela à Ribera	299
Giuseppe	302
Les enfants de Chiusa Sclafani	303
En haut de la falaise	306
Retour au Nord	309
« Non facciamo niente »	310
Comme dans un rêve	315
Remerciements	321

Aux Éditions SUR LE HAUT

Etienne Farron, *La vie (pas toujours) facile de François Egli*, 2020

Claude-Eric Hippenmeyer, *Une Enfance à Shanghai*, 2020

Francis Kaufmann (avec Evelyn Gasser-Clerc),
Vieillesse, mon beau souci, 2020

PascalF Kaufmann, *Villes, grandiloquences*, 2019

Farrah Lee, *Migraines de l'âme*, 2020

Jean-Marc Leresche, *Un jour, la vie*, 2019

Jean-Marc Leresche, *Des Rameaux à Pâques*, 2020

Jean-Marc Leresche, *Mattaï*, 2020

Daniel Musy, *Typhons sur l'Hôtel de ville*, 2019

Daniel Musy, *Mille tableaux*, 2020

Daniel Musy, *Proximités chaleureuses*, 2020

Robert Nussbaum, *Souvenirs d'un popiste populaire, hockeyeur et voyageur, Charles De La Reussille*, 2020

Ouvrage composé par l'éditeur
Imprimé sur papier FSC par
Imprimerie Monney Service
La Chaux-de-Fonds
ims-imprimerie.ch
septembre 2021

ISBN 978-2-9701473-0-5



editionssurlehaut.com
Site d'édition de livres d'auteur·e·s de l'Arc jurassien

MARTINOVKA

UN VOYAGE À LA RENCONTRE DE L'AUTRE

Neuf mois à vélo par seize pays, dix mille kilomètres.

Certes les kilomètres s'additionnent, jour après jour, faisant la fierté du cycliste. Il apparaîtra cependant bien vite que l'exploit sportif n'est pas la priorité de ce voyage. En effet, les aspects spirituels, sociaux, linguistiques et même psychologiques prennent bientôt le dessus.

Que sommes-nous sans les autres ? Comment être heureux ? Qu'est-ce qui est vraiment important dans la vie ? Qu'est-ce qui fait l'unité du Monde ? Voilà des questions auxquelles le voyageur recevra, au fil de ses aventures, quelques bribes de réponses.

j



Luc Allemand naît à La Chaux-de-Fonds en 1988. Il grandit à la campagne, puis déménage à Neuchâtel pour ses études. Il se passionne pour l'espéranto dès ses quatorze ans, puis pour les langues en général, puisqu'il étudie l'allemand, puis apprend

l'italien et le russe (et d'autres langues à l'occasion) pour son plaisir. C'est en 2018 que Luc entreprend le périple dont il rêvait depuis toujours, après avoir reçu son diplôme universitaire et fait quelques économies. Il travaille actuellement comme enseignant.

ISBN 978-2-9701473-0-5

ISBN 978-2-9701473-0-5

9 782970 147305 >